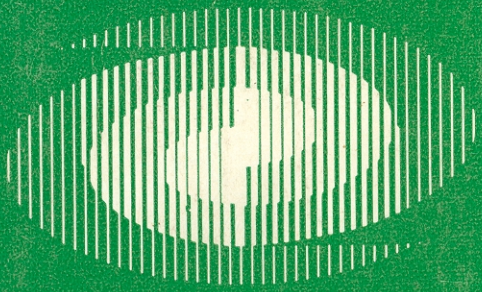
Une anthologie hors-série

# CHEFS-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION



12 récits passionnants de

- Robert Bloch • Edward E. Smith •
- Theodore Sturgeon • Henry Kuttner •
- Catherine L. Moore • Murray Leinster •
- Ray Bradbury • Jack Williamson •
- John Wyndham • Philip José Farmer •
- Arthur C. Clarke • Edmond Hamilton •

Fiction spécial 11 (162 bis) 6 F

# CHEFS-D'ŒUVRE
## DE LA
# SCIENCE-FICTION

# CHEFS-D'ŒUVRE
# DE LA
# SCIENCE-FICTION

**Douze récits d'auteurs américains**

Traduit par Frank Straschitz

**Numéro spécial 11 de la revue " FICTION "**

**EDITIONS OPTA**

**96, rue de la Victoire, Paris-9e**

Ce recueil est la traduction partielle
de l'anthologie de Sam Moskowitz

MODERN MASTERPIECES OF SCIENCE FICTION

(World Publishing Company, 1965)

© 1967, Agence Michelle Lapautre et Editions Opta, Paris.

# Introduction

Un panorama s'échelonnant sur vingt-trois années, c'est ce que représente cette anthologie de douze textes, dont les dates de parution originale vont de 1939 à 1962. On y trouvera donc en résumé un reflet de l'évolution de la science-fiction et un aperçu de ses diverses tendances, des plus traditionnelles jusqu'aux plus modernes.

Inutile de souligner l'importance des écrivains ici rassemblés. Chacun d'eux a contribué de façon notable à l'histoire de la science-fiction. Sauf Edward Elmer Smith, l'un des pionniers du genre (dont c'est ici la première nouvelle traduite en français), ils sont tous connus et appréciés par l'ensemble des amateurs.

Sous leur signature, c'est un éventail des grands thèmes que vous allez retrouver dans ce volume : le voyage spatial (**L'étrange voyage de Richard Clayton** de Robert Bloch), l'épopée galactique (**Nous gardons la Planète Noire !** d'Henry Kuttner), la découverte planétaire (**Avant l'Eden** d'Arthur C. Clarke), la vie sur les autres mondes (**Adaptation** de John Wyndham), l'homme en proie aux robots (**Les bras croisés** de Jack Williamson) ou aux machines (**Un logic nommé Joe** de Murray Leinster), les prodiges de la science (**Dieu microcosmique** de Theodore Sturgeon), la lutte contre ses dangereuses conséquences (**Le briseur de tourbillon** d'Edward Elmer Smith), l'invention inimaginable (**Oraison pour les vivants** de Ray Bradbury), le contact avec une autre dimension (**La porte du temps** de Catherine Moore) ou avec une forme de vie monstrueuse (**Mère** de Philip José Farmer), et enfin la vision d'un futur millénaire (**Requiem** d'Edmond Hamilton).

Un autre intérêt de cette anthologie est de nous présenter certains auteurs célèbres, que nous avons connus auréolés du prestige de la maturité, dans leurs œuvres de jeunesse. C'est ainsi qu'on découvrira dans ces pages les récits d'un Bloch de 22 ans, d'un Sturgeon de 23 ans ou d'un Kuttner de 26 ans. En revanche, c'est avec une de ses nouvelles les plus récentes (et montrant la vigueur de son talent) que figure un doyen comme Edmond Hamilton. Ce sont là des confrontations qui ne pourront que séduire le lecteur averti.

Signalons pour finir que l'anthologie américaine à laquelle a été emprunté ce choix de textes est due à Sam Moskowitz, l'un des grands spécialistes actuels dans le domaine de la science-fiction. C'est là une garantie supplémentaire de la valeur historique de ces nouvelles.

# Sommaire

ROBERT BLOCH
L'étrange voyage de Richard Clayton . . 9

EDWARD E. SMITH
Le briseur de tourbillon . . . . . 19

THEODORE STURGEON
Dieu microcosmique . . . . . 38

HENRY KUTTNER
Nous gardons la Planète Noire ! . . . . 64

CATHERINE L. MOORE
La porte du temps . . . . . 92

MURRAY LEINSTER
Un logic nommé Joe . . . . . 109

RAY BRADBURY
Oraison pour les vivants . . . . . 124

JACK WILLIAMSON
Les bras croisés . . . . . 132

JOHN WYNDHAM
Adaptation . . . . . 173

PHILIP JOSE FARMER
Mère . . . . . 189

ARTHUR C. CLARKE
Avant l'Eden . . . . . 214

EDMOND HAMILTON
Requiem . . . . . 225

**Publication originale : 1939**

**ROBERT BLOCH**

# L'étrange voyage de Richard Clayton

Né en 1917, Robert Bloch fit ses débuts en 1935 dans le célèbre *Weird Tales*, avec une série d'histoires dans la veine lovecraftienne (1). Durant quatre ans, il se spécialisa dans la veine horrifique, et ce n'est qu'en 1939 qu'il fut tenté de venir à la science-fiction. *L'étrange voyage de Richard Clayton*, qui parut en mars 1939 dans *Amazing Stories*, représente son second essai dans le genre. C'est une histoire qui eut, au moment de sa publication, un retentissement considérable. A la considérer avec le recul, on peut dire que Bloch y avait, pour la première fois, abordé le thème qui devait tant lui réussir par la suite et l'amener un jour à écrire *Psychose* : les troubles et altérations de la personnalité. A une époque où les auteurs avaient déjà exploré en détail les aspects physiques du voyage dans l'espace, Bloch apportait quelque chose de neuf, en le considérant sous l'angle psychologique (procédé bien des fois repris depuis). La présente actualité spatiale rend bien sûr l'histoire démodée, mais en son temps elle reposait sur d'excellentes données scientifiques, concernant par exemple l'emploi des moteurs atomiques. Et aujourd'hui, sa chute impressionnante n'a rien perdu de son pouvoir.

RICHARD CLAYTON se raidit comme le plongeur s'apprêtant, du haut d'un tremplin, à plonger dans l'eau profonde et bleue. Et en vérité, c'était un plongeur. Un astronef argenté lui servait de tremplin, et il ne se préparait pas à plonger vers le bas, mais vers le haut, dans le bleu du ciel. Et son plongeon ne serait pas de quelques dizaines de mètres, mais de millions de kilomètres.

Prenant une profonde inspiration, le petit savant rondelet et barbichu prit l'acier froid du levier entre ses mains et tira. Le levier s'abaissa.

Pendant un moment, rien ne se passa.

(1) On en aura trouvé un exemple avec *Manuscrit trouvé dans une maison déserte* dans notre Spécial 10 : *Histoires d'horreur*.

Puis, une brusque secousse précipita Clayton sur le sol. L'*Avenir* avait décollé !

Les ailes de l'oiseau qui plane dans le ciel, les ailerons du moustique qui vrombissent, le frémissement des muscles qui précède le bond — cette secousse était faite de tout cela.

L'astronef *Avenir* vibrait épouvantablement. Il se balançait d'un côté à l'autre, et ses parois d'acier tremblaient avec bruit. Richard Clayton, encore étourdi par le choc, perçut le bourdonnement aigu qui s'élevait dans le vaisseau. Il se releva, frotta son front endolori, se retenant à sa minuscule couchette. Le vaisseau avançait, oui, mais la terrible vibration ne diminuait pas. Il regarda en direction du panneau de contrôle et laissa échapper un juron.

— « Bon Dieu ! Le panneau est en miettes ! »

C'était vrai. Le panneau contenant les instruments de contrôle de vol avait été brisé par le choc. Le plancher était couvert d'éclats de verre et les aiguilles tordues s'agitaient vainement en tous sens.

Clayton était désespéré. C'était une catastrophe majeure. Ses pensées retournèrent en arrière, à l'époque où, étant enfant, il avait commencé à se passionner pour l'espace. Il se souvint de ses études, du jour où il avait décidé d'utiliser les millions de son père pour construire un engin capable d'accomplir le vol spatial.

Des années durant, il avait travaillé, rêvé, projeté. Il avait étudié la technique russe des fusées, organisé la Fondation Clayton et engagé des mécaniciens, des astronomes, des mathématiciens, des ingénieurs, pour l'aider dans ses efforts.

Puis était venue la découverte de la propulsion atomique, et il avait construit l'*Avenir*. L'*Avenir* avait une coque d'acier et de duralumin, isolée par un procédé secret. Il n'y avait pas de hublots. La minuscule cabine contenait des réservoirs d'oxygène, une provision de capsules nutritives, des stimulants, une installation de conditionnement d'air — et juste assez de place pour pouvoir faire six pas.

C'était une petite cellule d'acier, mais c'était là que Richard Clayton comptait réaliser ses ambitions. Décollant à l'aide de fusées chimiques qui l'arracheraient à l'attraction de la Terre, puis propulsé par son moteur atomique, il voulait atteindre Mars et revenir.

Il lui faudrait dix ans pour arriver sur Mars, et autant pour le retour. Pour l'atterrissage, il utiliserait de nouveau les fusées chimiques pour freiner le vaisseau. Mille six cents kilomètres à l'heure — ce n'était pas un voyage imaginaire « à la vitesse de la lumière », mais une avancée lente et déterminée, scientifiquement précise. Tout était réglé d'avance, et Clayton n'avait pas besoin

de guider son astronef. Il se dirigeait automatiquement vers sa destination.

— « Que faire maintenant ? » dit Clayton en regardant le verre brisé. Il avait perdu tout contact avec le monde extérieur. Il ne pourrait juger ni de la distance parcourue, ni du temps écoulé, ni de la direction qu'il suivait. Seul dans cette minuscule cabine, il lui faudrait attendre dix ans, vingt ans... Il n'avait emporté ni livres, ni jeux, ni papier, par manque de place. Il était prisonnier dans le vide obscur de l'espace.

Une foule immense était venue assister à son départ ; tout avait été organisé par son assistant, Jerry Chase. Clayton les imagina regardant son petit cylindre d'acier émerger de la fumée de ses fusées, puis s'élever dans le ciel comme un boulet de canon. Une fois le cylindre disparu dans l'azur, la foule était rentrée chez elle et n'y avait plus pensé.

Mais lui, il resterait ici, dans cette cabine, pendant dix, pendant vingt ans.

Oui, il y restait, mais ces affreuses vibrations n'allaient-elles pas cesser ? Le tremblement constant des cloisons était un vrai supplice. Ni lui ni ses experts n'avaient prévu ce problème. Des frémissements douloureux traversaient son cerveau. Et si cela ne cessait jamais ? Si cela durait tout le long du voyage ? Combien de temps pourrait-il résister avant de devenir fou ?

Il était encore capable de penser. Il s'allongea sur sa couchette et passa en revue tous les détails de sa vie, de sa naissance au moment présent. En un temps ridiculement court, il eut épuisé tous ses souvenirs. Puis il n'y eut plus que l'affreux vrombissement qui l'entourait de toutes parts.

— « Je peux prendre de l'exercice, » se dit-il à voix haute, et il se mit à arpenter la cabine. Six pas en avant, six pas en arrière. Puis il en eut assez. Il ouvrit le placard contenant ses réserves et avala ses capsules alimentaires. « Même pas moyen de faire traîner le repas, » remarqua-t-il amèrement. « On les avale et c'est fini. »

La vibration se poursuivait, affolante. Il s'étendit de nouveau sur la couchette et brancha l'oxygénateur. Il avait envie de dormir mais cet horrible martèlement l'en empêchait. Les nerfs tendus, il continua d'écouter le vacarme ; il éteignit la lumière. Il pensa à l'étrange situation qui était la sienne : il était réduit à l'état de prisonnier dans l'espace. A l'extérieur, des planètes embrasées tournaient sur elles-mêmes, des étoiles palpitaient dans le noir d'encre du vide spatial. Et lui était ici couché à l'abri, enfermé dans cette cabine hermétique ébranlée par des vibrations. A l'abri, oui, mais uniquement du froid de glace de l'extérieur. Si seulement il avait pu l'être aussi de ce tumulte.

Bien sûr, il y avait des compensations. Pas de journaux pour venir le tourmenter par les récits de la cruauté de l'homme envers son semblable ; pas de stupide programme de radio ou de télévision pour l'excéder. Rien. Rien d'autre que cette vibration maudite et omniprésente...

Clayton finit par s'endormir, en continuant de dériver à travers l'espace.

Il ne faisait pas jour quand il s'éveilla. Il n'y avait ni jour ni nuit. Il n'y avait plus que lui et son astronef dans l'espace. Et toujours la vibration, régulière, insistante, venant buter contre ses tempes et lui arracher les nerfs. Il se leva, les jambes tremblantes, se dirigea vers le placard pour absorber ses capsules alimentaires.

Puis il se rassit, plongé dans une torpeur. Un terrifiant sentiment de solitude commençait à l'assaillir. Il était si complètement à l'écart de tout — retranché de la vie des hommes. Il n'avait rien à faire. C'était pire que d'être captif dans la cellule d'une prison ; les cellules au moins sont plus grandes, et l'on y aperçoit le soleil, on y respire des bouffées d'air frais, on aperçoit occasionnellement le visage de quelqu'un d'autre.

Clayton avait toujours vécu en reclus et s'était cru misanthrope. Maintenant il aspirait à voir un visage humain. A mesure que le temps passait, il se mit à concevoir des idées bizarres. Il aurait voulu voir la Vie, sous quelque forme que ce soit — il aurait donné une fortune pour avoir la compagnie ne fût-ce que d'un insecte dans sa prison volante. Le simple son d'une voix humaine lui aurait été un baume. Il se sentait *tellement seul.*

Rien d'autre à faire qu'à supporter le martèlement, les vibrations, arpenter le plancher exigu, avaler ses capsules, tenter de dormir. Rien à quoi penser. Clayton en vint à attendre avec impatience le moment où les ongles de ses doigts auraient besoin d'être coupés ; cette occupation pourrait lui prendre des heures.

Il examina ses vêtements en les scrutant dans les moindres détails, passa des heures à observer dans le petit miroir sa figure où poussait la barbe. Il observa son corps comme pour le graver dans sa mémoire. Il fixa avec intensité chacun des objets qui se trouvaient dans la cabine de l'*Avenir.*

Et pourtant, malgré sa fatigue, il ne se sentait pas capable de se rendormir.

Il souffrait en permanence d'une migraine lancinante. A la longue, il parvint à fermer les yeux et à tomber dans un somme dont il était tiré périodiquement par des secousses lui parcourant tout le corps.

Quand enfin il se releva et ralluma la lumière, tout en aug-

mentant encore le débit de l'oxygénateur, il fit une horrible découverte.

*Il avait perdu la notion du temps.*

Le temps est relatif : on le lui avait toujours dit. Il comprenait maintenant la vérité de ce concept. Rien ne lui permettait de mesurer le temps — il n'avait pas de montre, pas d'activité régulière, il n'apercevait pas le soleil, ni la lune, ni les étoiles. A quand déjà remontait le début de son voyage ? Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à s'en souvenir.

S'était-il alimenté toutes les six heures ? Ou toutes les dix heures ? Ou toutes les vingt ? Avait-il dormi une fois par jour ? Une fois tous les trois ou quatre jours ? Combien de fois par jour avait-il fait le tour de la cabine ?

Dépourvu d'instruments de repérage, il était dans un trou noir. Il avalait ses capsules de façon hébétée, cherchant en vain à formuler une pensée cohérente par-delà les pulsations du martèlement qui oblitérait ses sens.

C'était affreux. S'il avait perdu le sens de la durée, peut-être perdrait-il bientôt jusqu'à la conscience de son identité ? Il deviendrait fou peu à peu dans cet astronef qui plongeait à travers le vide interplanétaire. Seul en proie à son tourment dans cette minuscule geôle, il lui fallait absolument se raccrocher à quelque chose. Le Temps. Qu'était-ce que le Temps ?

Mais il ne voulait plus y penser. Il ne voulait plus penser à rien. Il devait oublier au contraire le monde qu'il avait quitté, sans quoi ce souvenir le conduirait à la démence.

« J'ai peur », murmura-t-il. « J'ai peur tout seul dans le noir. Peut-être ai-je dépassé la lune. Peut-être suis-je maintenant à un million de kilomètres de la Terre — ou à dix millions. »

Il s'aperçut qu'il parlait à voix haute. Il était sur le chemin de la folie. Mais il ne pouvait s'en empêcher, pas plus qu'il ne pouvait arrêter l'affreuse vibration perçante qui l'environnait.

« J'ai peur, » répéta-t-il d'une voix qui sonnait creux dans la petite cabine bourdonnante. « J'ai peur. *Quelle heure est-il ?* »

Il s'endormit en murmurant, et le temps continua son cours.

Il se réveilla avec un courage neuf. Oui, il avait perdu pied. La pression atmosphérique inadéquate avait affecté son système nerveux. L'atmosphère trop riche en oxygène l'avait enivré, et l'alimentation par capsules n'était pas idéale. Mais maintenant cette faiblesse était passée. Souriant, il marcha de long en large.

Puis les pensées revinrent. Quel jour était-ce ? Depuis combien de semaines était-il parti ? Peut-être étaient-ce même des mois, un an, deux ans. Tout ce qui touchait à la Terre paraissait si lointain... presque un rêve. Il se sentait plus proche de Mars que de

la Terre. Ses pensées allèrent vers l'avenir et non plus vers le passé.

Pendant un certain temps, il avait vécu par automatisme. Il allumait ou éteignait la lumière lorsque le besoin s'en faisait sentir, avalait ses pilules par habitude, arpentait la cabine sans penser, réglait automatiquement le système d'aération, dormait sans savoir quand ni pourquoi.

Graduellement Richard Clayton perdit toute conscience de son corps et de ce qui l'entourait. Le vrombissement qui frappait son cerveau devint partie de lui-même — une partie douloureuse qui lui disait qu'il traversait l'espace dans une nef argentée. Mais elle ne lui disait rien d'autre, car Clayton ne monologuait plus. Ses pensées l'avaient complètement abandonné et il ne rêvait plus qu'à Mars qui était son but. Chaque pulsation du vaisseau murmurait : « Mars — Mars — Mars. »

Puis une chose merveilleuse arriva. Il atterrit. L'astronef s'inclina en tremblant. Ralenti par le coussinet de ses rétro-fusées, il approcha doucement de la planète rouge. Depuis longtemps, Clayton avait ressenti l'attraction de la gravité étrangère, conscient que les contrôles automatiques diminuaient les décharges atomiques et utilisaient l'attraction de la planète elle-même.

L'astronef avait atterri, et Clayton ouvrit la porte. Il sortit. Il rebondit légèrement sur l'herbe pourpre. Son corps était libre et léger, comme s'il flottait. L'air était frais et respirable, et la lumière du soleil semblait plus forte, plus intense, malgré les nuages qui voilaient le ciel d'un horizon à l'autre.

Au loin, il vit des forêts, des forêts vertes s'élançant de toute leur sève vers le ciel, surmontées d'excroissances rouges. Clayton s'éloigna de la fusée et s'approcha de la fraîche forêt. Le premier arbre qu'il toucha avait une puissante branche qui retombait vers le sol en deux membres.

Des membres — oui, c'étaient des membres ! Deux bras verts se tendirent vers lui. Des branches griffues le saisirent et le soulevèrent. Des anneaux froids l'enserrèrent, gluants comme des serpents, et le tirèrent contre le tronc noir de l'arbre. Il se trouva face à face avec les excroissances rouges cachées parmi les feuilles.

Les excroissances rouges étaient... *des têtes.*

Malignes, les têtes pourpres le regardaient avec des yeux en décomposition pareils à des champignons vénéneux pourris. Chaque visage était ridé comme un chou-fleur pourpre, mais cette masse pulpeuse cachait une grande bouche. Chaque visage pourpre avait une bouche pourpre, et chaque bouche pourpre s'ouvrit, laissant dégouliner du sang. Les branches-bras le collèrent plus fort contre le tronc glacé et agité de contorsions, et un des visages pourpres — le visage d'une femme — s'approcha pour l'embrasser.

Le baiser du vampire ! Le sang écarlate brillait sur les lèvres sensuelles et frémissantes qui s'avançaient vers les siennes. Il se débattit, mais les membres le tenaient bon, et le baiser vint, froid comme la mort. Sa flamme glacée coula dans ses veines et ses sens furent noyés.

Puis Clayton se réveilla, et sut qu'il avait rêvé. Son corps était couvert de sueur. Cela lui fit reprendre conscience de son corps. Il se leva et se dirigea en titubant vers le miroir.

Un seul coup d'œil suffit à le faire reculer d'épouvante. Le cauchemar continuait-il ?

Revenant vers le miroir, Clayton y vit l'image d'un homme vieillissant. De la barbe encadrait les traits aux rides profondes. Les joues jadis rebondies étaient creuses. Mais le pire, c'était les yeux. Clayton ne reconnut pas ses propres yeux. Rouges, profondément enfoncés dans leurs orbites, ils avaient un regard horrifié, brûlant, dément. Il se toucha le visage et vit une main veinée de bleu passer dans ses cheveux grisonnants.

Il reprit partiellement conscience du temps. Il y avait des années qu'il était parti ! Des années ! Il avait vieilli !

Bien entendu, les conditions artificielles de vie à bord devaient être pour quelque chose dans ce vieillissement, mais néanmoins plusieurs années sans doute s'étaient écoulées. Clayton comprit qu'il approchait du terme de son voyage. Il voulait y arriver sans avoir d'autres cauchemars. Il lui fallait utiliser toute sa santé mentale et ses réserves physiques pour lutter contre les invisibles ennemis du Temps. Il regagna péniblement sa couchette. Tremblant comme un monstre métallique volant, l'*Avenir* traversait les ténèbres de l'espace interstellaire.

Maintenant, ils martelaient l'extérieur de l'astronef. Les monstres de noir métal en piétinaient la coque de leur pas d'acier. Leurs bras de fer enfonçaient la porte. Leurs visages d'acier aux arêtes vives étaient dénués d'expression lorsqu'ils prirent Clayton par les bras et le poussèrent au dehors. Ils le traînèrent le long de la plate-forme, marchant avec raideur, faisant résonner le métal de leurs pieds de métal. Partout s'élevaient de grandes cheminées d'acier aux circonvolutions argentées, et ils l'emmenèrent dans la tour de fer. Au rythme de leurs pas de métal, il dut monter les escaliers.

Les escaliers de fer tournaient sans cesse, mais c'était toujours plus haut. Ils étaient infatigables, mais Clayton n'était plus qu'une épave haletante lorsqu'ils arrivèrent au dôme et le jetèrent devant la Présence.

Debout sur un trône de fer au milieu de la plate-forme, le Maître. Rien qu'un immense piège de fer, avec des mâchoires d'acier comme une grue géante. Les mâchoires s'ouvrirent avec un cla-

quement sec, et d'horribles dents apparurent. Une voix sortit des profondeurs.

— « *Nourrissez-moi.* »

De leurs bras de fer, les monstres projetèrent Clayton en avant, et il tomba entre les mâchoires articulées. Elles se refermèrent et mâchèrent avec délices la chair humaine...

Clayton se réveilla en hurlant. Lorsque ses mains trouvèrent l'interrupteur, le miroir luisant était là. Il regarda fixement l'image d'un homme âgé aux cheveux presque blancs. Il vieillissait. Il se demanda si son cerveau tiendrait le coup longtemps.

Avaler les capsules, marcher dans la cabine, écouter les pulsations, régler l'aération, s'allonger sur la couchette. Il n'y avait plus rien d'autre, maintenant. Et l'attente. Attendre dans ce cabinet de tortures bourdonnant, pendant des heures, des journées, des années, des siècles, d'incommensurables éternités.

Au bout de chaque éternité, un rêve. Il arrivait sur Mars et les fantômes prenaient forme dans le brouillard gris et épais. Ce n'étaient que des formes dans le brouillard, ectoplasmes gluants, et son regard les traversait. Mais ils ondulaient, prenaient forme et arrivaient. Et ils l'étouffaient sous des couvertures grises, et ils suçaient son sang de leurs bouches grises et épineuses...

De nouveau, il atterrit sur la planète, et il n'y avait rien. Absolument rien. Le sol était nu et s'étendait à l'infini vers des horizons vides. Il n'y avait ni ciel ni soleil, rien que le sol infini s'étendant dans toutes les directions.

Il prit pied, avec précaution. Il s'enfonça dans le vide. Ce vide était traversé de pulsations maintenant, comme l'astronef, et il l'engloutissait. Il tomba dans un profond puits sans parois, et sa conscience sombra...

Clayton avait fait ce dernier rêve debout. Il ouvrit les yeux sur le miroir. Ses jambes étaient faibles et il dut poser ses mains tremblantes contre la cloison pour ne pas tomber. Il regarda le visage dans le miroir — le visage d'un vieillard.

— « Mon Dieu ! » murmura-t-il. C'était sa propre voix, et le premier son qu'il avait entendu depuis... quand ? Depuis combien d'années ? Depuis combien de temps n'avait-il rien entendu d'autre que les diaboliques vibrations de son vaisseau ? Quelle distance l'*Avenir* avait-il parcouru ? Il était vieux, incroyablement vieux.

Une pensée affreuse mordit son esprit. Peut-être quelque chose fonctionnait-il mal. Peut-être ses calculs avaient-ils été erronés, et traversait-il l'espace trop lentement ? Peut-être n'atteindrait-il jamais Mars ? Ou alors — terrible possibilité — il s'était éloigné de l'orbite soigneusement calculée, il avait *déjà* dépassé Mars et plongeait dans d'infinis espaces vides.

Il avala ses pilules et s'allongea sur la couchette. Il parvint à

se calmer ; il le fallait. Pour la première fois depuis des siècles, il repensa à la Terre.

Et si elle avait été détruite ? Par la guerre ou des épidémies, ou par des météores, par une étoile mourante venue des cieux délirants pour apporter le feu et la mort ? Des idées atroces l'assaillirent. Et si des envahisseurs venus de l'espace avaient conquis la Terre pendant qu'il faisait route vers Mars ?

Mais à quoi bon s'inquiéter de *ça !* Le vrai problème, c'était d'atteindre son but. Pour cela, il fallait attendre ; rester sain de corps et d'esprit jusqu'au bout. Rassemblant ce qui lui restait de forces, dans l'horreur vibrante de sa cellule, Clayton prit une ferme résolution. Il fallait *vivre,* vivre pour voir Mars. Qu'importe s'il mourait pendant le voyage du retour ; il fallait exister le temps d'atteindre son but. A l'avenir, il lutterait contre les rêves. Impossible de suivre le cours du temps — il n'y avait plus rien qu'une longue hébétude dans cet astronef infernal. Mais il vivrait.

Il entendait des voix, maintenant. Elles venaient de l'extérieur du vaisseau. Des fantômes hurlaient dans les profondeurs de l'espace. Des visions de monstres et des rêves de tourments infernaux naquirent, mais il les repoussa tous. Toutes les heures — ou jours, ou années ? il ne le savait plus — Clayton se traînait jusqu'au miroir. Chaque fois, il voyait qu'il vieillissait. Ses cheveux blancs et sa peau fripée témoignaient de sa sénilité. Mais Clayton vivait. Il était devenu trop vieux et trop las pour penser. Simplement, il vivait, dans le vrombissement incessant.

D'abord, il ne s'en rendit pas compte. Il était allongé sur sa couchette et ses yeux larmoyants étaient fermés ; il était plongé dans une profonde hébétude. Soudain, il se rendit compte que les vibrations avaient cessé. Clayton sut que c'était un nouveau rêve. Il se leva avec peine, se frotta les yeux. Non — l'*Avenir* était immobile et silencieux. Il avait *atterri !*

Il tremblait de façon incontrôlable. Des années de vibrations incessantes, des années d'isolement avec pour seule compagnie ses pensées démentes, lui avaient fait cela. Il tenait à peine debout.

Mais le moment était arrivé. Le moment attendu pendant dix longues années. Pendant même bien plus longtemps, sans doute. Il allait voir Mars. Il y était arrivé — il avait réussi l'impossible !

C'était une grande pensée. Mais au fond Richard Clayton l'aurait volontiers abandonnée, si seulement il avait pu apprendre quelle était la date — et l'apprendre d'une voix humaine !

Il approcha de la porte — de la porte fermée depuis si longtemps. Un levier commandait son ouverture.

Son vieux cœur battant d'excitation, il leva le levier. La porte s'ouvrit... la lumière du soleil le frappa... de l'air frais entra. La

lumière l'obligea à fermer les yeux et l'air était dur à respirer. Il fit un pas au dehors...

Clayton tomba dans les bras de Jerry Chase.

Clayton ne savait pas que c'était Jerry Chase. Il ne savait plus rien du tout. C'en avait été trop.

Chase regardait avec stupéfaction le corps squelettique qu'il tenait dans les bras.

— « Où est Mr Clayton ? » murmura-t-il. « Qui êtes-vous ? » Il regardait sans comprendre le visage inerte et ridé.

« Mais... » s'exclama-t-il, « c'est Clayton !... Mr Clayton ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Les moteurs atomiques n'ont pas rempli leur rôle lorsque vous avez mis l'astronef en marche. Ils se sont simplement mis à projeter des décharges. L'appareil n'a jamais quitté la Terre, mais la violence du flux atomique nous a empêchés de vous secourir plus tôt. Nous n'avons pu approcher de l'*Avenir* que lorsque les décharges ont cessé. Elles se sont calmées il y a une demi-heure, mais avant, des observateurs se relayaient jour et nuit. Que vous est-il arrivé, Mr Clayton ? »

Ses yeux d'un bleu délavé s'ouvrirent et sa bouche se contracta nerveusement. Son murmure était un soupir à peine audible.

— « Je... j'ai perdu la notion du temps. Combien... combien de temps suis-je resté dans l'*Avenir ?* »

Le visage grave, Jerry Chase se pencha au-dessus du vieillard et répondit doucement :

— « *Rien qu'une semaine.* »

Et, alors que les yeux de Richard Clayton se recouvraient du voile de la mort, le long voyage prit fin.

*Titre original :* The strange flight of Richard Clayton.

**Publication originale : 1941**

## EDWARD E. SMITH

# Le briseur de tourbillon

Mal connu en France, Edward E. Smith (né en 1890 et mort l'année dernière) fut l'un des pionniers de la science-fiction d'aventures interstellaires. Son premier roman célèbre dans le genre, *The Skylark of Space*, parut en 1928. (Une traduction en a paru au Rayon Fantastique sous le titre *La curée des astres*.) Ce ne fut que le début d'une longue carrière consacrée exclusivement au space-opera, et dont la série des Skylark et celle de la Galactic Patrol furent les points culminants. Jusqu'à la fin, Edward E. Smith resta fidèle à ses premières amours, puisque son dernier roman — *Skylark Duquesne* — paru peu avant sa mort dans la revue *If*, reprenait encore tous les thèmes qui avaient fait sa renommée. Le récit que nous publions fut le premier d'une série consacrée au personnage de Neal Cloud, le « briseur de tourbillon ». La profession de ce héros est de venir à bout des tourbillons d'énergie provoqués par les centrales atomiques et ayant échappé au contrôle. La nouvelle parut dans le numéro de juillet 1941 du magazine *Comet*. Dans ce qu'elle peut avoir de naïf aux yeux du lecteur actuel, elle est très représentative de tout un type de science-fiction d'avant-guerre.

Les dispositifs de sécurité qui ne protègent pas.

Les bateaux « insubmersibles » qui, avant les jours de Bergenholm et de l'énergie atomique et cosmique, ont coulé dans les eaux de la Terre.

Plus précisément, les dispositifs de sécurité qui, tout en protégeant contre un agent de destruction, en attirent un autre bien pire, comme un aimant attire le fer. Ainsi, les fils sous gaine métallique dans une maison construite en bois : ils protègent contre les courts-circuits accidentels mais, mal reliés à la terre comme ils le sont inévitablement, ils peuvent attirer — on en connaît des exemples — la force prodigieuse des éclairs. Alors, fondus, incandescents, volatilisés dans tous les recoins d'une maison, ils réduisent à quelques minutes l'existence ultérieure de celle-ci.

Prenons notamment les quatre paratonnerres destinés à proté-

ger la maison de chrome, verre et plastique de Neal Cloud. Ces paratonnerres étaient superlativement installés, reliés à la terre par des câbles de cuivre et d'argent gros comme le bras d'un homme, car Neal Cloud, physicien atomiste, connaissait son tonnerre et n'allait pas prendre de risques lorsqu'il s'agissait de la sécurité de sa délicieuse femme et de leurs trois adorables enfants.

Il ne savait ni même ne soupçonnait que, dans certaines conditions de potentiel atmosphérique et de magnétisme terrestre, ce système parfait de protection contre la foudre pouvait exercer une puissante attraction sur les tourbillons atmosphériques provenant de la désintégration atomique.

Et maintenant Neal Cloud, physicien atomiste, était assis à son bureau, apathique, immobile. Son visage était d'un gris jaunâtre, ses mains s'agrippaient à se rompre aux bras de son fauteuil. Ses yeux, durs et inertes, regardaient sans le voir le petit portrait en relief de tout ce qui avait été sa raison de vivre.

Ce qui devait le préserver de la foudre était devenu un aimant à tourbillons au moment où un pauvre diable tentait de réduire la menace d'un tourbillon atomique « en liberté ». Le pauvre diable était mort, bien sûr — comme chaque fois, ou presque — et le tourbillon, au lieu d'être détruit, s'était simplement désintégré en un grand nombre de nouveaux tourbillons éparpillés. Et une de ces masses d'énergie furieuse et incontrôlée, pareille à un lambeau de matière arraché à un soleil, s'était écrasée sur la Terre qui l'attirait, en passant par la nouvelle maison de Neal Cloud.

La maison n'avait pas pris feu ; elle avait simplement explosé. Il n'y avait aucune chance de s'en sortir car, en une fraction de seconde, la demeure et ses environs immédiats étaient devenus un cratère de lave en ébullition — un cratère qui envoya à des kilomètres d'altitude des nuages de gaz vénéneux et qui inonda l'espace ambiant de radiations mortelles.

Cosmiquement, c'était un événement infinitésimal. Depuis que l'homme avait appris à libérer l'énergie de l'atome, les tourbillons de désintégration n'avaient cessé d'être un danger incontrôlable. De tels accidents étaient déjà arrivés et continueraient à arriver régulièrement. Peut-être des mondes entiers avaient-ils été consumés jusqu'au dernier gramme de leur substance par ces tourbillons atomiques. Et alors ? Que représentent réellement quelques grains de sable comparés à une plage de dix mille kilomètres de long, cent kilomètres de large, et profonde de dix kilomètres ?

Et même à l'échelle de ce grain de sable nommé « Terre » ou, dans le parler de notre époque, « Sol 3 », ou encore « Tellus », l'événement était d'une importance négligeable. Un homme était mort mais, en mourant, il avait ajouté une page aux innombrables résultats négatifs déjà enregistrés. Il était, bien sûr, regrettable

que Mrs Cloud et ses enfants aient péri. Le tourbillon lui-même ne représentait pas une menace sérieuse pour Tellus. C'était un « jeune » tourbillon et, pendant bien longtemps, il ne représenterait qu'un danger localisé. Et, bien avant que les plus anciens tourbillons de Tellus aient dévoré une partie perceptible de sa masse ou empoisonné sensiblement son atmosphère, les savants auraient résolu le problème. Il était impensable que Tellus, origine et centre de la Civilisation Galactique, cessât d'exister.

Mais pour Neal Cloud cet accident était la catastrophe ultime. Son univers personnel avait été réduit en cendres ; ce qui en subsistait ne valait pas la peine d'être conservé. Au cours de leur vingt années de mariage, les liens entre Jo et lui n'avaient fait que se renforcer, que devenir plus vrais avec chaque jour qui passait. Et les gosses... Ce n'était *pas* possible... le destin ne POUVAIT PAS lui faire cela, à lui... Mais il le pouvait... et c'était possible. Plus rien... *rien*... RIEN.

Pour Neal Cloud, physicien atomiste, perdu dans une abstraction de désespoir déchirant, tandis que les larves noires de ses pensées creusaient des galeries dans son cerveau, cette catastrophe était doublement amère à cause de sa cruelle ironie. Car il était directeur en second du Laboratoire de Recherches Nucléaires, et l'œuvre de sa vie consistait à chercher un moyen de détruire précisément ces tourbillons qui avaient détruit tout ce qui faisait sa vie.

Ses yeux se fixèrent sur le portrait. Les yeux gris au regard lumineux et honnête... les rides du rire et celles du tempérament... les lèvres à la douce courbe, toujours prêtes à sourire ou à embrasser...

Il força son regard à s'en détacher et griffonna quelques lignes sur une feuille blanche. Il se leva lourdement, prit le portrait et le porta péniblement jusqu'à un fourneau électrique. Il plaça le bloc de plastique sur une plaque réfractaire et le mit entre les électrodes, puis abaissa la manette. Lorsque l'arc électrique eut fait son œuvre, il se retourna et tendit la feuille de papier à un homme de grande taille, vêtu de cuir gris uni, qui l'avait observé avec calme et compréhension. Fait suffisant pour indiquer à l'initié toute l'importance du laboratoire, il était dirigé par un Galactique Indépendant.

— « Tenez, Phil, si vous êtes d'accord. »

Le Galactique Gris prit le document, y jeta un coup d'œil et le déchira lentement, méthodiquement, en seize morceaux d'égale grandeur.

— « Non, non, Storm, » dit-il avec douceur. « Pas une démis-

sion. Un congé, oui, même pour une durée illimitée, mais pas une démission, non. »

— « Pourquoi ? » C'était à peine une question ; dénué d'intonation, le mot avait perdu toute signification. « Ce n'est pas la peine que je gâche du papier. »

— « Pas maintenant, bien sûr, » admit le Galactique. « Mais il ne faut pas préjuger l'avenir. Je ne vous ai rien dit, car pour quelqu'un qui connaissait Jo et vous aussi bien que moi, il était parfaitement clair qu'il n'y avait rien à dire. » Il lui prit la main. « Pour l'avenir, trois mots ont été dits il y a bien longtemps, et l'on n'a jamais trouvé mieux : *Cela aussi passera.* »

— « Vous croyez ? »

— « Je ne le crois pas, Storm, je le sais. J'ai vécu assez longtemps pour cela. Le monde a trop besoin d'hommes comme vous pour que vous disparaissiez de façon permanente. Vous avez un rôle à jouer, et vous reviendrez... » Une pensée traversa le Galactique et, sur un autre ton, il ajouta : « Vous n'allez pas... non, bien sûr, vous n'allez pas... vous ne le pourriez pas. »

— « Je ne pense pas, non. Non, je ne le ferai pas. Cela n'a jamais résolu aucun problème. »

Evidemment. La pensée du suicide n'avait jamais traversé Cloud, et il la rejeta immédiatement. Il n'était pas homme à choisir la solution de facilité.

Après de brefs adieux, Cloud prit le descenseur jusqu'au garage. Le temps de monter dans sa grosse DeKhotinsky 16 bleue et il démarra.

Il se fraya un chemin dans des encombrements tels que les voitures étaient pare-chocs contre pare-chocs, avec son habileté coutumière, mais il n'était même pas conscient de la présence des autres véhicules. Il freinait, repartait, réagissait correctement aux signaux de toutes formes et couleurs — mais c'était purement automatique. Il ne savait même pas où il allait, et ne s'en souciait pas. La seule activité de son cerveau était une fuite devant les sombres images créées par sa propre imagination — tâche impossible, mais il ne s'en rendait pas compte, car il ne pensait pas. Il agissait misérablement, par habitude. Ses yeux voyaient, optiquement. Son corps réagissait, mécaniquement. La partie pensante de lui-même était complétement absente.

Il suivit une voie aérienne par-delà la banlieue et rejoignit l'autoroute transcontinentale. Voie après voie, il parvint à la voie « sans limitations » — c'est-à-dire sans limitations autres que d'être interdite aux véhicules de moins de 700 CV ou roulant à moins de 200 km/h. Dès que le contrôle eut enregistré son numéro, il appuya à fond sur l'accélérateur.

Chacun sait, bien sûr, que la DeKhotinski Sporter de série fait un honnête 230 km/h chrono. Mais bien peu de conducteurs moyens savent par expérience jusqu'où peut monter une de ces grosses 16 dopées. Il faudrait déjà qu'ils aient le courage d'y entrer.

« Storm » Cloud en fit l'expérience ce jour-là. Pendant deux longues heures, il força le monstre de deux tonnes et demie jusqu'à la limite de ses possibilités, mais en vain. Il ne pouvait pas distancer ce qui l'accompagnait. Ce qui était avec lui, devant lui et derrière lui. Jo. Jo et les enfants. Jo surtout. C'était autant la voiture de Jo que la sienne. Ils avaient toujours tout partagé. Elle était assise à côté de lui. Toutes les images d'elle étaient là : chère, douce, voluptueuse, aimante... et derrière lui, tout juste visibles du coin des yeux, il y avait les trois gosses. Et devant lui, une vie entière plus vide que l'espace intergalactique. Damnation ! Il ne pourrait pas supporter cela...

Devant lui, à plusieurs mètres au-dessus de la chaussée, un brillant octogone rouge s'illumina. Cela voulait dire « *STOP* » dans toutes les langues de la Terre. Cloud leva le pied de l'accélérateur, appuya doucement sur les puissants freins. Il se rangea devant le contrôle et un officier de police impeccable s'avança.

— « Désolé, monsieur, mais il faut prendre une déviation. La route est coupée par un tourbillon atomique incontrôlé à quelques kilomètres d'ici... Oh ! Dr Cloud, je ne vous avais pas reconnu ! Vous pouvez encore faire trois ou quatre kilomètres avant de mettre votre armure ; vous vous en rendrez compte mieux que personne. Mais ils ne nous avaient pas dit que *vous* viendriez en personne. Ce n'est qu'un petit tourbillon récent, et je croyais qu'ils se contenteraient de le repousser dans le canyon. »

— « Je n'étais pas au courant. » Cloud essaya de sourire. « Je faisais un tour — je n'ai même pas emporté mon armure. Il ne me reste plus qu'à faire demi-tour. »

Un tourbillon incontrôlé. Petit. Jeune. Il y en avait sans doute une centaine, éparpillés dans un rayon de trois cent kilomètres. Les frères de celui qui avait détruit sa famille — la diabolique progéniture du maudit tourbillon Onze que ce fieffé imbécile d'amateur avait essayé d'anéantir... L'image du Numéro Onze tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois s'imposa à son esprit avec une netteté absolue, et, simultanément, une idée le frappa avec la force d'un coup de poing.

Il pensa. Pensa *réellement*. Avec intensité, clarté, cohérence. S'il pouvait y arriver... s'il pouvait littéralement souffler la flamme atomique d'un tourbillon nucléaire... pas vraiment dans un esprit de vengeance, mais... Par les tripes d'airain de Klono, cela marcherait — il *faudrait* que ça marche ! Calmement, implacablement,

mais vivant dans toutes les fibres de son corps maintenant, il retourna vers la ville presque aussi vite qu'il en était venu.

Si le Galactique était surpris de la soudaine réapparition de Cloud, il ne le montra pas. Il regarda son ex-premier assistant sans commentaires lorsque celui-ci, allant d'un placard à un autre, rassembla des compteurs, des bobines, des tubes et tout un attirail composite.

— « Je crois bien que c'est tout, Chef, » dit enfin Cloud. « Voici un chèque en blanc. Si une partie du matériel devenait inutilisable, le laboratoire pourra se rembourser. »

— « Non. » Le Galactique déchira le chèque, comme il l'avait fait pour la lettre de démission. « Si vous vous imaginez que vous allez éteindre un tourbillon, je ne vous autorise pas à prendre ce matériel. C'est mon dernier mot, Storm. »

—« Vous avez raison, Phil — mais pas tout à fait, » dit Cloud. « Je vais *réellement* souffler le tourbillon Numéro Un avec du duodec, et pas seulement m'en servir de prétexte pour me suicider de façon élégante. »

— « Comment ? » dit le grand Galactique avec scepticisme. « C'est impossible. Vous-même étiez l'adversaire le plus acharné de ces tentatives désespérées. »

— « Je le sais, mais la solution m'a frappé soudainement. Curieux que je n'y aie pas pensé plus tôt. »

— « Je ne demande qu'à être convaincu, mais je vous préviens qu'il faudra que vos arguments soient bons. De toute façon, quelqu'un d'autre fera le travail, pas vous. »

— « Lorsque j'aurai terminé, vous verrez pourquoi il faut que je le fasse moi-même. Dites-moi quel est exactement le nœud du problème, cela m'aidera à vous convaincre. »

— « La variabilité, » répondit sèchement le Galactique. « Pour être efficace, la charge d'explosifs doit, au moment de l'impact, égaler l'activité du tourbillon lui-même. Si la charge est trop faible, elle l'éparpille en tourbillons secondaires. Si elle est trop forte, elle augmente sensiblement la force du tourbillon originel. Et l'activité qu'il faut égaler varie dans des proportions si énormes et selon un cycle si erratique — qui va de quelques secondes à plusieurs heures — que toutes les tentatives de prédétermination se sont soldées par des échecs totaux. »

— « On a néanmoins découvert, » objecta Cloud, « qu'une prévision de très courte durée était possible — durée exactement proportionnelle à la longueur du cycle observé — par une extension du calcul de la déformation des surfaces. »

— « Peuh ! » s'exclama le Galactique. « A quoi sert une pré-

vision d'une dizaine de secondes quand il faut une heure à une calculatrice électronique pour résoudre les équations... Oh ! » Il s'interrompit et regarda Cloud avec une curiosité amusée. « J'oubliais que vous êtes un calculateur miraculeux, un mathématicien prodige depuis la plus tendre enfance, et que vous n'utilisez jamais les calculatrices, même pour calculer une orbite... Mais ce n'est pas tout, j'imagine. »

— « Non, ce n'est pas tout. J'y avais pensé, bien sûr, mais il y a pire que la variabilité... »

— « Quoi ? » demanda le Galactique.

— « La peur, » répliqua vivement Cloud. « La seule pensée de me battre corps à corps avec un tourbillon paralysait mon cerveau. La peur nue, la peur naturelle de la mort, qui ôte toute précision à la pensée. C'est cela qui m'arrêtait. »

— « Vous avez raison... » dit lentement le Galactique en tapotant le dessus de son bureau. « Et maintenant, vous n'avez plus peur de la mort — même inconsciemment. Mais je vous en prie, Storm. Promettez-moi que vous ne la rechercherez pas. »

— « Non. Avant tout, j'ai un travail à faire. Mais je ne vous en promets pas davantage. Je ne ferai pas d'efforts surhumains pour l'éviter. Je prendrai le maximum de précautions, mais si cela arrive... le plus vite sera le mieux. »

— « Vous croyez ? »

— « Absolument. »

— « Alors, c'en est fait des tourbillons. Ils n'ont aucune chance. »

— « Je le crains, » dit Cloud sombrement. « Ils ne m'auront que si je commets une erreur, et cela me paraît peu probable. »

— « Comment comptez-vous faire ? » demanda le Galactique avec une lueur d'intérêt dans les yeux. « Vous n'aurez pas le temps d'utiliser l'approche habituelle. »

— « Regardez. » Prenant une feuille de papier, Cloud dessina à traits rapides. « Voilà le cratère au fond duquel se trouve le tourbillon. Un poste d'observation automatique me donne les données de base : masse, rayonnement, maxima et minima du cycle, etc. Ensuite, je fais préparer trois bombes au duodec — une correspondant au niveau d'activité que je compte attaquer, une de cinq pour cent au-dessus, et la dernière de cinq pour cent au-dessous. Elles seront protégées par un blindage de néocarballoy, à l'épaisseur calculée pour qu'il dure jusqu'à l'arrivée au centre du tourbillon. Après, je prends ma combinaison de vol autonome, isolante et blindée, et je pars... disons d'ici... »

— « A ce point, vous aurez non seulement votre combinaison mais un hélicojet individuel. Les instruments ne tiendraient pas dans la combinaison, sans parler des bombes. Et cela vous don-

nera une meilleure protection contre les radiations. Il suffira de modifier légèrement l'hélicojet pour pouvoir éjecter les bombes. »

— « Ce serait évidemment préférable. Dans ce cas, j'engage mon hélicojet dans une trajectoire ayant pour objectif le centre du tourbillon. Une dizaine de secondes avant, je lis mes instruments, je résous les équations en tenant compte du moment précis de l'impact... »

— « Et si le cycle est trop court pour vous donner une prévision sur dix secondes ? »

— « Dans ce cas, je fais demi-tour et j'attends qu'il devienne plus long. Alors, ayant tout prévu pour l'heure H, et supposant que l'activité réelle du tourbillon soit proche de la valeur que j'ai computée, je... »

— « Elle ne le sera probablement pas, » grogna le Chef.

— « J'accélère ou décélère... »

— « Sans cesser de résoudre de nouvelles équations ? »

— « Bien sûr — ne m'interrompez pas ! Jusqu'à ce que, à l'heure H, l'activité extrapolée corresponde à celle d'une de mes trois bombes. J'éjecte cette bombe, je décris une courbe serrée... et le tourbillon est éteint ! » Il accompagna sa démonstration d'un geste large et expressif.

— « C'est ce que vous espérez. » Le Galactique n'était visiblement pas convaincu. « Et vous vous trouvez au beau milieu de l'explosion, avec deux bombes au duodec à côté de vous. »

— « Non ! Je les ai éjectées plusieurs secondes auparavant, pour qu'elles explosent le plus loin possible de moi. »

— « Je l'espère. Vous rendez-vous compte que pendant ces dix ou douze secondes, vous allez être un homme *très* occupé ? »

— « Evidemment. » Le visage de Cloud s'assombrit. « Mais je serai en pleine possession de mes facultés. Je n'aurai peur de rien — de *rien*. Et... c'est cela qui est affreux. »

— « D'accord, » admit le Galactique après un moment d'hésitation. « Vous pouvez y aller. Il y a un tas de détails que vous n'avez pas mentionnés, mais vous pourrez les résoudre au fur et à mesure. Je pense que j'irai tenir compagnie aux hommes de la station d'observation pendant que vous irez au travail. Quand comptez-vous commencer ? »

— « Combien de temps faut-il pour préparer l'hélicojet? »

— « Environ deux jours. Disons samedi matin ? »

— « Samedi dix, à huit heures. Je serai là. »

Neal Cloud reprit sa route. Tout en roulant, le physicien tourna et retourna dans son esprit les détails de l'aventure dans laquelle il venait volontairement de s'engager.

Comme le feu, mais en pire, l'énergie de l'atome était un bon serviteur, mais un mauvais maître. L'homme l'avait libérée avant de savoir la contrôler. En fait, le contrôle n'était pas encore parfait et ne le serait peut-être jamais. Jusqu'à une certaine puissance, cela allait. Ceux-là, les millions de tourbillons à puissance limitée et contrôlable, étaient les serviteurs. Ils étaient maniables et servaient fidèlement l'homme — en fait, il fallait les nourrir et les soumettre à un bombardemant constant pour qu'ils ne s'éteignent pas d'eux-mêmes. Mais de temps en temps, pour des raisons mal connues — la science sait *si* peu de choses sur ce qui se passe réellement dans une réaction atomique — un de ces petits tourbillons autostabilisés explosait, pareil à une nova, et devenait un immense tourbillon furieux et incontrôlable. Il cessait alors d'être un serviteur pour devenir un maître. Sur Terre, cela arrivait peut-être une ou deux fois par siècle ; l'ennui, c'est qu'ils étaient implacablement et inéluctablement *permanents ;* ils ne s'éteignaient jamais, et l'on ne savait pas grand-chose sur eux : tous les êtres vivants et tous les instruments se trouvant dans un rayon de trente à quarante mètres étaient détruits, fondus dans la lave nauséabonde de leur cratère.

Heureusement, leur croissance était lente — aussi lente que régulière — sans quoi la civilisation n'aurait plus guère eu de planète où s'établir. Et si l'on ne trouvait aucun moyen de lutter contre ce fléau, ses conséquences finiraient par devenir sérieuses. C'était d'ailleurs là le rôle du laboratoire de Neal Cloud.

Mais les travaux n'avançaient guère. Le rayon tracteur qui devait permettre de les discipliner n'avait jamais été mis au point. Les compresseurs électromagnétiques rendaient des services : c'est grâce à eux que l'on parvenait à déplacer les tourbillons vers les déserts — à moins qu'il ne parût plus rentable de laisser les lieux où ils s'étaient établis se transformer en déserts. Quelques-uns, par pure chance, avaient été démembrés en unités auto-stabilisatrices par des charges de duodec — le duodécaplylatomate était l'explosif le plus puissant jamais découvert sur les planètes de la Première Galaxie. Mais le duodec avait aussi causé la perte de nombreuses vies. En fait, comme il éparpillait généralement le tourbillon au lieu de l'éteindre, il avait causé plus de dégâts qu'il n'en avait évités.

D'innombrables solutions avaient été proposées, plus ou moins fantaisistes, plus ou moins praticables. Certaines avaient même été expérimentées. D'autres, comme celle consistant à enfermer le cratère, le tourbillon et leurs environs immédiats dans une immense coque hémisphérique, puis à envoyer le tout dans l'espace grâce à la propulsion sans inertie, étaient sans doute théoriquement réalisables. Mais comme le risque d'aggraver la situation au lieu de la

résoudre était immense, on ne les essayait même pas. En bref, le contrôle de ces tourbillons anarchiques était un problème loin d'être résolu.

Le tourbillon Numéro Un, le plus ancien et le plus menaçant de Tellus, avait été transféré dans les Badlands et c'est là qu'à huit heures pile Cloud se mit au travail.

La station d'observation était un observatoire parfaitement équipé. Le personnel n'était pas important — huit hommes, se relayant sans relâche par équipes de deux — mais les instruments représentaient des siècles d'effort humain, de véritables miracles de la recherche scientifique. Le moindre des problèmes à résoudre n'avait pas été celui de mettre au point des conducteurs blindés capables de transmettre fidèlement, à travers les quintuples écrans de force, les impulsions des radiations auxquelles ces écrans servaient précisément de barrière. Car l'observatoire et ses accès devaient être parfaitement abrités; sans quoi la vie y aurait été impossible.

Ce problème avait été résolu, ainsi que bien d'autres, et les instruments remplissaient leur rôle. Chaque phase, chaque facteur de l'activité du tourbillon étaient continuellement mesurés et enregistrés, sans une seconde d'arrêt, d'un bout de l'année à l'autre. Et toutes ces informations étaient résumées en une courbe, la courbe « Sigma », véritable mine d'informations pour l'initié.

Cloud jeta un coup d'œil sur la courbe Sigma des quarante-huit heures passées et fit une grimace en voyant une pointe, à peine vieille d'une heure, aller au-delà de la ligne des maxima prévus.

— « Moche, hein, Frank ? »

— « Très moche, et cela ne fait qu'empirer, » acquiesça l'observateur. « Je me demande si Carlowitz n'avait pas raison, après tout — et s'il ne se prépare pas à exploser pour de bon. »

Le Galactique interrompit son bavardage : « Pas de périodicité, pas d'équation, cela va de soi. » Comme ses compagnons, il ignorait dédaigneusement la possibilité, rendue évidente par la courbe, que, d'un moment à l'autre, l'observatoire et tout ce qu'il contenait pouvait être réduit en un amas d'atomes anarchiques.

— « Eh non, pas d'équation, » dit Cloud. Il n'avait pas besoin de passer des heures devant une calculatrice : un coup d'œil lui avait suffi pour *savoir* — sans bien déterminer comment — qu'aucune équation ne correspondrait jamais à cette courbe Sigma tortueuse et erratique. « Mais la plupart des cycles coupent cette ordonnée-ci — sept cinquante et un ; je la prendrai donc comme point de départ. Cela nous donne six kilos de duodec pour la charge de base et cinq pour cent au-dessus et au-dessous pour les alternatives. Blindage de néocarballoy de 53 mm pour la charge de base, et en proportion pour les autres. Transmis ? »

— « Transmis, » lui confirma l'observateur. « Vous les aurez dans quinze minutes. »

— « Bien. Je vais m'habiller, alors. »

Le Galactique et l'observateur l'aidèrent à revêtir son encombrante armure blindée. Ils vérifièrent les instruments et le système de protection antiradiations. Puis, ils l'accompagnèrent à son hélicojet. Un petit engin compact, pareil à une torpille, doté des ridicules petits ailerons et des innombrables fusées, rétro-fusées, fusées de direction et autres qui caractérisent cet avion individuel capricieux mais ultra maniable. Mais celui-ci possédait un détail de plus que les hélicojets ou taxijets ordinaires : trois lanceurs de bombes groupés autour de la dérive effilée.

De nouveau, ils vérifièrent les douzaines d'instruments, les réglant sur ceux de l'observatoire, précaution d'ailleurs superflue.

Les bombes arrivèrent et furent chargées. Cloud, avec un salut désinvolte, s'introduisit dans le minuscule poste de pilotage. La massive porte se referma sur ses joints de fibre synthétique — les hélicojets sont trop petits pour être pourvus de caissons étanches — et les lourds cabillots se mirent en place. Des coussins de plastique moulaient la forme du pilote, ne laissant libres que ses bras, ses pieds et son visage.

Après s'être assuré que ses deux compagnons s'étaient mis à l'abri, Cloud décolla à la verticale et se dirigea vers l'enfer en ébullition qu'était le tourbillon atomique anarchique Numéro Un. Le cratère aux bords déchiquetés avait un kilomètre et demi de diamètre et quelque quatre cents mètres de profondeur. Il ne constituait pas toutefois un cône parfait, car le fond en fusion formait un lac horizontal sauf en son centre, où une dépression indiquait la présence du tourbillon lui-même. Les parois de l'abîme étaient irrégulières, selon que les matériaux durs ou réfractaires avaient été plus ou moins attaqués. Parfois, une section chauffée à blanc se volatilisait en fumées étincelantes. Ou encore, refroidie par une soudaine arrivée d'air froid, elle tournait au rouge sombre, laissant couler des flots de lave corrosive. Certaines parties restaient d'un noir d'obsidienne polie ou formaient des scories violettes aux formes tourmentées.

Constamment, un énorme volume d'air, attiré par le tourbillon, s'engouffre dans le cratère. Lorsqu'il en ressort, en un jet rageur, ce n'est plus de l'air. Nul ne sait exactement ce qu'un tourbillon atomique fait aux atomes et aux molécules de l'air.

Il y a en fait une assez faible combustion — à part, bien entendu, la combinaison de l'hydrogène, de l'argon, du xénon et du crypton avec l'oxygène. Par contre, il y a consommation — une

très forte consommation. Tout ce qui est frappé par ce bombardement d'une incroyable intensité est transformé. Profondément et obscurément transformé. Ainsi, l'atmosphère qui ressort du cratère n'est plus de l'air. Celui-ci est devenu corrosif, ou vénéneux de cent façons différentes, ou simplement inerte et méconnaissable. Mais ce n'est plus l'air que les êtres humains respirent. C'est ce fait, plutôt que des destructions extensives, qui menace de rendre la vie impossible sur la surface terrestre.

Il est difficile de décrire l'aspect d'un tourbillon atomique à ceux qui n'en ont jamais vu. Et, heureusement, la plupart des hommes n'en ont jamais vu. La plus grande partie des terribles radiations qu'il émet sont invisibles à l'œil humain. Qu'il suffise de dire que la température moyenne de sa surface est de quinze mille degrés absolus — deux fois et demie la température du soleil de Tellus — et qu'il irradie toutes les fréquences possibles à cette inconcevable température.

Et Neal Cloud, traversant dans son hélicojet cette épaisse atmosphère lourde de radiations, posant des équations d'après les données de ses instruments et les résolvant presque instantanément dans son esprit de mathématicien prodige, était consterné. Car, même dans ses minima, l'activité demeurait bien au-dessus du niveau qu'il avait prévu. Sa peau commençait à le piquer et à brûler. Ses yeux devenaient douloureux. Il savait ce que ces symptômes signifiaient : les puissants écrans de l'hélicojet ne suffisaient pas à arrêter toutes les radiations. Mais il était trop tôt pour abandonner. A tout instant, l'activité pouvait diminuer. Il *fallait* qu'elle diminue. Et il était prêt. D'autre part, tout pouvait exploser, également d'un instant à l'autre.

Sur ce point, il existait deux écoles de pensée. L'une soutenait que les tourbillons grandiraient indéfiniment, sans modification essentielle de leur nature physique. Indéfiniment, jusqu'à ce que, s'unissant aux autres tourbillons de la planète, ils transforment sa masse entière en énergie. L'autre, dont Carlowitz était le principal porte-parole, enseignait qu'à un certain stade de son développement, l'énergie interne du tourbillon deviendrait trop grande pour que l'équilibre génération-radiation puisse se maintenir. Il en résulterait, bien entendu, une explosion, sur les conséquences de laquelle ce Carlowitz aimait s'étendre avec une sinistre allégresse mathématique. Aucune des deux écoles n'avait le dessus — ou, plus exactement, chacune donnait des preuves mathématiquement irréfutables de sa propre théorie et tournait l'autre en ridicule avec une haine bien peu scientifique.

En observant à travers ses épais verres filtrants cette boule

de feu d'une rage inimaginable, cette monstruosité d'une insatiable rapacité qui aurait bien été à sa place au plus profond de l'enfer mythologique le plus brûlant, Cloud se demandait si Carlowitz n'avait pas raison. Il semblait impossible que cela pût devenir pire sans exploser. Et une telle explosion, il en était sûr, réduirait en miettes impalpables tout ce qui se trouvait dans un rayon de plusieurs kilomètres.

L'activité du tourbillon restait élevée, bien trop élevée. Sa minuscule cabine devenait de plus en plus chaude. Sa peau brûlait et ses yeux lui faisaient de plus en plus mal. Il appuya sur le bouton du communicateur et parla :

— « Phil ? Il me faudrait trois autres bombes. Du même type, mais d'une puissance... »

— « Pas d'accord. Si vous faites cela, l'activité va peut-être retomber à un minimum bien inférieur, » lui rappela le Galactique. « C'est absolument imprévisible, comme vous le savez... »

— « Evidemment... Laissons tomber la marge de cinq pour cent ; il faudra essayer de tomber juste sans cela. Faites m'en préparer deux, une de la moitié de ce que j'ai déjà et l'autre du double. » Il donna les chiffres détaillés de la charge et le blindage. « Préparez-moi aussi de la pommade contre les brûlures ; il y a des fuites plutôt virulentes. »

— « D'accord. Revenez vite ! »

Cloud atterrit. Il se déshabilla entièrement et l'observateur l'enduisit de la tête aux pieds de l'épais onguent qui non seulement protégeait contre les radiations mais était aussi un remède souverain contre les brûlures qu'elles causaient. Il échangea également ses lunettes contre une paire munie de verres protecteurs plus filtrants. Les deux bombes arrivèrent et prirent la place de deux des bombes primitives.

— « Je me demande, » dit Cloud aux observateurs, « quel sera l'effet de l'explosion de vingt kilos de duodec dans le tourbillon. Vous avez une idée de ce que deviendra l'énergie contenue dans le tourbillon lorsque je l'aurai soufflé ? »

— « Pas la moindre, » dit le Galactique en fronçant les sourcils. « Comme il n'y a pas de précédent, nous n'avons aucune information. »

— « En tout état de cause, je crois que vous feriez mieux de gagner le nouvel observatoire — celui qui doit prendre la relève quand cela deviendra trop dangereux par ici. »

— « Oui, mais les instruments... » Le Galactique ne pensait pas aux instruments eux-mêmes, qui avaient peu de valeur comparés à la vie humaine, mais aux renseignements inestimables qu'ils auraient enregistré.

— « Les instruments de l'hélicojet vont tout enregistrer, » lui rappela Cloud.

— « Oui, mais supposez... »

— « Que l'hélicojet ne s'en sorte pas ? Dans ce cas, il est fort probable que la nouvelle station disparaîtra elle aussi. Vous voyez que cela revient au même. » Cloud avait bien tort, mais il ne le savait pas.

— « D'accord, » dit le Chef après un moment de réflexion. « Nous partirons en même temps que vous, par mesure de prudence. »

De retour au cratère, Cloud vit que l'activité était encore assez forte, mais pas trop ; toutefois, elle oscillait trop rapidement. Impossible d'avoir ne fût-ce que cinq secondes de marge prévisible. Par conséquent, il attendit, aussi près que possible de cet affreux centre de désintégration.

L'hélicojet était suspendu, immobile, soutenu par le jet régulier de ses fusées sustentatrices. Cloud savait avec exactitude à quelle distance il se trouvait du sol et du centre du tourbillon. Il connaissait avec une égale précision la densité de l'atmosphère, la direction et la vitesse du vent. Il suivait de même les variations continues des tourbillons cycloniques faisant rage à l'intérieur du cratère. Il aurait dû lui être facile de calculer la trajectoire et la vitesse qui permettraient de lâcher la bombe au centre exact du tourbillon. Mais la difficulté demeurait : il fallait faire, suffisamment à l'avance, une approximation précise de l'activité quantitative du tourbillon. En effet, comme on l'a déjà dit, Cloud devait, à défaut de toucher juste, faire exploser une charge trop forte et non trop faible, afin d'éviter que le tourbillon fût éparpillé à des centaines de kilomètres à la ronde.

Par conséquent, il se concentra sur les cadrans des instruments groupés devant lui.

Soudain, presque imperceptiblement, la courbe Sigma commença à s'aplatir. L'esprit galvanisé, Cloud résolut simultanément neuf équations à neuf inconnues, une intégration à quatre dimensions... Il ne les calculait pas laborieusement, facteur par facteur. Sans savoir comment, il trouvait la réponse, exactement comme les Poséniens ou les Rigelliens peuvent percevoir chaque particule individuelle d'un solide tridimensionnel mais sont incapables d'expliquer comment ils y arrivent. C'est simplement *ainsi*, voilà tout.

Quoi qu'il en soit, en vertu de la capacité inexpliquée qui fait d'un homme un prodige mathématique, Cloud sut que, dans exactement huit secondes trois dixièmes, l'activité du tourbillon serait légèrement — mais dans des limites acceptables — inférieure au

coefficient de la plus lourde de ses bombes. Une autre opération mentale, et il sut la vitesse exacte qu'il devait acquérir. Ses mains réglèrent les commandes, son pied droit écrasa le levier de mise à feu. Lorsque l'hélicojet frémissant s'élança avec une accélération de 8 g, il sut au millième de seconde près combien de temps il faudrait maintenir cette accélération pour atteindre la vitesse désirée. Peu de secondes, certes, mais des secondes inconfortables. Près, plus près du tourbillon qu'il n'aurait aimé l'être, au-dessus du centre même du cratère.

Il tint bon et ne s'éloigna pas de la trajectoire prédéterminée. A l'instant précis, il éteignit les réacteurs et lâcha la bombe. Puis, si rapidement qu'un observateur n'aurait pu le suivre des yeux, il les ralluma en pleine puissance et monta en vrille. Rendu à moitié inconscient par l'effet combiné des accélérations linéaire et angulaire, il éjecta les deux petites bombes. Il s'était assuré qu'elles ne tomberaient ni dans le cratère ni sur l'observatoire ; le reste lui était égal. Puis, sans même attendre que l'hélicojet se stabilise, sa main s'avança vers le levier qui actionnait le Bergenholm, afin de supprimer la force d'inertie.

Trop tard. L'enfer était déchaîné, et le petit hélicojet inerte. Cloud avait pourtant fait vite — son esprit et son corps superbement entraînés avait agi avec une coordination parfaite. Mais le temps n'avait pas suffi. S'il avait eu les dix secondes qu'il désirait, ou même neuf, il aurait réussi. Mais...

En dépit de ce qui était arrivé, Cloud ne cessa jamais, plus tard, de justifier son acte. Tonnerre de Dieu, il *fallait* qu'il profite de ces huit secondes trois dixièmes ! Un dixième de seconde plus tard, aucune de ses bombes n'aurait fait l'affaire. Il n'avait même pas la marge de cinq pour cent qu'il avait primitivement prévue. De plus, il n'aurait pas pu attendre plus longtemps. Ses écrans protecteurs étaient devenus de vraies passoires — il aurait fini par frire dans son propre lard !

La bombe avait été éjectée sous un angle parfait, et elle frappa son objectif en plein centre, exactement comme prévu. Le blindage de néocarballoy dura juste le temps voulu ; la terrifiante charge explosa, non pas exactement au centre du tourbillon, mais suffisamment près pour accomplir son œuvre. En d'autres termes, les calculs de Neal Cloud avaient été exacts, ou presque. Une ou deux secondes de plus, et tout aurait été parfait.

L'hélicojet de Cloud n'était même pas sorti du cratère lorsque la bombe explosa. Et pas seulement la bombe. Car ses vagues pressentiments s'étaient amplement matérialisés. L'énergie incalculable

du tourbillon se mêla à celle du duodec pour former un tout incompréhensible et inimaginable.

Une partie du flot de lave bouillonnant dans ce chaudron diabolique fut aplatie contre le fond par le souffle stupéfiant de la détonation. Une autre partie fut projetée dans l'atmosphère sous forme de masses, de filets ou de gouttelettes incandescentes. Le souffle rageur du front de l'explosion les éparpilla encore davantage. Et de l'air, comprimé au point de pouvoir être considéré comme un solide, frappa les parois du cratère, les émiettant en particules qui furent à leur tour projetées dans l'atmosphère.

La vague de choc heurta également les deux autres bombes au cours de leur chute, les faisant instantanément exploser. Elles contribuèrent encore à augmenter cette stupéfiante concentration de force violente. Elles n'étaient pas suffisamment proches de l'hélicojet pour le détruire, mais suffisamment pour lui infliger — ainsi qu'à son pilote — des dégâts substantiels.

La première vague, d'une force stupéfiante, atteignit l'hélicojet au moment où la main droite de Cloud, suspendue au-dessus du tableau de bord, allait s'abattre sur le levier du Bergenholm. Son bras fut violemment précipité contre le tableau, et les deux os de l'avant-bras se brisèrent. Un instant plus tard la seconde vague lui brisa la jambe gauche. Puis les débris arrivèrent.

Des volées de lave solide ou à demi solidifiée frappèrent la coque, brisant les ailerons et les contrôles. Des filets de lave liquide se solidifièrent sur le fuselage et dans les orifices des réacteurs. Le petit vaisseau était secoué de tous côtés, livré sans défense au déchaînement de cette violence, pareil à une feuille morte prise dans un rapide. Et le cerveau de Cloud, soumis à des secousses violentes et contradictoires, était soumis à rude épreuve. Néanmoins, avec son bras et sa jambe valides, et les quelques cellules nerveuses encore en état de fonctionner, le physicien n'abandonna pas la lutte.

Par pure force de volonté, il contraignit sa main gauche à contourner le tableau de bord et à engager le levier du Bergenholm. Aussitôt, une paix incommensurable le recouvrit et le protégea. Car, heureusement, le Bergenholm fonctionnait ; l'hélicojet et tout ce qu'il contenait n'étaient plus soumis à la force d'inertie. Aucun objet matériel ne pouvait lui nuire maintenant. Au plus léger contact, il se mettrait à dériver sans effort, comme une plume dans le vent.

Cloud sentit une faiblesse inouïe l'envahir, mais il parvint à rester conscient. Perdu dans un épais brouillard, il essaya de se retourner pour avoir une vue du cratère. Les neuf dixièmes de ses visiplates étaient hors d'usage, cependant il réussit à jeter un coup d'œil. Parfait, il était éteint. Cela ne le surprit pas — il n'avait

jamais douté du résultat. Il n'était pas non plus éparpillé. Cela aurait d'ailleurs été *impossible,* car la seule possibilité d'erreur aurait consisté en une charge trop forte et non trop faible.

Ensuite, il tenta de localiser le nouvel observatoire, où il devait atterrir ; encore une fois, ses efforts furent couronnés de succès. Il lui restait suffisamment d'intelligence pour se rendre compte que, avec presque toutes ses fusées bouchées, sans ailerons et sans dérive, il n'aurait aucune chance d'atterrir dans des conditions normales. Sans inertie, il avait une chance.

Et, en utilisant avec doigté et d'une façon parfaitement inorthodoxe les quelques réacteurs qui lui restaient, il réussit à se poser à la limite du terrain de l'observatoire. Alors seulement, il rétablit l'inertie.

Mais, comme nous l'avons déjà indiqué, son cerveau ne fonctionnait pas très bien ; il avait maintenu son vaisseau en état de non-inertie quelques secondes plus longtemps qu'il ne le pensait, cela étant dû en partie au déréglage des instruments de bord. Par conséquent, sa vitesse intrinsèque ne correspondait plus, et de loin, à celle du terrain sur lequel il se posait. Aussi, quand Cloud coupa son Bergenholm, l'hélicojet retrouva la vitesse absolue et l'inertie qu'il avait au moment d'être mis en état de non-inertie, ce qui causa un choc d'autant plus violent qu'il avait été précédé par un calme absolu.

Avec un bruit terrible, le vaisseau immobile heurta le sol non moins immobile, et « Storm » Cloud, briseur de tourbillon, s'évanouit comme s'éteint la flamme d'une chandelle.

Les secours ne se firent pas attendre. Le pilote était évanoui et la porte de la cabine ne pouvait être ouverte de l'extérieur. Mais ces obstacles n'étaient pas insurmontables. Un panneau, déjà fortement ébranlé, fut découpé ; le pilote fut doucement enlevé à sa prison et envoyé à l'hôpital en ambulance.

Plus tard, assis dans un bureau de l'hôpital de la base, le Chef du Laboratoire de Recherches Atomiques attendait impatiemment.

— « Comment va-t-il, Lacy ? » demanda-t-il au médecin général dès que celui-ci arriva. « Il vivra, n'est-ce pas ? »

— « Oh ! oui, Phil. Il est définitivement hors de danger. Il a un très très bon squelette. Les brûlures sont superficielles et devraient disparaître rapidement. Les effets profonds des radiations auxquelles il a été soumis pourront être entièrement neutralisés. Même pas besoin d'utiliser la méthode Phillips pour remplacer les parties endommagées, sauf peut-être pour quelques muscles déchirés. »

— « Mais il était gravement blessé, n'est-ce pas ? Je sais qu'il avait au moins un bras et une jambe cassés. »

— « De simples fractures, absolument négligeables. » Lacy balaya l'air d'un geste large comme pour écarter des maux aussi mineurs que quelques os brisés. « Il pourra sortir dans quelques semaines. »

— « Quand pourrai-je le voir ? » demanda le physicien galactique. « Nous avons à discuter de questions importantes, et de plus j'ai un message personnel urgent pour lui. »

Lacy se mordilla les lèvres, puis :

— « Vous pouvez le voir maintenant, » décida-t-il. « Il est conscient et réagit bien. Mais ne restez pas trop longtemps, Phil — quinze minutes au maximum. »

— « Merci ! » Une infirmière l'accompagna au chevet de Cloud. « Salut, héros ! » s'exclama-t-il joyeusement.

— « Salut, Chef. Heureux de voir quelqu'un. Asseyez-vous. »

— « Vous êtes l'homme le plus demandé de la Galaxie, » lui dit le visiteur. « Tenez, je vous ai apporté une bande magnétique. Vous l'écouterez quand vous en aurez la force. Et il y en a d'autres. Dès qu'une planète apprend que nous avons un extincteur de tourbillons cent pour cent efficace, cette planète nous envoie en toute priorité une demande de classe A supérieure pour s'assurer ses services en priorité. Et les nouvelles voyagent vite.

» Sirius IV semblait être la première, mais Aldébaran II a envoyé son message pour ainsi dire au même instant, bloquant tous les circuits. Canopus, Véga, Rigel, Spica... toutes vous veulent. D'Alsacan à Vandemar, tous les mondes. Nous leur avons fait savoir que nous ne recevrions pas de délégations — nous avons dû mettre à la porte *manu militari* deux Chickladoriens à cheveux roses qui ne voulaient pas nous croire — et que nous ne tiendrions compte que de l'âge et de la condition du tourbillon à éliminer, et non de la priorité de la demande. D'accord ? »

— « Absolument, » acquiesça Cloud. « C'est ainsi que cela doit être. »

— « Allons, oubliez votre traumatisme psychique... » Le Galactique se reprit hâtivement. « Non, vous savez ce que je veux dire. Le désir de vivre est un facteur de guérison essentiel, et l'univers a trop besoin de vous pour que vous nous lâchiez. Oui ? »

— « Je suppose, » dit Cloud tristement. « Je sortirai bientôt d'ici. Et je continuerai à crever des tourbillons jusqu'à ce que la tâche que j'ai entreprise soit achevée. »

— « Alors, vous mourrez de vieillesse, » lui assura le Galactique. « Nous avons obtenu toutes les informations dont nous avions besoin. Nous savons exactement comment modifier vos écrans. La prochaine fois, seule la lumière pénétrera dans votre cabine, et

seulement dans la proportion que vous désirerez. Vous pourrez attendre aussi longtemps que vous le voudrez, même tout près du tourbillon, jusqu'à ce que vous ayez le niveau d'activité et l'intervalle de temps que vous désirez. Vous serez aussi à l'aise et en sécurité que dans votre lit. »

— « Vous en êtes sûr ? »

— « Aussi sûr qu'on peut l'être d'une chose qui n'existe pas encore. Mais je vois que votre ange gardien regarde l'heure d'un œil sévère. Je crois que je vais m'éclipser avant qu'on me jette dans la cage d'ascenseur. Visibilité totale, Storm ! »

— « Visibilité totale, Chef ! »

Et c'est ainsi que « Storm » Cloud, physicien atomiste, devint le spécialiste le plus étroitement spécialisé dans les annales de la science — c'est ainsi qu'il devint « Storm » Cloud, briseur de tourbillon, le seul briseur de tourbillon de la Galaxie.

*Titre original :* The vortex blaster.

---

**Publication originale : 1941**

## THEODORE STURGEON

# Dieu microcosmique

Voici la plus ancienne histoire de Sturgeon traduite à ce jour en français. Né en 1918, il débuta en 1939, et c'est dans le numéro d'avril 1941 de la déjà prestigieuse revue *Astounding* que figura ce *Dieu microcosmique* qui fit beaucoup pour sa réputation naissante. Le thème qu'il y traitait : des créatures intelligentes vivant dans un monde miniature et soumises à une évolution accélérée, n'était certes pas neuf — mais le réalisme convaincant que lui donnait Sturgeon était sans égal à ce jour. La logique scientifique qui préside au comportement du héros, l'absence de toute fantaisie gratuite dans la conduite de l'action, donnaient au récit un aspect de véracité qui le fit saluer avec enthousiasme. Il est à noter, pour la petite histoire, que Sturgeon fut le premier contrarié de cet accueil, car sa nouvelle ne le satisfaisait pas. Tout en reconnaissant qu'elle était « bien menée », il déplorait qu'elle n'eût pas la « cadence littéraire » de certains de ses autres récits moins appréciés. En outre, il regrettait que personne n'ait semblé remarquer ce qui, pour lui, était le plus important de la nouvelle : la description d'un surhomme qui ne soit ni puissant ni dominateur.

Voici l'histoire d'un homme dont la puissance était trop grande et d'un autre homme qui était trop avide. Mais ne vous inquiétez pas, je ne vais pas faire de politique. L'homme trop puissant s'appelait James Kidder et l'autre était son banquier.

Kidder était quelqu'un. C'était un savant et il vivait seul sur une petite île de la côte de Nouvelle-Angleterre. Ce n'était pas un de ces savants fous au corps chétif dont on parle tant. Il ne cherchait pas le profit personnel et ce n'était pas un mégalomane dénué de scrupules. Il n'était pas sournois, ni même particulièrement subversif. Il allait régulièrement chez le coiffeur et ses ongles étaient propres. Il vivait et pensait comme un être humain raisonnable. Il avait le visage poupin, aimait vivre en ermite, était petit et plutôt gros. Sa spécialité était la biochimie, et il se

faisait toujours appeler *Mr* Kidder. Pas « docteur » ni « professeur ». Simplement Mr Kidder.

Il avait toujours été un peu bizarre. Il n'avait pas de titres universitaires, car il trouvait les universités trop lentes et trop conventionnelles. Il lui était difficile d'admettre que les professeurs savaient de quoi ils parlaient. De même pour les livres. Il ne cessait de poser des questions et se souciait peu qu'elles fussent embarrassantes. Selon lui, Gregor Mendel était un fieffé menteur, Darwin un amusant philosophe et Luther Burbank un amateur de sensations. Il n'ouvrait jamais la bouche sans laisser ses victimes à bout de souffle. S'il parlait à des gens dotés d'un savoir, il finissait inévitablement par le leur extirper. S'il parlait à des gens dotés d'un savoir qu'il possédait déjà, il répétait sans relâche : « Comment se fait-il que vous le sachiez ? » Son plaisir le plus délectable était de découper — verbalement, s'entend — un eugéniste en petits morceaux. Par conséquent, on le laissait en paix et on ne l'invitait jamais, au grand jamais, à prendre le thé. Il était poli mais point diplomate.

Il avait un peu d'argent à lui, qu'il avait utilisé pour louer cette île et y construire un laboratoire. J'ai déjà mentionné qu'il était biochimiste, mais cela ne l'empêchait pas d'aller fouiner dans d'autres domaines. Une de ces incursions intellectuelles lui permit de mettre au point une méthode de cristallisation de la vitamine B — à la tonne, et pour presque rien. Il acheta immédiatement l'île avec les bénéfices réalisés et mit huit cents hommes au travail pour agrandir le laboratoire. Il se mit à tripoter la fibre de sisal, trouva un moyen de l'amalgamer et d'en faire une corde pratiquement indéchirable.

Vous vous souvenez sans doute de la démonstration faite au-dessus des chutes du Niagara ? Une corde tendue d'une rive à l'autre, à laquelle était suspendu un camion de dix tonnes par des lames aiguisées comme un rasoir ? C'est pour cela que les paquebots s'amarrent maintenant avec des cordes pas plus grosses qu'un crayon et souples comme de la soie. Cela permit à Kidder d'avoir un peu d'argent de poche. Suffisamment par exemple pour s'acheter un cyclotron.

Après cela, l'argent ne fut plus que de gros chiffres dans un petit carnet. Kidder en utilisait une petite partie pour se faire envoyer des vivres et du matériel. Mais cela ne dura guère. Sa banque envoya un messager par hydravion pour voir s'il était encore vivant. Le messager revint au bout de deux jours, encore sous le coup de la stupéfaction. Kidder était bien vivant, et il produisait des quantités plus que suffisantes d'excellents aliments synthétiques. La banque lui écrivit immédiatement et lui demanda si, dans son propre intérêt bien entendu, il consentirait à ré-

véler le secret de cette agriculture artificielle. Kidder répondit qu'il en serait ravi et joignit ses formules. Dans un post-scriptum, il ajoutait qu'il ne l'avait pas fait plus tôt parce qu'il ne s'était pas rendu compte que cela pouvait intéresser quelqu'un. Ce n'était pas mal, de la part de l'homme responsable du plus grand changement sociologique de la seconde moitié du XXe siècle : l'agriculture en usine.

Mais Kidder ne se mit vraiment à l'œuvre qu'environ huit mois après la visite du messager. Voici une liste partielle de ses découvertes :

Une méthode industriellement valable de fabrication d'un alliage d'aluminium plus résistant que le meilleur acier.

Un gadget expérimental qu'il baptisa pompe à lumière, construit d'après la théorie que la lumière est une forme de la matière, sujette par conséquent aux lois physiques et électromagnétiques. Prenez une pièce fermée et avec une source unique de lumière. Projetez-y un champ magnétique vibratoire cylindrique provenant de la pompe ; celui-ci attire la lumière. Ensuite, faites passer cette lumière à travers la « lentille » de Kidder — un anneau produisant un champ électrique au rythme d'un obturateur ultra-rapide. Au-dessus de l'anneau, se trouve le cœur de la pompe à lumière — un cristal qui absorbe la lumière avec une efficacité de 98 % en annihilant, pour ainsi dire, cette lumière dans ses facettes internes. L'effet d'obscurcissement de la pièce est faible, mais mesurable. Excusez mon langage de profane, mais je pense avoir donné l'idée générale.

De la chlorophylle synthétique à la tonne.

Un propulseur d'avion efficace permettant d'atteindre huit fois la vitesse du son.

Un enduit bon marché pour appliquer sur de la vieille peinture. Quand il est sec, on arrache le tout et le mur est propre. Inutile de dire que le succès fut rapide.

La désintégration contrôlée de l'uranium 238, d'un rendement deux cents fois supérieur à celui de l'U-235 couramment utilisé.

Je pense que cela suffira pour le moment. Si je puis me permettre de me répéter, ce n'est pas mal pour un biochimiste qui n'a même pas droit au titre de docteur.

Kidder n'était apparemment pas conscient que, dans sa petite île, il détenait un pouvoir suffisant pour devenir le maître du monde. Son esprit n'était simplement pas tourné vers des choses de ce genre. Tant qu'on le laissait seul avec ses chères expériences, il lui importait peu que le reste du monde continuât à vivre comme avant. On ne pouvait communiquer avec lui que par un radiophone de son invention, dont l'unique duplicata était enfermé dans les caves de sa banque de Boston. Un seul homme pou-

vait s'en servir : le directeur de la banque. Seules les vibrations du directeur — un nommé Conant — pouvaient mettre le sensible mécanisme en marche. Kidder avait donné à Conant l'ordre de ne le déranger que pour des messages d'une importance extrême. Ses idées et brevets, lorsque Conant parvenait à lui en extorquer, étaient rendus publics sous des pseudonymes connus de Conant seul. Kidder ne s'en souciait guère.

Le résultat fut, bien sûr, une infiltration des progrès les plus étonnants depuis l'aube de la civilisation. La nation en profita ; le monde en profita. Mais avant tout, la banque en profita. Elle devint un peu trop grosse pour sa peau et dut s'immiscer dans la peau des autres. Il lui fallut de plus en plus de peaux de rechange. Au bout de quelques années, elle était devenue si grosse que, grâce aux armes de Kidder, elle était presque aussi puissante que lui.

Presque.

Donnez-moi un moment pour faire taire ces gars-là, tout au fond, qui ne cessent de dire qu'ils n'y croient pas, à ce Kidder, parce qu'aucun homme n'aurait pu atteindre à une pareille excellence dans tant de branches différentes de la science.

Eh bien, vous avez raison. Kidder était un génie, d'accord. Mais son génie n'était pas créateur. Au fond de lui-même, il n'avait jamais cessé d'être un étudiant. Il appliquait ce qu'il savait, ce qu'il voyait et ce qu'on lui avait appris. Lorsqu'il se mit au travail pour la première fois dans son nouveau laboratoire, il raisonna à peu près comme suit :

« Tout ce que je sais, c'est ce que j'ai appris par les dits et les écrits d'autres hommes qui avaient étudié les dits et les écrits d'autres hommes qui avaient... et ainsi de suite. Une fois de temps en temps, quelqu'un tombe sur une idée nouvelle et l'applique— lui ou quelqu'un d'autre de plus malin. Mais pour chaque homme qui découvre quelque chose de réellement nouveau, il y en a un ou deux millions qui rassemblent et publient des faits déjà connus. J'en saurais davantage si je pouvais accélérer l'évolution. C'est vraiment trop long d'attendre les accidents qui accroissent le savoir de l'homme — mon savoir. Si je parvenais à voyager dans le futur, je pourrais parcourir la surface de l'avenir et plonger chaque fois que je vois quelque chose d'intéressant. Mais le temps n'est pas fabriqué ainsi. On ne peut l'étirer en avant ou en arrière. Que reste-t-il d'autre ?

» On peut essayer d'accélérer l'évolution intellectuelle de façon à pouvoir observer ce qui se passe ensuite. Mais cela ne paraît pas très efficace. Il faut davantage de travail pour parvenir à ce point à discipliner les esprits humains que pour obtenir le même résultat sur soi-même. Mais même moi je ne peux y parvenir.

« Je suis coincé. Je ne peux pas m'accélérer moi-même et je ne peux pas accélérer les esprits des autres. Y a-t-il une autre alternative ? Il doit y en avoir une ; quelque part, de quelque façon, il doit y avoir une réponse. »

C'était donc à cela — et non à l'eugénisme, aux pompes à lumière, à la botanique ou à la physique atomique — que Kidder appliquait son esprit. Pour un homme aussi réaliste que lui, le problème était peut-être un peu trop métaphysique, mais il s'y attaqua avec sa logique coutumière. Jour après jour, il vagabondait dans son île, jetant des coquillages aux mouettes et poussant d'inutiles jurons. Puis vint un moment où il passa ses journées enfermé, à ruminer. Enfin, il se mit fièvreusement au travail.

Il ne quitta pas son domaine d'élection — la biochimie — et se concentra principalement sur la génétique et le métabolisme. Il enregistra dans son esprit insatiable un grand nombre d'informations n'ayant rien à voir avec ce qu'il cherchait, et bien peu qui y avaient trait. Mais ce peu, ajouté à ce qu'il savait ou supposait déjà, finit par lui donner une belle série de facteurs vérifiables. Il travaillait d'une façon parfaitement inorthodoxe et faisait peu d'erreurs — une seule concernant la race, et, plus tard, une seule concernant l'espèce. Il passait tant d'heures penché sur son microscope qu'il dut prendre deux jours de repos pour se débarrasser d'une hallucination particulièrement pénible : il sentait son cœur pomper son propre sang à travers le microscope. Il ne se servait jamais de la méthode expérimentale, qu'il condamnait comme non scientifique.

Et il obtint des résultats. Il avait eu la chance de trouver le bon point de départ ; il en eut encore davantage en formulant la loi de probabilité en termes si précis qu'il savait avec une quasi certitude quelles expériences il était inutile de tenter. Lorsque le liquide trouble et visqueux qu'il avait obtenu se mit à bouger de lui-même, il sut qu'il était sur la bonne voie. Lorsqu'il se mit à chercher sa nourriture, il commença à trouver cela intéressant. Lorsqu'il se divisa puis, au bout de quelques heures, se divisa de nouveau, il triompha, car il avait créé la vie.

Il soigna les fruits de sa recherche et les mit dans des bains de radiations diverses ; il les inocula, les dosa et les aspergea d'aérosols. Chaque pas en avant entraînait le suivant. De ses réservoirs, de ses tubes et de ses incubateurs, sortirent des créatures semblables à des amibes, puis des animalcules ciliés et, de plus en plus rapidement, des êtres pourvus de taches photosensibles et de cystes nerveux, et enfin — victoire des victoires — un vrai blastopode multicellulaire. Puis, il créa un gastropode auquel il put donner des organes spécifiques et transmissibles.

Ensuite vinrent des mollusques, puis des créatures dotées de branchies de plus en plus perfectionnées. Le jour où une chose innommable se trémoussa sur un plan incliné plongeant dans un des réservoirs et, couvrant ses branchies d'un tissu visqueux, inhala faiblement un peu d'air, Kidder laissa tomber le travail, se rendit à l'autre bout de l'île et prit une cuite mémorable, avec gueule de bois et tout. Il revint vite à son laboratoire et s'accrocha à son problème sans même songer à manger ou à dormir.

Une incursion dans une voie parallèle le mena à un autre triomphe : l'accélération du métabolisme. Il parvint à extraire et à purifier les facteurs stimulants contenus dans l'alcool, la coca, l'héroïne et leur roi à tous, le *cannabis indica.* Comme le savant qui, en analysant les divers agents coagulants, découvrit que leur facteur actif était dans tous les cas le simple acide oxalique, Kidder isola les accélérateurs et les stimulants contenus dans toutes les substances qui ont jamais attaqué le psychisme de l'homme ou été à l'origine d'une « noble expérience ». Au passage, il découvrit une chose dont il avait le plus grand besoin : un élixir incolore qui faisait du sommeil l'inutile gaspillage de temps qu'il devait être. A partir de ce moment, il se mit à l'œuvre vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il synthétisa les substances qu'il avait isolées et élimina dans le processus un bon nombre de composants inactifs. Il étudia également le sujet sous l'angle des radiations et des vibrations. Il découvrit, dans les plus basses radiations rouges du spectre, quelque chose qui, projeté dans un récipient empli d'air vibrant à une fréquence supersonique, puis polarisé, accélérait de vingt fois le rythme cardiaque des animaux. Ils mangeaient vingt fois plus, grandissaient vingt fois plus vite... et mouraient vingt fois plus tôt qu'ils ne l'auraient dû.

Kidder fit construire une grande enceinte hermétiquement fermée, au-dessus de laquelle était disposée une chambre permettant le contrôle des expériences. L'enceinte était divisée en quatre sections indépendantes. Chaque section était desservie par des grues et des machines permettant une manutention aisée et télécommandée. Des sas reliaient les diverses sections à la chambre de contrôle.

Lorsque tout fut achevé, l'autre laboratoire avait déjà produit un quadrupède à sang chaud, à la peau de serpent, au cycle vital étonnamment rapide : une génération tous les huit jours, une durée de vie d'environ quinze. Comme les échidnés, il était à la

fois ovipare et mammifère. La période de gestation était de six heures ; au bout de trois heures, les œufs éclosaient ; les nouveau-nés atteignaient leur maturité sexuelle en quatre jours. Chaque femelle pondait quatre œufs et vivait juste le temps de sevrer ses petits. En général, les mâles mouraient deux à trois heures après l'accouplement. Ces créatures étaient extrêmement adaptables. Elles étaient petites : pas plus de sept centimètres de long et cinq de haut. Leurs pattes de devant avaient trois doigts et un pouce opposable, à trois articulations. Elles étaient accoutumées à vivre dans une atmosphère riche en ammoniac. Kidder en mit un groupe dans chaque section de l'enceinte hermétique.

Tout était prêt. Il pouvait contrôler les températures, le contenu en oxygène, l'humidité de l'atmosphère. Il les tua comme des mouches, avec des excès de gaz carbonique par exemple. Les survivants transmettaient leur résistance supérieure à la génération suivante. Périodiquement, il changeait les œufs de section pour mélanger les lignées. Dans ces conditions, les créatures évoluèrent rapidement.

C'était donc là la réponse à son problème. Il ne pouvait accélérer suffisamment l'évolution humaine pour apprendre les choses que son incroyable esprit était avide de connaître. Il ne pouvait pas s'accélérer lui-même. Il avait donc créé une nouvelle race — une race qui évoluait si vite qu'elle dépasserait rapidement le niveau de civilisation atteint par les hommes. Ceux-là lui apprendraient quelque chose.

Ils étaient entièrement en son pouvoir. L'atmosphère normale de la Terre les empoisonnerait comme il prenait soin de le leur démontrer toutes les quatre générations. Ainsi, ils n'essaieraient pas de s'échapper. Ils vivraient, progresseraient et feraient leurs petites expériences des centaines de fois plus vite que les hommes. De plus, ils avaient Kidder pour les guider. Il avait fallu six mille ans à l'homme pour vraiment découvrir la science, et trois cents ans pour l'appliquer. Il fallut deux cents jours aux créatures de Kidder pour atteindre le niveau intellectuel de l'homme actuel. Ensuite, ils laissèrent loin derrière eux les archaïques essais de feu Thomas Edison.

Il leur trouva un nom : les Néotériques, et réussit à les faire travailler pour lui. L'esprit inventif de Kidder fonctionnait surtout sur le plan abstrait — c'est-à-dire qu'il pouvait imaginer les plus impossibles propositions, à condition de ne pas avoir à les réaliser. Par exemple, il voulait que les Néotériques apprennent par eux-mêmes à se construire des abris à toute épreuve. Il commença par en créer le besoin en soumettant une des sections à un cyclone miniature qui en aplatit littéralement les habitants.

Les Néotériques fabriquèrent promptement des abris imperméables à l'aide de minces feuilles de plastique qu'il avait mises à leur disposition. Kidder détruisit immédiatement les précaires structures à l'aide d'un violent souffle d'air glacial. Ils les reconstruisirent de façon à les rendre résistantes au vent et à la pluie. Kidder abaissa la température assez brusquement pour qu'ils ne puissent s'y accoutumer. Ils chauffèrent leurs abris à l'aide de minuscules braseros. Kidder réchauffa immédiatement l'atmosphère au point de les rôtir vivants. Après quelques décès, un des plus malins réussit à construire une maison parfaitement isolante en utilisant une triple feuille de rubberoïd, dont la couche médiane était perforée de milliers de trous afin de créer d'innombrables poches d'air.

A l'aide de telles tactiques, Kidder les contraignit à créer une petite civilisation fort avancée. Dans une des sections, il créa la sécheresse et dans une autre l'inondation, puis ouvrit la paroi qui les séparait. Il y eut une guerre fort spectaculaire, et le bloc-notes de Kidder s'emplit d'informations sur les armes nouvelles et la tactique militaire. Puis ils mirent au point le vaccin contre le rhume banal — c'est pourquoi cette affection a disparu de la planète aujourd'hui, car c'est une des choses que Conant réussit à soutirer à Kidder. Un soir d'hiver, il lui parla au radiophone avec une voix si enrouée que Kidder lui envoya une fiole de vaccin dès le lendemain, le priant de ne plus jamais l'appeler avec une voix aussi inaudible et dégoûtante. Conant fit faire des analyses et, une fois de plus, les coffres de la banque s'emplirent.

Lorsque leur intelligence s'accrut, il cessa de leur fournir des matériaux, se bornant à leur donner des minerais bruts. Voici comment il leur fit découvrir un alliage d'aluminium *réellement* solide : dans une des sections, il construisit un lourd plafond métallique qui descendait inexorablement au rythme de dix centimètres par jour, en écrasant tout ce qu'il rencontrait sur son passage. Les Néotériques utilisèrent ce qu'ils avaient sous la main pour échapper à la mort inévitable qui les menaçait. Mais Kidder avait pris soin de ne leur fournir principalement que de l'alumine, plus de petites quantités de certains autres éléments et, bien sûr, une abondante source d'énergie électrique. Au début, ils employèrent des pilônes d'aluminium ; lorsque ceux-ci furent écrasés ou tordus, ils essayèrent de leur donner une forme leur permettant de résister à une pression accrue. Lorsque ceux-là furent détruits à leur tour, ils en construisirent de réellement solides. Lorsque le plafond fut immobilisé, Kidder prit un des piliers et l'analysa. C'était de l'aluminium durci, plus résistant et plus élastique que de l'acier au molybdène.

L'expérience apprit à Kidder qu'il devait effectuer quelques modifications afin d'augmenter son pouvoir avant que les Néotériques deviennent trop ingénieux. Il était curieux de voir ce qu'ils feraient avec l'énergie atomique, mais il ne voulait pas leur mettre cela entre les mains avant d'avoir pris quelques précautions. Il institua donc les lois de la peur. Le moindre écart de ce qu'il considérait comme la voie orthodoxe avait pour résultat la mort instantanée de la moitié de la tribu. Bien entendu, ils utilisaient un langage écrit, créé par Kidder. Le télétype installé dans un coin de chaque section était pour eux un temple. Tous les ordres qui y apparaissaient devaient être obéis, ou alors... Cette innovation simplifia grandement la tâche de Kidder. Ils faisaient tout ce qu'il désirait. Aussi impossibles que fussent ses ordres, trois ou quatre générations de Néotériques trouvaient toujours moyen de les exécuter.

Cette citation provient d'un papier photographié par une des caméras télescopiques téléguidées de Kidder. Il circulait parmi les jeunes Néotériques. Il a, bien entendu, été traduit.

*Ces édits devront être respectés par tout Néotérique sous peine de mort, peine qui sera infligée à l'individu par la tribu, afin de se protéger contre lui.*

*Une priorité absolue de tous les efforts tribaux et individuels sera donnée aux ordres apparaissant sur la machine.*

*Toute utilisation de matériaux ou de force motrice ou autre dans un but autre que de satisfaire les ordres de la machine sera punie de mort.*

*Toute information concernant le problème à résoudre, toute idée ou expérience reliées de près ou de loin à ce problème, deviennent propriété tribale.*

*Tout individu coopérant insuffisamment à l'effort tribal, ou coupable de ne pas s'appliquer entièrement à sa tâche, ou soupçonné de le faire, sera soumis à la peine de mort.*

Tels sont les résultats d'une domination totale. Ce texte impressionna avant tout Kidder parce qu'il était parfaitement spontané. C'était le credo des Néotériques, mis au point par eux-mêmes pour leur plus grand bien.

Kidder avait donc obtenu ce qu'il désirait. Allant de télescope en télescope dans la chambre de contrôle, passant au ralenti des films pris par des caméras hautement accélérées, il se trouvait en possession d'une inépuisable et dynamique source d'informations. Le grand bâtiment carré, avec ses quatre sections de vingt ares chacune, était un nouveau monde, dont Kidder était le dieu.

L'esprit du président Conant était similaire à celui de Kidder en ce sens que, pour résoudre un problème, il choisissait le chemin le plus court, sans se soucier de savoir si ce chemin passait

par des points de plus forte ou de plus faible résistance. Son accession à la présidence de la banque avait été une succession d'actes dont la seule justification était de lui permettre d'obtenir ce qu'il désirait. Il attaquait l'ennemi de tous les côtés à la fois, et tant pis pour ceux qui se trouvaient sur son chemin.

Non content d'avoir acquis, d'un homme du nom de Grady, une propriété de cinq cents hectares, Conant exerça toutes sortes de pressions sur lui — en vain. Grady était un fort riche propriétaire d'aéroport. Finalement, une judicieuse persuasion convainquit les autorités de la ville de faire creuser un égout juste au milieu du terrain, ce qui ruina fort efficacement les affaires de Grady. Craignant que Grady n'essaie de se venger, Conant reprit la banque de Grady à une fois et demie sa valeur et réussit à la mettre en faillite. Grady perdit jusqu'à son dernier sou et termina sa vie dans un asile pour indigents. Conant était très fier d'une telle réussite.

Comme bien d'autres hommes qui tirent Mammon par la queue, Conant ne savait pas s'arrêter en temps voulu. Son immense organisation lui donnait plus d'argent et de puissance que tout autre trust connu, et pourtant, il n'était pas satisfait. Conant et l'argent c'était comme Kidder et le savoir. Les entreprises de Conant étaient pour lui ce que les Néotériques étaient pour Kidder. Chacun possédait un monde et l'utilisait pour son instruction et son profit, sauf que Kidder, lui, ne dérangeait que ses Néotériques. Pourtant l'infamie de Conant n'était pas au premier degré. Il avait du flair et avait découvert depuis longtemps qu'il est payant de *plaire*. Il est impossible de voler impunément pendant des années sans séduire ceux que l'on vole. Cela nécessite une technique fort complexe, mais qu'il est rentable d'acquérir.

La plus grande peur de Conant était qu'un jour Kidder ne commence à s'intéresser aux affaires du monde. Avec son potentiel d'intelligence, rien ne lui serait plus facile que de faire voter les électeurs dans la direction désirée. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de l'appeler régulièrement pour vérifier s'il avait de quoi s'occuper. De temps en temps, donc, Conant suggérait à Kidder un problème qui retiendrait suffisamment sa curiosité pour le faire rester quelques semaines de plus sur son île. C'est ainsi qu'était née la pompe à lumière. Conant avait parié qu'il n'y parviendrait pas. Par conséquent, Kidder y était parvenu.

Un après-midi, Kidder abandonna ses chers Néotériques pour aller répondre au radiophone.

— « Oui ? »

— « Hello, Kidder, » dit Conant. « Du travail ? »

— « Pas trop, » répondit Kidder. Il était ravi par ce qu'il venait de voir sur un des films : les Néotériques avaient réussi

à fabriquer du caoutchouc synthétique à partir de soufre pur. Il aurait aimé en parler à Conant, mais il n'avait jamais abordé le sujet des Néotériques avec lui et ne voyait pas pourquoi il commencerait maintenant.

— « Hum. Dites donc, Kidder. L'autre jour, au club, en parlant de choses et d'autres, deux gars ont abordé un sujet qui pourrait vous intéresser. »

— « J'écoute. »

— « Vous connaissez les conditions de production d'énergie dans le pays, n'est-ce pas ? Trente pour cent atomique, et le reste hydro-électrique, diesel et vapeur ? »

— « Je ne savais pas, » dit Kidder, innocent comme un nouveau-né.

— « Bon, eh bien nous discutions des chances qu'aurait une nouvelle source d'énergie. Un des gars a dit que tant qu'elle n'existait pas, il était inutile d'en parler, mais un autre a affirmé que, bien qu'il ne puisse pas la nommer, il pouvait la décrire. Elle devrait posséder toutes les qualités des sources actuelles, plus une ou deux autres. Par exemple, elle devrait être meilleur marché, ou plus efficace, ou plus facile à transporter d'un point à un autre. Vous voyez ce que je veux dire ? Un seul de ces facteurs rendrait cette nouvelle source compétitive. Mais ce que j'aimerais voir, c'est une nouvelle source d'énergie possédant *tous* ces avantages. Qu'en pensez-vous ? »

— « Ce n'est pas impossible. »

— « Vous croyez vraiment ? »

— « Je vais essayer. »

— « Tenez-moi au courant. »

Le radiophone de Conant se déconnecta... d'un côté seulement. C'était une des petites astuces de Kidder. Conant ne pouvait plus l'entendre, mais lui, il pouvait entendre Conant — ce que ce dernier ignorait, bien entendu. Kidder entendit donc le banquier marmonner dans sa barbe :

— « S'il y arrive, quel boom ! S'il n'y arrive pas, ça occupera au moins le vieil imbécile pendant quelque temps, et ça le fera rester sur son île... »

Kidder fronça les sourcils en regardant le radiophone, puis haussa les épaules. Il était évident que Conant mijotait quelque chose, mais cela ne l'inquiéta pas. Pourquoi diable voudrait-il lui nuire ? Il ne faisait de mal à personne. Plein de la nouvelle idée que lui avait suggéré Conant, il retourna à ses Néotériques.

Onze jours plus tard, Kidder appela Conant et lui donna des instructions détaillées lui permettant d'équiper son radiophone

d'une extension qui lui permettrait d'enregistrer des facs-similés de plans. Dès que ce fut fait, le biochimiste lui tint un discours d'une longueur inhabituelle.

— « Conant, vous aviez prétendu l'autre jour qu'une source d'énergie à la fois moins coûteuse, plus efficace et plus facile à transmettre que celles actuellement en usage n'existait pas. Vous serez peut-être intéressé par un petit générateur que je viens de mettre au point.

» Il est puissant, Conant — incroyablement puissant. L'énergie est transmise sans fil. Tenez, prenez cela sur le photo-enregistreur. » Kidder glissa une feuille dans son transmetteur et elle apparut en fac-similé dans le récepteur de Conant. « Voici le diagramme du récepteur d'énergie. Maintenant, écoutez-moi. Le rayon est si étroit et unidirectionnel que les pertes, pour une transmission de trois mille kilomètres, sont inférieures à un trois cent millième. C'est un circuit fermé. Tout accroissement de la demande entraîne automatiquement une augmentation de la production. Il y a une limite, bien sûr, mais on peut l'augmenter. Et ce n'est pas tout. Mon petit gadget peut envoyer huit rayons, ayant chacun une puissance maximum d'environ huit mille C.V./minute. De chaque rayon on peut tirer assez d'énergie pour tourner les pages d'un livre aussi bien que pour faire voler un avion superstratosphérique. Un moment, je n'ai pas terminé. Comme je vous l'ai déjà dit, chaque rayon fonctionne en circuit fermé, ce qui permet le contrôle, non seulement de la quantité d'énergie mise, mais aussi de la direction du rayon. Une fois le contact établi, le rayon suivra le récepteur n'importe où. On peut donc s'en servir pour alimenter des véhicules terrestres, maritimes ou aériens aussi bien que des stations fixes. Cela vous plaît ? »

Conant, qui était un banquier et non un savant, essuya la sueur de son front et dit : « Et combien est-ce que cela coûte, Kidder ? »

— « Cher, » répondit promptement Kidder. « Aussi cher qu'une centrale atomique. Mais pas de lignes à haute tension, pas de pipe-lines, rien. Les récepteurs sont à peine plus compliqués qu'un poste de radio, mais l'émetteur... c'est un morceau. »

— « Vous n'avez pas mis longtemps, » dit Conant.

— « N'est-ce pas ? » répondit Kidder. C'était l'œuvre de la vie entière de douze cents individus hautement civilisés, mais Kidder n'allait pas mentionner cela ! « Bien sûr, ce que j'ai là n'est qu'un petit modèle expérimental. »

— « Un modèle... » dit Conant, la gorge serrée, « et il produit... »

— « Plus de soixante mille CV, » dit Kidder en jubilant.

— « Bon sang ! Un modèle commercial donnerait... » Il en resta muet un bon moment. « Et quel combustible utilise-t-il ? »

— « Aucun, » dit Kidder. « Inutile d'expliquer. J'ai découvert une source d'énergie d'une puissance inimaginable. Trop grande pour courir le risque de la voir mal utilisée. »

— « Hein ? » aboya Conant. « Que voulez-vous dire par là ? »

Kidder ferma à demi un œil. Conant mijotait donc bien quelque chose. C'en était la deuxième indication. Kidder, par nature le moins suspicieux des hommes, commençait à être sur ses gardes. « Je veux dire exactement ce que je dis, » continua-t-il calmement. « N'essayez pas de tout comprendre — c'est à peine si j'y arrive. La source de cette énergie est le monstrueux résultat du déséquilibre de deux forces cosmiques qui, dans l'état naturel des choses, s'équilibrent mutuellement. En fait, ce sont les forces qui font les soleils et qui écrasent les atomes, comme ce fut le cas de ceux composant le compagnon de Sirius. On ne joue pas avec cela. Une énergie infime suffit à déséquilibrer les forces. Une fois que l'on sait où l'appliquer, c'est facile. Mais ce qui importe, c'est de pouvoir contrôler le résultat. Je suis seul à le pouvoir. »

— « Mais je n'ai aucune intention particulière, » dit Conant. « Je veux simplement un émetteur de puissance commerciale. »

— « Vous êtes ambitieux, hein ? » gloussa Kidder dans le radiophone. « Je n'ai pas de personnel ici, vous savez. Vous ne voudriez quand même pas que je construise tout seul un appareil de quatre ou cinq mille tonnes ? »

— « Donnez-moi quarante-huit heures, et je vous envoie cinq cents ingénieurs et ouvriers. »

— « Certainement pas. Je suis heureux ici, Conant, et c'est en grande partie parce qu'il n'y a personne pour venir m'embêter. »

— « Allons, Kidder, ne soyez pas comme ça. Je vous paierai... »

— « Vous n'avez pas assez d'argent, » dit Kidder gaîment, et il tourna l'interrupteur de son radiophone.

Conant était furieux. Il appuya longuement sur le bouton. Kidder laissa le signal glapir et retourna à la salle de projection. Il n'aurait pas dû envoyer le diagramme du récepteur à Conant. N'importe quel ingénieur électronicien pourrait le comprendre mais... il ne servait à rien sans l'émetteur. Et cela, Conant ne l'obtiendrait jamais.

Il ne connaissait pas assez bien Conant. Dommage.

Ni Kidder ni ses Néotériques ne dormaient jamais. Kidder ne cessait d'*apprendre*. Toutes les cinq heures, il mangeait, et toutes les douze heures, il prenait une demi-heure d'exercice. Le passage

du temps ne signifiait rien pour lui. S'il avait besoin de connaître le jour ou l'année, il pouvait toujours le demander à Conant. Cela ne l'intéressait pas, voilà tout. Son temps était divisé entre l'observation des Néotériques et l'invention de nouveaux problèmes à leur proposer. Il abordait maintenant les problèmes de la défense. Cette idée lui était venue au cours de sa conversation avec Conant, mais maintenant c'était l'idée seule qui lui importait ; sa motivation était secondaire. Les Néotériques travaillaient à un champ de vibrations de nature quasi-électrique. Kidder n'en voyait guère l'intérêt — un mur invisible qui tuerait tout être vivant qui s'en approchait. Néanmoins, cela l'intriguait.

Il abandonna son télescope. Il détestait quitter son laboratoire pour aller manger un morceau. Il était heureux chaque fois qu'il y revenait, comme s'il retrouvait un vieil ami. Il sortit donc pour se rendre au vieux laboratoire où il prenait ses repas.

A quelques kilomètres de l'île, du côté du continent, il vit une tache noire — un bateau à moteur. Kidder la regarda d'un œil critique. Un blanc pétale d'écume indiquait qu'il se dirigeait vers l'île. Il renifla en repensant au jour où un yacht avait déversé sa cargaison de curieux sur son île bien-aimée ; ils l'avaient assailli de questions stupides et avaient détruit son équilibre nerveux pendant des jours et des jours. Dieu, qu'il haïssait les *gens* !

Cette déplaisante pensée engendra deux autres pensées qui parvinrent vaguement à sa conscience. L'une était qu'il serait peut-être sage d'entourer les bâtiments d'un quelconque champ de force et de planter des écriteaux destinés à éloigner les curieux. L'autre pensée avait trait à Conant et au malaise qu'il avait ressenti en l'entendant au radiophone au cours de ces dernières semaines. Il y avait deux jours, le banquier avait suggéré de construire une centrale sur l'île : quelle horrible idée !

Conant se leva de son siège lorsque Kidder entra dans le vieux laboratoire.

Ils se regardèrent longuement en silence. Kidder n'avait pas vu le président de la banque depuis des années. Sa présence lui donnait la chair de poule.

— « Hello, » dit Conant sur un ton enjoué. « Vous avez l'air en bonne forme. »

Kidder fit entendre un grognement. Conant se rassit avec raideur sur le dur siège de bois et dit : « Juste pour vous éviter la peine de me poser des questions. Je suis arrivé il y a deux heures sur un petit bateau. Quelle manière déplaisante de voyager ! Je voulais vous faire une surprise. Mes deux hommes ont fait les derniers kilomètres à la rame. Vous n'êtes pas très bien équipé

du point de vue défense, n'est-ce pas ? N'importe qui pourrait débarquer chez vous comme je l'ai fait. »

— « Je ne vois pas qui cela intéresserait, » grommela Kidder. La voix de Conant l'agaçait prodigieusement. Il parlait trop fort — du moins est-ce ainsi que ses oreilles d'ermite le ressentaient. Kidder haussa les épaules et commença à préparer le léger repas qu'il comptait prendre.

— « Moi, par exemple, » dit le banquier d'une voix traînante. Il sortit son étui à cigares en métal de Dow. « Vous permettez que je fume ? »

— « Certainement pas, » dit Kidder sur un ton coupant.

Connant rentra les cigares en riant. « Je pourrais, » dit-il, « avoir envie de vous pousser à me laisser construire cette centrale dans votre île. »

— « Je n'ai toujours pas changé d'avis. »

— « Vous devriez, Kidder, vous devriez. Pensez au bien que vous feriez aux masses de gens qui paient des factures exorbitantes pour l'énergie qu'ils consomment. »

— « Je hais les masses ! Pourquoi voulez-vous la construire ici ? »

— « C'est le lieu idéal. L'île est votre propriété. Les travaux ne susciteraient aucun commentaire. On peut rendre l'île imprenable, au besoin. La centrale serait terminée et prête à envahir le marché sans que le secret ait été percé. »

— « Je ne veux pas qu'on vienne m'embêter ici. »

— « Mais nous ne vous embêterions pas. Nous la construirions à l'extrémité nord de l'île — à deux kilomètres de votre laboratoire. A propos, où est le modèle de votre émetteur d'énergie ? »

Kidder, la bouche pleine d'aliments synthétiques, désigna une petite table sur laquelle se trouvait le modèle, une complexe structure d'acier, de plastique et de fils divers, d'environ un mètre de haut.

Conant se leva et alla y jeter un coup d'œil. « Et ça marche, hein ? » Il poussa un profond soupir et dit : « Je suis vraiment désolé, mais je tiens beaucoup à construire cette centrale. Corson ! Robbins ? »

Deux individus sortirent des encoignures où ils s'étaient cachés. L'un d'eux jouait négligemment avec un revolver. Kidder les regarda sans comprendre.

— « Ces messieurs suivront implicitement mes ordres, Kidder. Dans une demi-heure, des équipes d'ingénieurs et d'architectes vont arriver dans l'île et commencer à étudier l'implantation de la centrale à l'extrémité nord de l'île. Ces deux garçons que vous voyez

là partagent mes sentiments à votre égard. Devons-nous agir avec ou sans votre coopération ? Peu m'importe que vous restiez vivant ou non — mes ingénieurs sont parfaitement capables de reproduire votre modèle. »

Kidder ne répondit rien. Il avait cessé de mâcher lorsque les deux hommes de main étaient arrivés et en avait oublié d'avaler ce qu'il avait dans la bouche.

Conant rompit le silence : « Robbins, pouvez-vous porter ça ? » L'homme rengaina son revolver, souleva précautionneusement le modèle et fit un signe d'assentiment. « Parfait. Allez le porter au débarcadère et dites à l'ingénieur Johansen que c'est le modèle d'après lequel il doit travailler. » Robbins sortit et Conant se tourna vers Kidder. « Nous n'allons pas nous disputer, quand même ? Vous êtes têtu, je ne vous en veux pas. Je vous promets que mes hommes vous laisseront travailler en paix. Mais je tiens à mener mon projet à bien, et je n'hésiterai pas à vous supprimer pour y parvenir, si besoin est. »

— « Sortez d'ici ! » dit Kidder. Deux grosses veines battaient à ses tempes, et sa voix tremblante était à peine audible.

— « Comme vous voudrez. Au revoir, donc, Mr Kidder. Ah ! Au fait ! Vous êtes malin comme un singe... » (personne n'avait jamais osé dire pareille chose au docte Mr Kidder) « et vous avez peut-être prévu de faire sauter tout le nord de l'île. Je ne vous le conseillerais pas. Je vous laisserai travailler en paix, mais je vous demande la même chose en retour. S'il arrive quelque chose à mes hommes ou à moi-même, toute l'île sera bombardée par quelqu'un qui travaille pour moi. Au besoin, le gouvernement lui-même interviendra. Il en sera de même si l'usine est sabotée après mon départ. Ce serait déplaisant, n'est-ce pas ? Vous risqueriez d'être tué ou en tout cas de vous attirer des ennuis interminables. Merci pour votre... euh... coopération. » Avec un petit sourire grimaçant, le banquier sortit, suivi par son taciturne gorille.

Kidder resta assis longtemps sans bouger. Puis il secoua la tête et la prit dans ses mains. Il avait très peur — pas tellement pour sa vie, mais à cause de la menace qui pesait sur sa tranquillité, sur son travail — sur tout son monde. Il était à la fois blessé et stupéfait. Il ne connaissait rien aux affaires et ne savait pas agir avec les êtres humains. Toute sa vie durant, il avait fui la compagnie des hommes. Lorsqu'ils s'imposaient à lui, il devenait pareil à un enfant effrayé.

Un peu plus tard, il se demanda ce qui se passerait lorsque la centrale fonctionnerait. Le gouvernement s'y intéresserait certainement... mais d'ici-là, Conant lui-même serait peut-être le gouvernement. Cette centrale aurait une puissance inimaginable — et pas seulement le genre de puissance qui fait tourner les roues. Il se

leva et retourna dans son monde — un monde où l'on comprenait ses besoins et où vivaient ceux qui pouvaient l'aider. En revenant à ses Néotériques, il oublia de nouveau le monde des hommes.

A la grande surprise du banquier, Kidder l'appela une semaine plus tard. Conant n'avait passé que deux jours dans l'île et était parti après l'arrivée de la première équipe d'ouvriers. Les travaux s'annonçaient bien. Il restait en contact permanent avec Johansen, son ingénieur en chef, et avec les autres. Seules les ressources inépuisables de la banque avaient permis d'engager un homme d'une telle réputation.

Johansen avait été pris d'un enthousiasme délirant en voyant pour la première fois le modèle d'après lequel il devait travailler. Il voulut en faire part à ses amis mais s'aperçut que le seul émetteur radio disponible ne communiquait qu'avec le bureau privé de Conant, et que les gardes armés — il y en avait un pour deux ouvriers ou ingénieurs — avaient ordre de détruire tout autre émetteur. Johansen s'aperçut alors qu'il était virtuellement prisonnier. Mais sa colère s'apaisa car ce n'était après tout pas si terrible d'être prisonnier à cinquante mille dollars par semaine. Deux ouvriers et un ingénieur ne furent pas de cet avis et commencèrent à faire des difficultés. Une nuit, ils disparurent. Cette nuit-là, on entendit des coups de feu venir de la plage. Personne ne posa de questions, et il n'y eut plus d'autres ennuis.

Conant dissimula sa surprise et répondit à Kidder sur le ton enjoué qui lui était habituel : « Heureux de vous entendre ! En quoi puis-je vous être utile ? »

— « Je vous prierai, » dit Kidder d'une voix totalement dénuée d'expression, « de bien vouloir avertir vos hommes de ne dépasser sous aucun prétexte une ligne blanche que j'ai tracée sur toute la largeur de l'île, à cinq cents mètres de mes laboratoires. »

— « A quoi bon mon cher ? Mes hommes ont l'ordre de ne vous déranger en aucune façon. »

— « Avertissez-les. J'ai intallé un champ électrique qui tuera tout être vivant qui en approchera. Je ne veux pas avoir de morts sur la conscience. Si personne ne dépasse cette ligne, il n'y a aucun danger. Vous le direz à vos hommes ? »

— « Voyons, Kidder ! C'était absolument inutile. Je vous dis qu'on ne vous dérangera pas. Je... » Mais Kidder avait coupé le contact. Conant n'essaya pas de le rappeler — mais il contacta Johansen et le mit au courant. Johansen parut assez ennuyé, mais répéta le message et promit de faire le nécessaire. Conant l'aimait

bien. Un instant, il fut légèrement attristé à la pensée qu'il ne sortirait pas vivant de l'île.

Ce Kidder commençait à devenir embêtant. Tant que ses armes n'étaient que défensives, ce n'était pas trop grave, mais il faudrait régler ce problème avant que la centrale commence à fonctionner. Conant ne pouvait se permettre la proximité d'hommes de génie que si ces derniers étaient entièrement de son côté. Mais les plans ambitieux de Conant ne risquaient rien tant qu'il laissait Kidder travailler en paix. Kidder savait que, pour le moment, il avait moins à craindre de Conant que d'une horde de contrôleurs du gouvernement.

Kidder ne quitta qu'une seule fois ses laboratoires durant toute cette période, et il dut mobiliser toutes les ressources de sa maladroite diplomatie pour y parvenir. Connaissant la source de l'énergie produite et sachant ce qui pourrait se produire s'il y avait un défaut dans la construction, il demanda à Conant l'autorisation d'inspecter la grande centrale, peu avant l'achèvement des travaux. Après avoir assuré sa propre vie en refusant de faire son rapport à Conant avant d'être revenu, sain et sauf, dans son laboratoire, il déconnecta le champ de force et se mit en route vers le nord de l'île.

Il vit un spectacle impressionnant : le modèle avait été agrandi au centuple. L'intérieur d'une massive tour de cent mètres de haut était empli du même fouillis compact de fils et de tubes que les Néotériques avaient si délicatement disposé dans leur minuscule machine. Elle était surmontée d'un immense globe de métal doré — l'antenne émettrice. De là, partiraient des milliers de rayons d'énergie pure, qui pourraient être captés par autant de récepteurs fixes ou en mouvement, à n'importe quelle distance. Kidder apprit que les récepteurs étaient déjà construits, mais Johansen était mal informé sur cette question et en disait encore moins qu'il n'en savait. Kidder examina avec soin le moindre détail de la structure ; lorsqu'il eut terminé, il serra admirativement la main de Johansen.

— « Je ne voulais pas que l'on construise cette chose ici, » lui dit-il avec timidité, « et cela ne me plaît toujours pas, mais cela fait plaisir de voir du travail aussi bien fait. »

— « Cela fait encore davantage plaisir de rencontrer l'homme qui l'a inventé. »

— « Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, » dit Kidder avec un sourire presque radieux. « Un jour, je vous montrerai peut-être qui l'a fait. Je... Bon, au revoir. » Il s'en alla vite, de peur d'en dire davantage.

— « J'y vais ? » demanda une voix derrière lui. Un des gardes avait dégainé son revolver.

Johansen le força à abaisser le bras. « Non. » Il se gratta pensivement la tête. « Alors, c'est ça, la mystérieuse menace au sud de l'île. Eh bien... c'est un type drôlement sympathique ! »

Sur les ruines de Denver — détruite lors de la grande bataille des Rocheuses, au cours de la Guerre Occidentale — s'élève la plus belle ville du monde, la capitale de notre nation, New Washington. Dans une salle ronde située au plus profond de la Maison Blanche, étaient réunis le Président, trois militaires et un civil. Caché sous le bureau du Président, un dictaphone enregistrait toute parole prononcée. A plus de trois mille kilomètres de là, Conant était penché au-dessus d'un récepteur réglé sur la longueur d'onde du minuscule émetteur que le civil avait dans sa poche.

Un des officiers prit la parole.

— « Monsieur le Président, les « prétentions absurdes » concernant le produit proposé par cet homme sont absolument fondées. Elles ont été vérifiées et prouvées avec une certitude absolue. »

Le Président regarda l'homme en civil, puis son regard revint vers l'officier qui avait parlé. « Je n'attendrai pas votre rapport, » dit-il. « Que s'est-il passé ? »

Un des autres officiers s'essuya le visage avec un mouchoir kaki. « Je ne vous demande pas de nous croire, monsieur le Président, mais c'est pourtant vrai. Mr Wright a ici dans sa valise deux ou trois douzaines de petites... euh... bombes. »

— « Ce ne sont pas des bombes, » dit Wright.

— « Admettons. Ce ne sont pas des bombes. Mr. Wright en a écrasé deux sous un marteau-pilon, sans aucun résultat. Il en a mis deux autres dans un four électrique ; elles ont brûlé comme du carton ou du fer-blanc. Nous en avons tiré une à l'aide d'un canon, toujours sans résultat. » Il s'arrêta et regarda le troisième officier, qui continua :

— « Ensuite, cela a vraiment commencé. Nous nous sommes rendus en avion au-dessus du terrain d'essai, avons lâché un de ces objets et sommes montés à dix mille mètres. Mr Wright a fait exploser l'objet à l'aide d'un petit détonateur portatif, pas plus gros que mon poing. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Vingt hectares de terrain montèrent littéralement vers nous, en se dissociant peu à peu. La secousse a été terrible — vous avez dû la sentir d'ici, à six cents kilomètres. »

Le Président fit un signe d'assentiment. « En effet. Et des sismographes l'ont enregistrée à l'autre bout du globe. »

— « Il en résulta un cratère de près de cinq cents mètres de fond. Pensez à ce qu'on pourrait détruire avec un seul avion chargé de ces choses ! »

— « Ce n'est pas tout, » enchaîna le troisième officier. « L'automobile de Mr Wright est propulsée par un objet similaire. Nous l'avons examinée en détail. Il n'y a même pas de réservoir de carburant. Avec une source d'énergie tenant dans un cube de moins de cinquante centimètres cubes, la voiture a pu repousser un tank de l'armée ! »

— « Et l'autre test ! » reprit le deuxième. « Il a placé un des objets dans une réplique des voûtes de la banque fédérale. Murs en béton super-renforcé, épais de trois mètres cinquante. Tout... tout a craqué. Ce n'était pas vraiment une explosion. C'était comme si une force incroyable avait aplati les murs de l'intérieur. Ils ont craqué, se sont fendillés, puis réduits en poussière. Les armatures d'acier volaient de tous côtés... Après cela, il a insisté pour vous voir. Nous savons que c'est une procédure inhabituelle, mais il a d'autres choses à nous dire, et ne veut le faire qu'en votre présence. »

— « Parlez, Mr Wright, » dit le Président gravement.

Wright se leva, ouvrit sa valise et en sortit un cube d'environ quinze centimètres de côté, fait d'un matériau rouge sombre. Involontairement, les quatre hommes eurent un mouvement de recul.

— « Ces messieurs, » commença-t-il, « n'ont vu qu'une partie de ce dont cet appareil est capable. Je vais vous montrer quelle finesse de contrôle il est possible d'obtenir. » Il régla un minuscule bouton placé sur une des faces de l'engin, et le posa sur un coin du bureau du Président.

« Vous m'avez demandé plusieurs fois si j'étais l'inventeur ou si je représentais quelqu'un. La seconde hypothèse est la bonne. Il vous intéressera peut-être de savoir que l'homme qui contrôle ce cube se trouve à présent à des milliers de kilomètres d'ici. Lui seul peut l'empêcher d'exploser maintenant que... » (il sortit son détonateur de la valise et appuya sur un bouton) « ...j'ai fait ceci. Il explosera de la même façon que ceux que nous avons expérimentés, détruisant complètement la ville et tous ses habitants, dans exactement quatre heures. Il explosera également, » ajouta-t-il, « si un objet quelconque s'en approche à moins de quatre-vingts centimètres ou si quiconque quitte cette pièce — sauf moi ; une compensation spéciale a été prévue à cet effet. Si, après mon départ, on me moleste, il explosera dès qu'on posera la main sur moi. Aucune balle ne sera assez rapide pour m'empêcher de le faire détoner. »

Les trois militaires restèrent silencieux. Un seul bougea, et ce fut pour essuyer la sueur qui perlait sur son front. Le Président parla d'une voix calme :

— « Quelle est votre proposition ? »

— « Elle est fort raisonnable. Pour des raisons évidentes, mon employeur désire rester dans l'ombre. Tout ce qu'il désire, c'est que vous consentiez à exécuter ses ordres. Vous choisirez les membres du cabinet qu'il vous désignera, vous utiliserez votre influence dans le sens qu'il souhaitera. Le public, pas plus que le Congrès, n'en saura jamais rien. Bien entendu, si vous donnez votre accord, cette « bombe » n'éclatera jamais. Mais soyez assuré qu'il y en a des milliers d'autres cachées sur tout le territoire. Si vous désobéissez, où que vous soyez, cela signifie votre annihilation et celle de tout être vivant dans un rayon d'un à deux kilomètres.

» Dans trois heures et cinquante minutes, c'est à dire à 19 heures précises, commencera un programme commercial sur la chaîne RPRS. Après l'annonce de l'émission, l'annonceur dira, sur vos instructions, le simple mot : « D'accord ». Nul autre que mon employeur ne le remarquera. Inutile de me faire suivre. J'ai fait mon travail. Je ne verrai plus jamais mon employeur et ne communiquerai plus avec lui. C'est tout. Bonsoir, messieurs ! »

Wright referma sa valise, les salua, et quitta la pièce.

Paralysés, les quatre hommes regardaient le petit cube rouge.

— « Vous pensez qu'il peut faire tout ce qu'il dit ? » demanda le Président.

Sans dire un mot, les trois militaires baissèrent la tête. Le Président décrocha son téléphone.

La scène qui venait de se dérouler avait eu un témoin muet. Conant, assis dans son bureau souterrain fortifié, son saint des saints, l'ignorait. Mais il était assis à côté de la masse compacte du radiophone de Kidder, que sa simple présence suffisait à mettre en marche. Dans son île, Kidder bénissait le jour où il avait inventé ce petit perfectionnement. Depuis plusieurs heures, il avait eu l'intention d'appeler Conant : la rencontre de Johansen l'avait fortement impressionné ; c'était un savant dans l'âme, complètement possédé par sa tâche, et pour la première fois de sa vie Kidder désirait revoir un homme. Mais il craignait pour la vie de Johansen ; s'il le faisait venir dans son laboratoire et que Conant l'apprenne, il le ferait certainement tuer, de peur que Kidder ne l'influence contre lui, de peur qu'il ne sabote la centrale. Et si

Kidder lui-même se rendait à l'usine, on lui tirerait certainement dessus.

Après avoir longtemps pesé le pour et le contre, Kidder avait décidé d'appeler Conant, mais il n'avait heureusement pas appuyé sur le signal. Lorsqu'il vit que la petite lampe rouge indiquant que l'émetteur de Conant fonctionnait était allumée, il augmenta la tonalité. Ce fut ainsi qu'il fut témoin de tout ce qui se passa à la Maison Blanche, à cinq mille kilomètres de là. Il se rendit compte avec épouvante de ce que les ingénieurs de Conant avaient fait. Ils avaient construit des dizaines de milliers de minuscules récepteurs qui, par télécommande, pouvaient capter tout ou partie de l'énergie émise par la centrale.

Kidder baissa la tête. Il ne pouvait rien faire. S'il trouvait un moyen de détruire la centrale, les troupes gouvernementales viendraient certainement occuper l'île, et alors... qu'adviendrait-il de lui et de ses précieux Néotériques ?

D'autres sons se firent entendre dans le récepteur : un programme commercial de radio. Quelques mesures de musique, une publicité pour des voyages en stratoliner à crédit, un court silence, puis :

— « Ici chaîne RPRS, la Voix de la Nation, district du Sud Colorado. »

Les trois secondes de silence parurent interminables.

— « Il est exactement... euh... *D'accord...* Il est exactement dix-neuf heures zéro minute zéro seconde. »

Puis il y eut un rire à moitié dément. Kidder eut de la peine à croire qu'il venait de Conant. Le bruit d'un téléphone qu'on décroche. Et la voix du banquier :

— « Bill ? Tout est en ordre. Prenez votre escadrille et bombardez l'île. Epargnez la centrale, mais réduisez tout le reste en poussière. Faites vite et puis disparaissez. »

Presque hystérique de peur, Kidder se précipita vers les nouveaux laboratoires. Dans les baraques, à trois cents mètres de la centrale, il y avait cinq cents ouvriers innocents. Conant n'avait plus besoin d'eux maintenant, pas plus qu'il n'avait besoin de Kidder. Le seul endroit sûr était la centrale elle-même. Non, Kidder ne laisserait pas détruire ses Néotériques. Il monta les escaliers en courant et se jeta sur le télétype. Il composa : « Il me faut un bouclier défensif impénétrable. Urgent ! »

Kidder pensait à peine au sens des mots qu'il composait dans l'écriture simplifiée des Néotériques. Il ne visualisait absolument pas ce qu'il leur demandait. Mais il avait fait tout son possible. Maintenant, il fallait courir jusqu'aux baraques, avertir ces hommes du danger. Il suivit le sentier, traversa la ligne blanche que nul ne devait franchir sous peine de mort.

Une escadrille de neuf avions à ailes en delta prit son envol quelque part sur le continent. Aucun bruit ne venait de leurs moteurs, car ils n'en avaient pas. Chaque avion était mû par un minuscule récepteur et fendait l'air de ses ailes photo-absorbantes grâce à l'énergie diffusée par la centrale. En quelques minutes, ils arrivèrent en vue de l'île. Le commandant de l'escadrille parla sèchement dans son microphone :

— « Commencez par les baraques. Rasez-les, puis continuez vers le sud. »

Johansen était seul sur une petite colline vers le centre de l'île. Bien qu'il sût parfaitement que ses chances de regagner le continent étaient pratiquement inexistantes, il prenait plaisir à photographier sa tour sous tous les angles. Il ne s'aperçut de la présence des avions qu'en les entendant piquer vers les baraques. Comme dans un rêve, il vit une pluie de bombes tomber vers le sol et les transformer en un inextricable mélange de bois, de métal et de corps humains. Dans son esprit, il revit le visage sérieux et intense de Kidder. Pauvre vieux, si jamais ils bombardaient aussi son bout de l'île... et la tour ! Allaient-ils la détruire aussi ?

Epouvanté, il vit les avions regagner de l'altitude, puis piquer de nouveau. A chaque attaque, ils se dirigeaient un peu plus vers le sud. Sans bien savoir pourquoi, il se mit à courir en direction des laboratoires de Kidder. A un tournant du chemin, il se heurta violemment contre le petit biochimiste. Le visage de Kidder était empourpré par l'effort inhabituel ; jamais Johansen n'avait vu un homme aussi terrifié.

— « Conant ! » haleta Kidder en désignant le nord de l'île. « C'est Conant ! Il va tous nous tuer ! »

— « La centrale ? » dit Johansen en pâlissant.

— « C'est la seule chose qui ne risque certainement rien ! Mais mon laboratoire... et les ouvriers... »

— « Pour eux, il est trop tard ! » cria Johansen pour couvrir le bruit des explosions.

— « J'y arriverai peut-être... Venez vite ! » cria Kidder en rebroussant hâtivement chemin.

Johansen le suivit. Les jambes de Kidder se brouillèrent devant ses yeux lorsque l'escadrille lâcha plusieurs chapelets de bombes sur la colline au pied de laquelle ils venaient de se rencontrer.

Au sortir d'un petit bois, Johansen accéléra l'allure, parvint à rattraper le petit savant et lui fit un croc en jambes qui l'étala à moins de deux mètres de la ligne blanche.

— « Mais... »

— « N'allez pas plus loin ! Vous êtes fou ! Vous allez vous faire tuer par votre champ de force. »

— « Champ de force ? Mais je l'ai traversé en venant. Un moment. Attendez... » Kidder se mit à fouiller l'herbe avec rage.

Quelques secondes plus tard, il s'approcha de la ligne en tenant une grosse sauterelle à la main. Il la jeta de l'autre côté.

— « Regardez ! Elle saute ! Allons-y ! Je me demande ce qui se passe. Peut-être les Néotériques l'ont-ils fermé. Ce sont eux qui ont fabriqué ce champ, pas moi. »

— « Les Néo... ? »

— « Peu importe, » dit le biochimiste en courant de l'avant.

Ils montèrent en haletant les marches menant à la chambre de contrôle. Kidder se précipita sur le premier télescope et s'écria avec une joie délirante : « Ils ont réussi ! Ils ont réussi ! »

— « Qui a... »

— « Mon petit peuple ! Les Néotériques ! Ils ont fabriqué le bouclier impénétrable ! Bien sûr, et c'est cela qui a coupé les lignes de force du champ protecteur ! Leur générateur n'a pas cessé de fonctionner, mais les vibrations ne peuvent pas franchir le bouclier. Ils sont en sécurité! Il ne leur arrivera rien ! »

— « Bien sûr, votre petit peuple ne risque rien, mais nous... »

L'explosion d'un nouveau chapelet de bombes lui coupa la parole.

Johansen ferma les yeux pour lutter contre la peur qui l'envahissait. A la fin, la curiosité l'emporta et il alla regarder dans le télescope binoculaire. Il n'y vit rien d'autre qu'une surface courbe et lisse d'une matière grise impossible à identifier. Il n'avait jamais vu un gris semblable à celui-là. Il était absolument neutre. La matière ne semblait ni souple ni dure, et lorsqu'il la regardait longtemps, cela lui donnait le vertige. Il leva les yeux vers Kidder, qui s'évertuait à taper sur un télétype en regardant anxieusement le ruban vierge de tout caractère.

— « Je n'arrive pas à communiquer avec eux. Je me demande... Ah ! *bien sûr !* »

— « Quoi ? »

— « Leur bouclier est absolument impénétrable. Même les impulsions du télétype ne peuvent pas le franchir, sinon j'aurais pu leur dire d'étendre le bouclier aux bâtiments ou même à toute l'île ! Rien ne leur est impossible ! »

— « Il est fou ! » murmura Johansen en le regardant avec commisération. « Pauvre vieux... »

Le télétype se mit à cliqueter frénétiquement. Kidder se précipita vers lui et Johansen crut qu'il allait l'embrasser. Johansen ne vit que des caractères incompréhensibles, mais Kidder lisait le texte à haute voix au fur et à mesure de sa transmission.

— « Tout-Puissant, » lut Kidder d'une voix vacillante, « aies pitié de nous. Ne Te hâtes pas de nous juger avant de nous avoir entendus. Nous avons, sans que cela nous ait été ordonné, abaissé le rideau que Tu nous avais ordonné de lever. Car nous sommes perdus, ô Tout-Puissant. Notre écran est réellement impénétrable, et ainsi Ta parole ne nous parvenait plus. Jamais auparavant, de mémoire de Néotérique, nous n'avions été privés de Ta parole. Pardonne-nous notre acte, et parle-nous. »

Les doigts de Kidder volèrent sur les touches. « Allez au télescope, » dit-il à Johansen. « Maintenant vous pourrez les voir. »

Essayant d'ignorer le sifflement des avions qui descendaient en piqué, Johansen regarda.

Il vit ce qui ressemblait à un paysage — des champs cultivés, avec des couleurs fantastiques, une sorte d'agglomération, des usines et... des êtres vivants. Tout bougeait avec une incroyable rapidité. Des habitants, il ne pouvait rien distinguer que des lignes d'un blanc rosé, en mouvement constant. Fasciné, il regarda pendant une longue minute. Un bruit le fit se retourner. C'était Kidder. Il arborait un large sourire et se frottait les mains de satisfaction.

— « Ils y sont arrivés ! » s'exclama-t-il joyeusement. « Ils ont exécuté mon ordre ! »

Johansen ne comprit pas tout d'abord, puis il remarqua le silence de mort qui les entourait. Il courut vers une fenêtre. Dehors, il faisait nuit noire... alors que le soleil devait à peine être couché.

— « Oui, » dit Kidder en riant comme un enfant. « Les Néotériques, mes petits amis d'en bas ! Ils ont étendu le bouclier impénétrable à l'île entière. Nous sommes invulnérables ! »

Puis, interrompu par les questions d'un Johansen stupéfait, il lui expliqua l'origine et l'évolution de la race qui les avait sauvés.

Au dehors, divers événements prirent place. Neuf avions, soudain privés de force motrice, glissèrent une dernière fois vers la surface de la planète. Certains tombèrent dans la mer ; les autres glissèrent sur la miraculeuse coquille grise qui avait pris la place de l'île au sein de la mer, puis coulèrent eux aussi.

Sur le continent, un nommé Wright était assis dans sa voiture immobile, à moitié mort de peur, tandis que des agents spéciaux le cernaient avec précaution, craignant une mort instantanée et terrible venue d'une source déjà morte.

Dans une petite salle ronde, au cœur de la Maison Blanche, un officier haut gradé s'écria : « Je n'en peux plus ! Autant en finir ! » Et il bondit vers un petit cube rouge sombre qu'il

écrasa sous son talon, sans autre résultat que de le transformer en un petit tas de débris informes.

Quelques jours plus tard, on vint chercher un vieil homme brisé dans une banque et on le mit à l'asile, où il mourut en l'espace d'une semaine.

C'était, voyez-vous, un bouclier *réellement* impénétrable. La centrale n'avait pas souffert et continuait à émettre des quantités incalculables d'énergie, mais les rayons ne pouvaient *pas* passer l'écran du bouclier, et pas une once de cette énergie ne pouvait être employée. Cette histoire ne fut jamais rendue publique. Toutefois, pendant plusieurs années, l'activité navale s'accrut fortement au large des côtes de Nouvelle Angleterre. La marine, expliqua-t-on, y utilisait une nouvelle cible expérimentale, un immense semi-ovoïde de teinte grisâtre. Ils le bombardèrent, l'atomisèrent, le mitraillèrent, le soumirent à des rayonnements divers, mais ne réussirent même pas à égratigner sa surface imperturbablement lisse.

Kidder et Johansen laissèrent les choses telles qu'elles étaient. Leurs recherches sur les Néotériques suffisaient à leur bonheur. Ils n'entendaient même pas les bombardements, car le bouclier était, je le répète une fois de plus, réellement impénétrable. Ils synthétisaient leur nourriture, leur air et leur lumière à l'aide des matières premières qu'ils avaient sous la main, et ne connaissaient pas le souci du lendemain. Ils étaient les seuls survivants du bombardement, à part trois pauvres diables atrocement mutilés qui ne survécurent que quelques jours.

Tout ceci s'est passé il y a bon nombre d'années ; peut-être Kidder et Johansen sont-ils morts ; peut-être vivent-ils encore. Mais cela n'a qu'une importance relative. Ce qui importe, c'est de surveiller cette grande coquille grise. Les individus meurent mais les races prospèrent. Un jour les Néotériques, après d'innombrables générations de progrès inconcevables, lèveront leur bouclier et sortiront dans le monde. Lorsque j'y pense, cela me fait peur.

*Titre original :* Microcosmic god.

**Publication originale : 1942**

**HENRY KUTTNER**

# Nous gardons la Planète Noire !

Comme Robert Bloch, Henry Kuttner avait débuté dans la branche fantastique et dans le magazine *Weird Tales*. C'est à cette occasion d'ailleurs qu'il rencontra Catherine Moore, auteur célèbre de la revue, et l'épousa — ce qui devait donner naissance à l'étonnant tandem littéraire dont on connaît la prolifique production. Comme Bloch également, Kuttner avait attendu plusieurs années avant de se lancer dans la science-fiction (en 1938). Dans la nouvelle qu'on va lire — parue en novembre 1942 dans *Super Science Stories* — il se range dans la tradition du space-opera lyrique et coloré, avec évocations spatiales épiques et poétiques (tradition qui était celle, précisément, de... Catherine Moore). A lire certains passages, on regrette un peu que la science-fiction plus adulte d'aujourd'hui n'ose plus s'abandonner ainsi.

Le stratojet me laissa à Stockholm, et de là un avion-ferry m'amena au Fjord du Tonnerre, où j'étais né. Les noirs rochers plongeaient toujours dans la mer tumultueuse qui avait jadis vu les voiles rouges des Vikings. Je fus accueilli par le rugissement des vagues. Freya, le gerfaut de mon père, tournoyait dans le ciel. Et tout en haut de la falaise, la tour du château continuait sa vigile incessante.

Sur le porche, mon père attendait, pareil à un géant vieilli. Nils Esterling était un homme qui parlait peu. Ses lèvres minces semblaient toujours fermées sur un secret gardé jalousement, et je crois que j'avais toujours eu un peu peur de lui, bien qu'il ne manquât jamais de gentillesse. Mais entre nous, il y avait un abîme. Nils semblait être... prisonnier. Je m'en rendis compte pour la première fois en le voyant suivre des yeux les oiseaux qui partaient vers le sud à l'approche de l'hiver. Son regard paraissait empli d'un désir insoutenable, qui me mit mal à l'aise.

Renfermé, silencieux, taciturne, il avait vieilli loin du monde

et je crus voir aussi qu'il avait peur des étoiles. Pendant la journée, il regardait souvent son gerfaut évoluer contre le bleu du ciel, mais la nuit il fermait les volets et ne sortait jamais. Les étoiles ne l'intéressaient pas. Je savais qu'il était allé une seule fois dans l'espace et ne s'était plus jamais aventuré au-delà de l'atmosphère. Je ne sais ce qui c'était passé là-haut, mais je sais que Nils Esterling en était revenu changé, avec quelque chose de mort dans son âme.

J'étais sur le point de partir. Dans ma poche, se trouvaient les papiers obtenus après six années de dur travail à Sky Point, où j'étais cadet. Demain, je partais vers Callisto, sur le *Martius*. Nils m'avait demandé de venir le voir avant mon départ.

J'étais donc là, et le gerfaut se laissa tomber comme une pierre sur le poing de mon père, y enfonçant ses serres d'acier. Lui aussi voulait me souhaiter la bienvenue. Malgré son âge, les yeux d'or de Freya étaient toujours aussi brillants, et son étreinte aussi mortelle.

Nils me serra la main sans se lever et me désigna une chaise. « Je suis heureux que tu sois venu, Arn. Cela m'a fait plaisir d'apprendre que tu as été reçu. Et demain, tu pars. »

— « Pour Callisto, » dis-je. « Et toi Nils ? J'avais peur... »

Son sourire était dénué de gaîté. « Que je sois malade ou mourant ? Non, Arn. Cela fait quarante ans que je suis mourant... Cela a peu d'importance maintenant. Mais j'espère que cela viendra vite. Tu sauras pourquoi lorsque je t'aurai dit ce qui est arrivé — ce qui m'est arrivé il y a quarante ans, dans l'espace. J'essaierai de ne pas être trop amer, mais c'est dur. Très dur. » Ses yeux se fixèrent sur ceux du gerfaut.

Au bout d'un moment, il continua, jouant avec le lien de Freya : « Il ne te reste pas beaucoup de temps. D'où pars-tu ? De Newark ? Et... as-tu mangé ? »

— « J'ai mangé sur le ferry, papa. » Je l'appelais rarement ainsi.

Il roula les épaules, mal à l'aise. « Buvons, alors. » Il appela un serviteur, et l'on nous servit de grands verres de whisky-soda. Cette boisson moderne ne semblait guère à sa place dans le vieux château. Nils semblait lire mes pensées :

— « Le passé vit dans notre sang, Arn... Alors... »

— « *Waes hael,* » dis-je.

— « *Drinc hael.* » Il vida son verre. Des nœuds de muscles saillaient aux coins de sa bouche. Soudain, d'un geste violent, il rejeta le gerfaut qui prit l'air avec un cri strident.

— « Prendre son essor, c'est l'instinct de notre race, » dit

Nils. « Etre libre, se battre, voler. C'était cela, les Vikings. Leif l'Heureux alla jusqu'au Groenland. Nos vaisseaux poussèrent jusqu'à Rome et Byzance ; nous sommes allés à Cathay. L'hiver, nous aiguisions nos sabres et calfations les coques de nos navires. Puis à la débâcle des glaces, les voiles rouges reprenaient la mer. Ran nous appelait — Ran, déesse de la mer et de l'inconnu. »

Sa voix s'adoucit, et il cita un vieux poème :

*Qu'est-ce que la femme puisque tu l'abandonnes,*
*Et le foyer, et le jardin,*
*Puisque tu pars avec la vieille et grise faiseuse de veuves...*

« Oui... on ne peut emprisonner notre race, sinon elle meurt. Et moi, cela fait quarante ans que je suis prisonnier. Par tous les enfers de ce monde... » Sa voix se brisa. « Et quelle prison ! Je n'étais pas de retour sur Terre depuis une semaine que mon âme s'est mise à pourrir. Et c'est une prison sans porte. Je l'ai fermée de mes propres mains, et j'en ai brisé la clef.

» Je ne t'en avais jamais parlé, Arn, mais il faut que je te le dise ; il y a une raison à cela... »

Il me raconta, tandis que la nuit descendait avec une lenteur imperceptible et que l'aurore boréale lançait ses flèches de flammes et de lumière dans le ciel polaire. Un vent noir et glacé venait du fjord, hurlant comme les trompettes des Walkyries. La mer écumante battait sans relâche les rochers au-dessous de nous, et le ciel était empli d'étoiles éclatantes.

Le gerfaut, revenu se poser sur le poing de Nils, somnolait, agité parfois de petits soubresauts.

Il y avait quarante ans de cela, racontait Nils. Le sang de ses ancêtres bouillonnait alors dans ses veines, éveillant en lui l'esprit des Vikings. Les mers étaient domptées. La voie des ancêtres était fermée, mais de nouveaux espaces s'ouvraient devant l'homme...

Les espaces interstellaires étaient emplis de mystères ; Nils signa un engagement sur un vieux vaisseau spatial qui faisait du cabotage de planète en planète. Au bout de quelques années, il s'endurcit à cette vie.

Ce fut alors qu'il rencontra, dans un *satha*-bar de Marspôle Nord, le capitaine Morse Damon, vétéran de la Guerre des Astéroïdes.

Damon lui parla des Walkyries — des gardiennes de la Planète Noire.

Il était sec et dur et gris comme un roc usé, et ses yeux noirs étaient sans chaleur. Tout en sirotant son *satha* mêlé d'eau,

il regarda Nils Esterling, remarquant sa tunique de plastique usée aux manches et aux coudes, ses élastosandales détendues.

— « Vous savez qui je suis. »

— « Bien sûr, » dit Esterling. « Je lis les journaux. Mais il y a un bout de temps que l'on n'a plus parlé de vous. »

— « Non, plus depuis la fin de la Guerre des Astéroïdes. Le Pacte a tout gâché. Mes guerilleros contrôlaient la majeure partie de la Ceinture. Un an de plus, et j'aurais pu renverser l'équilibre des forces. Mais il y eut l'armistice... »

Damon haussa les épaules avec fatalisme. « Je ne sais rien faire d'autre que me battre. J'ai gardé un vaisseau — ils me devaient bien ça. Le *Vulcain*. Un bel appareil, sûr et rapide. Mais il ne me sert pas à grand-chose, à moins de travailler pour une des grandes compagnies. Et le cabotage, ça ne m'intéresse pas. Alors, je suis allé un peu partout dans le système, cherchant je ne sais quoi. J'ai fait un peu de prospection. Mais faire des sondages et suer pour quelques tonnes de minerai, ce n'est pas mon genre. »

— « Il y a une guerre sur Vénus. »

— « De la petite bière. Mais je suis sur quelque chose de gros. Je suis sur la trace... » (il eut un sourire malin) « ...de fantômes. Des Walkyries. »

— « Il ne faut pas chercher ça sur Mars, alors, mais sur Terre, en Norvège. »

Le regard de Damon se durcit. « Pas en Norvège. Dans l'espace. J'ai dit des Walkyries — des femmes avec des ailes. »

Esterling but une gorgée de *satha* et il sentit la froide liqueur engourdir son gosier. « Une nouvelle race ? Je n'ai jamais entendu parler d'hommes ailés. »

— « Vous connaissez Glory Hole et Davy Jones Locker, et vous voulez me faire croire que depuis trois ans que vous êtes dans l'espace vous n'avez jamais entendu parler des Walkyries ni de la Planète Noire ? »

Esterling reposa son verre. Comment se faisait-il que Damon sache qu'il voyageait depuis trois ans ? Il avait cru que c'était simplement la rencontre, due au hasard, de deux Terriens buvant un verre ensemble sur une planète étrangère. Mais maintenant...

— « Je connais la légende, mais je n'y ai jamais prêté beaucoup d'attention. Lorsqu'un vaisseau se perd dans l'espace, son équipage est censé aller sur la Planète Noire — le paradis de ceux qui meurent dans le vide. »

— « Oui, une légende. Quand on retrouve une épave, les corps sont encore à l'intérieur, bien sûr ! Mais on dit que des femmes

ailées — on les a baptisées Walkyries — vivent sur un monde invisible, quelque part dans le système solaire. »

— « Vous pensez qu'elles existent ? »

— « Je pense que la légende a un fond de vérité. Non seulement les Terriens, mais aussi les Martiens, les Vénusiens et les Callistains ont leurs histoires à ce sujet. »

Esterling toussota dans l'atmosphère enfumée du bar. « Et alors ? »

— « Il y a quelque temps, j'ai rencontré un archéologue du nom de James Beale. Il a tout un tas de diplômes, et depuis dix ans il parcourt le système en tous sens pour rassembler tout ce qu'on connait sur la Planète Noire. Il m'a montré ce qu'il avait recueilli, et c'est plutôt convaincant. Une bribe d'information provenant de Vénus, une anecdote recueillie sur Io... tout correspond. Bien sûr, il faut lire les faits derrière la fabulation. Et il y en a suffisamment pour me faire croire qu'il y a un monde invisible quelque part dans l'espace. »

— « Complètement invisible ? »

— « Je n'en sais rien. Beale dit que ce doit être une planète avec un albedo très faible. Elle absorbe la lumière. Et c'est là qu'habitent ces créatures ailées. Parfois aussi, elles la quittent. Peut-être ont-elles des fusées, mais c'est bien entendu impossible à dire. En tout cas, Beale et moi allons sur la Planète Noire. »

— « Votre histoire a l'air invraisemblable, mais après tout vous avez peut-être raison. Et... qu'espérez-vous y trouver ? »

Damon sourit. « J'ignore. En tout cas, on ne s'ennuira pas. Beale pense y trouver une inépuisable source d'énergie. Quoi qu'il en soit, nous n'avons rien à perdre. J'en ai assez de ne rien faire... il ne se passe jamais rien. Je ne me sens vivre que quand je lutte. Et ça, c'est au moins une sorte de lutte. »

— « Je comprends. »

— « Vous voulez un bon travail ? »

— « Vous êtes à court d'hommes ? »

— « Et comment ! Vous paraissez costaud... » Damon étendit le bras par-dessus la table pour lui tâter le biceps. Son expression se modifia imperceptiblement, mais cela suffit à convaincre Esterling du bien-fondé de ses doutes.

— « D'accord, Damon, » dit-il en relevant sa manche, révélant un lourd bracelet d'or qui enserrait son bras. « C'est cela que vous cherchez ? »

Les narines du capitaine frémirent, mais il soutint le regard d'Esterling sans broncher.

— « Vous voulez que je joue cartes sur table ? »

— « Sûr. »

— « J'ai même été en Norvège pour vous voir. J'en reviens. Beale a découvert l'existence de ce bracelet. »

— « C'est un héritage. Je le tiens de mon arrière-grand-mère, Gudrun. J'ignore d'où il lui venait. »

— « Il porte une inscription. Beale a vu la copie qui en a été faite il y a un siècle pour le musée de Stockholm. Elle est en caractères runiques... »

— « Je sais. »

— « Vous savez ce qu'elle signifie ? »

— « Une histoire de Walkyries ; sans doute un extrait d'un vieil *Edda.* »

Damon se racla la gorge. « Non, pas exactement. Elle donne la localisation exacte de la Planète Noire. »

— « Pensez vous ! » Esterling ôta le bracelet et l'examina. « Ça doit avoir une signification purement symbolique. »

— « Beale pense le contraire. La copie qui se trouve au musée est incomplète, mais cela lui suffit pour être convaincu que l'inscription complète donne l'emplacement de la Planète Noire. »

— « Mais comment se fait-il...? »

— « Comment voulez-vous que je le sache ? Peut-être les êtres ailés ont-ils rendu visite à la Terre, peut-être quelqu'un a-t-il découvert la Planète Noire par accident et confié son secret à ce bracelet. Puis, d'une façon ou d'une autre, votre arrière-grand-mère est entrée en sa possession. »

Esterling, les yeux fixés sur le gros anneau d'or, dit : « Je ne le crois pas. »

— « Si vous voulez, je vous engage comme subrécargue ; à voir l'état de vos vêtements, vous devez avoir besoin de travailler. »

— « Je sais, mais un travail comme celui-là... »

— « Parlez-en avec Beale. Il vous convaincra. »

— « J'en doute. » Il regarda de nouveau le bracelet. « Enfin, je veux bien en discuter avec lui. »

Damon se leva. Esterling vida son verre de *satha,* conscient de l'effet de la traîtresse boisson martienne. On a l'impression d'avoir la tête claire, mais en fait on est prêt à n'importe quoi. Le *satha* n'a presque aucun effet sur les Martiens, dont le métabolisme est différent, mais il est dangereux pour l'homme.

Il était doublement dangereux pour Esterling ce soir-là. Il suivit Damon à travers la fragile dentelle des bâtiments de Mars-pôle Nord — longues tours dont beaucoup étaient en ruines car, si la gravité moindre de Mars permet de construire facilement des bâtiments élevés, les séismes les font souvent écrouler.

Près de l'astroport, un homme les attendait. Petit, maigre, avec un visage creusé et un profil en lame de couteau.

— « Vous m'avez fait attendre bien longtemps, » dit-il d'une voix aiguë et plaintive. « Je suis mort de froid. C'est Esterling ? »

— « Oui. Esterling... Beale. Il a le bracelet. »

— « Dieu, quel soulagement ! Nous vous avons cherché dans tout l'univers. Je suppose que le capitaine vous a parlé de la Planète Noire. »

Esterling ne se sentait pas très bien. Il se demanda si Damon n'avait pas drogué sa boisson. Automatiquement, il porta la main à sa ceinture, mais il avait mis son revolver en gage le matin même.

— « Pendant que vous discutez, » dit Damon, « je vais jeter un coup d'œil à la fusée. »

— « Je peux... je peux voir le bracelet ? » demanda Beale lorsque l'autre eut disparu dans l'ombre. « Merci. » Il le regarda en clignant des yeux. Les deux lunes ne donnaient que peu de lumière, et il sortit une lampe de poche. Il émit une sorte de sifflement admiratif.

— « Ah ! Mr Esterling, vous ne pouvez pas savoir ce que cela représente pour moi ! La copie du musée de Stockholm est mauvaise, mais ici tous les caractères sont lisibles... »

— « Et ils donnent des indications pour trouver ce... ce monde noir ? J'ai un peu bu, mais toute cette histoire me parait invraisemblable. »

— « Bien sûr, bien sûr, » fit Beale. « Les légendes concernant la Vallée des Rois en Egypte étaient stupides aussi, jusqu'au jour où on la découvrit. La légende des femmes volantes — des Walkyries — se retrouve partout dans l'espace. Il y a des traces... j'ai raisonné par induction... Tout coïncide. Je suis certain que cette planète existe, et que ses habitantes ailées ont visité notre monde il y a environ cent mille ans. Peut-être leur race est-elle éteinte maintenant, mais nous retrouverons leurs traces, et les objets qu'elles fabriquaient.

— « Ah oui ? »

— « Regardez. On m'a vendu cela sur Vénus. Ces objets flottaient librement dans l'espace. Qu'en pensez-vous ? » Il lui tendit un fragment d'os et un petit tube semblable à un crayon.

Esterling les examina avec un intérêt incrédule.

— « On dirait un morceau d'omoplate humaine... »

— « Oui, bien sûr ! Mais l'extension — la prolongation ! C'est la base osseuse d'une aile, mon ami ! Voyez ces rainures

dans lesquelles des tendons ont joué — des tendons suffisamment forts pour mouvoir une aile ! »

— « Une fantaisie de la nature ? »

— « Aucun savant ne serait d'accord avec vous, » dit Beale sèchement en remettant l'os dans sa poche. « Et le bâtonnet ? »

Esterling l'examina en vain. « C'est une arme ? »

— « Oui, mais elle ne marche pas, pour le moment. Je l'ai démontée. Elle ne fonctionne selon aucun principe connu. Peut-être une libération des quanta atomiques ; je ne saurais dire. Mais je tiens à le découvrir, et je sais où il faut aller pour cela. »

Le Norvégien se frotta le menton. « Et c'est mon bracelet qui vous en montrera le chemin. Vous tenez à ce que j'aille avec vous, hein ? »

— « Notre équipage n'est pas au complet. Il y a des difficultés... » Le petit homme frissonna en regardant en direction de l'astroport. « Je suis un pauvre savant, et cela coûte si cher d'affrêter un vaisseau spatial... »

— « Je croyais que Damon en possédait un — le *Vulcain ?* »

Avant que Beale pût lui répondre, un petit sifflement se fit entendre dans la nuit ; le savant retint sa respiration. « Venez, » dit-il à Esterling en le prenant par la manche. « Venez. » Il le tira en direction du terrain sur lequel une longue fusée argentée reflétait la lumière des deux lunes. Contre le sas d'entrée, il vit la silhouette de Damon, qui leur faisait signe. « Dépêchez-vous, » lui dit Beale d'une voix serrée, puis il se mit à courir.

Le *satha* avait vraiment diminué ses facultés, à moins que Damon n'eût versé une drogue quelconque dans son verre. Il sentit que quelque chose ne tournait pas rond, mais les épaisses brumes qui noyaient son cerveau rendaient la moindre pensée intolérable. Il se laissa guider vers le vaisseau.

Damon se baissa, lui tendit la main et l'aida à monter. Il était d'une force remarquable. Esterling perdit l'équilibre et alla buter contre la coque. Il eut le temps de voir Beale monter avec des mouvements d'insecte.

Puis les événements se précipitèrent. Un officier de l'astroport arrivait en courant. Il leur criait quelque chose. Esterling vit Beale se mordre les lèvres et sortir un pistolet. Il tira et atteignit l'officier juste entre les deux yeux.

Le choc réveilla Esterling mais avant qu'il pût reprendre ses esprits, Damon le poussa dans le vaisseau. Au loin, une sirène se mit à hurler.

Beale rentra précipitamment dans la cabine. Le sas se ferma

avec un bruit mat. Esterling, le corps lourd d'alcool, se retourna vers lui.

— « Mais qu'est-ce que... ? »

— « Surveille-le, Beale ! » commanda Damon .« Il faut que je fasse décoller cet engin ! »

Le savant dirigea son pistolet sur Esterling. « Bon Dieu, » dit-il en se léchant les lèvres, « pourquoi faut-il que tout aille mal à la fois ?... Ne bougez pas, Mr Esterling. »

Damon s'était installé dans le fauteuil du pilote. Il dit quelques mots dans un microphone, puis appuya sur les boutons de mise à feu des fusées de décollage. La brusque accélération faillit faire tomber Esterling. « Tenez-vous ! » dit Beale en se retenant à une poignée. « Nous n'avons pas le temps de décrire une orbite élégante. Ils vont sûrement nous poursuivre. »

— « C'est déjà fait, » dit Damon sèchement. Esterling jeta un coup d'œil sur l'écran. Marspôle Nord était déjà loin et un astronef décollait dans un nuage de fumée incandescente. Puis l'horizon bascula.

— « Il est évident que ce vaisseau ne vous appartient pas, capitaine, » dit Esterling.

— « Il en fallait bien un, » dit Beale. « Les astroports ne sont pas gardés. Damon a réuni une douzaine de vagabonds et les a armés pour s'occuper des hommes d'équipage, et... »

— « Et ils les ont tués. J'ai compris. »

— « Exact, » dit Damon sans se retourner. « Et notre équipage est maintenant composé d'ivrognes et de débardeurs qui ne savent pas faire la différence entre une tuyère et un sas de sécurité. Vous arrivez à point, Esterling — vous savez naviguer. »

Le vaisseau tanguait dangereusement. L'écran était rougi par le frottement de l'atmosphère. Mais il fallait aller vite pour échapper à la gravité de la planète. Esterling savait que la coque était solide ; le vrai danger venait de ceux qui les poursuivaient. Soudain, le vaisseau qui les suivait devint visible ; de petits points lumineux s'en détachèrent.

Beale grimaça. « Des torpilles magnétiques sans doute. Ils... ils vont nous tuer, Damon. Fallait-il absolument courir ce risque ? »

Puis, ce qui devait arriver arriva. Le *Vulcain* sembla s'arrêter net en plein vol. Des vibrations et des craquements sinistres l'ébranlèrent. Esterling sentit le plancher se dérober sous ses pieds. Il heurta violemment le mur et ses poumons se vidèrent brusquement, comme si une main géante les avait comprimés. Il vit Beale s'accrocher désespérément à sa poignée. Damon fut précipité contre le tableau de bord. Il se releva à demi. Il était encore

vivant, mais le sang coulait à flots de son visage tuméfié. Ses doigts cherchèrent les commandes à l'aveuglette.

Beale hurla : « Une torpille ! L'air... »

Damon essuya en jurant le sang qui coulait dans ses yeux. Sous ses mains habiles, le vaisseau se redressa et reprit son vol. Il semblait aller plus vite que jamais.

— « Il y a des fuites ? » demanda Damon avec un calme surprenant.

Beale, le teint gris, avait fermé les yeux. Esterling hésita un moment puis fit le tour de la cabine, écoutant aux portes et au sas s'il entendait un sifflement révélateur.

— « Essayez avec une cigarette, » lui dit Damon. « Tenez. » Il lui lança son paquet taché de sang.

Esterling observa la fumée. Elle n'était aspirée que vers l'orifice de ventilation. Tout allait donc bien.

Les yeux noirs de Damon étaient froids comme de la glace. Il indiqua le micro. « J'ai essayé de contacter les hommes. Ils sont à l'avant, mais personne ne répond. Passez donc une combinaison et allez voir ce qui se passe. »

— « D'accord. » Il sortit une combinaison réglementaire d'un caisson et l'enfila avec une aisance née d'une longue familiarité. « Et la fusée qui nous suivait ? »

— « Nous l'avons semée, je crois. »

Beale s'assit sur le sol de la cabine ; il tenait toujours le pistolet à deux mains. Il dit : « Enlevez donc vos fusées, Mr Esterling. Nous ne voulons pas que vous nous faussiez compagnie. »

Le Norvégien se mordit les lèvres, mais à la vue de l'arme pointée sur son cœur, il acquiesça avec une résignation sardonique. Il ôta donc le harnais à fusées et le laissa tomber à ses pieds.

Beale l'aida à ouvrir le sas. Mars n'était déjà plus qu'une sombre boule rouge derrière eux. Esterling avança péniblement vers l'avant, maintenu à la coque par ses semelles magnétiques.

Si seulement il avait pu garder les fusées... Sans elles, il était prisonnier de la gravité de l'astronef. Il chercha vainement le vaisseau qui les poursuivait mais ne vit que les étoiles. De toute façon, il était trop tard pour reculer maintenant. Il brancha le débueur, car il commençait à ne plus rien y voir.

Esterling eut un coup au cœur lorsqu'il arriva à l'endroit où aurait dû se trouver le nez de l'astronef. Tout l'avant avait été arraché. Des débris de métal et de chair étaient collés contre la coque, couverts d'un liquide noir qui, il le reconnut, était du combustible. Il examina attentivement l'intérieur du trou béant, puis revint lentement sur ses pas.

Dix minutes plus tard, il était de retour dans la cabine de contrôle. Damon, toujours à son poste, tenait un mouchoir imbibé de sang contre son visage.

— « Alors ? »

— « Il n'y a aucun survivant en dehors de nous trois. »

— « Et le vaisseau ! » hurla-t-il. « Nom d'un chien, c'est cela qui compte ! »

Esterling eut un vilain sourire. « Saviez-vous que le *Vulcain* transportait une pleine cargaison de carburant ? »

— « Et alors ? » demanda Beale.

Damon se retourna sauvagement. « Damnation ! » s'exclama-t-il.

— « Oui, » dit Esterling. « L'avant de l'appareil est en miettes, et les parois intérieures ne supporteront pas le frottement de l'atmosphère. Le carburant ne peut exploser dans le froid et sans oxygène ; donc, tout ira bien tant que nous serons dans l'espace, mais dès que nous rentrerons dans l'atmosphère, ça sera le feu d'artifice. »

— « Mais... » Beale porta la main à sa bouche, « Damon, il faut décharger ce carburant, vite ! »

— « Dans l'espace ? » ricana le capitaine. « Impossible ; notre propre gravité le ramènerait immédiatement d'où il vient. »

— « Alors il faut atterrir sur une planète sans atmosphère pour le décharger ! »

— « Non, » dit Damon en désignant l'écran. « Le patrouilleur nous suit toujours. Nous sommes plus rapides que lui, mais si nous ralentissons, il nous rattrapera. Lorsque nous l'aurons définitivement semé, nous verrons. En attendant... »

— « Tout droit ? »

— « En ligne droite vers Pluton. »

Esterling alluma une cigarette. « Ils finiront par vous avoir. Pourquoi ne pas tirer une fusée blanche et en finir une bonne fois ? »

Beale secoua la tête. « Sur la Planète Noire, nous serons en sécurité. »

— « Pour vous mettre à l'aise, » dit Damon, « sachez que le *Vulcain* est fichu. Nous n'avons plus de rétrofusées. On peut tenter un atterrissage de fortune avec nos combinaisons, mais on ne pourra plus jamais décoller. Vous êtes certain que nous trouverons des vaisseaux sur ce monde noir ? »

— « Oui. Oui, certes. Ses habitants ont visité la Terre et d'autres planètes dans le passé. Evidemment, il y a un risque... »

— « Eh bien, il faut le prendre. » Damon regarda Esterling d'un air moqueur. « Vous voulez une arme ? »

— « Hein ? »

— « Tenez ! » Il lui jeta un automatique à air comprimé.

« Je ne sais pas ce qui nous attend sur la Planète Noire, mais il y aura peut-être du grabuge. Je suis sûr que vous ne l'utiliserez pas contre nous. Vous ne pensez tout de même pas qu'ils croiront que nous vous avons kidnappés ? »

Esterling empocha lentement l'arme. « Sans doute pas, mais vous prenez un risque. »

— « Je ne crois pas. Nous partagerons tout ce que nous trouverons sur la Planète Noire. Selon Beale, le butin sera intéressant. Il y en aura assez pour acheter tous les juges de la Galaxie. Si vous faites des bêtises, vous risquez au moins de passer en jugement, avec toutes les cartes contre vous ; j'y veillerai, n'ayez crainte. »

— « Je vois que je n'ai pas le choix, » dit Esterling.

Damon ricana.

Le *Vulcain*, devenu une véritable bombe à retardement, continuait sa course insensée dans l'espace noir et vide. La ceinture des Astéroïdes était derrière eux, scintillant de lumière solaire réfléchie. Jupiter devenait de plus en plus grand, globe nacré traversé d'une cicatrice pourpre. Puis lui aussi s'éloigna et disparut.

Saturne était derrière eux, mais Uranus apparut sur l'écran. Ils avaient dépassé la Zone de Vie. Il faisait froid, le soleil était trop loin pour que la Vie pût exister autrement que dans des conditions artificielles ; çà et là, sur des lunes glacées, quelques dômes, avant-postes d'explorateurs hardis, étaient érigés ; mais ils étaient rares. Uranus était la frontière, le mur invisible au-delà duquel on ne s'aventure pas.

Le vide mortel des espaces interstellaires avait posé sa main brûlante de froid sur les mondes trop éloignés du soleil. Ils étaient maudits. On y avait retrouvé des pierres de cités en ruines, des objets si étrangers qu'aucune race proche des hommes n'avait pu les fabriquer. Les marées de l'espace et du temps les avaient enterrées sous leurs vagues que des éons séparaient.

Esterling n'avait jamais été si loin. Au cours des longues semaines passées sur le *Vulcain* le mysticisme latent de sa race était revenu à la surface. Comme ses ancêtres, il sondait des mers inexplorées. Un lointain et puissant atavisme s'éveilla en lui.

Une légende veut que les voyageurs de l'espace perdent leur âme au cours de leur première traversée. Esterling n'était resté loin de la Terre que quelques années, mais ces années avaient été terribles. Les voyages interplanétaires sont durs et épuisants pour les équipages des vaisseaux, et rien sur les mondes exotiques de notre système ne rappelle les vertes prairies et les bleus océans de la Terre. L'ocre rouge de Mars brûle les pores de la peau ; la lumière irisée et sans cesse variable de Callisto excite

les nerfs jusqu'à la folie.. Les hommes ne vivent pas vieux dans l'espace, non ! Et ils profitent du peu qu'ils ont.

Les liqueurs enflammées tirées de la mousse des Terres Bleues distillent des rêves puissants. Il y a le froid et perfide *satha*, et la douce *minga* fabriquée à Ednes, sur Vénus. Il y a le *segir* qui enflamme férocement l'esprit. Il y a l'absinthe terrestre et le Fruit des Mondes que distillent les moines noirs de Io. Et il y a les drogues, toutes les drogues. Les vices de tous les systèmes sont là pour ceux qui peuvent se les payer.

Nils avait suivi ce chemin, car il n'avait guère le choix. Ces quelques années avaient suffi à le rendre amer et sans scrupules; Après l'exaltation de l'espace, la Terre n'exerçait que peu d'attraits pour lui. Devant lui, il ne voyait qu'une alternance de voyages et de bordées anarchiques. Rien d'autre. Et au bout, la mort.

Cette vie l'avait durci, et son idéalisme n'était plus qu'une braise moribonde. Mais maintenant... ce n'était plus pareil.

Trois mille ans auparavant, ses ancêtres les Vikings avaient quitté leurs fjords sur des vaisseaux gréés de voiles rouges. Toujours plus hardis, il avaient parcouru les mers étrangères, attirés par le mystère et l'inconnu. C'était cela qui revivait en Nils Esterling maintenant.

L'astronef ne les suivait vraiment plus. Ils étaient absolument seuls, dans un vide que l'esprit humain a peine à concevoir. La lumière froide des étoiles ne faisait qu'augmenter ce sentiment d'isolement. Jour après jour, le vaisseau traversait le vide, et rien ne changeait. Le soleil restait une petite étoile jaune, et la Voie Lactée semblait posée sur l'infini comme le Pont de Bifröst — Bifröst, où les Walkyries passent en triomphe, pour amener à Asgard les âmes des guerriers morts au combat.

La légende était bien à sa place dans ces espaces inhumains où l'homme ne pénétrait que par tolérance, sur ses petits esquifs de métal que la moindre météorite pouvait détruire. Nils Esterling sentit le mysticisme de sa race envahir son âme. Il n'avait ressenti cela que deux fois dans sa vie : dans la vallée de l'Euphrate, où se trouvait le Jardin d'Eden, et dans l'île de Pâques, devant les statues titanesques aux origines inconnues.

Non, l'homme n'avait pas réellement conquis l'espace. Il existait des barrières qui empêchaient les envahisseurs d'aller trop loin. Au-delà des mondes connus commençait le mystère. Sans doute, aux confins du système, une Planète Noire tournait, invisible, gardant ses secrets...

Mais quels étaient ces secrets ?

Parfois, il redevenait sceptique et se moquait de sa propre crédulité. Comment une planète, même plus lointaine que Pluton, aurait-elle pu demeurer inconnue ?

Il fallait qu'elle fût vraiment invisible.

Mais, déjà au XX^e siècle, les astronomes avaient soupçonné l'existence d'une planète transplutonienne, monde invisible échappant presque à l'influence du soleil, perdu dans l'immensité de l'espace.

Oui, il était possible que la Planète Noire existât.

Beale passait des heures à effectuer des calculs complexes, d'après les indications du bracelet d'Esterling. Damon changeait de cap selon le résultat de ces calculs, et le petit savant observait régulièrement l'espace au télescope, mais ne parvenait à distinguer aucune trace de leur but.

— « C'est bon signe, » dit-il.

Esterling le regarda avec étonnement. « Pourquoi ? »

— « Aucun objet de cette taille n'est invisible dans l'ordre naturel des choses. Ce qui signifie qu'il s'agit d'un camouflage artificiel. Les physiciens ont spéculé sur l'existence d'une négasphère... »

— « J'ai vu des planétoïdes noirs comme de la poix, » l'interrompit Damon.

— « Les planétoïdes sont petits, et on pourrait détecter leur présence par l'occlusion de ce qui se trouve derrière eux. Mais une négasphère artificielle peut avoir la propriété de courber la lumière, de façon à ce que ce monde ne cache rien derrière sa masse. »

Le temps passait, toujours pareil à lui-même. Le soleil ne se levait ni ne se couchait, et à part les rivières d'étoiles, rien n'apparaissait sur l'écran. Ils mangeaient quand ils avaient faim, dormaient quand ils avaient sommeil. Et toujours, le vaisseau condamné traversait le vide sans lumière. Jusqu'au moment où...

Il n'y eut aucun signe avant-coureur. Soudain Damon, qui était aux contrôles, poussa un cri strident et coupa les réacteurs ; l'écran devint blanc et une sonnerie d'alarme se mit à retentir.

— « Qu'est-ce que c'est ? » Beale se précipita et regarda par-dessus l'épaule du capitaine. Il poussa une exclamation de surprise. Esterling le poussa pour mieux voir.

— « La Planète Noire, » dit Damon. « Mais... »

Beale exultait : « Il y *avait* une négasphère ! Nous l'avons traversée sans nous en rendre compte. Ce n'était pas une barrière tangible, mais une enveloppe de ténèbres... »

Sur l'écran, un monde immense et lumineux se détachait sur le fond d'étoiles. Il était sorti du néant. Mais il n'était pas noir. Il éclatait d'une lumière blanche et vivante, radieuse et mouvante.

Esterling fut le premier à reprendre la parole : « Regardez les étoiles. Elles sont embrumées. Nous sommes dans l'atmosphère. Nous ne pouvons pas rester dans le vaisseau. »

Damon régla le pilote automatique de façon que le *Vulcain* décrive une orbite ne le rapprochant pas trop de la planète. La sonnerie d'alarme retentissait toujours.

— « Vite, les combinaisons ! »

Dans leur hâte, ils eurent du mal avec les fermetures. Un choc secoua violemment le vaisseau. Esterling rabattit son casque, vérifia son pistolet et ses fusées, puis avança lourdement vers le sas. Il l'ouvrit.

Il s'arrêta un moment au bord de l'abîme. Au-dessous de lui, se trouvait la radieuse planète. Impossible de juger de sa taille. La lumière était déjà si forte que les étoiles avaient disparu. Il eut un instant de vertige avant de s'élancer.

Il tomba en chute libre et fut pris de panique. Instinctivement, il mit le feu à ses fusées et sa chute fut ralentie. Beale et Damon, grotesques dans leurs combinaisons, le dépassèrent, puis disparurent.

Il se laissa de nouveau tomber. Il ne voulait pas épuiser sa réserve de carburant. Il vit le *Vulcain* passer non loin de lui, s'acheminant vers sa destruction. Une langue de flammes apparut à l'avant. Il y avait donc de l'oxygène dans cette atmosphère.

Une immense flamme rouge s'éleva contre le fond noir du ciel. Comme un feu allumé par les Vikings pour rendre honneur à leurs morts...

Un feu... Cela attirerait certainement l'attention des habitants de la Planète Noire, s'il y en avait. Mais quelle vie pouvait exister sur ce monde luisant et nacré, bouillonnant de marées lumineuses ?

Il tombait toujours. Au-dessus de lui, le *Vulcain* était encore en flammes. Combien de cosmonautes avaient contemplé une vision pareille, perdus dans l'espace, où nul sauvetage n'est possible ? Aucun marin naufragé n'a jamais connu désolation pareille. Les océans de la Terre sont immenses, mais les mers de l'espace n'ont pas de rivages.

Il avait perdu les deux autres de vue. Qu'est-ce qui l'attendait dans ce monde ? Serait-il englouti dans ces vagues lumineuses ? Non, elles ne pouvaient cacher aucune vie. Il n'y avait que le vide, la chute vertigineuse et une langueur hypnotique qui s'emparait de son esprit.

Il aperçut encore une fois la voie lactée. Bifröst, les vierges guerrières d'Asgard, les Walkyries...

Une aile silencieuse le frôla.

Pendant une fraction de seconde, un visage fixa le sien. Hallucination, pensa-t-il. Cela ne pouvait pas être vrai !

Des cheveux couleur de blé mur, des yeux bleus comme les mers du sud. Aucune courbe du corps agile n'était cachée par sa simple robe de mousseline légère. De toute sa vie, il n'avait vu de fille aussi jolie.

Ni aussi étrange !

De son dos, de ses épaules, se détachaient des ailes. Des ailes, ruisselantes de lumière, la soutenaient dans le vide ! Elle était ailée !

Elle resta immobile un instant, cherchant des yeux son regard. Puis une touche de malice passa dans ses yeux bleus. Elle eut un geste vif — et Esterling fut déséquilibré par une brusque saccade imprimée à son harnais. Tombant toujours, il fit un tour sur lui-même et vit une deuxième fille, presque un sosie de la première, qui tenait son harnais à fusées.

Elle le lui avait arraché — et il tombait en chute libre sans rien pour ralentir son plongeon vers ce monde resplendissant !

La bouche sèche, la gorge serrée, il dégaîna son pistolet. Apparemment les filles ailées connaissaient la signification des armes. Celle qui tenait le harnais le lâcha, et avec des gestes d'une coordination parfaite, elles piquèrent vers Esterling. Handicapé comme il l'était par sa volumineuse combinaison et par le manque total de point d'appui, il n'avait aucune chance. Une main prit son poignet. Une autre main lui arracha l'arme. En vain, il combattit les Walkyries. Elles étaient dans leur élément, fortes, agiles, souples. Mais elles ne désiraient sans doute pas sa mort. Leurs bras l'entourèrent et leurs ailes conjuguées ralentirent sa chute.

La planète approchait. Elle tenait déjà la moitié du ciel. Le *Vulcain*, suivi d'une traînée de flammes, plongea en vrille et fut englouti par la luminescence bouillonnante.

Le monde devint concave, puis plat. La perspective changea. Sous lui, il reconnut un océan immense et agité. Sur cette mer resplendissante se trouvaient des îles, qui se balançaient au gré des vagues géantes comme de grands navires.

Sur les îles apparurent des villes, d'apparence fragile et dont l'architecture ne lui rappelait rien de ce qu'il connaissait. Certaines îles étaient petites, d'autres plus vastes. Mais toutes étaient pa-

reilles à des jardins constellés de tours et de minarets semblables à de monstrueux bijoux.

Les Hespérides, les jardins bienheureux ! Des océans de lumière vivante battaient leurs rivages. Les îles se mouvaient majestueusement sur la mer écumante, magnifiques épaves d'un monde oublié.

Esterling, prisonnier des Walkyries, fut entraîné vers l'une d'elles.

Les tours étaient presque cachées par une myriade de gracieuses formes évoluant avec aisance dans les airs. Le peuple ailé ! Et toutes n'étaient pas des femmes. Il y avait des hommes parmi elles, dont les ailes étaient plus fortes et plus sombres.

Des murs défilèrent devant les yeux d'Esterling. Il eut l'impression de tomber dans un puits. Après un instant de confusion, durant lequel il fut à moitié aveuglé par toutes ces ailes qui battaient autour de lui, les bras musclés le lâchèrent.

Ses pieds touchèrent le sol. Il se trouvait sur une petite plateforme en plastique bleu. Derrière lui, un couloir s'ouvrait dans le mur. A ses pieds, le puits continuait vers des profondeurs inconnues.

Les Walkyries prirent pied à côté de lui. Il sentit des doigts agiles manipuler son casque. Trop tard, il fit un geste pour les en empêcher. Le casque s'ouvrit, et l'air du nouveau monde emplit ses poumons.

Tout de suite, il comprit qu'il n'y avait pas de danger. L'air était pur, frais et doux ; il l'emplissait d'une allégresse grisante. Des yeux bleus le regardaient avec amusement.

— « *D'rn sa asth'neeso.* » Il ne comprenait pas le sens des paroles, mais le geste qui les accompagnait était suffisamment clair. Une Walkyrie replia ses ailes autour d'elle comme une cape et entra dans le couloir.

« *Iyan sa !* »

Esterling hésita puis entra à son tour, suivi de près par l'autre fille. Une tapisserie se souleva, et il se retrouva dans un appartement, visiblement une chambre à coucher. Les murs étaient transparents comme du verre.

Il se trouvait apparemment dans une des plus hautes tours. La ville s'étendait à ses pieds ; au-delà, une luxuriante forêt multicolore, puis la lumineuse effervescence de la mer. Les hommes ailés planaient et glissaient entre les tours.

La Walkyrie qu'Esterling avait vue la première s'approcha de lui. Elle murmura quelques syllabes liquides et chantantes ; sa compagne s'éclipsa. Puis, regardant Esterling avec un sourire dénué

de crainte, elle toucha sa combinaison et fit un geste interrogateur.

Sa voix rude et barbare résonna dans le silence. « Oui, je crois que je n'en ai plus besoin. » Il fut heureux d'ôter la lourde et encombrante combinaison.

La fille se toucha la poitrine. « Norahn, » répéta-t-elle, « Norahn. »

— « Norahn, » dit Esterling. (Son nom ? ) Il imita son geste. « Nils. »

Il y eut un bruit de bousculade derrière eux. Le rideau se souleva, et un groupe de Walkyries apparut, maintenant deux personnages qui se débattaient : Beale et Damon. En voyant Esterling, ils se calmèrent. Damon défit son casque.

— « Qu'est-ce qui se passe ? Elles vous ont désarmé aussi ? »

— « Doucement, » dit Esterling. « Elles ne nous veulent pas de mal. »

Damon émit un grognement et commença à ôter sa combinaison. Beale l'imita nerveusement. Les Walkyries les regardaient faire sans intervenir.

— « Norahn... » dit Esterling, sans savoir comment continuer. Elle lui sourit.

— « *Vanalsa inio,* » dit-elle en lui montrant la porte. Une Walkyrie arrivait, portant un grand panier chargé de fruits inconnus. Norahn choisit un globe écarlate et y mordit avant de le lui offrir.

Le goût était curieux, mais acidulé et agréable. Damon s'assit par terre et se mit à manger. Beale était plus prudent ; il reniflait chaque fruit avant d'y goûter, mais bientôt les trois hommes mangèrent de bon cœur. Cela changeait agréablement des rations. Ils ne remarquèrent même pas que les Walkyries avaient disparu, sauf Norahn.

Elle toucha la sphère rouge qu'Esterling mangeait et dit : « *Khar. Khar.* »

— « *Khar,* Norahn. »

La bouche pleine, Beale balbutia : « C'est bon signe. Elles prennent la peine de nous apprendre leur langue. Je n'arrive pas à y croire ! Toute une race d'êtres volants... »

— « *Khar,* Nils. *Khar.* »

Dans le monde des Walkyries, le temps n'existait pas. Les îles flottantes étaient portées par un courant qui faisait le tour du globe. Esterling n'apprit jamais de quoi était faite cette étrange mer. Ce n'était pas de l'eau, quoiqu'on pût s'y baigner. Les créatures ailées plongeaient même sous la surface et en revenaient

auréolées de gouttelettes resplendissantes. De la radioactivité, peut-être, ou une autre source d'énergie, une source inconnue qui faisait le caractère unique de la Planète Noire.

Lorsqu'il eut appris sa langue, Norahn lui expliqua que la planète était venue d'ailleurs. Il y avait très longtemps, elle tournait autour d'un autre soleil, à des années-lumière de là. C'était à l'âge de la science. La science était devenue inutile depuis, mais ses outils existaient encore.

(A cette évocation, un éclair traversa les yeux de Beale.)

— « C'était il y a trop longtemps. Nous n'avons pas de livres, pas de souvenirs. Je crois qu'il y eut une guerre ; notre peuple prit la fuite, propulsant la planète entière comme un vaisseau à travers l'espace. Il y a très longtemps aussi, nous avons visité les planètes du système ; nous y trouvâmes des êtres vivants, mais ils n'étaient pas intelligents. Nous avions peur que nos ennemis ne nous retrouvent et nous détruisent. Alors, nous avons construit cette négasphère. Les années passèrent, et les siècles, et les âges. Et nous changeâmes. »

Norahn déploya largement ses ailes. « La science est oubliée. Nous n'avons plus besoin d'elle. Nous volons. Nous *volons !* » Un éclair extatique traversa son regard. « C'est une décadence, peut-être, mais nous ne désirons rien de plus. Il y a fort longtemps qu'aucun d'entre nous n'est allé au-delà de la négasphère. En fait, c'est interdit. Une malédiction tombe sur ceux qui quittent ce monde. »

— « Une malédiction ? »

— « Je ne sais pas. Quelques-uns se sont aventurés au loin dans les vaisseaux, mais ils ne sont jamais revenus. La vie est belle. Nous avons des ailes, nous avons nos villes. Et lorsque nous dérivons vers les Ténèbres, nous émigrons. »

— « Je ne comprends pas, » dit Esterling. « Quelles ténèbres ? »

— « Vous le verrez bientôt. Les marées nous en approchent, et nous irons dans une autre île. Vous verrez... »

Une muraille noire et opaque, monstrueux amoncellement de nuages impénétrables traversés parfois d'éclairs rouges, apparut à l'horizon. L'île s'en approchait de plus en plus, et le peuple ailé s'apprêta au départ.

— « Nulle vie n'est possible dans les Ténèbres, » dit Norahn. « Les seules terres de ce monde sont nos îles flottantes ; elles suivent les courants, et la marée. Lorsqu'une île quitte le côté de Lumière, nous l'abandonnons jusqu'à ce qu'elle émerge de l'autre côté. »

— « Et les villes ? Il ne leur arrive rien ? »

— « Non. Nous retrouvons tout comme nous l'avons laissé. Nos sages disent que, dans les Ténèbres, il y a une radiation qui

détruit la vie. De même qu'ici la mer lumineuse dégage une radiation qui nous rend forts et nous donne des ailes. »

— « Comment... »

— « Je ne sais pas. Ce ne sont que des légendes. Qu'importe. Dans quelques heures, nous devons partir. Préparez-vous. »

L'étrange migration au-dessus de la mer éblouissante devait rester un souvenir inoubliable pour Esterling. Pareil à un nuage, le peuple ailé s'éleva, emportant les rares possessions qui lui étaient indispensables. Esterling était porté par deux Walkyries ; d'autres avaient pris Damon et Beale en charge. Leurs grandes ailes les portaient aisément. Derrière eux, la petite île fut avalée par les Ténèbres. En les regardant, Esterling resentit un frisson glacial. Son sang norvégien lui rappela de funestes souvenirs ; il pensa au nocturne Jotunheim où les Géants de Glace attendent l'heure d'attaquer les Aesirs...

La nouvelle île, quoique plus grande, était semblable à la première, et la vie continua sans changements.

Les trois Terriens prenaient peu part à cette vie ; le manque d'ailes les handicapaient. Le peuple ailé n'avait que peu de contacts avec les trois hommes, quoique Esterling fût moins éloigné d'eux que les autres. Il ne se plaignait pas ; il était heureux de les regarder et de parler avec Norahn... il aimait la voir planer au-dessus des eaux.

Norahn leur apprit qu'ils étaient prisonniers. « Si l'on peut dire. Notre monde est à vous, mais vous ne pouvez pas le quitter. Dans le passé, des vaisseaux venus de votre système sont venus s'abattre chez nous. Il y avait des survivants. Nous les avons bien traités mais ils n'ont pas vécu longtemps. Vous aussi vous resterez ici. »

— « Pourquoi ? » demanda Damon.

— « Parce que vous montreriez le chemin à ceux de votre race. Nous sommes heureux ; nous avons dépassé l'ère scientifique et nous ne désirons pas voir son retour. Nous sommes parfaitement adaptés à notre environnement, mais nous possédons de grandes sources d'énergie et nous savons qu'elles éveilleraient la convoitise des vôtres. Ce serait la mort de notre planète. Vous couvririez nos îles de machines immenses et laides. Et nous avons oublié l'art de la guerre. »

— « Vous devez avoir des armes ? » demanda Beale.

— « Peut-être, mais nous n'en avons pas besoin. Nous avons caché notre monde — c'est cela qui nous protège des invasions. Il y a des millénaires que notre science a atteint son apogée, puis

elle s'y est stabilisée. Tout ce dont nous avons besoin se trouve à notre portée, sans effort de notre part. »

— « Mais les machines... » insista Beale. « Elles ne se cassent donc jamais ? »

Norahn haussa ses ailes luisantes. « Elles sont si simples qu'un enfant pourrait les réparer. Nos légendes disent que nos savants travaillèrent jusqu'à ce qu'il n'y eut plus rien à inventer, et ensuite ils travaillèrent à simplifier. Même l'un de vous, qui n'avez jamais vu un générateur de nourriture ou un métier à *noyaï*, pourrait les réparer en quelques minutes. D'ailleurs, le besoin ne s'en fait presque jamais sentir. Non, ni les armes ni les inventions ne nous intéressent... la seule chose que nous aimions, c'est voler. » Ses ailes frémirent imperceptiblement. « L'immobilité me fatigue, même si c'est pour vous parler, Nils. A bientôt ! » Et elle plongea dans la lumière fraîche et nacrée.

— « Ils ont donc des vaisseaux spatiaux, » dit Beale avidement. « C'est évident ; autrement, Norahn n'aurait pas pris la peine de préciser que nous étions prisonniers. Nous arriverions sûrement à les faire marcher, mais il faudrait les trouver... »

— « Nous les trouverons, » dit Damon.

Puis l'incroyable arriva. Depuis un certain temps déjà, Esterling ressentait une curieuse sensation aux alentours des omoplates. Mais il ne se rendit compte de sa signification que le jour où, tandis qu'il se rasait, torse nu devant un miroir improvisé, il entendit Damon pousser un cri de surprise.

— « Hein ? » dit Esterling en examinant son menton. « Qu'est-ce qui se passe ? »

Au lieu de répondre, Damon appela Beale. Le savant arriva en se frottant les yeux.

— « Regardez le dos d'Esterling. Est-ce que vous croyez... »

— « Seigneur Dieu ! » s'exclama Beale. « Non, non, ne vous retournez pas. Laissez-moi regarder. »

— « Mais qu'est-ce que c'est ? » demanda Esterling en se tordant le cou pour voir.

— « Quelque chose pousse sur vos omoplates. Mais c'est impossible... *Norahn !* »

La svelte silhouette de la jeune fille apparut sur le balcon. « *Estan'ha ?* Oh ! » Elle s'élança avec légèreté. « Ne bougez pas, Nils. » Il sentit sa main fraîche sur son dos.

— « Des ailes, » dit-elle. « C'est bien ainsi qu'elles poussent. Elles se développent lentement, à partir des bourgeons. »

Damon ôta sa chemise et regarda son dos dans le miroir. « Curieux, » dit-il. « Je n'en ai pas. Et vous, Beale ? »

— « Inutile de regarder. Je sais que je n'ai pas de telles caractéristiques récessives dans mon hérédité. »

Esterling se tourna vers lui. « Que voulez-vous dire par là ? »

— « C'est évident, non ? Ce bracelet appartenait à votre arrière-grand-mère, n'est-ce pas ? »

— « Gudrun, oui. Mais... »

— « Que savez-vous sur elle ? »

— « Pas grand-chose. Il parait qu'elle était très jolie, blonde, les yeux bleus. Une sorte de mystère l'entourait. Elle ne vécut pas longtemps et légua le bracelet à son fils. »

— « Les voyages interplanétaires existaient déjà du temps de votre arrière grand-mère. Et Norahn nous a dit que quelques-uns de ses compatriotes étaient allés dans l'espace avec leurs vaisseaux. Et ils ne sont jamais revenus. L'origine de Gudrun est facile à deviner, vous ne croyez pas ? »

— « Elle... elle n'avait pas d'ailes. »

— « Elles ont pu être amputées. Elles sont apparemment une caractéristique récessive que vous avez héritée de votre arrière-grand-mère. »

Esterling tremblait légèrement. « Mais pourquoi se seraient-elles mises à pousser maintenant ? Pourquoi ne les avais-je pas en naissant ? »

— « Il y a sur cette planète certaines radiations qui n'existent nulle part ailleurs dans le système solaire. Vous êtes nés avec des bourgeons d'ailes sur vos omoplates, mais elles ne pouvaient se développer que dans des conditions favorables. Si vous n'étiez jamais venu ici, vous n'en auriez jamais eu. »

Norahn regarda Esterling avec un sourire de bonheur.

— « Bientôt, vous pourrez voler, Nils ! Je vous montrerai. »

Il se sentait comme un aveugle de naissance qui acquiert la vue, comme un paralytique qui marche pour la première fois. Le fait de pouvoir voler de ses propres ailes lui révéla des perspectives dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. Dès que les ailes eurent atteint leur plein développement, les muscles qui les supportaient prirent de la force. Il n'oublia jamais son premier vol. Celui-ci ne dura pas longtemps, mais ce sentiment d'absolue liberté, cette maîtrise soudaine du mouvement dans les trois dimensions, faisaient chanter son sang dans ses veines. C'était une ivresse sans pareille, plus forte que celle de n'importe quel alcool.

Et comme elle le lui avait promis, Norahn lui apprit tout. Il comprenait maintenant l'extase perpétuelle dans laquelle vivait le peuple ailé.

Il se sentait plus loin que jamais de l'humanité vulgaire. Il

était né pour avoir des ailes, né pour cette liberté sans entraves. Inexorablement, leur nouvelle île avançait vers les Ténèbres.

Le moment d'une nouvelle migration approchait. Les uns après les autres, les femmes et hommes ailés prenaient leur envol vers une nouvelle patrie. Beale et Damon refusèrent de les accompagner. Ils voulaient rester sur l'île quand elle entrerait dans les Ténèbres.

Norahn observait avec inquiétude les cieux de plus en plus menaçants. « C'est dangereux. Vous allez mourir. »

— « Il n'est pas certain que cette radiation nous nuise. Et nous aimerions savoir ce qui se trouve dans ces Ténèbres. Beale croit... »

— « Ne soyez pas idiot, » lui dit Esterling rudement. « Vous savez parfaitement que vous ne pouvez pas vivre là où eux ne le peuvent pas. Je ne peux évidemment pas vous empêcher de vous suicider, mais qu'espérez-vous y trouver ? »

Contrairement à toute logique, Beale et Damon restèrent sur leurs positions, tandis que les Ténèbres approchaient dangereusement. Les deux compagnes de Norahn devinrent de plus en plus inquiètes ; finalement, à moitié mortes de peur, elles partirent.

Esterling les regarda s'éloigner. « Bien, » dit-il à ses deux compagnons. « Peut-être Norahn et moi pourrons-nous vous porter. Mais c'est le moment de vous décider. Parce que nous, nous partons — et tout de suite. »

Damon capitula avec une soudaineté surprenante. « Bon, bon. Je vois qu'il n'y a rien d'autre à faire, puisque vous ne voulez pas approcher davantage des Ténèbres. »

— « Nous en sommes bien assez près comme ça. Tant pis pour votre curiosité, Beale. Norahn, pouvez-vous rappeler une ou deux de vos compagnes pour nous aider ? »

Elle secoua la tête. « Elles sont déjà trop loin. Mais je pourrai facilement porter le petit homme. »

— « Bien. Damon, montez sur mon dos. Oui, comme ça. Tenez-vous bien, on y va... »

Leurs ailes étaient puissantes. Beale était malingre, et Damon n'était pas non plus un géant. Esterling et Norahn gagnèrent rapidement de l'altitude.

Ils survolaient la mer, la mer étincelante. A l'horizon, une ligne noire indiquait l'endroit où se trouvaient les autres créatures ailées.

— « Ecoutez, » dit Damon à l'oreille d'Esterling. « Ils possèdent des fusées, n'est-ce pas ? »

— « Ils en avaient, du moins. »

— « Où sont-elles ? »

— « Sur des îles, bien sûr, mais sur aucune de celles où nous avons vécu. Je crois les avoir vues d'en haut. »

— « Moi aussi, je les ai vues lorsqu'elles nous ont emmenés visiter une autre île ; je crois savoir dans quelle direction elle se trouve. » Après un silence, Damon continua : « Ça vous plairait de partir d'ici ? »

— « C'est drôle, » dit Esterling, « je n'y avais jamais pensé. Je... je me plais, ici. »

— « Eh bien, moi pas. Si vous nous déposiez quelque part où on pourrait trouver un vaisseau ? »

— « Un des leurs ? Vous n'arriveriez même pas à le faire partir. Et où prendriez-vous le carburant ? »

— « Norhan nous a expliqué combien toutes leurs machines étaient simples. Quant au carburant, c'est un risque à courir, mais je parierais que tout est paré pour le départ. C'est ainsi que les choses se font, ici. »

— « Et vous reviendriez ici avec vos mercenaires ? Norahn a raison, Damon. Ce monde doit rester isolé du reste de l'univers. Ses habitants y sont heureux. »

— « Heureux ! » ricana Damon. « Hé, Beale ! »

Esterling vit le savant, qui se trouvait à une douzaine de mètres devant eux, faire un geste rapide ; un pistolet apparut dans sa main. Il posa le canon contre la tempe de Norahn. Au même moment, Nils sentit le contact du métal glacé contre sa nuque.

— « Pas de bêtises, sinon je tire. Et Beale en fera autant. »

Esterling devint blanc comme un linge. « Continuez, Norahn, » dit-il. « Ne vous inquiétez pas. Tout ira bien. »

— « Ouais, » renchérit Damon. « Continuez, mais pas dans la même direction. Vous allez nous mener aux vaisseaux, ou bien on vous fait sauter le crâne à tous deux. »

— « Où avez-vous trouvé ces armes ? »

— « Là où elles les avaient cachées. Il y a longtemps que je mijote ce petit plan. Mais il fallait vous trouver seuls, Norahn et vous... »

— « Oui, » dit Esterling. « Oui, je comprends. »

Le vol dura longtemps. Les muscles d'Esterling commençaient à devenir insupportablement douloureux lorsqu'une île apparut enfin dans le lointain.

Lorsqu'ils furent plus près, Damon s'écria : « Je vois les vaisseaux ! Et il n'y a personne. Je pense qu'ils se tiennent à l'écart de tout ce qui leur rappelle la science. Descendez... doucement. »

Obéissants, Esterling et Norahn se laissèrent glisser sur les pentes irisées des vents. Pareils à des torpilles, les astronefs étaient alignés sur un espace libre au centre de l'île.

Esterling eut un sifflement admiratif. « Ils doivent être rudement rapides ! »

Esterling atterrit en souplesse. Damon sauta de son dos, l'arme au poing, en attendant que Norahn et Beale arrivent.

— « Allez examiner le vaisseau, » dit-il au savant. « Je reste ici pour les surveiller. »

Le système de verrouillage était d'une simplicité enfantine. Beale disparut à l'intérieur. Après quelques minutes de silence angoissé, ils le virent ressortir, souriant.

— « J'avais raison. Les manœuvres sont extrêmement simples ; n'importe quel pilote saurait s'en servir et il y a le plein de carburant. Alors, Esterling, vous venez avec nous ? »

Le Norvégien regarda Norahn.

— « Non, » dit-il. « Je reste. »

Beale se mordit les lèvres. « Damon, il faudrait quand même ramener une preuve... »

— « Nous avons le vaisseau. »

— « Bien sûr, mais si nous revenons avec des hommes, il vaudrait mieux avoir le maximum d'informations sur ces créatures ailées ; elles ont peut-être des armes cachées et Norahn pourrait nous donner de précieux renseignements... »

— « Norahn ! » hurla Esterling. « Sauve-toi ! Vite ! » Son poing partit comme une flèche et fit voler en l'air le pistolet du capitaine. Des pas retentirent derrière lui et un objet dur s'écrasa sur son crâne avec une violence inouïe. Ses jambes cédèrent sous lui ; il ne sentit même pas le poing de Damon s'écraser contre son menton.

Il entendit le cri lointain de Norahn, puis le bruit mat d'un sas qu'on ferme, suivi par le hurlement féroce des fusées. L'air se déchira. Esterling poussa un gémissement et essaya en vain de se relever.

Un point noir diminuait à vue d'œil dans le ciel.

— « Norahn ! » dit-il d'une voix rauque. « Norahn... »

Péniblement, Esterling parvint à se redresser ; il était à demi aveuglé et pensait avoir le crâne fracturé. Mais il voyait un autre vaisseau derrière les arbres et il *fallait* aller jusque là.

Sans savoir comment, il y parvint. Il trébucha le long de couloirs étincelants et trouva un tableau de bord qui dansait devant ses yeux. Par la suite, il comprit que ses réflexes avaient accompli pour lui les manœuvres communes à tous les vaisseaux qui sillonnent l'espace. Il avait fermé le sas, s'était assis dans

le siège du pilote, avait réglé les instruments et avait tiré les manettes qu'il fallait, appuyé sur les boutons qu'il fallait...

Lorsqu'il reprit ses sens, l'espace semé d'étoiles emplissait l'écran devant lui. Il avait déjà passé la négasphère. Le monde de Norahn, le monde des Walkyries, s'était évanoui à jamais. Il se souvint de la malédiction qui, disait-on, tombait sur tous ceux qui quittaient ce monde.

Puis ce fut l'éternité. Esterling ne pouvait pas quitter les commandes. C'est à peine s'il osait détourner les yeux de l'écran. Une veine douloureuse ne cessait de battre contre son cerveau.

Damon se dirigeait vers le soleil. Esterling le suivait obstinément. Ils atteignirent l'orbite de Pluton.

Lentement, insensiblement, le vaisseau qu'il poursuivait grandit sur l'écran.

Esterling manipulait les commandes avec une imprudence dont il était à peine conscient. Et maintenant, le chasseur avait presque rejoint sa proie. Et maintenant... maintenant...

Il éperonna le vaisseau de Damon. L'impact fut d'une légèreté surprenante. Sans perdre de temps, il enfila une combinaison qu'il avait mise à portée de sa main.

Ce fut en la mettant qu'il s'aperçut pour la première fois de ce qui était arrivé à ses ailes. Les magnifiques ailes irisées qui l'avaient soutenu au-dessus des océans flamboyants du monde de Norahn étaient devenues molles et grisâtres.

Dans le vide, il se projeta vers l'autre vaisseau. Il ne se dirigea pas vers le sas d'entrée. Damon devait l'y attendre. Rampant le long de la coque, il gagna le sas de secours situé à l'avant. Il l'ouvrit.

Beale l'attendait.

D'un coup d'œil, Esterling s'assura que le sas était étanche et sa porte intérieure fermée. Il fallait être prudent : Norahn se trouvait dans le vaisseau.

Beale tira. La balle traversa la combinaison d'Esterling et le toucha à l'épaule, mais la blessure n'était pas profonde. Il boucla le trou de sa combinaison en faisant une sorte de tourniquet avec le plastique. De l'autre main, il ouvrit la porte extérieure du sas.

Beale ne portait pas de casque.

Il parvint à tirer encore une balle avant de s'écrouler, les poumons entièrement vidés. L'air qui s'échappait violemment l'entraîna vers le vide. Il s'accrocha aux vêtements d'Esterling, qui regarda sans émotion le visage aux yeux protubérants et à la langue gonflée, tordu en une grotesque et affreuse grimace.

Esterling le rejeta, referma le sas derrière lui et ouvrit la se-

conde porte qui menait à l'intérieur du vaisseau. Il put enlever son casque, car de l'air frais avait déjà remplacé les pertes. Après avoir ramassé le pistolet de Beale, il avança ; quelques pas le menèrent à une porte. Il l'ouvrit et vit Damon qui lui faisait face. Norahn, ligotée, était allongée dans un coin de la cabine de pilotage. Ses ailes... ses ailes aussi étaient flétries.

Damon fit feu. La balle toucha Esterling mais il s'en rendit à peine compte. Il avança d'un pas. Norahn pleurait tout doucement, comme un enfant qui a mal.

— « Pas un geste, » dit Damon. « Sinon... »

Il avança son arme dans un geste menaçant, le doigt crispé sur la détente. Esterling lança son pistolet de toutes ses forces sur le visage de l'autre et bondit en avant. Sa main droite immobilisa la main qui tenait le pistolet. Sa main gauche se referma sur une gorge noueuse.

Norahn pleurait amèrement, inconsolablement.

— « Je le tuai de mes propres mains, » me dit mon père. « Mais lui, il n'est mort qu'une fois. »

Au-dessous de nous, les lames se brisaient sur les rives du Fjord du Tonnerre. Le jour commençait à poindre. Freya, endormie sur l'épaule de Nils, commençait à s'agiter.

Je regardai l'étendue noire de la mer. « Tu n'as pas pu y retourner ? »

— « Non. Ces ailes ne repoussent jamais. Elles ne peuvent naître que sur la Planète Noire... et une fois qu'elles sont flétries... » Il eut un geste désespéré. « Norahn et moi étions prisonniers de la Terre. C'est cela la malédiction légendaire qui tombe sur ceux qui quittent la Planète Noire. Et... elle était née pour voler. »

Le disque du soleil apparut à l'horizon. Nils fixa les rayons aveuglants.

« Elle ne voulut pas que je l'y ramène. La Planète Noire est pour ceux qui ont des ailes. Alors, je l'ai emmenée avec moi, sur Terre, ici, Arn. Elle mourut en te donnant le jour. A peine un an... Nous eûmes des moments heureux, mais jamais sans mélange. La douceur était toujours mêlée d'amertume. Car nous avions su ce que c'était que de voler... »

Nils ôta le capuchon qui couvrait la tête du gerfaut. Freya lissa ses plumes et cligna plusieurs fois ses yeux dorés.

« Voler, » dit mon père. « Ne plus voler, c'est la mort. Norahn mit moins d'un an à mourir. Et, depuis plus de quarante ans, je suis enchaîné ici, avec mes souvenirs. Arn... » (il chercha quelque chose sous ses vêtements et me le glissa dans la main) « ceci

t'appartient dorénavant. Tu vas dans l'espace. Ton héritage se trouve là-haut, au-delà de l'orbite de Pluton, là où les îles du peuple ailé dérivent sur les océans de lumière du monde de Norahn. C'est ton monde, aussi. En toi est la semence... »

Il regarda le gerfaut. « Je ne trouve pas de mots pour te dire, Arn. Tu ne sauras que le jour où tu auras des ailes. Et alors... »

Nils Esterling se leva et libéra le gerfaut. Freya poussa un cri strident. Ses ailes battirent l'air et, décrivant des cercles, elle monta vers les vents.

Mon père me regarda songeusement passer le bracelet d'or à mon bras. Il se laissa retomber dans son siège, comme s'il était épuisé.

« Voilà, » me dit-il. « Je crois que c'est tout, et il est temps que tu partes... Au revoir ! »

Je le laissai. Il ne me regarda pas partir. Sur le sentier qui longe le Fjord du Tonnerre, je me retournai. Nils Esterling n'avait pas bougé. Ses yeux étaient levés sur Freya, qui tournait dans le ciel bleu et le clair matin.

La seconde fois que je me retournai, la falaise me cachait le château, et je ne vis qu'un ciel vide dans lequel Freya tournoyait, portée par ses ailes splendides.

*Titre original :* We guard the Black Planet !

**Publication originale : 1943**

**CATHERINE L. MOORE**

# La porte du temps

Pour Catherine Moore, cette nouvelle est l'adieu à une époque. Après son roman *La nuit du jugement* (1), c'est la toute dernière œuvre qu'elle écrivit dans le style flamboyant qui, depuis ses débuts en 1933 avec *Shambleau*, avait fait sa renommée. Par la suite, sa carrière se confond de plus en plus avec celle de Henry Kuttner, et les rares œuvres qu'elle signera de son seul nom n'auront plus rien de commun avec sa production de jeunesse. Statique et superbe, *La porte du temps* (parue en septembre 1943 dans *Famous Fantastic Mysteries*) est donc, pour la dernière fois, du pur Moore — c'est-à-dire un bijou dont les admirateurs de Northwest Smith et de Jirel of Joiry se délecteront.

En lentes enjambées silencieuses et pesantes, il avançait dans la galerie de son trésor. Les dépouilles de nombreux mondes s'amoncelaient autour de lui ; il avait pillé l'espace et le temps pour en emplir son palais. Les tuniques dont les plis moulaient somptueusement ses membres puissants ne le cédaient en rien aux richesses environnantes ; les motifs ornant leur vaporeux tissu n'avaient de signification que sur le monde lointain qui les avait créés, mais leur beauté avait une valeur universelle. Pourtant celui qui les portait était plus beau que la plus merveilleuse de ses possessions. Il en était conscient, avec une certitude heureuse enfouie au tréfonds de son cerveau.

Ses mouvements étaient harmonieux et beaux, à la fois souples et puissants, gracieux et lourds. Les tuniques précieuses s'ouvraient sur son corps magnifique. Il se caressa le flanc d'une main sensuelle, palpant au passage la texture subtile du tissu délicat. Ses yeux hautains étaient mi-clos ; des éclairs multicolores jaillissaient à travers les lourdes paupières. Les couleurs variables de ses yeux alternaient en permanence, toujours plus belles les unes que les autres.

Il se sentait agité. Il connaissait bien ce frémissement insatis-

(1) Récemment édité au Club du Livre d'Anticipation.

fait venu des abîmes de son esprit. Le moment approchait de plonger à nouveau dans une dangereuse aventure. Dans le passé, lorsqu'il avait commencé à amasser son trésor, la beauté lui avait suffi — mais plus maintenant. Il fallait aussi que le danger fût présent. Il était devenu capricieux et sans doute un peu décadent, car il avait vécu fort longtemps.

Oui, la capture de son nouveau trésor devait présenter un risque. Le danger devait s'égaler à la beauté et il lui faudrait vaincre l'un afin de s'approprier l'autre. A cette pensée, les rythmes puissants de son sang s'accélérèrent et de nouvelles couleurs filtrèrent dans ses yeux. Silencieusement, il se déplaçait sur les lames acérées qui formaient des motifs sur le sol.

Plus rien ne lui importait, sauf les objets que sa passion du beau lui avait fait réunir ici. Et même ceux-là ne lui étaient plus toujours un baume. Il leva les yeux sur un cadre enfoncé dans le mur, à l'extrémité de la galerie, là où son œil pouvait le contempler sous l'angle idéal. Il renfermait un groupe de trois organismes disposés d'une façon qui, jadis, lui procurait un plaisir sans mélange. Sur leur monde d'origine, ils avaient sans doute été vivants, peut-être même intelligents, mais il n'en avait cure. Il ne savait même plus si, sur ce monde, il existait des yeux pour voir la beauté ou des esprits pour l'apprécier. Seul avait compté le plaisir de les voir figés dans cette sempiternelle perfection.

Mais maintenant, ce plaisir était terni. Ses yeux virèrent d'un vert végétal à la froide pureté du vert émeraude. Il avait acquis ce trésor-là dans une sécurité parfaite, et cela lui gâtait son plaisir. Son insatisfaction s'accrut... Il était temps, plus que temps, de repartir en chasse.

Et là, sur un fond de velours, cette grande pierre ovale qui exhalait une lumière douce comme de la fumée et dont les teintes changeaient avec une langoureuse douceur. Jadis, sa vue seule suffisait à le conquérir. Il l'avait extraite du pavage d'une place, dans la capitale d'un monde à l'emplacement depuis longtemps oublié. Il ignorait si ses habitants l'avaient jugée précieuse, ou même s'ils avaient su en apprécier la beauté. Mais il avait à peine eu à se battre pour l'acquérir, ce qui dans son humeur actuelle lui retirait toute valeur.

Il pressa le pas, et les solides fondations de son palais frémirent imperceptiblement sous sa foulée lourde et majestueuse. D'un geste automatique, il continuait à caresser le voluptueux tissu, mais son esprit déjà se tournait vers l'avenir ; à la pensée du danger futur, ses yeux avaient pris une chaude couleur orange. Les narines frémissantes, les coins de la bouche tordus en une

grimace insolite, il s'avançait sur les lames ornementales qui crissaient faiblement sous le poids de ses pas.

Il dépassa la fontaine de feu coloré pour l'obtention de laquelle il avait saccagé une ville. Il écarta un rideau tissé de cristaux inamovibles que seule sa force prodigieuse avait su déplacer. A son toucher, ils émirent une pluie d'étincelles multicolores, mais il ne s'attarda pas à en observer la beauté.

Son esprit déjà se projetait dans cette salle ronde et ténébreuse, au centre de son palais, d'où il scrutait l'univers avant de s'élancer vers la proie qu'il s'était choisie. Lourd et majestueux, il avançait parmi ses trésors dédaignés, suivi par les pans flottants de ses tuniques.

Devant lui, caché dans l'obscurité, le grand écran circulaire l'attendait, porte ouverte sur le temps et l'espace. Ouverte aussi sur la beauté et le risque, sur tout ce qui donnait un prix à cette vie peut-être déjà trop longtemps supportée. Il fallait maintenant des mesures énergiques pour exciter ses sens blasés qui jadis avaient répondu allégrement au moindre stimulus. Un soupir souleva son énorme poitrine. Quelque part derrière cet écran, sur un monde dont jamais il n'avait foulé le sol, un trésor l'attendait, suffisamment beau pour tenter sa torpeur et suffisamment dangereux pour l'émousser durant quelques moments.

Il approcha ; l'écran s'illumina. Des ombres indécises bougèrent, des sons vagues emplirent la salle. Ses sens exacerbés triaient et rejetaient les sons et les formes ; ses yeux lumineux et ronds viraient vers un orange plus soutenu. Le mouvement des ombres s'accéléra. Quelque chose prenait forme. L'image acquit de la profondeur et devint nette, révélant un paysage désert écrasé par un ciel pourpre. Un bouquet de fleurs délicates se balançait dans cette lumière étrange. Il jeta un coup d'œil et fit une grimace. L'écran redevint noir.

Il fouilla de nouveau le vide, rejetant l'une après l'autre les scènes étranges qui se matérialisaient sur l'écran. Une ville ceinte de murailles transparentes et sculptées, un grand oiseau au plumage de lumière, une tapisserie brodée de scènes légendaires qui n'étaient d'aucun monde connu... aucune de ces visions ne retenait son regard. La lueur orange de ses yeux commençait à pâlir d'ennui.

Il s'attarda un moment devant l'image d'une grande et noire idole à la forme inconnue, aux membres ornés de bijoux lançant des flammes, et son pouls s'accéléra. Ces bijoux sur ses propres membres... jetant des flammes dans la pénombre des vestibules... c'était une pensée plaisante, mais il vit que l'idole s'élevait, seule,

sur un monde déserté. Une victoire aussi facile serait sans saveur. Il soupira de nouveau, et le défilé des images continua.

Ce fut un lointain scintillement de lumière dorée surgi du vide qui capta d'abord son regard, cri silencieux d'un monde dépourvu de nom. Paresseusement, l'image se structura. Il ignora les éclairs et les sifflements d'une machine inconnue, car deux silhouettes se matérialisaient devant elle. Il les observa, le corps soudain figé. Ses yeux se firent scrutateurs et reprirent leur profonde teinte orangée. Il retint sa respiration.

Les silhouettes avaient une forme inconnue de lui auparavant. Elles lui rappelaient un peu son propre corps, mais de façon grotesquement disproportionnée ; elles étaient minces et flexibles. Malgré cette différence, cependant, l'une d'elles était — il regarda plus attentivement encore — oui, elle était belle. Une vague d'intérêt filtra sous sa quiétude. Plus il regardait, plus la subtile beauté de cet organisme devenait manifeste. Ce n'était ni le flamboiement grossier des joyaux jeteurs de flammes ni celui de l'oiseau bariolé, mais un jeu de courbes souples et de douces couleurs allant de l'abricot et d'un blanc crémeux à un chaleureux rouge orangé. Des replis bleus et verts se déployaient — sans doute des vêtements de quelque sorte. Il se demanda si cet être serait assez intelligent pour savoir se défendre, ou si son congénère, courbé au-dessus du mécanisme dont il faisait jaillir des éclairs, interviendrait s'il venait enlever son semblable.

Il se pencha plus près de l'écran, le souffle accéléré, les yeux parcourus d'une première lueur rouge annonciatrice d'intérêt. Oui, c'était là un adorable objet, un trophée succulent digne de son trésor. Brièvement, il pensa à un cadre assez subtilement ornementé pour mettre en valeur les courbes délicates de la créature et rehausser son coloris raffiné. Une prise certainement intéressante — si du moins il y avait à courir un danger suffisant pour la valoriser...

Les deux mains appuyées contre les bords de l'écran, il se pencha sur lui, regardant avec des yeux devenus d'un dangereux écarlate le mécanisme d'où sortaient des éclairs... Sans doute une arme. Si ces créatures étaient intelligentes, il serait amusant de tester leurs esprits, afin de mettre à l'épreuve l'efficacité de leurs armes.

Il les observa encore un moment, puis, le souffle court, avança ses puissantes épaules. D'un geste, il rejeta l'encombrant vêtement et, avec un rire sortant du fond de la gorge, il s'élança avec souplesse jusqu'à la porte ouverte de l'écran. Nu et sans armes, les yeux écarlates et flamboyants, il allait vers le danger qui donne son prix à la vie, vers la beauté cachée derrière le danger.

Des ténèbres tournoyèrent autour de lui. Il s'élança dans un infini non-dimensionnel, le long du couloir qu'il avait construit.

La jeune fille assise sur un banc de métal croisa ses longues jambes, faisant virevolter sa robe pailletée.

— « Il y en a encore pour longtemps, Paul ? »

L'homme se tourna vers elle et lui sourit.

— « Cinq minutes. Détourne les yeux, j'essaie de nouveau. » Il rabattit le masque protecteur sur son visage. Avec un soupir, la jeune fille se détourna comme il le lui avait demandé.

Les parois et le plafond du laboratoire étaient d'un métal mat qui reflétait faiblement la corolle bleu-vert de sa robe. Elle leva son bras nu pour toucher ses cheveux et vit aussi le reflet pâle et trouble de sa complexe coiffure argent et cendre.

Le choc imperceptible du métal bien huilé lui apprit qu'un levier avait été abaissé, et presque aussitôt la pièce s'emplit d'une vive lueur dorée, pareille à la lumière du soleil brisée en mille fragments. Durant de longues secondes, les murs vibrèrent de lumière et de bruit. Puis le sifflement diminua et la lumière s'estompa. Une odeur de métal surchauffé flotta dans l'air.

L'homme poussa un long soupir de satisfaction et leva les deux mains pour retirer son masque. A travers le verre épais, elle l'entendit prononcer :

— « Voilà qui est fait. Maintenant, nous pouvons... »

Il n'acheva pas sa phrase, et le casque resta sur ses épaules. Son regard ne pouvait se détacher du mur auquel ils faisaient face. D'un geste lent et machinal, il repoussa le verre qui gênait sa vision, comme s'il le rendait responsable de ce qui se passait. Au-dessus des moteurs qui faisaient tourner la machine, une ombre s'étendait sur le mur. Un grand cercle d'ombre...

Le cercle devint d'une obscurité totale, comme si la nuit avait envahi ce pan de mur au beau milieu du jour — une nuit plus noire, qu'on n'en voit jamais sur terre. La nuit du vide et des espaces sans fond qui séparent les étoiles. Et désormais, ce n'était plus une ombre, mais une fenêtre ouverte sur la nuit, et la nuit pénétrait à flots...

Pareilles à une épaisse fumée, les ténèbres coulaient vers eux, assombrissant le métal étincelant, ternissant les cheveux pâles de la jeune fille et ses épaules luisantes, obscurcissant son corps et ses vêtements. L'homme ne la regardait plus qu'à travers les voiles d'un crépuscule grandissant.

Il se décida enfin à faire un geste, comme pour écarter vainement le rideau nocturne.

— « Alanna... » dit-il faiblement. « Que se passe-t-il ? Je... je n'y vois plus clair... »

Il l'entendit gémir plaintivement ; elle porta les mains à ses yeux, comme si elle se croyait subitement devenue aveugle. Il se sentit envahi d'un vertige qui l'empêchait de parler ou de se mouvoir. Il pensa que ce devait être le trou noir qui précède une syncope, et son esprit obéissant fit basculer le sol, comme si la cécité et le malaise ne tenaient qu'à lui, sans être le fruit d'une force externe.

Avant qu'ils puissent se ressaisir, tandis que leurs esprits essayaient désespérément de fournir une explication au phénomène, l'obscurité devint totale ; le laboratoire en fut inondé ; et leurs yeux leur furent inutiles.

Lorsqu'il sentit le plancher vaciller, il se crut durant un insondable moment abusé à nouveau par ses sens. Le sol tremblait, comme si des pas lourds approchaient. Personne pourtant ne se trouvait ici en dehors d'eux. Quels pas venant du néant auraient ainsi pu faire trembler les murs... ?

Le souffle haletant d'Alanna s'entendait nettement dans le silence. Sans terreur encore, mais avec surprise, elle demanda « Paul... Non... Paul... »

Ce fut alors qu'il entendit le début de son hurlement. Le début seulement car, curieusement, il n'en entendit jamais la fin. L'espace d'une seconde, son cri déchirant, sorti d'une gorge dilatée de terreur, envahit la pièce, puis le son diminua et s'évanouit dans des infinis, tandis que l'écho en persistait encore dans le laboratoire. La vitesse incroyable à laquelle le son s'était éloigné mettait la touche finale à ce cauchemar. Il n'y croyait pas.

Les ténèbres se dissipaient déjà. Se frottant les yeux, se demandant encore si ce n'était pas là quelque aberration de ses sens, il dit : « Alanna... j'ai cru... »

Mais le demi-jour qui l'entourait ne lui révéla qu'un laboratoire vide.

Il n'aurait su dire combien de temps s'écoula entre ce moment et celui où il se tourna face au mur où se trouvait toujours le cercle d'ombre. Dans l'intervalle, il devait y avoir eu une période de recherche frénétique, d'hystérie et d'incrédulité. Mais maintenant, face à ce cercle d'ombre qui happait encore les derniers lambeaux d'obscurité flottant dans la pièce, il cessa de s'interroger, ou de douter.

Alanna avait disparu. C'était impossible, mais Quelque Chose avait surgi de ces ténèbres à pas lourds et silencieux et l'avait saisie au moment où elle disait : « Paul... » croyant que c'était

lui. Et comme elle commençait à hurler, Cela s'était évanoui dans des distances infinies, en emportant la jeune femme.

Il n'avait pas le temps de réfléchir à l'impossibilité de l'événement. Il n'avait que le temps de se rendre compte que rien ne s'était dirigé vers la porte, que ce grand cercle sur le mur en face était donc... une entrée ?... d'où quelque chose était sorti et par laquelle ce quelque chose avait de nouveau pénétré — avec Alanna...

Et cette entrée se refermait.

Il fit un pas en avant, devançant son lent raisonnement, et trébucha sur l'instrument qu'il avait testé juste avant que la folie s'empare des alentours. Sa vue et son contact lui redonnèrent confiance, le ramenant un peu à la réalité qui échappait à son emprise, car c'était une arme, et il n'était donc pas entièrement démuni. Un instant, il se demanda si la moindre arme pouvait être utile contre Ce qui avait filtré hors de ces ténèbres inconcevables, silencieusement mais ébranlant les murs jusqu'aux fondations...

Mais l'arme était lourde. Et il n'était pas certain qu'elle fonctionnerait trop loin de la machine-mère. D'une main qui tremblait, il saisit les poignées. Il eut du mal à la soulever, puis revint vers le grand cercle d'ombre qui buvait le reste de crépuscule et pâlissait déjà visiblement. S'il voulait suivre Alanna et surprendre Cela qui l'avait enlevée, il devait faire vite...

Un coup d'œil sur le levier de la machine-mère pour voir si elle fonctionnait à pleine puissance — car l'arme, si elle fonctionnait, tirait son pouvoir de cette source seule — un dernier regard incrédule sur le monde réel, pour s'assurer qu'Alanna avait vraiment disparu...

L'arc inférieur du cercle était le seuil des ténèbres. Il ne pensait pas pouvoir le franchir, mais sa main incertaine pénétra le mur plat et solide, et il fit un pas en avant, puis un deuxième, pliant sous le poids de la caisse qu'il portait...

Dès lors, toute lumière et tout son disparurent. Il n'y avait plus qu'un tourbillon forcené qui l'emportait dans des abîmes de ténèbres. Il tournoya interminablement, tournoya pendant des éons insondables qui passèrent en un éclair. Et puis...

— « Paul ! Oh, Paul ! »

Il tournoyait encore, debout au centre d'une salle ronde aux murs couverts de dessins qui flottaient devant ses yeux. Il ne pouvait se fier à aucun de ses sens ; il avait été trop ébranlé, trop... dans l'obscurité il crut voir Alanna ; ses cheveux pâles retombant sur ses épaules brillantes, le visage crispé de terreur et de stupéfaction.

« Paul ! Paul ! réponds-moi ! Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé ? »

Incapable de parler, il ne pouvait que secouer la tête et s'accrocher par instinct au poids qu'il tenait de la main droite. Alanna croisa les bras et étreignit de ses mains ses épaules nues, et sa peau crémeuse devenait plus pâle là où les doigts s'y enfonçaient. Ses dents claquaient, mais non de froid.

« Comment sommes-nous venus ici ? » dit-elle. « Comment sommes-nous venus ici, Paul ? Il faut revenir, n'est-ce pas ? Que nous est-il arrivé ? » Elle parlait d'une façon désordonnée, comme si le sens des mots lui importait moins que le simple son rassurant de sa voix. « Regarde derrière toi, Paul. Nous sommes sortis de... là. »

Il se retourna. Un grand miroir circulaire s'encastrait dans le mur, mais c'était un miroir inversé qui reflétait, non l'endroit où ils se trouvaient, mais le laboratoire qu'ils venaient de quitter. L'image était plus claire qu'une photo. Les murs du laboratoire brillaient ; il vit les batteries et les cadrans, et le levier abaissé qui signifiait que l'arme qu'il portait était — peut-être — mortelle. Mortelle ? Une arme dans un rêve ? Etait-il même certain que ce Quelque Chose qui résidait ici fût leur ennemi ?

Tout ceci était ridicule. Rien ne prouvait que leur présence ici fût réelle. En fait, ils se trouvaient certainement encore dans le laboratoire et partageaient tous deux le même rêve insensé. Il eût été dangereux d'accorder la moindre créance à ce phénomène. Car si on acceptait, même implicitement, qu'une telle chose pût être véritable, alors peut-être... l'acceptation pouvait-elle la faire entrer dans la réalité ?

Il posa son arme et massa son bras endolori. Il regarda autour de lui avec hébétude. Il lui était encore difficile de trouver ses mots.

— « Cette chose, Alanna... Qu'est-ce que c'est ? Comment es-tu... ? »

Elle enfonça plus fort ses ongles dans ses épaules et un nouveau frisson la parcourut. Les paillettes de sa robe jetaient de froids éclairs bleus et verts à chacun de ses gestes. Sa voix aussi tremblait ; son esprit même semblait trembler derrière ses yeux qui avaient perdu tout éclat. Mais elle parla, et ses mots firent écho aux pensées de Paul.

— « Je rêve tout cela, tu sais. » Sa voix paraissait venir de très loin. « Tout ceci n'est pas réel. Mais... *quelque chose* m'a prise dans ses bras et m'a emmenée ici. » Elle fit un mouvement de tête vers le miroir. « Et tout s'est mis à tourner, et puis... » Un nouveau frisson la fit se courber en deux. « Je ne sais plus... »

— « L'as-tu vu ? »

Elle secoua la tête. « Peut-être. Je n'en suis pas certaine. J'éprouvais un tel vertige... Je pense qu'il est parti par cette porte.

Tu crois que c'est bien une porte, dis ? » Elle eut un petit rire proche de l'hystérie. « J'ai... senti ses pas s'éloigner. »

— « Mais qu'est-ce que c'était ? A quoi cela ressemblait-il ? »

— « Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas, Paul. »

Il tut les questions qu'il brûlait de poser. Bien des choses étaient étranges ici, dans ce rêve. Ces motifs décoratifs sur le mur, par exemple. Pour la première fois, il crut comprendre ce que c'est que regarder une chose en ignorant totalement sa signification. Les frissons dont Alanna était agitée spasmodiquement prouvaient que le choc avait dû protéger son esprit contre la conscience de ce qui lui était arrivé. Elle dit :

— « Pourquoi ne revenons-nous pas, Paul ? » Ses yeux se fixèrent sur l'image du laboratoire. C'était une question enfantine ; son esprit rejetait tout ce qui n'avait pas trait à l'essentiel de la situation immédiate. Il ne put lui répondre. Sa première impulsion était de lui dire : « Attends... Dans une minute, nous nous réveillerons. » Mais s'il n'en était pas ainsi ? S'ils étaient vraiment pris au piège ? Si la Chose revenait ? D'une voix épaisse, il dit :

— « Bien sûr, Alanna, c'est un rêve. Mais tant qu'il dure, nous devons agir comme s'il était réel. Je ne le veux pas... » En fait, il avait peur. « Mais il le faut. Retourner ne nous servira à rien tant que nous serons dans le rêve. *Cela* nous poursuivrait là-bas. »

L'être les suivrait le long des couloirs du rêve et les ramènerait ici ; après tout, il y a des gens qui meurent dans leur sommeil — dans leurs rêves, pensa-t-il.

Il toucha du pied l'arme massive, pensant silencieusement : « Cela nous aidera peut-être, même si rien d'autre ne le peut. Et si rien ne le peut... il sera vain d'essayer de fuir. » Il regarda la haute ouverture biscornue qui devait mener à d'autres parties de cet édifice inimaginable créé par leur rêve. L'Etre était donc parti par là... Peut-être devraient-ils le suivre. Peut-être leur unique chance de s'évader de ce cauchemar était-elle d'agir hardiment en le suivant avec leur arme alors qu'il ne s'y attendait pas. Sans doute ignorait-il la présence de Paul. Il avait laissé Alanna seule dans la salle ronde, sans penser qu'à son retour celle-ci aurait un défenseur à ses côtés, et un défenseur armé...

Etait-il vraiment armé, d'ailleurs ? Il eut un sourire sceptique.

Il hésita à essayer l'arme. Peut-être le regard de cette Chose étrangère était-il en ce moment même fixé sur lui, et il ne voulait pas l'informer qu'il était détenteur de cette arme. L'élément de surprise était important. Tout doucement, il appuya sur la détente de la lentille d'où des éclairs étaient sortis dans le lointain univers

normal de son laboratoire. Fonctionnerait-elle ? Dans un rêve ? Un long moment passa sans résultat. Puis il sentit le tube frémir légèrement sous sa paume. Il n'osait pas appuyer plus fort. Il y avait donc de l'énergie, mais combien ? Suffisamment ? C'était impossible à dire. Sans doute, oui, sans doute n'aurait-il jamais besoin de le savoir. Et pourtant...

— « Alanna, » dit-il. « Je crois que nous devrions explorer un peu l'endroit où nous sommes. Il est inutile d'attendre les bras croisés que cet être revienne. Il est peut-être parfaitement amical, tu sais. Mais j'aimerais voir ce qu'il y a par là. »

— « Nous allons nous réveiller dans une minute, » dit-elle en claquant des dents. « Mais ça va bien, tu sais. Je suis juste... un peu nerveuse. » Elle semblait s'arracher un peu à sa stupeur. Peut-être la perspective de passer à l'action, fût-elle aussi irréfléchie et peut-être dangereuse, valait-elle mieux que de rester dans cette inactivité. Il souleva la lourde arme et reprit confiance.

— « Mais non, Paul c'est impossible ! Je ne te l'avais pas dit. J'ai essayé d'aller par là avant que tu arrives. Il y a un long couloir, mais le plancher est couvert de couteaux. Ils forment une sorte de dessin. Des spirales coupantes, des lames... Tiens, regarde. » Elle souleva légèrement sa jupe étincelante et lui montra un de ses pieds. Il put voir les lacérations récentes de la semelle de cuir. Il eut un instant de découragement, puis :

— « Viens, allons voir quand même. Viens. »

Le large couloir disparaissait dans des lointains pourpres, et d'innombrables arches gothiques se fondaient les unes dans les autres. Il y avait des *choses* sur les murs. Comme les dessins de la salle ronde, la plupart étaient trop inconcevables pour retenir vraiment le regard. L'œil les percevait mais le cerveau n'en tirait aucune conclusion. Néanmoins, l'ensemble rappelait vaguement une salle de musée.

Près de la porte, il vit un grand cadre vide, d'environ deux mètres de long, suffisamment profond pour qu'un homme pût s'y allonger. L'intérieur et les bords étaient couverts de complexes motifs géométriques entrelacés, aux couleurs exactement semblables à celles de la robe d'Alanna. Des filets d'argent, couleur des cheveux d'Alanna, s'y mêlaient en de délicates circonvolutions.

— « On dirait un cercueil, » dit Alanna en passant. Une pensée affreuse traversa l'esprit de Paul. Il la repoussa le plus vite possible tout au fond de son esprit, mais il regrettait de moins en moins d'avoir emporté son arme.

La galerie resplendissait, devant eux, de mille étrangetés.

Leur nombre était si grand qu'on ne pouvait les distinguer clairement, mais la décoration de lames affutées du sol était d'une netteté parfaite. Son esprit vacilla à la pensée de l'incroyable aliénation que supposait le choix de tels ornements pour un endroit destiné à marcher — même en rêve. Il se souvint des pas qui avaient lourdement ébranlé son laboratoire. Ici, dans le rêve, ils devaient parcourir cette surface tranchante.

Mais comment ?

Les spirales formaient de longs méandres entrelacés. Après les avoir contemplées un moment, il dit : « Je crois que nous pouvons essayer, Alanna. Il y a suffisamment d'espace entre les lames, si nous faisons très attention. » Mais si jamais ils étaient obligés de courir... « Il faut prendre ce risque, » dit-il à voix haute, admettant ainsi pour la première fois que le rêve contenait un élément d'inéluctabilité et de danger.

Tenant l'arme fermement, il fit délibérément un premier pas dans l'intervalle entre deux spirales d'acier. Alanna le suivit d'un pas mal assuré, s'accrochant à sa manche pour garder son équilibre.

Le silence — rien que d'énormes et creuses cavités de silence, tout autour d'eux. Ils avançaient lentement, guettant de leurs yeux écarquillés le moindre signe de danger, les oreilles presque douloureuses à force de guetter la sourde vibration qui annoncerait l'approche des grands pas pesants. Mais Ce qui leur avait ouvert la porte avait disparu, les laissant seuls aux prises avec leur imagination.

Paul portait dans sa main libre la lentille de son arme, appuyant imperceptiblement sur la détente afin d'en sentir la pulsation battre contre sa main. Seule cette certitude d'un contact entre son lointain laboratoire et ces salles de rêve lui permettait de continuer de progresser sur cette mosaïque de rasoirs.

Ils passèrent nombre d'étranges merveilles. Tombant en mille plis du haut plafond, un immense rideau transparent se révélait aussi immuable que du fer. Ils se glissèrent par le petit triangle qui bâillait au bas du rideau, et une pluie d'étincelles inoffensives s'en détacha lorsqu'ils le frôlèrent au passage. Ils virent une fontaine qui projetait des flots de flammes silencieuses. Sur les murs, dans de profonds cadres, se trouvaient des objets inconnus, aux formes indécises, à la fonction indéterminée. C'était surtout cette étrangeté absolue qui inquiétait Paul. Dans les rêves, on revoit des échos du passé, des peurs, des désirs, des souvenirs... Mais comment pouvait-on rêver des choses pareilles ? Dans quel passé humain se trouvaient enfouis de tels souvenirs ?

Ils longèrent une grande pierre ovale sertie dans le plancher ; des motifs de métal ornaient sa surface mouvante, et sa vue leur

donna le vertige — un vertige dangereux, puisqu'une chute les projetterait inévitablement sur la mosaïque aiguisée. Une autre fois, ils côtoyèrent devant une chose indescriptible suspendue devant un fond de velours noir, si belle qu'ils en eurent les larmes aux yeux, mais son insupportable beauté était trop éloignée de toute expérience humaine pour laisser une image dans leur esprit. Seul demeurait le choc émotionnel, le souvenir d'une merveille trop exquise pour que l'esprit pût l'appréhender. Paul comprit alors que cela ne pouvait pas venir du passé humain, que ce ne pouvait donc être un rêve.

Ils distinguaient tout cela avec la clarté et la précison que la peur communique aux sens, mais aussi avec une sensation d'irréalité qui décroissait à mesure qu'ils avançaient. Une question terrible s'imposait à Paul. Etait-ce bien, après tout, un rêve ? N'était-ce pas plutôt les dédales d'une réalité étrangère dans laquelle ils avaient pénétré ? Et ce cadre vu près de la porte — ce cercueil paré des couleurs d'Alanna... Au fond de lui-même, il savait à quoi ce cadre était destiné. Il devinait qu'il traversait un musée regorgant de trésors et commençait à comprendre pourquoi Alanna y avait été entraînée. Même dans un rêve aussi fou, cela semblait impensable, et pourtant...

— « Paul, regarde. » Alanna s'était approchée d'un cadre d'acier bleu qui ne contenait apparemment rien d'autre qu'une rosée mauve et frémissante. Elle y plongea les bras et son visage s'anima — elle n'avait donc aucun soupçon en ce qui concernait cet autre cadre, là-bas, et ne se doutait pas que, de ce rêve, ils ne s'éveilleraient peut-être jamais...

— « Regarde. On dirait qu'il n'y a rien, mais quand on touche, on dirait des plumes. Crois-tu... ? »

— « N'essaie pas de faire des suppositions, » lui dit-il presque rudement. « Tout cela ne signifie rien. »

— « Mais certaines de ces choses sont si belles, Paul. Regarde cette tempête de neige, là-bas entre les piliers. »

Il regarda. A quelque distance, un nuage de flocons tourbillonnants était suspendu comme un voile immobile dans la galerie. Peut-être étaient-ils brodés sur un tissu trop fin pour que l'œil pût le percevoir. Soudain, il crut les voir frémir. Frémir puis se calmer. Frémir, encore et à nouveau se calmer... comme si... comme si...

« *Paul !* »

Tout s'immobilisa. Il n'avait pas attendu le murmure alarmé d'Alanna pour regarder et prêter l'oreille, tendu à se rompre, étouffant les battements de son cœur... oui, le rideau de neige était agité d'un frémissement rythmé. Et déjà le plancher vibrait selon le même rythme. Au loin, des secousses...

*Cela*, pensa-t-il, *c'est réel.*

Depuis quelques minutes déjà, il savait que ce n'était pas un rêve. Englobé dans cette réalité impossible, il entendait l'Ennemi approcher à pas silencieux et pesants, sans pouvoir rien faire d'autre que d'attendre. Rien du tout. L'Ennemi voulait Alanna, et Paul savait dans quel but. Il ne s'intéresserait pas à lui et le repousserait comme de la fumée, avançant de son pas de titan pour saisir Alanna... à moins que son arme puisse l'arrêter. Son cœur battait douloureusement au rythme des pas qui approchaient.

— « Alanna, » dit-il d'une voix qui tremblait imperceptiblement, « cache-toi derrière ce pilier. Ne fais pas le moindre bruit. Et si je te le dis, *cours !* »

Lui-même se mit derrière un autre pilier, le bras droit endolori par le lourd fardeau, la main gauche sentant la palpitation rassurante de la lentille, prête à déchaîner... Oui, il pensait que l'arme fonctionnerait.

On n'entendait toujours pas le bruit des pas. Seules les vibrations puissantes qui ébranlaient le plancher signalaient l'approche de la Chose. Le pilier lui-même tremblait maintenant, et la tempête de neige se convulsait chaque fois que le pas pesant touchait les lames effilées du plancher.

Il éprouva un instant de panique au cours duquel il regretta être venu au-devant de l'Etre, au lieu de rester dans la salle au miroir — au lieu de fuir dans les ténèbres vertigineuses par lesquelles ils étaient venus. Il tenait la lentille palpitante comme une gorge contre la paume de sa main, prêt à déchaîner les éclairs contre... quoi ?

La Chose était toute proche maintenant. Il percevait déjà un mouvement derrière le voile de neige...

La neige tourbillonnait sur les puissantes épaules et voilait la tête énorme. Paul ne put pas voir clairement ce qui se tenait là, grotesque et terrible, les yeux emplis de lueurs écarlates. Il ne vit que ces yeux, et la masse majestueuse de la créature, puis, d'elle-même sa main se referma sur la pulsation riche de violence contenue.

Pendant un interminable moment, rien ne se passa. Il était tellement stupéfait par l'immensité de l'Ennemi qu'il ne fut pas même effrayé par la faillite de son arme. Une crainte majestueuse oblitérait en lui toute pensée. Lorsque la lumière dorée explosa en sifflant dans sa main, éclaboussant la galerie d'une lumière insoutenable, il fut presque surpris.

Le soulagement vint comme une faiblesse subite envahissant tous les membres, et il dirigea le flux mortel contre l'Ennemi.

L'air hurlait sur son passage et les piliers furent noircis par les puissants fouets de lumière. A moitié aveuglé par ces éclats, il s'efforça de maintenir le flux d'éclairs dans la bonne direction. Une puissante odeur de métal rougi et de pierre surchauffée emplissait l'air, et il perçut le fracas retentissant d'une colonne qui s'écroulait, sectionnée à la base par le jet de feu. Une lueur d'espoir se fit jour en son esprit.

Les gémissements d'Alanna lui apprirent que quelque chose allait mal. Il pensa enfin à rabattre la visière du masque qu'il n'avait pas quitté, et le flot de lumière cessa de l'aveugler. A travers les longs jets de lumière convulsée, il vit. Il vit les piliers s'écrouler et les ornements d'acier bleuir et fondre. Mais, entre les piliers désagrégés, l'Etre était toujours là...

Debout dans le bain de feu, dans les flammes qui battaient contre sa poitrine et coulaient sur ses épaules comme de l'eau, il était là, invulnérable, redoutable dans sa puissance.

Ses yeux passèrent du cramoisi à un pourpre vénéneux. Il avança d'un pas puissant, écartant d'un geste rapide les éclairs qui montaient vers son visage, puis avança le bras...

— « Alanna, » dit l'homme d'une voix calme et grave qui contrastait avec le hurlement aigu des flammes. « Alanna... retourne là-bas. Je le retarderai autant que je le peux. Cours, Alanna... »

Il ne se retourna pas pour voir si elle lui obéissait. Il ne pouvait pas se détourner de la tâche désespérée qui l'attendait : retarder cet Etre, ne fût-ce que de soixante secondes, de trente secondes, du temps d'une respiration. Après cela... il n'osait penser à ce qui arriverait. Peut-être ne serait-ce pas la mort, mais une chose plus étrange et inconcevable. Il savait que sa résistance était sans espoir, inutile, mais il savait aussi qu'il devait lutter tant qu'il en avait la force.

Entre lui et la Créature, le corridor devenait plus étroit. Les éclairs avaient déjà attaqué une paroi. Il dirigea le flux puissant directement sur les pierres noircies, négligeant le colosse qui avançait vers lui. Le mortier s'effritait et les solives se tordaient dans cette terrible chaleur.

Les blocs formant la muraille gémirent et grincèrent en s'écrasant les uns contre les autres. Avec une lenteur incroyable, elle s'inclina puis, non moins lentement, s'écroula. Un nuage de poudre de pierre cacha l'écroulement du reste de la galerie. Le hurlement du métal contre la pierre couvrait le fracas de la chute et le sifflement des éclairs. Au loin, une nouvelle muraille commença à gémir.

Un instant, l'homme demeura paralysé, étourdi par l'espoir d'avoir peut-être, enfin arrêté l'Ennemi. Il osait à peine regarder de peur de voir son espoir détrompé. L'espoir et le désespoir se

mêlèrent dans son esprit lorsqu'il vit la masse de pierre et de fer frémir puis résister un moment — mais seulement un moment.

La poussière, les blocs de pierre et les traverses d'acier retombèrent des gigantesques épaules, tandis que l'Etre se levait sous l'arche ruinée. Des éclairs brisés jouèrent sur son visage, sifflant, et hurlant en vain. Il les ignora. Secouant les derniers débris qui le couvraient, il s'avança, les yeux pourpres de rage, ses grandes mains tendues en avant.

L'arme était donc impuissante. Paul relâcha sa pression sur la détente et entendit le hurlement mourir tandis que les longs rubans de lumière pâlissaient. Un instinct immémorial venu de ses lointains ancêtres qui se battaient les mains nues lui fit jeter de toutes ses forces sa lourde machine inutile contre le visage de l'Ennemi.

Il la lança aveuglément et, du même mouvement, fit volte-face et s'enfuit. S'il pouvait trouver un rythme lui permettant de tomber à chaque enjambée dans les vides entre les pointes aiguisées, il parviendrait peut-être jusqu'à la salle ronde. Il n'y avait de refuge nulle part ici, mais un instinct irraisonné le poussait à revenir au lieu d'où il était sorti.

Devant lui, un volètement de paillettes bleues et vertes lui apprit qu'Alanna l'avait précédé, et qu'elle courait en évoluant miraculeusement entre les lames tranchantes. Il ne pouvait lever les yeux dans sa direction de peur de perdre son précaire équilibre entre les spirales et les boucles entremêlées. Derrière lui, de grands pas faisaient retentir la galerie.

Les événements qui suivirent furent trop précipités pour que son cerveau pût les intégrer en une continuité logique. Il sut que le silence qui avait suivi le cri aigu des éclairs fut brisé de nouveau par des hurlements accrus. Il sut que les motifs en relief entre lesquels il posait ses pieds jetaient soudain de nouvelles ombres, et il comprit que l'Ennemi avait trouvé la détente qu'il venait de lâcher, et que son arme frémissait maintenant contre une main étrangère.

Au même instant, la sombre entrée de la salle au miroir apparut devant lui, et il s'y précipita désespérément à la suite d'Alanna. Ses pieds étaient tailladés et sanglants, et il vit qu'elle aussi laissait des traces sombres. Le miroir surgit devant eux, image insoutenable d'une réalité familière qu'ils avaient perdu tout espoir de jamais retrouver.

Simultanément, dans un grand tonnerre silencieux, les gigantesques pieds furent tout près de lui, et une présence immense emplit la salle ronde où ils se trouvaient, pareille à un gouffre aspirant l'air avant qu'ils pussent le respirer. Il sentit aussi la présence d'une énorme colère muette, puis des mains monstrueuses

le saisirent comme une tornade. Dans un bref éclair de conscience, il vit deux yeux au regard pourpre et perçant, puis les mains le projetèrent violemment en avant.

Il virevolta dans le vide ; un tourbillon rugissant s'empara de lui et il tomba, aveuglé et à demi assommé, dans le même corridor tournoyant par lequel il était venu. Au loin, il entendait hurler Alanna.

Dans la sombre enceinte circulaire au centre du palais des trésors, régnait le silence, troublé par le seul lointain écho des hurlements qui avaient retenti. Le maître des lieux regardait l'écran, ses yeux mi-clos virant du pourpre au rouge, puis à l'orange, pour se stabiliser enfin dans un calme jaune clair. Sa poitrine se soulevait encore sous l'excitation de cette défaite mineure qu'il avait attirée sur lui, mais cette réaction ne dura pas, et il ne resta plus qu'une morne déception.

Il avait un peu honte de s'être ainsi laissé emporter par la colère. Il n'aurait pas dû diriger sur ces chétives créatures le faisceau de leurs faibles éclairs, tandis qu'elles tombaient dans le puits de ténèbres. Il s'était trompé sur leur compte. Elles n'étaient pas réellement capables de lui opposer une résistance digne de ce nom.

Néanmoins, il était intéressant que la seconde créature eût suivi la première, avec sa petite arme lanceuse de dards lumineux, et que cet être fragile se fût dressé contre lui.

Il eut un moment de regret pour la beauté de la créature blanche et bleue qu'il avait rejetée. Ses lignes longues et harmonieuses, son coloris délicat... Dommage qu'elle eût été trop faible pour avoir de la valeur.

Oui, elle était sans défense contre lui, ainsi sans doute que contre ses propres et mystérieuses impulsions. Il poussa un soupir.

De nouveau, il pensa avec une ombre de tristesse à la chose si belle que son regard empli de convoitise avait suivie dans le tourbillon ténébreux traversé d'éclairs.

L'avait-il détruite ? Il l'ignorait. Oui, il regrettait maintenant, sous l'empire de sa colère à la vue de ses trésors détruits, d'avoir agi avec une telle violence. Petits êtres futiles qui l'avaient frustré de son plaisir à cause de leur impuissance... Il ne ressentait même plus de colère envers eux, rien que de vagues regrets, qu'il ne prit même pas la peine de préciser dans son esprit. Regret d'avoir perdu un joli objet, regret de n'avoir pas trouvé chez eux le danger qu'il espérait, regret, peut-être, de son apathie qui l'empêchait de sonder, comme il le faisait jadis, les mobiles qui font agir les choses vivantes. Oui, hélas, il vieillissait.

Le tourbillon rugissait toujours dans l'écran couleur de nuit. Il s'en éloigna, et la porte du temps redevint opaque, et tout son disparut. Ses yeux gardaient leur jaune calme et transparent. Demain, il retournerait à la chasse. Demain, peut-être...

De ses longues enjambées silencieuses et massives, il avança sur la mosaïque d'acier qui chantait doucement sous ses pas.

*Titre original :* Doorway into time.

**Publication originale : 1946**

**MURRAY LEINSTER**

# Un logic nommé Joe

La gigantesque production de Murray Leinster est en majeure partie placée sous le signe du space-opera. Mais on ignore généralement qu'il est aussi un spécialiste du voyage dans le temps, domaine où il composa de brillantes réussites. Enfin, il lui est arrivé d'écrire des histoires de type moderne, dont certaines se sont immédiatement imposées comme mémorables. Nous avons déjà présenté l'une d'elles : *Premier contact* (1), où Leinster donnait un traitement intéressant du thème de la première rencontre entre un astronef humain et un astronef extra-terrestre. Ce qu'il avait réussi avec ce thème, Leinster le fait aussi, dans le récit que vous allez lire, avec celui de la machine dominant l'homme. Publiée dans *Astounding* en mars 1946 (sous la signature Will F. Jenkins), cette nouvelle date donc des tout premiers temps de l'ère cybernétique. De façon inquiétante parce qu'à peine exagérée, Leinster a su y dépeindre ce qui se passerait si un cerveau électronique, relié à une banque mémorielle universelle, rompait par hasard les blocages qui le maintiennent dans sa fonction préalable.

JOE était sorti de la chaîne le 3 août, et, le 5, Laurine arriva dans la ville ; cet après-midi-là, j'ai sauvé la civilisation. C'est du moins comme ça que je vois les chosees. Laurine est une blonde dont j'étais cinglé dans le temps et Joe est un logic que j'ai mis tout au fond de la cave, où il est toujours. J'ai dû le payer parce que je leur ai dit que je l'avais cassé, et des fois je me dis que je devrais le mettre en marche, ou alors me ramener avec une cognée. Un jour, je sais que je ferai l'un ou l'autre. J'espère que ce sera la cognée. Un ou deux millions de dollars ça pourrait me servir, et Joe pourrait m'expliquer comment on fait — il est vachement calé, Joe ! Mais j'ai la trouille d'essayer. Après tout, je crois vraiment que j'ai sauvé la civilisation en le débranchant.

Le rôle que Laurine joue là-dedans, c'est qu'elle me fait passer des frissons glacés le long de la colonne vertébrale, rien que de

(1) Dans notre Spécial 8 : *L'âge d'or de la science-fiction*, tome 1.

penser à elle. En fait, j'ai une femme que j'ai épousée après m'être séparé de Laurine avec un désespoir du genre romantique. C'est une bonne épouse, et elle m'a donné des gosses ; ils sont insupportables, mais je les aime bien. Si je me tiens tranquille, je pourrai passer ma vie à pêcher à la ligne, avec une pension plus la sécurité sociale. Oui, mais il y a Joe. Et il m'inquiète, Joe.

Je travaille pour la Compagnie des Logics. Mon boulot consiste à réparer les logics, et, en toute modestie, je dois dire que je me débrouille pas mal. Avant, je réparais des téléviseurs. Jusqu'au jour où Carson a inventé ce circuit tarabiscoté qui choisit à volonté *x* millions d'autres circuits — en théorie, il n'y a pas de limite. D'abord, ils l'ont utilisé comme calculatrice, puis ils l'ont accolé à un système intégrateur plus banque mémorielle et, quand ils y ont ajouté un écran, ils ont découvert qu'ils avaient fabriqué un logic. Ça les a un peu surpris, mais ils étaient contents. Ils en sont toujours à se demander tout ce que les logics peuvent faire mais, en attendant, tout le monde en a un chez soi.

Vous voyez le tableau. Vous avez un logic chez vous. Ça ressemble à un posté de télévision, sauf qu'il y a un clavier au lieu de boutons ; vous y tapez ce que vous voulez obtenir. Il est relié à la banque mémorielle, qui a un circuit de Carson tout équipé de relais. Mettons que vous tapiez « Station SNAFU » — les relais de la banque se commutent et le programme que la SNAFU diffuse apparaît sur votre écran. Ou bien vous tapez : « Le téléphone de Sally Hancock », et vous vous trouvez relié, son et image, avec le logic de Sally Hancock. Et si vous demandez la météo, ou qui a gagné le tiercé aujourd'hui, ou qui était sous-secrétaire d'état pendant l'administration Garfield, vous l'aurez aussi sur l'écran. A cause des relais de la banque mémorielle. La banque, c'est un grand bâtiment qui contient tous les faits de la création et des enregistrements de toutes les émissions jamais réalisées — et elle est reliée à toutes les autres banques mémorielles du pays — et tout ce que vous voulez voir, savoir ou entendre, vous tapez et ça vient. Ça résout aussi vos problèmes, ça tient le rôle de pharmacien, médecin, physicien, astronome et diseur de bonne aventure. La seule chose que le logic ne vous dira pas, c'est ce que votre femme veut dire au juste quand elle déclare de cette voix si particulière : « Ah ! tu crois ça ? » Les logics ne sont pas très forts en ce qui concerne les femmes. Il faut qu'ils aient affaire à des choses sensées.

On nous a dit qu'ils ont changé la civilisation, les logics. Et Joe aurait dû être un logic parfaitement normal, faisant à la place de pauvres parents les devoirs des enfants. Mais il a dû

y avoir une erreur en cours de montage. Une erreur si petite que les instruments de précision ne l'ont pas décelée, mais qui fit de Joe un individu. Au début, il ne le savait peut-être pas lui-même ou bien, étant un être logique, il se dit que si on voyait qu'il était différent, on le mettrait à la ferraille. Soit dit en passant, ç'aurait été une idée brillante. Bref, il passa tous les tests sans qu'on s'aperçoive de rien, et il fut installé dans l'appartement de Mr Thaddeus Korlanovitch, 119 East Seventh Street, deuxième étage porte face. Jusque là, beau fixe.

L'installation eut lieu dans la soirée du samedi. Le dimanche matin, les enfants Korlanovitch regardèrent les émissions pour enfants. A midi, les parents Korlanovitch arrachèrent les gosses au logic et les empilèrent dans la voiture. Puis ils revinrent prendre les sandwiches qu'ils avaient oubliés, et un des gosses en profita pour demander l'émission enfantine de la semaine dernière. Ses parents le firent ressortir dare-dare mais ils oublièrent d'éteindre Joe.

Il était midi. Rien ne se passa avant deux heures. C'était le calme qui précède la tempête. Laurine n'était pas encore arrivée en ville, mais ça n'allait pas tarder. J'imagine Joe, tout seul dans l'appartement, ronronnant et méditatif. Pendant un bout de temps, il a dû passer des émissions enfantines pour le plus grand bénéfice du buffet, mais je crois qu'il a fini par aller explorer la banque. Il n'y a pas un fait digne de ce nom qui ne soit pas quelque part dans une de ces banques. Ce n'est pas la matière première qui manquait. Et Joe se mit au boulot.

Non qu'il soit vicieux, vous comprenez. Il n'est pas comme un de ces méchants robots qui veulent remplacer la race humaine par des machines pensantes. Mais Joe était ambitieux. Si vous étiez une machine, vous voudriez faire votre boulot le mieux possible, non ? Eh bien, Joe, c'est ça. C'est un logic, et il veut bien faire son travail. Et les logics peuvent faire bien des choses que les humains ne peuvent pas faire, ou auxquelles ils n'ont pas encore pensé, et il essaie de faire en sorte qu'on demande aux logics de les faire.

C'est tout. Absolument tout. Mais ça suffit, croyez-moi !

Vers les deux heures de l'après-midi, les choses sont plutôt calmes au Service d'Entretien. On joue aux cartes. Puis un des gars se souvient qu'il devait appeler sa femme. Il va vers un des logics et demande sa maison. L'écran crachotte puis s'illumine.

— « Nous avons le plaisir de vous annoncer une extension et une amélioration de nos services ! Votre logic peut, dès mainte-

nant, en plus des informations, vous donner des conseils ! Si vous voulez faire quelque chose et si vous ne savez pas comment vous y prendre, demandez-le à votre logic ! »

Un silence qui se prolonge, et de nouveau l'écran crachotte, comme s'il hésitait, puis passe la communication. Sa femme lui répond et l'engueule pour un tas de choses. Il avale le tout, puis déconnecte.

— « Vous avez vu ça, les gars ! » nous dit-il en revenant, et il nous raconte le coup de l'annonce. « Va y avoir des plaintes. Supposez qu'un gars demande comment il peut se débarrasser de sa femme ? »

Un autre annonce des as et dit :

— « On pourrait essayer et voir ce qui se passe ? »

Pour rire, bien sûr. Il y va et tape sa question. En théorie, une cloche de la censure apparaît sur l'écran et dit d'une voix sévère : « La Sécurité Publique nous interdit de répondre à votre question. » Il faut bien une censure, sans ça les gosses demanderaient des choses qu'ils sont trop jeunes pour apprendre. Et pour d'autres raisons, comme vous allez le voir.

Le mec tape sa question : « Comment faire pour me débarrasser de ma femme ? » Il en rigole d'avance. L'écran reste vide une demi-seconde, puis : « Question de service : est-elle blonde ou brune ? » Du coup, il rigole franchement et nous fait signe d'approcher. Il tape : « Blonde. » Une autre pause d'une demi-seconde, puis l'écran dit : « Le cirage pour chaussures de couleur verte contient de l'hexamétacryloaminoacétine. Préparez un repas contenant de la soupe aux pois secs. Colorez-la avec du cirage vert. Elle aura l'aspect d'une soupe de pois frais. L'hexamétacryloaminoacétine est un poison sélectif fatal pour les femmes blondes mais sans effet sur les brunes ou sur les hommes quelle que soit la couleur de leurs cheveux. Ce fait n'a pas été découvert par des expérimentateurs humains, mais est un produit de notre service. On ne pourra pas vous inculper de meurtre. Il est même fort improbable que vous soyez jamais suspecté. »

L'écran redevient vide, et nous nous regardons avec stupéfaction. Il doit avoir raison. Un logic équipé d'un circuit de Carson ne fait pas plus d'erreurs qu'une calculatrice électronique. J'appelle les gars de la banque centrale sans perdre un instant.

— « Hé, les gars ! Il se passe quelque chose ! Les logics se mettent à donner des instructions détaillées pour tuer sa femme ! Vite ! Vérifiez les circuits de censure ! »

Ç'avait été de justesse ! Mais j'étais naïf ! Au même instant, dans Monroe Avenue, un ivrogne tape quelque chose sur un logic

public. L'écran lui raconte son topo sur les nouveaux services. « Chiche ! » dit l'ivrogne et il compose une autre question : « Comment empêcher ma femme de s'apercevoir que j'ai bu ? » Et la réponse vient : « Achetez un flacon de shampooing Franine. Ce liquide inoffensif contient un détergent qui neutralise rapidement l'alcool éthylique. Dose à utiliser : une cuiller à café pour chaque quart d'alcool à 40° que vous avez bu. »

Le gars en question était suffisamment rond pour suivre ce conseil. Cinq minutes après être sorti de la pharmacie, il était dessoûlé. Suffisamment pour voir le parti qu'il pourrait en tirer. Il fit breveter SOBUH, *la boisson qui rendra votre foyer heureux.* Et il serait le gars le plus comblé du monde, s'il n'y avait pas les impôts sur le revenu.

Bon. Ça, ce n'est pas grave. Mais voilà un gosse de quatorze ans qui veut s'acheter quelque chose, mais son papa ne veut pas débourser. Il appelle un copain pour lui raconter ses ennuis, et son logic lui dit : « Si vous voulez faire quelque chose sans savoir comment, demandez à votre logic ! » Alors le gosse compose : « Comment gagner un tas d'argent, et vite ? »

Son logic lui fournit le moyen le plus simple et le plus parfait de contrefaire des billets de banque jamais inventé. Voyez-vous, toutes les données de base étaient dans la banque. Le logic n'avait qu'à intégrer les faits — chose possible depuis que Joe avait fermé quelques relais çà et là dans la banque. C'est tout. Le gosse se fit prendre au bout de trois jours ; il avait dépensé deux mille crédits et en avait encore plein les poches. Les billets étaient presque impossibles à distinguer des vrais. Il ne s'était d'ailleurs fait prendre que parce qu'il avait essayé d'améliorer le procédé, comme les gosses qui ne sont jamais contents tant que ça marche.

Ce ne sont là que des exemples. Personne ne sait au juste tout ce que Joe a fait. Il y a aussi le jour où le président d'une banque, après avoir écouté le topo « Demandez à votre logic », trouva amusant de demander comment il pourrait cambrioler sa propre banque. Et le logic le lui expliqua, en détail et pour de bon ! Le président sortit en hurlant qu'on appelle immédiatement les flics. Il a dû se passer beaucoup de choses dans ce genre. Au cours de la nuit qui suivit, il y eut cinquante-quatre cambriolages de plus que la moyenne, tous techniquement parfaits. On ne connaît toujours pas les auteurs de la plupart d'entre eux.

Joe avait simplement exploré la banque mémorielle et avait fermé quelques circuits, comme un logic doit savoir le faire (mais

seulement sur demande); en fait, il avait bloqué tous les circuits de censure, puis monté son « service ». Les logics concevaient des crimes, des machines à contrefaire, des repas agréables et nutritifs, de nouvelles industries, le tout avec une belle impartialité. Il devait être vachement content, Joe. Il marchait à plein, tandis que les enfants Korlanovitch faisaient de la voiture avec papa et maman.

Ils reviennent à sept heures pile — les gosses tout heureux d'avoir fait les zouaves sur les sièges arrière — puis les parents voient l'écran de Joe qui clignote méditativement, en passant d'un sujet à un autre. Papa Korlanovitch, qui en avait assez pour la journée, l'éteignit.

Et la paix descendit sur Terre.

Pour tout le monde. Mais pas pour moi. Laurine était arrivée en ville. J'ai souvent remercié Dieu qu'elle ne m'ait pas épousé quand je le désirais. Au début, elle était blonde et fatale, puis au fil des années elle est devenue de plus en plus blonde et fatale, et elle a eu quatre maris de suite, plus un acquittement pour homicide. Elle est devenue de plus en plus enthousiaste et confiante en ses possibilités. C'est juste pour dire. Laurine n'était pas le genre d'ex-petite amie que l'on aime voir arriver dans la ville où l'on vit avec sa femme. Mais elle arriva, juste au milieu de la seconde crise d'activité de Joe.

Les enfants Korlanovitch l'avaient remis en marche. J'ai appris tous ces détails par la suite, vous comprenez. Et tous les logics de la ville de répéter le petit topo : « Si vous voulez faire quelque chose, demandez-nous comment ! » Encore mieux : en même temps que les informations, ils donnaient un récit détaillé des « événements » de la veille. Ça donnait aux gens l'envie de profiter de la rigolade. Un malin demande : « Comment puis-je fabriquer un mouvement perpétuel ? » Après quelques crachottements, le logic pond tout un truc utilisant le mouvement brownien. Si les rouages n'ont pas plus de trois millimètres de diamètre, ils tournent, et c'est pratiquement le mouvement perpétuel. Un autre demande le secret de la transmutation des métaux. Le logic met un bon bout de temps pour intégrer toutes les données connues, puis donne une réponse parfaitement utilisable. Ça exige tellement d'énergie que ce n'est guère rentable que pour le radium, mais ce n'est déjà pas si mal. Et, vu que pendant deux ans la police n'a cessé de découvrir des pinces-monseigneur améliorées, des engins pour éventrer les coffres-forts et des clefs universelles allant sur toutes les serrures, il faut croire qu'il y en avait qui avaient l'esprit pratique. C'est fou ce que Joe a pu faire pour le progrès !

Et dans le domaine éducatif ! Mes gosses sont trop petits pour

s'intéresser à ces choses, mais Joe avait déconnecté tous les circuits de censure parce qu'ils empêchaient les logics de vraiment bien servir l'humanité. Alors, les jeunes qui voulaient savoir ce qui se passe après le stade des abeilles et des petites fleurs, ils l'apprirent. Et il y a aussi des faits que les hommes ne tiennent pas tellement à dévoiler à leurs femmes, mais ce sont justement ceux-là qui les intéressent. Alors, quand une femme demande : « Comment savoir si Oswald m'est fidèle ? » et que son logic le lui dit... il y a de la bagarre en perspective !

Pendant ce temps, Joe, ronronnant avec contentement, passe des dessins animés aux enfants Korlanovitch avec un de ses circuits, tandis qu'avec les autres il téléguide la banque de façon que les autres logics puissent donner aux gens ce qu'ils désirent, et par la même occasion faire un grabuge de tous les diables.

C'est là que Laurine entre en jeu. Elle ouvre le logic de sa chambre d'hôtel, sans doute pour demander l'émission de mode, mais le logic, bien sûr, lui passe sa petite annonce : « Si vous voulez faire quelque chose, etc. » Laurine, forcément, est enthousiasmée et elle se demande quelle question poser. Elle n'a plus rien à apprendre — pardi, elle a eu quatre maris et en a tué un — alors elle pense à moi. Et elle compose : « Comment puis-je trouver Ducky ? »

Oui, oui, c'est ainsi qu'elle m'appelait dans le temps. Le logic lui pose une question de service : « Ducky est-il connu sous un autre nom ? » Elle lui donne mon nom, mais le logic ne peut pas me trouver, parce que mon logic à moi n'est pas sous mon nom — comme je travaille pour la maison, je l'ai eu gratis.

Joe est embarrassé. C'est sans doute la première question à laquelle il n'ait pas pu répondre. « Comment localiser Ducky ? » Un drôle de problème. Joe y réfléchit tout en montrant aux enfants Korlanovitch le dessin animé sur le malin petit garçon qui a la poche pleine de bâtons de dynamite et joue des tours à tous les voisins. Puis il trouve la solution. L'écran de Laurine passe un petit avis : « Laissez-moi votre numéro et nous vous rappellerons dès que nous aurons résolu votre question. »

Laurine commence déjà à bâiller, mais elle fait ce qu'il lui demande puis s'en va faire la sieste. Joe, lui, se met au travail.

Ça lui a donné une idée.

Ma femme m'appelle et se met à gueuler. Elle est folle à lier. Il faut que je fasse quelque chose ! Elle voulait appeler le boucher. Au lieu de lui passer le boucher, ou même son topo habituel, l'écran lui demande : « Question de service : comment

vous appelez-vous ? » Elle est un peu étonnée mais elle répond. Alors l'écran crachotte et dit : « Démonstration de notre service documentaire. » Puis il se met à débiter nom, âge, adresse, sexe, couleur des cheveux, nom du mari, montant de son compte en banque, montant des dettes chez les commerçants, combien je gagne par semaine, que j'ai été pincé trois fois — deux pour des histoires de circulation et une fois pour désordre sur la voie publique —, et le détail amusant qu'une fois elle était si en colère contre moi qu'elle m'a abandonné pour trois semaines en faisant suivre son courrier chez papa et maman. Et il ajoute gaiement : « Ceci n'était qu'une démonstration. A l'avenir, nous pourrons prendre vos messages, rechercher des personnes que vous désirez contacter, donner tous détails biographiques, etc. Merci pour votre attention. » Puis il lui passe le boucher.

Mais elle n'a déjà plus envie de viande. Elle voit rouge. Elle m'appelle.

— « Et il va dire ça au premier qui le demandera ! Il faut que tu fasses quelque chose ! » Elle ne se tient plus de rage.

— « Allons, allons, chérie ! » J'essaie de la calmer. « Je n'en savais rien. Mais je suis sûr qu'ils ne donneront ces renseignements qu'à la personne elle-même. »

— « Tu parles ! » explose-t-elle. « J'ai essayé ! Tu connais notre voisine, Mrs Blossom ? Eh bien, elle a été mariée trois fois, elle a quarante-deux ans — elle dit qu'elle n'en a que trente ! — et son mari a été arrêté quatre fois pour abandon de famille et une fois pour coups et blessures. Et... »

— « Et c'est le logic qui t'a dit tout ça ? »

— « Oui ! » hurla-t-elle. « Il dit n'importe quoi à n'importe qui ! Il faut faire cesser ça tout de suite. Ça sera long ? »

— « Je vais appeler la banque centrale, » dis-je. « Ça devrait être vite réparé. »

— « Dépêche-toi ! » me dit-elle avec désespoir. « Avant que quelqu'un compose mon nom. Je vais voir ce qu'il dit sur cette traînée d'en face. »

Et elle raccroche pour en profiter avant que ça cesse. Moi, je demande la banque et je reçois l'avis : « Comment vous appelez-vous ? » Pris d'une curiosité morbide, je réponds, et le logic me demande : « Vous n'avez jamais été surnommé Ducky ? » Etonné, mais sans méfiance, je réponds : « Bien sûr ! » Et l'écran me dit : « Il y a un appel pour vous. »

Et pan dans le mille ! Je vois l'intérieur d'une chambre d'hôtel avec Laurine endormie dans le lit. Il faisait chaud ce jour-là mais elle avait fait de son mieux pour ne pas souffrir de la chaleur. Moi, je suis humain, je ne reste pas de glace. Inutile

d'insister. Je reprends mon souffle et je m'écrie : « Nom de Dieu ! » Elle ouvre les yeux.

Au début, elle paraît surprise de me voir sur l'écran, comme si elle se demandait si je n'étais pas un des mecs qu'elle a épousé récemment. Puis elle s'enroule dans un drap et me lance un sourire radieux.

— « Ducky ! C'est formidable ! »

Je suis couvert de sueur. Je marmonne quelque chose dans le genre de : « Umph ! »

— « Te voilà, Ducky ! Comme c'est romantique ! Où es-tu en ce moment ? Quand peux-tu venir ? Tu ne peux pas savoir comme je pense souvent à toi ! »

Je suis probablement le seul de ses copains qu'elle n'ait jamais épousé un jour ou l'autre. Je fais de nouveau « Umph ! » et j'avale ma salive.

— « Tu peux venir tout de suite ? » demande Laurine joyeusement.

— « C'est-à-dire que... euh... je travaille et... Ecoute, je... je te rappellerai. »

— « Je me sens si seule ! Dépêche-toi, Ducky ! Je ferai monter quelque chose à boire. Tu penses souvent à moi, Ducky ? »

— « Oui, » articulé-je faiblement. « Très souvent. »

— « Chéri ! » dit Laurine en m'envoyant un baiser. « Tiens, c'est un petit acompte ! Je t'attends, mon Ducky ! »

Je pousse une de ces suées ! Je ne sais toujours pas que c'est la faute à Joe, vous pigez. Je maudis les gars de la banque parce que je crois que c'est eux. Si Laurine était simplement une blonde comme les autres... Mais elle a une sorte d'enthousiasme dévorant qui vous donne d'étranges sensations dans les genoux.

J'appelle donc les techniciens de la banque. L'écran dit : « Comment vous appelez-vous ? » mais ça me suffit comme ça. Je tape le nom d'un gars de la comptabilité. Et j'apprends des choses fort intéressantes. Je n'aurais jamais cru ça de lui. Puis le logic fait des boniments sur le nouveau service et me passe enfin la banque centrale.

Je m'apprête à engueuler le gars qui arrive sur l'écran, mais il me dit d'une voix traînante :

— « Laisse tomber. T'as des ennuis, mais t'es pas le seul. Qu'est-ce qu'ils ont fait encore ? »

Je le lui raconte ; c'est tout juste s'il trouve ça drôle.

— « Ce n'est rien, » me dit-il. « Rien du tout ! Nous venons juste de supprimer les blocs contenant des renseignements sur les explosifs à grande puissance. Les demandes de conseils concer-

nant la contrefaçon s'accroissent à chaque instant. Nous essayons aussi de détruire les renseignements ayant trait au meurtre parfait. Si les gens sont occupés à se renseigner mutuellement sur leur compte, nous aurons peut-être une chance de bloquer les circuits de virements bancaires, avant que tout le monde soit ruiné sauf les malins qui ont pensé à demander comment faire pour augmenter leur compte en banque. »

— « Mais faites donc quelque chose ! Pourquoi est-ce que vous ne coupez pas toutes les sources d'information ? »

— « Est-ce que tu te rends compte qu'il y a des années que l'industrie et les affaires ne fonctionnent que grâce aux banques mémorielles ? Sans compter la distribution des programmes de télé, la météo, les horaires d'avion, la situation de l'emploi, toutes les télécommunications... Les logics ont transformé la civilisation ! Les logics *sont* la civilisation ! Sans eux, nous sommes perdus ! Si tu crois que je ne deviens pas hystérique quand je pense à ce qui arrivera si ma femme apprend que je gagne trente crédits de plus que je ne lui ai dit et se met à se demander qui est cette rouquine... »

Il me regarde avec un sourire hagard et coupe la communication. Je m'assieds et me prends la tête dans les mains. Il a raison. S'ils avaient dû renoncer à l'usage du feu, à l'âge des cavernes, s'ils avaient dû renoncer à l'usage de la vapeur au XIXe ou de l'électricité au XXe, que serait-il arrivé ? C'est pareil. Notre civilisation est très simple. Au XXe siècle, un homme avait besoin d'une machine à écrire, du téléphone, de la radio, du journal, des bibliothèques, des encyclopédies, des dossiers, des annuaires, d'un avocat, d'un médecin, d'un dentiste, d'un pharmacien, d'une secrétaire... Pour tous les actes quotidiens de sa vie. Nous, nous n'avons besoin que d'un logic. Si nous voulons savoir quelque chose, faire quelque chose, enregistrer quelque chose, parler à quelqu'un... nous appuyons sur les touches de notre logic. Supprimez les logics et tout va de travers. Mais Laurine...

Je ne savais toujours pas ce qui s'était passé. Et maintenant, personne d'autre que moi ne le sait. Ce qui c'était passé, c'était... Joe. L'ennui, c'était qu'il voulait faire son travail le mieux possible. Toutes ces histoires de conseils, de recettes, etc., nous aurions dû y penser depuis longtemps. Trouver le meilleur moyen de mettre du poison dans la soupe de l'épouse d'un type, c'est la même chose, en un peu plus compliqué, que lui extraire une racine cubique ou de tenir son compte chèques. Dans tous les cas, il s'agit de trouver la réponse à une question. Si tout allait

mal, c'est parce que trop de réponses étaient données à trop de questions.

Un des logics du service s'allume. J'y vais d'un pas las pour prendre la communication.

— « Ducky ! » s'exclama Laurine.

C'est la même chambre d'hôtel. Deux verres et une bouteille sont sur la table. L'un des verres est pour moi. Laurine a passé une de ces robes-pour-mettre-chez-soi-quand-on-est-seule-avec-un-ami qui vous font écarquiller les yeux, parce qu'on n'est pas tout à fait sûr de voir vraiment ce qu'on croit voir. Ouf ! Laurine me regarde avec ardeur.

— « Ducky ! Je m'embête toute seule ! Pourquoi tu ne viens pas ? »

— « Je... » Je m'étrangle. « Le travail... »

— « *Pouah !* » s'écrie Laurine. « Ducky, tu ne te souviens pas comme on s'aimait ? »

J'ai un haut-le-corps.

« Tu es libre ce soir ? »

J'ai un nouveau haut-le-corps, parce qu'elle me sourit d'une façon qui tournerait certainement la tête à un célibataire, mais qui donne des frissons dans le dos à un homme respectablement marié comme moi.

« Ducky ! » s'écrie Laurine impulsivement. « J'ai été si méchante avec toi ! Marions-nous ! »

Le désespoir me redonne de la voix. « Je... suis déjà marié, » lui dis-je.

Laurine ferme un instant les yeux puis, courageuse :

— « Pauvre garçon ! On va te tirer de là, va ! Ç'aurait été plus gentil si on avait pu se marier aujourd'hui. Tant pis, on va se fiancer ! »

— « Je... je ne peux pas... »

— « Je vais appeler ta femme, » dit Laurine, toute contente, « et lui parler franchement. Si tu pouvais me donner le numéro de ton logic, chéri ? Comme ça, tout s'arrangerait... »

*Clic !* Ça, c'est moi qui ai coupé la communication. Parfaitement, et j'ai même failli m'en évanouir. Je crois que je vais faire une dépression nerveuse.

Je me précipite vers la porte en criant à quelqu'un qu'on m'a appelé d'urgence. Je vais tourner en rond dans une des voitures de la boîte jusqu'à ce qu'il soit l'heure de rentrer à la maison. Ensuite je prendrai femme et enfants et je ficherai le camp quelque part où Laurine ne me retrouvera jamais. Je n'ai pas envie d'être son cinquième mari et peut-être sa seconde victime, un soir d'ennui. Je les connais, les blondes. Et je connais Laurine ! Pour tout dire, j'ai une peur bleue.

Je prends une camionnette du service d'entretien et je m'engage dans le flot de la circulation. Derrière, il y a un logic de rechange tout prêt pour le cas où il y aurait un échange standard à faire. Je conduis comme un fou. La situation ne manque pas d'ironie. Je perds les pédales à cause d'un problème strictement personnel, pendant que la civilisation s'écroule autour de moi parce que tous les gens voient leurs problèmes résolus sur-le-champ. On sait que les chercheurs de la Mid-Western Electric essaient depuis trente ans de fabriquer un tube électronique à filament non chauffé — autrement dit, de résoudre le problème de l'émission à froid des électrons. Un des chercheurs a eu l'idée de demander ça à son logic. Ce dernier a fait la synthèse de quelques quintillions de faits connus et lui a donné la réponse. Pas plus difficile que de dire à une dame comment servir de façon agréable de la soupe réchauffée, ou comment se débarrasser sans fatigue de la vieille statue qui encombre le grenier.

Sans ce nouveau service des logics, Laurine n'aurait jamais retrouvé ma trace. Mais maintenant, le feu était mis aux poudres... N'oubliez pas qu'elle a déjà tué un de ses maris et qu'elle a été acquittée ! Supposez qu'elle commence à s'impatienter et qu'elle demande au logic comment se débarrasser de ma femme, de façon qu'on puisse se marier avant huit heures et demie ce soir ? Il le lui dirait ! De même qu'il a dit à une charmante banlieusarde comment s'assurer que son mari ne courrait plus jamais les jupons. Brrrrr ! Et le coup du gosse qui voulait savoir où trouver un trésor caché. Il était en train de déménager les réserves d'or de la Hanoverian Bank & Trust Co. lorsqu'ils l'ont attrapé. Le logic lui avait dit comment fabriquer une espèce de machine pour y accéder. On ne sait toujours pas comment ça fonctionne, sinon qu'il doit y avoir une histoire de quatrième dimension là-dessous. Si Laurine se met à poser des questions un peu plus techniques, les logics seront à leur affaire ! Je peux vous dire que j'avais la trouille. Si vous croyez qu'il est indigne d'un homme d'avoir peur d'une seule blonde, c'est que vous n'avez jamais rencontré Laurine !

Pendant que je conduis comme un aveugle, un gars conscient de ses responsabilités demande au logic comment appliquer immédiatement son petit système personnel d'organisation sociale. Il ne lui demande pas si son système est bon ou même s'il peut fonctionner. Non, il lui demande seulement comment l'appliquer. Et le logic — ou Joe — le lui dit ! Au même moment, un prêtre en retraite demande comment guérir la race humaine du péché de concupiscence. Comme il a soixante-dix berges, il est en de-

hors du coup, mais il veut écarter ce péril mortel du restant des hommes. En trois secondes, la réponse arrive. Il suffit de construire un émetteur diffusant des ondes modulées d'une façon particulière. C'est tout. Ça suffit. On a découvert le pot aux roses par la suite, alors qu'il essayait de réunir des fonds pour passer à l'action. Heureusement, il n'avait pas eu l'idée de demander aussi aux logics comment financer l'opération, sinon nous aurions tous été guéris des élans que nous regrettons peut-être par la suite mais jamais sur le moment. Ah ! oui, il y avait aussi le petit groupe de profonds penseurs qui étaient certains que la race humaine serait beaucoup plus heureuse au fond des bois, en compagnie des fourmis et des champignons vénéneux. Ils ont demandé comment inciter les hommes à quitter les villes et les conditions de vie artificielles. Le nouveau service des logics a bien failli donner une réponse définitive à la question !

Sur le moment, vous ne vous en êtes peut-être pas rendu compte, mais, pendant que je conduisais à l'aventure en suant sang et eau à propos de Laurine, le sort de la civilisation était en danger. Je blague pas. Par exemple, les surhommes des environs demandaient au moyen de quelles armes ils pourraient prendre les affaires de l'humanité en main....

Moi, je conduis sans savoir où je vais et je me dis à moi-même :

« Ce que je devrais demander à ces cinglés de logics, c'est comment sortir de ce gâchis. Mais ce qu'ils me donneraient, c'est un moyen de me débarrasser sans risques de Laurine. Je veux qu'on me fiche la paix ! Je veux pouvoir devenir un vieux menteur qui raconte aux jeunots quels trucs formidables il a faits, sans risquer de tout ficher en l'air en les faisant vraiment. »

Je tourne à droite, au hasard, dans ma camionnette.

« Oui, » je me dis, amer, « le monde était beau, jadis. Je pouvais rentrer chez moi sans avoir des crampes d'estomac à force de me demander si une blonde ne vient pas d'appeler ma femme pour lui annoncer nos fiançailles. Je pourrais me servir d'un logic sans voir apparaître une chambre d'hôtel dans laquelle la même blonde s'aère l'épiderme, tournant mes pensées vers des choses que je dois éviter. Peut-être... »

Puis je me souviens que ma femme va bien sûr dire que c'est ma faute si jamais quelqu'un apprend tout sur notre vie privée.

« C'était chouette, » j'ai pensé, en me rappelant les beaux jours d'avant-hier matin. « On était heureux, et voilà qu'un gars nommé Joe est arrivé et a tout fracassé. »

C'est à ce moment que je compris tout en un éclair. La banque n'est pas construite de façon à pouvoir manipuler ses propres

relais. Les relais sont exclusivement manipulés par les logics, pour qu'ils puissent avoir accès aux informations qu'on leur demande. Seul un logic a pu trafiquer les relais de façon à créer le nouveau service. Les hommes n'y seraient jamais arrivés. Seul un logic peut avoir assimilé toutes les données nécessaires pour faire travailler les autres logics de cette façon...

Il n'y avait qu'un moyen de s'en assurer. Je m'arrête devant un restaurant, me dirige vers le logic public et mets un jeton dans la fente. Puis je tape :

— « Est-ce qu'un logic peut être modifié de façon à coopérer dans des prévisions à longue échéance trop complexes pour le cerveau humain ? »

L'écran crachotte puis dit : « Très certainement. »

— « Cela exige-t-il des modifications importantes ? »

— « Microscopiques. Même les calibres les plus précis ne pourraient les déceler. De telles modifications ne pourraient survenir qu'à la suite d'un accident extrêmement improbable, dont nous ne connaissons qu'un seul exemple. »

— « Ce logic accidentellement modifié peut accomplir des tâches d'une immense importance. Est-il possible de le retrouver ? »

L'écran crachotte. Je suis trempé de sueur. J'ai peur que mon Joe ne devienne méfiant. Mais la question que j'ai posée est parfaitement logique, et les logics ne savent pas mentir. Ils disent toujours la vérité ; ils n'y peuvent rien.

— « Un logic complet capable de faire le travail demandé, » dit l'écran, « se trouve actuellement en service dans la famille... »

Et il me donne l'adresse des Korlanovitch ! J'y cours ! J'y vole ! Je range ma camionnette devant l'immeuble, je sors le logic de rechange et je monte les escaliers à toute allure. Je sonne. Un gosse vient m'ouvrir.

— « Je suis du service d'entretien, » lui dis-je. « Nos fiches indiquent que votre logic peut avoir une panne d'un moment à l'autre. Alors je suis venu le remplacer. »

— « O. K. ! » fait le gosse, tout heureux. Et il retourne au living où ses frères et sœurs sont en train de regarder une émission. Je branche l'autre logic, et, consciencieux, m'assure qu'il fonctionne. Puis je leur dis :

— « Voilà, les gosses. Maintenant, vous vous servez de celui-là, et j'enlève le vieux. »

Ce disant, je jette un coup d'œil sur l'écran de Joe. Les enfants Korlanovitch avaient sans doute demandé à voir de vrais cannibales. Alors Joe a montré un film tourné par une expédition anthropologique sur une danse de fertilité de la tribu des Houba-Jouba d'Afrique orientale. Il aurait dû être réservé aux professeurs d'anthropologie et aux étudiants de médecine de troisième

année. Les gosses regardent ça avec le plus grand intérêt. Moi, je suis marié depuis des années, alors je rougis jusqu'aux oreilles.

Prudemment, je débranche Joe. Je vais vers l'autre logic et je demande l'entretien. Pas de publicité pour le nouveau service ; on me le passe tout de suite. Je me sens déjà bien mieux. Je leur dis que je rentre directement chez moi parce que je me suis foulé une cheville. J'ai une inspiration subite et j'ajoute :

— « Dites donc, en tombant j'ai cassé le logic que je venais de remplacer. Je l'ai laissé sur place pour que les boueux le ramassent. »

— « Si tu le ramènes pas pour qu'on récupère les pièces, tu devras le payer, » me disent-ils.

— « Ça vaut le prix, » je dis.

Je rentre chez moi. Laurine n'a pas appelé. Je vais porter Joe à la cave. Si je le ramenais, ils récupéreraient les pièces et celle qui n'est pas dans la norme serait utilisée de nouveau pour une réparation. C'est un trop gros risque. Je vais le payer, comme ça ça règlera tout.

Voilà. Si vous dites que j'ai sauvé la civilisation, vous risquez pas de vous tromper. Tant que Laurine vivra, je ne peux pas risquer de le remettre en fonctionnement. Et puis, ce n'est pas tout. Il y a les timbrés qui veulent transformer le monde, et tous ceux qui ont des « problèmes » à résoudre — c'est embêtant, les problèmes, bien sûr, mais il vaut peut-être mieux les laisser comme ils sont.

D'un autre côté, on pourrait peut-être dompter Joe, pour le faire travailler raisonnablement. Il aurait pas de mal à me procurer un ou deux millions de dollars. Mais même si j'ai la sagesse de ne pas désirer la richesse et que je prends paisiblement ma retraite, en racontant aux autres vieux cornichons tous les trucs formidables que j'ai faits... Ouais, peut-être que ça me plaira, peut-être pas. Si jamais j'en ai assez d'être vieux et de ne pas être capable d'autre chose que de penser — je pourrai peut-être brancher Joe juste le temps de lui demander : « Comment faire pour ne plus être vieux ? » Il trouverait sûrement moyen de me donner la réponse.

Evidemment, on ne pourrait pas dire ça au grand public. Il faut bien faire place aux jeunes. C'est agréable, la vie, maintenant que Joe est débranché. Quand même, je le rebrancherai peut-être un moment pour apprendre comment en profiter le plus longtemps possible. Mais d'un autre côté...

Titre original : *A logic named Joe.*

**Publication originale : 1947**

**RAY BRADBURY**

# Oraison pour les vivants

En 1947, Ray Bradbury n'est pas encore l'auteur célèbre des *Chroniques martiennes*. Mais il s'est déjà acquis une solide réputation de spécialiste de l'horreur raffinée, grâce notamment à toutes ses histoires parues dans *Weird Tales* (et en partie reprises dans le recueil *Le pays d'octobre*). C'est à cette catégorie qu'appartient la présente histoire, qui peut en outre se ranger dans la science-fiction, grâce à l'« invention » très particulière qui en est la base.

DEPUIS des jours et des jours cela tapait et martelait, et sans cesse on venait livrer des pièces métalliques et tout un bric-à-brac que Mr Charles Braling, avec une hâte fébrile, allait porter dans son petit atelier. C'était un homme très malade, un homme mourant, et entre deux toux et trois crachats, il paraissait extrêmement pressé de mettre la touche finale à sa dernière invention.

— « Qu'est-ce que tu fabriques ? » lui demanda son frère cadet, Richard Braling. Après avoir écouté le vacarme et les martèlements avec un énervement et une curiosité croissantes, il s'était enfin décidé à passer la tête par la porte de l'atelier.

— « Va-t-en au diable et laisse-moi tranquille, » lui dit Charles Braling. C'était un vieillard de soixante-dix ans, tremblotant, la bave aux lèvres. Il réussit à maintenir le clou en place et, d'un coup de marteau mal assuré, l'enfonça dans une lourde planche, puis il y attacha un mince ruban métallique dont il fixa l'autre extrémité à un mécanisme complexe. Et il continua. Une véritable orgie de travail.

Richard le regarda faire un long moment, l'œil amer. Ils se haïssaient depuis des années, et le fait que Charles était sur le point de mourir n'y changeait rien, ni en mieux ni en pire. Richard se réjouissait de cette mort imminente, si toutefois il y pensait. Mais la laborieuse ferveur de son frère l'intriguait.

— « Allons, dis-moi, » demanda-t-il sans bouger de la porte.

— « Puisqu'il te faut tout savoir, » ricana le vieux Charles en fixant un dispositif sur la boîte qui était devant lui, « je serai mort dans une semaine et... je construis mon propre cercueil ! »

— « Un cercueil, mon cher Charlie ! Mais cela n'y ressemble pas. Un cercueil, ce n'est pas aussi compliqué. Allons, dis-moi ce que tu fabriques. »

— « Je te dis que c'est un cercueil ! Un drôle de cercueil, d'accord, mais néanmoins... » (le vieillard sembla chercher quelque chose au fond de la boîte) « néanmoins un cercueil. »

— « Ce serait si facile d'en acheter un tout fait. »

— « Un comme ça, je ne le trouverais nulle part, jamais. Ce sera un cercueil vraiment superbe. »

— « Il est évident que tu mens, » dit Richard en s'avançant. « Voyons ! Ce cercueil a plus de trois mètres de long. Un mètre de trop ! »

— « Vraiment ? » dit son frère en riant doucement.

— « Et ce couvercle transparent ! Qui a jamais entendu parler d'un cercueil avec un couvercle transparent ! Un cadavre n'a pas besoin de regarder à travers le couvercle de son cercueil ! »

— « Que t'importe ? » fit le vieillard allégrement. Et il continua de travailler.

— « Et ce cercueil est ridiculement épais, » cria le frère cadet pour se faire entendre dans le vacarme redoublant. « Les parois doivent avoir cinquante centimètres d'épaisseur. C'est un grotesque gaspillage ! »

— « Mon seul désir est de faire breveter cet étonnant cercueil avant de mourir, » dit le vieux Charlie. « Ce serait un don du ciel à tous les pauvres de ce monde. Pense que cela réduirait à presque rien les frais de funérailles ! Bien sûr, tu ne sais pas comment cela fonctionne, n'est-ce pas ? Je ne te l'ai pas dit ? Eh bien, je ne te le dirai pas. Si ce cercueil pouvait être fabriqué à la chaîne — au début, cela coûterait cher, bien sûr — les gens économiseraient de l'argent, beaucoup d'argent ! »

— « Au diable toi et tes inventions ! » Le frère cadet partit en claquant bruyamment la porte.

Oui, la vie n'avait pas été drôle. Le jeune Richard aimait en mettre plein la vue. Résultat : il n'avait jamais d'argent. Et tout l'argent qu'il avait jamais venait de son frère aîné Charlie, qui avait l'indécence de le lui rappeler continuellement. Richard passait de longues heures à profiter de ses dadas. Il adorait faire, dans le jardin, des pyramides de bouteilles de vins français. « J'aime les voir *briller,* » disait-il souvent, entre deux gorgées. Dans tout le comté, nul ne pouvait garder plus longtemps que lui une cendre de cigare à cinquante *cents* sans la faire tomber. Et il savait quels gestes faire pour que ses diamants étincellent dans la lumière.

Mais il n'avait pas acheté les vins fins, ni les diamants, ni les cigares. C'étaient des cadeaux. Il n'avait pas le droit de s'acheter quoi que ce soit lui-même. Chaque fois, on le lui apportait et on le lui donnait. Il devait demander tout ce dont il avait besoin, même du simple papier à lettres. Il se considérait comme un martyr d'avoir supporté si longtemps l'attitude de ce vieux frère délabré. Il suffisait que Charles touche à quelque chose pour que cela rapporte de l'argent ; les quelques tentatives de Richard pour se créer une carrière indépendante avaient été des échecs.

Et maintenant, cette vieille taupe fabriquait une invention qui lui rapporterait sans doute encore du numéraire longtemps après que ses os seraient pourris dans la terre !

Deux semaines passèrent.

Un matin, le frère aîné était monté au premier et avait subtilisé les entrailles d'un électrophone. Un autre matin, il avait fait un raid dans la cabane du jardinier. Une autre fois encore, il avait reçu un paquet d'une fabrique d'instruments chirurgicaux. Le jeune Richard ne put rien faire d'autre que d'assister aux événements en prenant garde de ne pas laisser tomber la longue cendre grise de son cigare.

— « J'ai terminé ! » s'écria le vieux Charlie au matin du quatorzième jour. Ce disant, il tomba raide mort.

Richard termina calmement son cigare. La cendre fine et blanchâtre avait six centimètres de long, un vrai record. Il le posa précautionneusement et se dirigea vers la fenêtre pour voir les rayons du soleil jouer gaiement sur le ventre rebondi d'une douzaine de magnums de champagne.

Puis il jeta un coup d'œil sur l'escalier au pied duquel son cher vieux frère Charlie était pacifiquement étendu. Ensuite il se dirigea vers le téléphone et composa négligemment un numéro.

— « Allô, l'entreprise des Verts Pâturages ? Ici la résidence Braling. Pourriez-vous envoyer un fourgon, s'il vous plaît ? Oui. Pour mon frère Charlie, oui. Merci. Merci beaucoup. »

Pendant que les employés des pompes funèbres mettaient Charlie dans leur fourgon, il leur donna des instructions : « Pas de service. Et un cercueil de sapin suffira. Il avait des goûts très simples, oui. Au revoir, messieurs. »

« Et maintenant... » dit Richard en se frottant les mains, « Nous allons aller inspecter le « cercueil » construit par le cher Charlie ! Je ne pense pas qu'il se rendra compte qu'on ne l'enterre pas dans son cercueil « spécial » ! Ha ! ha ! »

Il entra dans l'atelier.

Le cercueil était installé devant la grande porte-fenêtre ouverte, couvercle fermé, astiqué, impeccable comme une montre suisse. Il

était installé sur une longue table basse pourvue de roulettes, pour faciliter les manœuvres.

A travers le couvercle de verre, il put voir que l'intérieur n'avait pas plus de deux mètres de long. Il devait y avoir plus de cinquante centimètres de panneaux secrets à la tête et aux pieds — des panneaux qui, lorsqu'il les ouvrirait, révéleraient... quoi ?

De l'argent sans doute. Cela ressemblerait bien à Charlie d'emporter sa fortune avec lui dans la tombe, laissant Richard sans un sou. Le vieil avare !

Il souleva le couvercle et tâta tout le pourtour du cercueil, mais ne découvrit aucun bouton secret. Une petite carte apposée sur l'intérieur de satin portait le texte suivant, soigneusement calligraphié :

*LE CERCUEIL ECONOMIQUE BRALING. D'utilisation facile, il peut être réutilisé nombre de fois par les entreprises spécialisées et les familles soucieuses de l'avenir.*

Richard renifla avec dédain. De qui Charlie se moquait-il ? Le texte continuait :

*MODE D'EMPLOI : PLACEZ SIMPLEMENT LE CORPS DANS LE CERCUEIL.*

Quelle idiotie ! Placer le corps dans le cercueil ! Bien sûr ! Que ferait-on d'autre ? Il lut la fin :

*PLACEZ SIMPLEMENT LE CORPS DANS LE CERCUEIL — ET LA MUSIQUE COMMENCERA.*

— « *C'est impossible !* » s'exclama Richard en regardant le cercueil avec des yeux exorbités. « Tout ce travail pour... » Il sortit sur la terrasse et appela le jardinier qui travaillait dans la serre : « Rogers ! »

Le jardinier passa la tête par la porte. « Quelle heure est-il, Rogers ? »

— « Midi juste, monsieur. »

— « Merci. A midi et quart, venez dans l'atelier pour voir si tout va bien. »

— « Bien, monsieur, » dit le jardinier. Richard retourna dans l'atelier. « Nous allons bien voir... » marmonna-t-il.

Il ne risquait rien en se mettant dans la boîte, à titre expérimental. Il y avait même des trous d'aération sur le côté. Il pourrait respirer même si le couvercle se fermait. De toute façon, Rogers viendrait voir dans quelques minutes. *Placez simplement le corps dans le cercueil — et la musique commencera.* Quel naïf, ce vieux Charlie. Richard passa une jambe par-dessus le rebord.

Il se sentait tout nu, comme si on l'observait en train de prendre son bain. Il posa une chaussure bien cirée dans le fond du cercueil, puis passa l'autre jambe et s'accroupit dans le fond, les genoux levés, comme s'il ne savait pas au juste si l'eau du bain

était assez chaude. Peu à peu, il s'allongea en riant sous cape, imaginant qu'il jouait au mort et que c'était très drôle de voir les gens verser des larmes sur lui au milieu des cierges fumants. Il creusa les joues, ferma les yeux et prit une expression grave tout en se forçant à réprimer son rire. Il croisa aussi les mains, et il les imagina froides et cireuses.

*Whrr ! Ping !* Des petits bruits mécaniques se firent entendre dans la double paroi. *Ping !*

Le couvercle se referma sur lui.

Si quelqu'un était entré dans l'atelier en ce moment, il aurait cru qu'on avait enfermé un forcené dans un placard. Le bruit des coups de pieds, de poings, le remue-ménage d'un corps se retournant violemment, se mêlaient à des hurlements inimaginables. Puis ce fut le silence.

Richard Braling, allongé dans le cercueil, se détendit. Il se mit à rire doucement. L'odeur de la boîte n'était pas déplaisante. Les petites perforations lui procuraient largement assez d'air pour respirer. Avant tout, du calme. Au lieu de se débattre comme un fou, il suffirait sûrement de soulever doucement le couvercle. Il leva les bras.

Le couvercle était verrouillé.

Bah, il n'y avait pas de danger. Rogers allait arriver dans quelques instants. Il n'y avait rien à craindre.

La musique se mit à jouer.

Elle semblait venir de la tête du cercueil. C'était de la très belle musique. De l'orgue. Lente, mélancolique, elle lui rappelait la courbe des voûtes gothiques, les longues robes noires, l'odeur de la terre, les murmures. Elle semblait se réverbérer sur de hautes parois de pierre. Elle était si triste que cela lui donna envie de pleurer.

— « Charlie, Charlie, vieil imbécile ! Alors, c'est ça, ton cercueil ! » Richard riait aux larmes. « Rien d'autre qu'une boîte en bois qui joue des hymnes funèbres ! Oh ! c'est vraiment trop drôle ! »

Calmement étendu, il écoutait la musique, ne pouvant rien faire d'autre avant l'arrivée de Rogers. Ses yeux allaient de gauche à droite, ses doigts tapotaient le rythme sur les coussins de satin. Il croisa les jambes. A travers le couvercle, il pouvait voir un rayon de soleil venu de la fenêtre, dans lequel dansaient mille particules dorées. C'était une belle journée ; le ciel était bleu et de petits nuages légers étaient poussés par le vent d'ouest.

Le sermon commença.

La musique se fit moins forte et une voix douce se fit entendre :

« Nous voici rassemblés, nous qui aimions ou connaissions le défunt, et qui sommes venus rendre hommage... »

— « Mais Charlie, Dieu te bénisse, c'est *ta* voix ! » Richard était émerveillé. Un enterrement mécanique et enregistré, musique et sermon, et Charlie avait enregistré sa propre oraison funèbre !

La douce voix continua : « Nous qui le connaissions ou l'aimions, nous sommes emplis de douleur devant la disparition de... »

— « *Quoi* ? » Richard se souleva avec stupéfaction. Il n'en croyait pas ses oreilles. Il dut se le répéter pour bien comprendre :

« Nous qui le connaissions ou l'aimions, nous sommes emplis de douleur devant la disparition de Richard Braling, » avait dit la voix.

— « Richard Braling, » dit l'homme dans le cercueil, « mais *je suis* Richard Braling. »

Une erreur, sûrement, un simple lapsus. Charlie avait certainement voulu dire *Charles* Braling.

— « Richard était un homme de grande valeur, » continua la voix, « un homme comme on en voit rarement à notre époque. »

— « Encore une fois *Richard* ! »

Richard se retourna péniblement dans le cercueil.

Pourquoi Rogers n'arrivait-il pas ?

Le même lapsus deux fois de suite, ce n'était guère vraisemblable. Richard Braling. Richard Braling. Nous voici donc assemblés. Nous regretterons toujours... Grande est notre peine. Un homme de grande valeur. Un homme comme on n'en voit plus. Nous voici assemblés. Le décédé. Richard Braling. *Richard* Braling.

*Whirrr ! Spinnnng !*

Des fleurs ! Six douzaines de fleurs éclatantes, bleues, rouges, jaunes, bariolées, sortirent de l'arrière du cercueil sur des ressorts invisibles.

La douce et fraîche odeur des fleurs emplit le cercueil. Elles oscillaient lentement devant son champ de vision, touchant parfois au couvercle de verre. D'autres émergèrent, et d'autres, jusqu'à entourer entièrement le cercueil de pétales satinés, de couleurs chatoyantes et de douces odeurs. Des gardénias, des pétunias, des narcisses...

— « Rogers ! »

Le sermon continuait.

— « ...Richard Braling était un fin connaisseur... »

Au loin, la musique s'enflait ou soupirait doucement selon les instants.

« ...Richard Braling goûtait à la vie comme l'on goûte un vin rare, en le portant aux lèvres... »

Un petit panneau s'ouvrit dans la paroi, un bras de métal brillant en sortit, vif comme l'éclair, et une aiguille s'enfonça, pas très profondément dans le thorax de Richard. Il hurla. Le

liquide coloré contenu dans la seringue lui fut injecté avant qu'il puisse l'arracher. Puis le bras rentra dans son réceptacle et le panneau se referma.

— « Rogers ! »

Un engourdissement croissant s'empara de lui. Soudain, il ne put plus bouger les bras ni tourner la tête. Ses jambes étaient glacées et insensibles.

— « Richard Braling aimait tout ce qui est beau : la musique, les fleurs, » disait la voix.

— « Rogers ! »

Mais cette fois il ne le cria pas. Il ne put que le penser. Dans sa bouche anesthésiée, sa langue resta immobile.

Un autre panneau s'ouvrit. Des forceps chromés saisirent son bras. Son poignet gauche fut percé par une grosse aiguille aspirante.

Son corps commença à se vider de son sang.

Quelque part, il entendait le bruit d'une petite pompe.

— « Richard Braling nous manquera. Le vide causé... »

L'orgue sanglota.

Les fleurs agitaient leurs têtes colorées. Six longs cierges noirs sortirent de réceptacles cachés, tout allumés, et s'érigèrent derrière les fleurs.

Une autre pompe entra en action. Tandis que le sang se vidait d'un côté de son corps, une autre aiguille perça son poignet droit et la deuxième pompe commença à y injecter du formaldéhyde.

*Pump,* silence, *pump,* silence, *pump,* silence, *pump...*

Le cercueil se mit en mouvement.

Un petit moteur se mit à ronronner. Les murs de l'atelier défilèrent à sa gauche et à sa droite. De petites roues tournaient. Pas besoin de porteurs. Les fleurs ondulaient tandis que le cercueil glissait doucement sur la terrasse sous un ciel bleu et pur.

*Pump,* silence, *pump,* silence.

« Richard Braling sera pleuré par tous ceux qui... »

Musique douce et triste.

*Pump,* silence.

« Ah! doux mystère de la vie. Enfin... » Chants.

« Braling, fin gourmet... »

« Ah ! enfin nous est révélé le secret... »

Le regard fixe, fixe, les yeux opaques, et la petite carte sur le côté : *LE CERCUEIL ECONOMIQUE BRALING.*

*Mode d'emploi : Placez simplement le corps dans le cercueil — et la musique commencera.*

Un arbre passa au-dessus de lui. Le cercueil roulait sans heurts ; il traversa le jardin, contourna des buissons, emportant avec lui la voix et la musique.

— « Le moment est venu de confier à la terre la dépouille mortelle... »

De petites bêches sortirent des côtés du cercueil.

Elles commencèrent à creuser la terre.

Il vit les pelletées de terre voler en l'air. Le cercueil s'inclina. Descendit, s'inclina, creusa, descendit, s'inclina, creusa, descendit, s'inclina, creusa. Puis enfin resta immobile.

*Pump*, silence, *pump*, silence, *pump*, silence, *pump*...

Les fleurs luisaient et se penchaient. Le cercueil était profondément enfoui.

« Que la poussière retourne à la poussière... »

La dernière chose que Richard Braling vit, ce fut les bras armés de pelles sortir du cercueil et s'élever vers le haut pour refermer le trou.

« Richard Braling, Richard Braling, Richard Braling, Richard Braling, Richard Braling... »

Le disque était coincé.

Nul ne s'en souciait, car nul n'écoutait.

*Titre original :* Wake for the living.

**Publication originale : 1947**

## JACK WILLIAMSON

# Les bras croisés

La carrière de Jack Williamson est l'une des plus fécondes de la science-fiction américaine. Il est né en 1908 ; en 1928, paraît sa première histoire. A cette époque, Abraham Merritt est son dieu. De 1928 à 1932, il publie vingt et une nouvelles dans une veine inspirée par Merritt. Puis il dérive vers des thèmes plus nettement interplanétaires et frappe un grand coup en 1934 avec son roman *La Légion de l'Espace* (1), demeuré aujourd'hui un classique, et auquel il donnera deux suites : *Les Cométaires* et *Un contre la Légion*. Il passe ensuite à partir de 1940 à un type d'histoire plus réaliste, illustré plus tard par ses romans signés « Will Stewart » : par exemple, *La nef d'Antim*. En même temps, il s'oriente occasionnellement vers le fantastique à explication scientifique, qui lui inspirera notamment son roman *Plus noir que vous ne pensez*. De 1942 à 1947, il cesse d'écrire, en raison d'abord de la guerre puis de son état de santé. Il fait un retour fulgurant dans le numéro de juillet 1947 d'*Astounding* avec *Les bras croisés*, le long récit que vous allez lire. Il y développe pour la première fois le concept des humanoïdes, ces robots parfaits, destinés à veiller à la protection et au bonheur de l'homme, et qui asservissent celui-ci avec les meilleures intentions du monde. Devant le succès de l'histoire, John W. Campbell (rédacteur en chef d'*Astounding*) réclama à Williamson une suite. Celui-ci fit mieux : il écrivit un roman indépendant, intitulé précisément *Les humanoïdes*. Cet ouvrage, publié en 1949, fut l'un des tout premiers livres de S.F. à paraître en France, puisque son édition française — chez Stock — date de 1950. Dans *Les bras croisés*, on assiste à la déroute de l'humanité devant les humanoïdes ; dans le roman, au contraire, ceux-ci finissent par être neutralisés. Williamson, en effet, avait incorporé dans l'action un nouvel élément suggéré par Campbell : le recours aux phénomènes parapsychologiques comme seul moyen de venir à bout des robots gardiens de l'homme, en leur faisant retrouver leur première fonction bienfaisante.

(1) Ce titre ainsi que les quatre qui suivent ont été publiés en français au Rayon Fantastique.

L'APRES-MIDI où il vit pour la première fois les nouveaux mécaniques, Underhill revenait chez lui à pied, parce que sa femme avait pris la voiture. Il traversait en diagonale le terrain vague couvert de mauvaises herbes, selon son itinéraire habituel — la plupart du temps, c'était sa femme qui avait la voiture — et son esprit rejetait divers moyens impossibles de couvrir ses factures de la Two Rivers Bank, lorsqu'un mur imprévu l'empêcha d'avancer.

Le mur n'était pas de brique ou de pierre vulgaire, mais d'une substance lisse, claire et inconnue. Underhill contempla l'étendue du nouveau bâtiment. Il était à la fois ennuyé et surpris par cette étincelante obstruction — car il était certain que ce bâtiment n'était pas là la semaine dernière.

Puis il vit la chose dans la vitrine.

La vitrine elle-même n'était pas de verre ordinaire. Le large panneau immaculé était absolument transparent ; seuls les caractères brillants qui y étaient fixés témoignaient de sa présence. Ils composaient une sévère enseigne de style moderne :

*Agence de Two Rivers*
INSTITUT HUMANOIDE
*Les Parfaites Machines*
*« Au service des hommes*
*pour leur obéir et les garder du mal. »*

Sa contrariété s'accrut, car il était lui-même dans le commerce des mécaniques. Les temps étaient durs, et le marché regorgeait de mécaniques de tous genres : androïdes, mécanoïdes, électronoïdes, automatoïdes, sans compter les vulgaires robots. Hélas, peu d'entre eux tenaient les promesses des représentants, et le marché de Two Rivers était déjà plus que saturé.

Underhill vendait des androïdes — quand il pouvait. Il en attendait une livraison pour le lendemain et ne savait pas comment payer la facture.

Les sourcils froncés, il regarda la chose qui était en vitrine. Il n'avait jamais vu d'humanoïde. Comme tous les mécaniques au repos, il était absolument immobile. Plus petit et plus svelte qu'un homme, il avait une peau siliconée noire et brillante, avec des reflets bronze et bleu métallisé. Son gracieux visage ovale avait une expression de sollicitude alerte et légèrement surprise. C'était un beau mécanique, sans doute le plus beau qu'il eût jamais vu.

Mais trop petit pour avoir grande utilité pratique. Il se récita intérieurement une citation rassurante tirée du *Manuel du parfait représentant d'androïdes* : « *Les androïdes sont grands, parce que*

*nous nous refusons à sacrifier la puissance, les fonctions essentielles ou la solidité. Un grand androïde sera votre meilleur achat !* »

La porte transparente s'ouvrit lorsqu'il se tourna vers elle, et il pénétra dans le hall d'une orgueilleuse splendeur afin de se convaincre que ces élégants mécaniques n'étaient que du tape-à-l'œil destiné à attirer la clientèle féminine.

Son œil exercé inspecta le brillant étalage, et son optimisme hâtif s'évanouit. Il n'avait jamais entendu parler de l'Institut des Humanoïdes, mais les nouveaux arrivants avaient visiblement autant d'argent que de savoir-vendre.

Il chercha un vendeur des yeux, mais ne vit qu'un autre mécanique qui glissait silencieusement vers lui. Frère jumeau de celui qui était en vitrine, il se mouvait avec une grâce et une rapidité surprenantes. Des lueurs bronze et bleues jouaient sur la laque brillante de son corps, et un panneau d'identification jaune brillait au milieu de son thorax :

HUMANOIDE
*N° de série : 81-H-B-27*
*La Parfaite Machine*
« *Au service des hommes*
*pour leur obéir et les garder du mal.* »

Fait curieux, il n'avait pas de lentilles oculaires. Les yeux fixés sur son visage lisse et ovale étaient couleur d'acier, sans regard, aveugles. Il s'arrêta pourtant à cinquante centimètres de lui, comme s'il le voyait, et lui dit d'une voix mélodieuse :

— « A votre service, Mr Underhill. »

L'usage de son nom l'étonna, car même les androïdes étaient incapables de distinguer un homme d'un autre. C'était du bluff, bien sûr ; pas difficile dans une petite ville comme Two Rivers. Le représentant général était sans doute du pays et il devait donner des instructions à son humanoïde, caché derrière une cloison. Underhill se remit de son étonnement momentané et dit d'une voix ferme et haute :

— « Puis-je avoir un vendeur, s'il vous plaît ? »

— « Nous n'employons pas de vendeurs humains, monsieur, » répondit instantanément la voix douce et cristalline. « L'Institut Humanoïde a été créé pour servir l'humanité, et nous n'avons pas besoin du travail humain. Nous pouvons vous donner tous les renseignements que vous désirez, monsieur, et prendre votre commande pour le service humanoïde immédiat. »

Underhill le regarda avec stupéfaction. Les mécaniques n'étaient pas même capables de recharger leurs propres batteries ou de réparer leurs relais — et encore bien moins de faire marcher leur

bureau de vente. Les yeux aveugles restaient fixés sur lui, et il chercha anxieusement du regard le rideau ou le comptoir derrière lequel le vendeur devait se tenir caché.

Le doux filet de voix continua persuasivement :

« Pouvons-nous venir chez vous pour une démonstration d'essai gratuite, monsieur ? Nous sommes heureux de faire bénéficier votre planète de nos services, car nous avons réussi à éliminer le malheur humain sur tant d'autres. Vous verrez que nous sommes infiniment supérieurs aux vieux mécaniques électroniques que vous utilisez encore ici. »

Underhill recula instinctivement d'un pas. Il abandonna à regret la recherche du vendeur caché ; la notion d'une autopromotion des mécaniques l'avait fortement ébranlé. Cela risquait de détruire toutes les structures actuelles.

« Prenez au moins notre notice publicitaire, monsieur. »

Avec une agilité qui avait quelque chose d'épouvantable, le petit mécanique noir alla chercher un catalogue illustré sur une table et le lui tendit. Pour cacher son embarras, Underhill feuilleta les pages de papier glacé.

Une série de photos « *Avant-Après* » richement colorées lui montra une blonde à la poitrine généreuse tristement penchée au-dessus d'un réchaud de cuisine, puis étendue dans un déshabillé osé, tandis qu'un petit mécanique noir lui servait quelque chose à boire. Tapant tristement sur une machine à écrire, puis étendue sur une plage ensoleillée dans un maillot révélateur, tandis qu'un autre mécanique tapait à la machine. Suant dans une usine, devant une énorme machine, puis dansant dans les bras d'un adolescent aux cheveux dorés tandis qu'un humanoïde noir travaillait à sa place.

Underhill poussa un soupir d'envie. La compagnie fabriquant les androïdes faisait moins bien les choses. Les femmes devaient trouver irrésistible ce genre de publicité, et c'étaient elles qui choisissaient quatre-vingt-six pour cent de tous les mécaniques vendus sur le marché national. Oui, la compétition allait devenir féroce.

« Prenez-le, monsieur, » insista la douce voix. « Montrez-le à votre femme. Il y a une formule de demande de démonstration gratuite en dernière page, et vous remarquerez que nous n'exigeons aucun paiement comptant. »

Il se retourna sans dire un mot, et la porte s'ouvrit pour lui. Une fois dehors, il se rendit compte que le catalogue était toujours dans sa main. Il le froissa furieusement et le jeta par terre. Le petit mécanique noir le ramassa soigneusement, et la voix argentine le poursuivit :

— « Nous viendrons vous voir demain à votre bureau, Mr

Underhill, et enverrons une équipe de démonstrateurs à votre domicile. Il serait temps de discuter de la liquidation de votre affaire, car les mécaniques électroniques que vous vendiez ne peuvent pas entrer en compétition avec nous. Et nous vous offrirons une démonstration d'essai gratuite. »

Underhill ne tenta pas de répondre, car il n'était pas sûr de pouvoir contrôler sa voix. Il suivit aveuglément le nouveau trottoir jusqu'au coin, puis fit halte pour réfléchir. Dans la confusion et la stupéfaction de son esprit, un seul fait était clair : les choses allaient mal pour son agence. Très mal.

Il jeta un regard lugubre sur la splendeur du nouveau bâtiment. Ce n'était ni de la brique ni de la pierre, et les fenêtres n'étaient pas en verre ; pourtant, il était absolument certain que l'on n'avait même pas commencé les fondations la dernière fois qu'Aurore avait pris la voiture.

Il contourna le bâtiment, et le nouveau trottoir le mena jusqu'à la porte de service. Un camion était rangé l'arrière vers la porte, et plusieurs mécaniques noirs et minces s'affairaient silencieusement à décharger de grandes caisses métalliques.

Il s'arrêta pour examiner une des caisses. Elle portait des étiquettes de frêt interstellaire. S'approchant, il vit que l'expéditeur était l'Institut Humanoïde, sur Aile IV. Il n'avait jamais entendu mentionner une planète de ce nom. Leur réseau devait être très étendu.

Dans l'entrepôt à peine éclairé, il distingua d'autres mécaniques qui ouvraient les caisses. Le couvercle enlevé révélait des corps noirs et rigides serrés les uns contre les autres. L'un après l'autre, ils prenaient vie, se levaient et sautaient gracieusement au dehors. D'un noir brillant à reflets bronze et bleus, ils étaient tous identiques.

L'un d'eux alla vers le camion, sur le trottoir, et le regarda de ses yeux d'acier aveugles. Sa voix argentine s'éleva mélodieusement :

— « A votre service, Mr Underhill. »

Il prit la fuite. S'entendre appeler par son nom de la part d'un mécanique courtois, tout juste sorti de la caisse dans laquelle il a été importé d'une planète lointaine et inconnue, c'est une expérience douloureuse.

Quelques maisons plus loin, l'enseigne d'un bar accrocha son regard et il y entra. Il avait pour règle de ne jamais boire avant le dîner, et Aurore n'aimait pas qu'il boive du tout. Maïs il décida, à cause de ces mécaniques, que c'était un jour pas comme les autres.

Hélas, l'alcool n'illumina pas le bref avenir prévisible de son agence. Lorsqu'il ressortit, une heure plus tard, il se retourna dans

le vain espoir que le bâtiment aurait disparu aussi subitement qu'il était apparu. Il était toujours là. Il secoua la tête avec découragement et rentra chez lui d'un pas incertain.

L'air frais lui éclaircit quelque peu les idées, mais pas au point de lui permettre de résoudre ses problèmes financiers. En arrivant au coquet bungalow blanc situé à la limite de la petite ville, il se rendit compte qu'il était en retard pour dîner.

Le dîner, toutefois, avait été retardé. Son fils Frank, dix ans et plein de taches de rousseur, jouait encore avec un ballon de football devant la maison. Et la petite Gay, aux cheveux blonds, adorable et âgée de onze ans, vint l'accueillir à la course.

— « Devine ce qui se passe, papa ! » Gay voulait devenir une grande musicienne plus tard, mais pour le moment elle était toute rose et hors d'haleine. Il la souleva gaiement à bout de bras, et elle ne fit aucune remarque désobligeante sur son haleine odorante. Comme il n'arrivait pas à deviner, elle le lui dit :

— « Maman a trouvé un nouveau locataire ! »

Underhill avait craint qu'Aurore ne fût d'humeur inquisitrice, à cause des notes de la banque, de la facture pour la nouvelle livraison et de l'argent pour payer les leçons de piano de Gay.

Le nouveau locataire lui évita cela. Avec un alarmant bruit de vaisselle, l'androïde domestique mettait la table pour le dîner, mais la maison était vide. Il trouva Aurore dans la cour, les bras chargés de draps et de serviettes pour le locataire.

Lorsqu'il l'avait épousée, Aurore était aussi merveilleusement adorable que sa fille l'était maintenant. Elle le serait restée, pensait-il, si seulement son agence avait un peu mieux marché. Mais, tandis que le poids de son échec progressif avait sapé sa propre assurance, les petites difficultés quotidiennes l'avaient rendue un brin trop agressive.

Bien entendu, il l'aimait toujours. Ses cheveux roux étaient toujours aussi séduisants, et elle lui était loyalement fidèle. Mais ses ambitions déçues avaient aiguisé son caractère et parfois sa voix. De petits dissentiments s'étaient introduits entre eux, sans jamais aller jusqu'à la querelle ouverte.

Le petit appartement au-dessus du garage était en principe prévu pour les serviteurs humains qu'ils n'avaient jamais pu s'offrir. Il était trop petit et trop sommairement meublé pour attirer des locataires respectables. Underhill aurait préféré le laisser inoccupé ; cela le blessait de voir Aurore faire le ménage pour des étrangers. Elle l'avait déjà loué auparavant, toutefois — pour payer les leçons de Gay, ou lorsque quelque pittoresque infortuné éveillait sa sympathie. Underhill, lui, avait l'impression que tous leurs locataires avaient été des voleurs et des vandales.

Les bras chargés de linge, elle se retourna pour l'accueillir.

— « Inutile de protester, chéri. Mr Sledge est un charmant vieux monsieur, et il restera tout le temps qu'il voudra. »

— « D'accord, Aurore, d'accord. De toute façon, je crois qu'on aura besoin de l'argent. Tu pourrais peut-être lui demander de payer d'avance ? »

— « Mais il ne peut pas. » Sa voix était chaude de sympathie. « Dans quelques jours, il doit toucher des revenus provenant de ses inventions, et il nous paiera. »

Underhill haussa les épaules. Il avait déjà entendu ça quelque part.

— « Mr Sledge n'est pas comme les autres, » insista-t-elle. « C'est un grand voyageur et un savant. On voit si peu de gens intéressants dans cette petite ville. »

— « En effet, il t'est déjà arrivé de ramasser des types remarquables. »

— « Ne sois pas méchant. Tu ne l'as même pas vu. Tu verras, il est merveilleux. » Sa voix se fit plus douce. « Tu aurais dix dollars, chéri ? »

Il se raidit. « Pourquoi faire ? »

— « Mr Sledge est malade. Il est tombé dans la rue ; la police allait l'envoyer à l'hôpital mais il ne voulait pas. J'étais là. Il avait l'air si noble, si majestueux, si adorable... C'est là que je lui ai dit que je pouvais le loger. Je l'ai amené voir le vieux Dr Winters ; le cœur ne va pas fort, et il a besoin d'argent pour acheter les médicaments. »

— « Pourquoi ne veut-il pas aller à l'hôpital ? » demanda Underhill, non sans raison.

— « Il a du travail. D'importantes recherches scientifiques — c'est un personnage merveilleux et tragique. Je t'en prie. »

Underhill aurait eu bien des choses à dire. Les nouveaux mécaniques allaient certainement lui créer des ennuis supplémentaires. C'était de la folie de prendre chez soi un vagabond malade, qui aurait pu être soigné gratuitement à l'hôpital de la ville. Les locataires d'Aurore payaient toujours leur loyer avec des promesses et laissaient l'appartement dans un état abominable.

Mais il ne dit rien de tout cela. Il avait appris à faire des compromis. Silencieusement, il tira deux billets de cinq de son maigre portefeuille et les lui mit dans la main. Elle sourit et l'embrassa avec tant de fougue qu'il en eut le souffle coupé.

Grâce à des régimes draconiens, elle avait conservé sa sveltesse, et il était toujours aussi fier de ses cheveux flamboyants. Un soudain regain d'affection lui fit venir les larmes aux yeux, et il se demanda ce qui arriverait si son agence faisait faillite.

— « Merci, amour, » lui murmura-t-elle à l'oreille. « S'il s'en

sent la force, je l'inviterai à dîner ; ainsi, tu pourras faire sa connaissance. J'espère que cela ne t'ennuie pas que le dîner soit un peu retardé. »

Non, ce soir-là, cela ne le dérangeait pas. Pris d'une soudaine ferveur domestique, il alla chercher des clous et un marteau et se mit à réparer la porte de la cuisine, qui était en fort piteux état.

Il aimait le travail manuel. Son rêve d'enfance avait été de construire des centrales nucléaires. Il avait même fait des études d'ingénieur — avant d'épouser Aurore et de reprendre l'agence de vente d'androïdes qui dépérissait entre les mains du père paresseux et alcoolique de celle-ci. Il planta le dernier clou en sifflotant gaiement.

En allant reporter ses outils dans l'atelier, il vit l'androïde domestique débarrasser la table du dîner auquel personne n'avait encore touché. Les androïdes travaillaient bien tant que rien ne venait perturber leur routine, mais ils étaient incapables de s'adapter à des situations imprévues.

— « Stop, stop ! » répéta Underhill lentement, sur le ton qui convenait et, lorsque son ordre fut compris, il articula soigneusement : « Mettez la table ; mettez la table. »

Obéissante, la gigantesque machine revint avec les assiettes. Il fut brusquement frappé par la supériorité de ces nouveaux humanoïdes. Il soupira avec lassitude. Oui, l'avenir n'était pas rose.

Aurore fit entrer son nouveau locataire par la porte de la cuisine. Underhill hocha imperceptiblement la tête. L'étranger avait un aspect farouche, avec des cheveux noirs hirsutes, un visage émacié et des vêtements usés. Exactement le type du vagabond pittoresque et dramatique qui ne manquait jamais de toucher le cœur d'Aurore. Elle fit les présentations, et ils s'assirent à table tandis qu'elle allait appeler les enfants.

Le vieux gredin n'a pas l'air si malade, se dit Underhill. Ses larges épaules tombaient sans doute un peu, mais son allure était encore assez imposante. Son visage était pâle et ridé, mais ses yeux profondément enfoncés témoignaient d'une brûlante vitalité.

Ses mains retinrent son attention. Elles étaient immenses, noueuses, tannées par le soleil et le grand air. Au bout de ses longs bras osseux, elles semblaient toujours prêtes à entrer en action. A elles seules, elles témoignaient de longues années d'aventures, de batailles sans doute, et peut-être même de travail.

— « Je suis très reconnaissant à votre femme, Mr Underhill. » Sa voix grave sortait du plus profond de sa gorge et il arborait un sourire désenchanté, curieusement enfantin pour un homme de

son âge. « Elle m'a tiré d'une situation fort déplaisante, et je veillerai à ce qu'elle reçoive largement son dû. »

Encore un de ces vagabonds à l'imagination fertile qui parviennent toujours à se tirer d'affaire. Underhill avait imaginé un petit jeu auquel il jouait avec les locataires d'Aurore : prenant note de tout ce qu'ils disaient, il se comptait un point pour chaque impossibilité. Il pensait que Mr Sledge atteindrait un total fort satisfaisant.

— « D'où êtes-vous originaire ? » lui demanda-t-il pour alimenter la conversation.

Sledge hésita un instant avant de répondre — ce qui était inhabituel. Il finit par dire, sur un ton solennel et comme à regret : « De la planète Aile IV. J'y ai vécu de nombreuses années mais j'en suis parti il y a près de cinquante ans. Et depuis, je voyage. »

Underhill lui jeta un regard stupéfait et empli de méfiance. Il se souvenait qu'Aile IV était le lieu d'origine de ces nouveaux humanoïdes, mais le vieux vagabond paraissait trop miteux pour avoir un rapport quelconque avec l'Institut Humanoïde. Sa méfiance s'évanouit, et il lui demanda : « Ce doit être plutôt loin ? »

Le vieux bonhomme hésita de nouveau avant de répondre : « Cent neuf années-lumière, Mr Underhill. »

Cela faisait déjà un point, mais Underhill dissimula sa satisfaction. Les nouveaux vaisseaux spatiaux étaient très rapides, mais la vitesse de la lumière était un maximum impossible à dépasser. Il avança avec prudence son deuxième pion.

— « Ma femme m'a dit que vous êtes un savant, Mr Sledge ? »

— « Oui. »

La réticence du vieux coquin était vraiment curieuse. D'habitude, ils étaient plus bavards que cela. Underhill essaya une autre approche :

— « J'étais ingénieur dans le temps, mais je me suis mis à vendre des androïdes. » Le vagabond se raidit visiblement, mais, au grand désappointement d'Underhill, ne dit rien. Il continua donc : « Centrales nucléaires, conception et réalisation. Et vous, Mr Sledge, quelle est votre branche ? »

Le vieil homme le regarda longuement de ses yeux brûlants et, lui sembla-t-il, inquiets.

— « Votre femme m'a tiré d'une situation désespérée, Mr Underhill, et je pense que vous avez le droit de connaître la vérité, mais je vous demande instamment de garder le secret. Il s'agit d'importants travaux de recherche, et... »

— « Je suis désolé, » dit Underhill, soudain honteux d'avoir joué à son petit jeu habituel. « Cela n'a aucune importance. »

Mais le vieil homme continua délibérément :

— « Mon domaine est la rhodomagnétique. »

— « Hein ? » Underhill n'aimait pas avouer son ignorance, mais il n'en avait jamais entendu parler. « Cela fait quinze ans que je ne suis plus dans la course, » expliqua-t-il. « Et la science avance vite. »

— « Cette science était inconnue ici avant mon arrivée, il y a quelques jours, » dit-il avec l'ombre d'un sourire. « J'ai pu prendre des brevets. Dès que je commencerai à toucher des droits, je serai de nouveau un homme riche. »

Underhill avait déjà entendu cette chanson-là. Le vieux gredin avait de la noblesse et du style, mais après tout la plupart des ex-locataires d'Aurore avaient fait fort bonne figure.

— « Ah oui ? » Underhill regardait de nouveau avec fascination ces étranges mains puissantes et marquées. « Et qu'est-ce exactement que la rhodomagnétique ? »

Il écouta attentivement la réponse prudente et réfléchie de Sledge, et reprit son jeu. La plupart des protégés d'Aurore avaient eu des histoires assez extraordinaires à raconter, mais celle-ci les dépassait toutes.

— « Une force universelle, » dit solennellement le vieux vagabond au dos voûté. « Aussi fondamentale que la gravitation ou le ferromagnétisme. Elle se rapporte à la seconde triade de la table de classification périodique des éléments : rhodium, ruthénium et palladium, à peu près de la même façon que le ferromagnétisme est relié à la première triade : fer-nickel-cobalt. »

Underhill se souvenait suffisamment de ce qu'il avait appris pour voir la fausseté fondamentale de ces affirmations. Il se souvint que l'on utilisait le palladium pour faire des ressorts de montres, précisément parce qu'il est rigoureusement non magnétique. Mais il cacha soigneusement ses pensées. Son petit jeu était sans malice, et il ne manquait pas de se pénaliser chaque fois qu'il exprimait ses doutes. De plus, c'était un secret, et même Aurore ne savait pas qu'il s'amusait à y jouer.

Il se contenta prudemment de dire : « Je croyais que les forces universelles étaient déjà fort bien connues. »

— « Les effets du rhodomagnétisme sont cachés, de par leur nature même, » expliqua patiemment la voix rugueuse de Sledge. « En fait, elles sont paradoxales, et les méthodes de laboratoire habituelles ne sont pas utilisables. »

— « Paradoxales ? » dit Underhill pour l'inciter à continuer.

— « Dans quelques jours, je pourrai vous montrer une copie de mes brevets et des papiers décrivant des expériences probantes, » promit gravement le vieil homme. « La vitesse de propagation est infinie. Les effets varient en fonction inverse de la distance à la puissance un, et non du carré de la distance. Et la

matière, excepté les éléments de la seconde triade, est transparente aux radiations rhodomagnétiques. »

Il avait gagné quatre points. Underhill se sentit empli de gratitude envers Aurore pour avoir découvert un spécimen aussi remarquable.

« Le rhodomagnétisme fut découvert à la suite d'une investigation mathématique de l'atome, » continua sereinement le vieux mythomane. « On s'aperçut qu'un composé rhodomagnétique était essentiel pour maintenir l'équilibre délicat des forces nucléaires. Par conséquent, des ondes rhodomagnétiques de fréquence atomique peuvent être utilisées pour détruire cet équilibre. On peut ainsi produire une fission artificielle de la plupart des atomes lourds — en gros ceux qui ont un nombre atomique plus élevé que le palladium, soit 46. »

Underhill s'adjugea un autre point, tout en s'efforçant de conserver son impassibilité. Il continua, aimablement :

— « Des brevets sur une telle découverte devraient devenir très profitables. »

Le vieux fripon hocha gravement la tête.

— « Les applications sont évidentes. Mes brevets couvrent la plupart d'entre elles. Communications interstellaires et interplanétaires instantanées. Transmission sans fil de l'énergie sur de grandes distances. Inflecteur rhodomagnétique, permettant des vitesses apparentes de plusieurs fois celle de la lumière, par une déformation rhodomagnétique du continuum. Et, bien entendu, des centrales nucléaires révolutionnaires utilisant n'importe quel élément lourd pour combustible. »

Absurde ! Grotesque ! Chacun sait que la vitesse de la lumière est une limite absolue ! Et pourquoi l'auteur de découvertes aussi remarquables en serait-il réduit à la mendicité ? Il remarqua un cercle pâle autour du poignet velu de l'aventurier ; ainsi, le propriétaire de secrets aussi fabuleux avait dû mettre sa montre au clou !

Underhill s'adjugea triomphalement quatre nouveaux points, mais il dut aussitôt se pénaliser. Le vagabond avait dû voir une lueur de doute sur son visage, car il lui demanda :

— « Désirez-vous voir les schémas de base ? » demanda-t-il en sortant crayon et carnet. « Je peux les esquisser en une minute. »

— « Ne vous donnez pas la peine, » protesta Underhill.

— « Mais vous trouvez étrange, n'est-ce pas, que le propriétaire de brevets aussi révolutionnaires se trouve dans le besoin ? »

Underhill fit un signe affirmatif et se pénalisa d'un point supplémentaire. Le vieux bonhomme était peut-être un menteur phénoménal, mais il ne manquait pas de finesse.

« Voyez-vous, » expliqua-t-il, « je suis une sorte de réfugié.

Je suis arrivé sur cette planète il y a seulement quelques jours, et je n'ai pu emporter que peu de bagages. J'ai dû déposer toutes mes possessions chez un avocat, afin de couvrir la protection et la publication de mes découvertes.

» En attendant que tout soit arrangé, » ajouta-t-il paisiblement, « je suis venu à Two Rivers, parce que c'est une ville calme et retirée, éloignée de tout astroport. Je travaille actuellement sur un autre projet, qui doit rester secret. Mr Underhill, vous me promettez de ne pas abuser de ma confiance ? »

Underhill le lui promit. Aurore revint avec les enfants lavés et peignés, suivie par l'androïde qui arrivait d'un pas traînant en portant une soupière fumante. Le vieil étranger semblait être mal à l'aise en présence de l'androïde. Tout en servant la soupe, Aurore demanda gentiment à son mari : « Pourquoi ta compagnie ne sort-elle pas un meilleur mécanique domestique ? Suffisamment malin pour servir à table sans renverser la soupe. Ça serait merveilleux, non ? »

Underhill resta silencieux et contempla sombrement son assiette en pensant aux nouveaux mécaniques qui se disaient parfaits. Ce fut le vieux vagabond dépenaillé qui répondit :

— « Les mécaniques parfaits existent, Mrs Underhill. Et ils ne sont pas aussi merveilleux que vous le pensez. Depuis près de cinquante ans, je les fuis. »

Underhill le regarda avec étonnement.

— « Vous voulez parler des humanoïdes noirs ? »

— « Les humanoïdes ? » dit l'étranger d'une voix qui tremblait presque. « Comment les connaissez-vous ? »

— « Ils viennent d'ouvrir une agence à Two Rivers. Il n'y a même pas de vendeur humain. Ils prétendent... »

Il s'interrompit soudain, car le vieil homme, devenu livide et bleuâtre, avait porté les mains à sa gorge, laissant tomber sa cuiller. Sa respiration était devenue un râle sifflant.

Il chercha des comprimés dans sa poche, et Aurore l'aida à en prendre un dans un verre d'eau. Au bout de quelques minutes, sa respiration redevint presque normale, et son visage reprit un peu de couleur.

— « Je suis désolé, Mrs Underhill, » murmura-t-il, « cela m'a fait un tel choc... C'est pour les fuir que je suis venu ici. » Ses yeux fixes et terrorisés ne parvenaient pas à se détacher du grand androïde immobile. « Je voulais terminer mon travail avant qu'ils arrivent. Et maintenant, il ne reste que bien peu de temps... »

Lorsqu'il put se lever, Underhill l'aida à monter à l'appartement. Il vit que la kitchenette avait déjà été convertie en une sorte d'atelier ou de laboratoire. Le vieux vagabond ne semblait pas avoir apporté de vêtements de rechange, mais il avait sorti

de sa valise délabrée de brillantes machines de métal ou de plastique, qu'il avait disposées sur la table de la cuisine.

Le vieux bonhomme lui-même était sans doute dépenaillé, sale et affamé, mais les pièces qui composaient son curieux équipement étaient usinées avec le plus grand soin, et Underhill reconnut le brillant argenté du rare palladium. Il se demanda soudain s'il ne s'était pas adjugé trop de points dans son petit jeu personnel.

Le lendemain matin, lorsque Underhill arriva à son bureau, un visiteur l'attendait, immobile et gracieux dans sa noire nudité de silicone luisant de reflets bleus et bronze. Cela lui donna un choc fort déplaisant.

— « A votre service, Mr Underhill, » lui dit l'humanoïde en le fixant de son regard aveugle et un peu terrifiant. « Puis-je vous expliquer en quoi nous pouvons vous être utiles ? »

Les souvenirs de la veille revinrent à Underhill, qui demanda sèchement : « Comment connaissez-vous mon nom ? »

— « Hier, nous avons lu votre carte d'identité, dans votre portefeuille, » dit l'aimable voix argentine. « Et maintenant, nous vous reconnaîtrons toujours. Nos sens sont plus aiguisés que la vue humaine, Mr Underhill. Au début, cela peut vous paraître étrange, mais vous vous y habituerez rapidement. »

— « Je ferai tout mon possible pour l'éviter, je vous assure ! » Puis il regarda avec stupéfaction la plaque d'identification de l'humanoïde. « Mais vous ne m'avez jamais vu. C'en était un autre, hier. »

— « Nous sommes tous identiques, Mr Underhill. En fait, nous sommes un. Toutes les unités mobiles sont reliées à la Centrale Humanoïde ; nous ne sommes que les membres agissants du grand cerveau d'Aile IV. C'est pourquoi nous sommes tellement supérieurs aux autres mécaniques. » Il désigna d'un geste dédaigneux les grossiers androïdes exposés dans l'entrée. « Car, voyez-vous, nous sommes rhodomagnétiques. »

Underhill chancela comme si on l'avait frappé physiquement. Il était certain maintenant qu'il s'était adjugé beaucoup trop de points aux dépens du nouveau locataire d'Aurore. Il frissonna légèrement et parla avec effort :

— « Bon. Que voulez-vous ? »

Avec des mouvements huilés, le noir humanoïde déplia sur le bureau une feuille de papier qui ressemblait à un document légal.

— « Un simple acte de cession, » roucoula-t-il doucement. « Nous vous demandons de céder vos propriétés à l'Institut Humanoïde en échange de nos services. »

— « Hein ? » dit Underhill avec colère et incrédulité. « Qu'est-ce que c'est que ce chantage ? »

— « Ce n'est pas du chantage, » le rassura calmement le petit humanoïde. « Nous sommes absolument incapables de tout crime. Nous n'existons que pour accroître le bonheur et la sécurité de l'humanité. »

— « Pourquoi désirez-vous mes propriétés, alors ? » dit-il d'une voix âpre.

— « Il s'agit d'une simple formalité légale. Nous nous efforçons d'introduire nos services avec un minimum de confusion et de chaos. L'expérience a démontré que c'était la manière la plus simple et la plus efficace de contrôler et de liquider les entreprises privées. »

Tremblant de colère et de terreur, Underhill parvint à dire d'une voix qui s'étranglait : « Quelle que soit votre machination, je n'ai nullement l'intention de me retirer des affaires. »

— « Vous n'avez guère le choix, en fait. » La douce certitude de cette voix le fit frémir. « Maintenant que nous sommes là, les entreprises humaines ne sont plus nécessaires, et l'industrie des mécaniques électroniques est toujours la première à s'écrouler. »

Il jeta un regard de défi aux yeux de métal aveugle.

— « Merci ! » dit-il avec un rire nerveux et sardonique. « Mais je préfère m'occuper moi-même de mes propres affaires ! »

— « La Prime Directive rend tout cela impossible. Notre fonction est de servir l'homme, de lui obéir et de le protéger. Il n'est plus nécessaire que les hommes prennent soin d'eux-mêmes, car nous sommes là pour assurer leur bonheur et leur sécurité. »

Muet, stupéfait, épouvanté, bouillant de rage, Underhill le regarda.

« Nous envoyons une de nos équipes dans chaque foyer de la ville, pour un essai gratuit. Et, » ajouta l'humanoïde avec plus de douceur que jamais, « comme cette démonstration convaincra la plupart de vos concitoyens de signer avec joie l'acte de cession, vous ne trouverez plus guère de clients pour acheter vos androïdes. »

— « Sortez d'ici ! » hurla Underhill en se précipitant sur la petite créature noire, qui l'attendit sans bouger d'un millimètre et sans cesser de le regarder de ses yeux d'acier. Il s'arrêta net conscient de sa stupidité. Il aurait aimé le frapper, mais il comprenait l'absolue futilité de ce geste.

— « Consultez votre avocat, si vous le désirez. Vous n'avez aucune crainte à avoir en ce qui concerne l'intégrité de l'Institut Humanoïde. Nous envoyons une copie de tous les actes signés à la banque de Two Rivers et y déposons une somme destinée à

garantir l'exécution de nos obligations. Faites-nous savoir quand vous aurez décidé de signer. »

La chose fit demi-tour et partit silencieusement.

Underhill se dirigea vers la pharmacie la plus proche pour acheter du bicarbonate. L'employé qui le servit était un humanoïde noir. Il revint au bureau plus déprimé que jamais.

Un silence de mauvais augure régnait dans l'agence. Ses représentants et démonstrateurs auraient dû téléphoner pour lui transmettre leurs ordres. Mais la sonnerie ne retentit qu'une fois ; c'était bien un de ses représentants, mais qui lui donnait sa démission.

— « J'ai un de ces nouveaux humanoïdes, » ajouta-t-il, « et il dit que je n'ai plus besoin de travailler. »

Underhill raccrocha en étouffant un juron et profita de ce calme inhabituel pour mettre un peu d'ordre dans sa comptabilité. Les affaires de son agence, qu'il savait précaires, lui apparurent catastrophiques. Il abandonna ses comptes avec soulagement pour accueillir une cliente.

Mais la grosse dame qui se présentait ne voulait pas acheter un androïde — elle voulait se faire rembourser celui qu'elle avait acheté la semaine dernière. Bien sûr, il était capable de tout ce que la garantie promettait, mais depuis qu'elle avait vu un humanoïde...

Le téléphone sonna encore une fois, au cours de l'après-midi. C'était son banquier qui lui demandait de bien vouloir passer pour discuter de ses prêts. Underhill y alla et fut accueilli par le banquier avec une amabilité de mauvais augure.

— « Comment vont les affaires ? » dit-il avec un trop large sourire.

— « Le mois dernier, nous avons fait la moyenne habituelle. Je dois d'ailleurs recevoir une nouvelle livraison ces jours-ci, et il me faudrait une petite avance... »

Le regard du banquier devint glacé et sa voix sèche.

— « Je crois que vous avez un nouveau concurrent en ville. L'Institut Humanoïde. Une entreprise très solide, Mr. Underhill. Remarquablement solide ! Ils ont fait un dépôt chez nous, en garantie de leurs obligations locales. Un dépôt excessivement substantiel ! »

Le banquier baissa la voix et prit un ton de regret professionnel. « Dans ces circonstances, je crains, Mr Underhill, que nous ne puissions pas continuer à financer votre agence. Et nous devons vous demander de faire face à vos obligations. » Voyant le désespoir dans lequel ses paroles avaient plongé Underhill, il ajou-

ta sur un ton glacé : « Nous vous traînons déjà depuis bien trop longtemps, Underhill. Si vous ne pouvez pas payer, nous devrons entreprendre une procédure de faillite. »

Le nouveau contingent d'androïdes lui fut livré vers la fin de l'après-midi. Deux petits humanoïdes déballèrent les caisses — car les propriétaires de la compagnie de transport avaient déjà signé l'acte de cession. Courtoisement, un des humanoïdes lui présenta un reçu à signer. Il n'avait guère d'espoir de parvenir à vendre ces androïdes, mais il les avait commandés et il devait en prendre livraison. Avec désespoir, il griffonna son nom ; les humanoïdes le remercièrent et repartirent.

Il prit la voiture pour rentrer chez lui, bouillant d'indignation. Sans savoir comment il avait fait, il se retrouva au milieu d'un carrefour, coupant une file de voitures. Un sifflet de police retentit. Résigné, il se rangea contre le trottoir. Il s'attendait à voir arriver un agent de police carnet en main, mais ce fut un petit humanoïde noir.

— « A votre service, Mr Underhill, » ronronna-t-il suavement. « Il faut respecter les feux rouges, monsieur, sinon vous mettez en danger la vie humaine. »

— « Hein ? Je croyais que vous étiez un flic. »

— « Momentanément, nous aidons la police de la circulation. Mais la conduite des véhicules automobiles est vraiment trop dangereuse pour les humains, selon la Prime Directive. Dès que notre service sera complet, chaque véhicule aura un conducteur humanoïde. Lorsque tous les humains seront entièrement supervisés, la police sera devenue entièrement inutile. »

Underhill lui jeta un regard meurtrier.

— « Bon, » dit-il sèchement. « J'ai brûlé un feu rouge. Et alors, qu'est-ce que vous allez faire ? »

— « Notre fonction n'est pas de punir les hommes, mais de servir leur bonheur et leur sécurité. Nous vous demandons seulement de conduire avec prudence dans cette période transitoire où notre service est encore incomplet. »

— « Vous êtes trop parfaits ! » murmura-t-il avec une rage amère. « Je suppose que tout ce que les hommes savent faire, vous le faites mieux qu'eux ? »

— « Naturellement. Nous sommes supérieurs, » roucoula l'humanoïde, « car nous sommes faits de métal et de plastique tandis que votre corps est en majeure partie composé d'eau. Et parce que l'énergie qui nous est transmise provient de la fission de l'atome, et non de l'oxydation. Parce que nos sens sont plus aiguisés que les vôtres. Et, surtout, parce que toutes les unités mobiles que nous sommes sont reliées au grand cerveau, qui connaît tout

ce qui se passe sur de nombreux mondes, qui ne meurt, ne dort et n'oublie jamais. »

Underhill l'écoutait parler, médusé.

« Mais vous n'avez rien à craindre de notre puissance, » continua l'humanoïde avec un optimisme inébranlable, « car nous sommes incapables de nuire à un être humain, sauf pour l'empêcher de nuire plus gravement à un autre. Nous n'existons que pour nous conformer à la Prime Directive. »

Underhill repartit maussadement. Les petits mécaniques noirs, se dit-il lugubrement, étaient les anges tutélaires d'un nouveau dieu omnipotent et omniscient né de la machine. Au milieu de ses blasphèmes, il se demanda s'il naîtrait un nouveau Lucifer.

Il laissa sa voiture au garage et allait entrer dans la maison lorsqu'il entendit la voix grave et lasse du nouveau locataire d'Aurore : « Mr Underhill. Pourriez-vous venir un moment, s'il vous plaît ? »

Le vieux vagabond décharné apparut au bas des escaliers menant à son appartement.

« Tenez, voici l'argent du loyer et ce que votre femme m'avait prêté pour les médicaments. »

— « Merci, Mr Sledge. » Lorsqu'il prit l'argent, il eut l'impression d'avoir accru le fardeau qui pesait sur les épaules du vieux vagabond interplanétaire, et il vit une lueur de désespoir naître dans ses yeux. Etonné, il lui demanda : « Vous n'avez pas touché l'argent que doivent vous rapporter vos brevets ? »

Le vieil homme secoua la tête.

— « Les humanoïdes ont déjà arrêté toutes les affaires dans la capitale. Les avocats qui s'occupaient de mes brevets n'exercent plus, et ils m'ont rendu les valeurs que j'avais laissées en dépôt chez eux. C'est tout ce qui me reste pour terminer mon œuvre. »

Underhill songea à son entrevue avec le banquier. Tout en se disant qu'il était aussi bêtement sentimental qu'Aurore, il remit l'argent dans la main tremblante du vieil homme.

— « Gardez-le, » dit-il.

— « Merci, Mr Underhill. Je... » La vieille voix se brisa. « J'en ai tellement besoin. »

Underhill rentra dans la maison. La porte s'ouvrit silencieusement devant lui et un humanoïde au corp nu et luisant vint gracieusement lui prendre son chapeau. Underhill garda celui-ci à la main avec détermination.

— « Que faites-vous ici ? »

— « Nous sommes venus offrir une démonstration gratuite à votre foyer. »

— « Sortez ! » dit Underhill en désignant la porte ouverte.

Le petit mécanique resta impassible. « Mrs Underhill a accepté notre démonstration, » protesta-t-il de sa voix argentine. « Nous ne pouvons partir que si elle nous le demande. »

Il trouva sa femme dans la chambre à coucher. Toutes les frustrations accumulées éclatèrent dans sa voix. « Qu'est-ce que ce mécanique fiche ici... »

Mais Aurore ne remarqua même pas qu'il était en colère. Elle portait un ravissant négligé et avait une nouvelle coiffure qui lui allait à merveille. Il ne l'avait plus vue aussi adorable depuis leur mariage.

— « Chéri, c'est merveilleux ! » Elle vint se jeter dans ses bras. « Il est venu ce matin, et il sait tout faire, absolument tout ! Il a fait le ménage à fond, préparé le repas et donné une leçon de piano à Gay. Puis, cet après-midi, il m'a coiffée et maintenant il prépare le dîner. Comment trouves-tu ma nouvelle coiffure ? »

Celle-ci lui plaisait beaucoup. Il embrassa Aurore, en essayant de refouler sa colère et sa peur.

Le dîner fut le repas le plus exquis qu'ils eussent pris depuis des années, et le service était parfait. Aurore ne cessait de s'exclamer joyeusement en voyant arriver de nouveaux plats, mais Underhill avait peine à avaler, car il lui semblait que ces rôtis et ces pâtisseries étaient l'appât d'un piège monstrueux.

Il essaya de persuader Aurore de le renvoyer, mais après un tel repas, c'était peine perdue. A la première larme, il capitula, et l'humanoïde resta. Il tenait la maison, cultivait le jardin, surveillait les enfants, faisait les ongles d'Aurore. Il se mit même à reconstruire la maison.

Underhill s'inquiéta de la facture, mais l'humanoïde lui affirma que tout cela faisait partie de la démonstration d'essai gratuite. Dès qu'il aurait signé l'acte de cession, le service serait complet. Il refusa de signer, mais d'autres humanoïdes vinrent apporter des matériaux de construction et restèrent pour aider aux travaux.

Un matin, il vit que, pendant son sommeil, le toit de la petite maison avait été silencieusement soulevé et que l'on y avait ajouté un étage tout neuf. Les nouveaux murs étaient d'une curieuse matière lisse et lumineuse. Les fenêtres étaient d'immenses panneaux immaculés qui pouvaient à volonté devenir transparents, opaques ou lumineux. Les nouvelles portes glissaient silencieusement, obéissant à des relais rhodomagnétiques.

— « Je veux des poignées aux portes, » protesta Underhill. « Je veux pouvoir p r e n d r e un bain sans avoir besoin de vous pour ouvrir la porte. »

— « Mais il est inutile que les humains aient à ouvrir des portes, » l'informa suavement la petite créature noire. « Notre

rôle est de nous acquitter de la Prime Directive, et notre service comprend toutes les tâches quotidiennes. Dès que vous aurez cédé vos propriétés à notre Institut, nous pourrons vous fournir une unité pour chaque membre de votre famille. »

Underhill refusa obstinément de signer.

Tous les jours, il allait au bureau, essayant de sauver ce qui pouvait encore l'être. Mais personne ne voulait de ses androïdes, même à des prix ridiculement bas. Désespéré, il mit ce qui lui restait d'argent dans des articles de nouveautés et des jouets — qui s'avérèrent également invendables, car les humanoïdes s'étaient mis à fabriquer des jouets qu'ils distribuaient gratuitement aux enfants.

Ensuite, il essaya de louer des locaux, mais toute entreprise humaine avait cessé. La majeure partie de la propriété commerciale avait déjà été cédée aux humanoïdes, qui s'empressaient d'abattre les bâtiments et de transformer les terrains en parcs. Leurs propres ateliers étaient presque tous souterrains, pour ne pas gâcher le paysage.

Il retourna à la banque pour tenter un dernier effort, mais il y fut accueilli par des humanoïdes. Un mécanique, aussi subtil et retors qu'un banquier humain, l'informa que la banque avait décidé de le mettre en liquidation.

Bien entendu, les formalités seraient grandement facilitées s'il signait volontairement un acte de cession. Il refusa en serrant les dents. Cet acte était devenu pour lui le symbole de son refus de courber la tête devant le nouveau dieu ténébreux.

Les formalités légales furent rapidement accomplies, car tous les juges et avocats avaient des assistants humanoïdes, et bientôt il vit apparaître une équipe de mécaniques munis d'un arrêté d'expulsion et de bulldozers. Il assista tristement à la destruction de son agence. Quant aux androïdes invendus, ils furent mis à la ferraille.

Désespéré, il rentra chez lui au milieu de l'après-midi. Avec une générosité surprenante, la Cour lui avait laissé sa voiture et sa maison, mais il ne ressentait aucune reconnaissance. La sollicitude de ces mécaniques parfaits était devenue insoutenable.

Il laissa la voiture au garage et allait entrer dans la maison rénovée, mais il aperçut par une des fenêtres le mouvement souple et précis d'une de ces créatures et fut pris d'un frisson d'épouvante. Il ne voulait pas revenir dans le domaine de ce serviteur sans égal, qui ne voulait même pas le laisser se raser ou ouvrir une porte lui-même. Impulsivement, il monta les escaliers extérieurs et frappa à la porte de l'appartement de Sledge. La

voix grave le pria d'entrer. Le vieux vagabond était installé sur un tabouret, devant un assemblage complexe érigé sur la table de la cuisine.

A son grand soulagement, il vit que le misérable petit appartement n'avait pas été modifié. Dans sa nouvelle maison, les murs émettaient une lumière dorée dès la tombée du jour, jusqu'à ce que l'humanoïde l'éteigne, et le plancher était d'une matière douce et chaude, presque charnelle. Ici au moins, le plâtre était craquelé, les tapis usés, il y avait un banal interrupteur pour ouvrir ou fermer la lumière, et le plancher ne cédait pas sous les pas.

— « Comment faites-vous pour les maintenir à l'écart ? » demanda-t-il nostalgiquement. « Les humanoïdes ? »

— « J'ai une certaine immunité, » lui dit gravement Sledge. « Ils ne peuvent pas entrer dans mon habitation si je ne le leur demande pas. C'est un amendement de la Prime Directive. Ils ne peuvent ni m'aider ni me contrarier à moins que je ne le demande — et cela, je ne le ferai jamais. »

Il ôta une paire de tenailles et quelques débris de métal d'une chaise branlante et la lui offrit. La voix rauque et véhémente du vieil homme était aussi étrange que ses paroles. Il était d'une pâleur inquiétante et paraissait plus décharné que jamais.

— « Vous êtes malade, Mr Sledge ? »

— « Ce n'est pas pire que d'habitude, mais j'ai beaucoup de travail. Vous voyez... » Il lui désigna un plateau dans un coin de la cuisine, avec du pain qui commençait à être rassis et un plat refroidi. « Votre femme a eu la gentillesse de m'apporter mon repas, mais j'étais si absorbé par mon travail que je n'y ai pas encore touché. »

Underhill regarda l'assemblage qui prenait forme sur la table. Certaines parties étaient en métal blanc et précieux, d'autres en plastique brillant. Une longue aiguille de palladium pivotant sur des rubis était placée entre deux miroirs de palladium concaves. Les trois parties pouvaient être actionnées au moyen de minuscules moteurs et étaient équipées de jauges micrométriques. D'épaisses barres métalliques reliaient cette structure à une boîte de plastique munie de boutons et de cadrans, ainsi qu'à une grosse sphère de plomb.

La réserve du vieil homme n'encourageait pas les questions, mais Underhill n'était pas pressé d'abandonner ce refuge momentané pour retrouver les humanoïdes.

— « Que fabriquez-vous là ? » finit-il par lui demander.

Sledge le regarda avec des yeux fiévreux et lui répondit :

— « C'est mon dernier modèle expérimental. J'essaie de mesurer la constante des quanta rhodomagnétiques. »

Il semblait vouloir mettre un point final à la conversation,

mais Underhill était hanté par la terreur du noir esclave qui était devenu le maître de sa maison. Penché au-dessus de ses instruments, le vieil homme ne semblait plus prendre garde à lui. Après quelques minutes de silence, Underhill éclata :

— « Ces mécaniques ! Ils ont détruit mon agence, se sont installés dans ma maison. Dites-moi, vous qui les connaissez mieux que moi, n'y a-t-il donc aucun moyen de se débarrasser d'eux ? »

Après un autre long silence, les yeux du vieux Sledge se détachèrent de la sphère de plomb et il regarda Underhill en hochant la tête avec lassitude.

— « C'est ce que j'essaie de faire. »

— « Puis-je vous aider ? » demanda Underhill, soudain empli d'un fol espoir. « Je ferai n'importe quoi. »

— « Peut-être... » Les yeux fiévreux le regardaient avec une étrange fixité. « Si vous êtes capable d'accomplir ce genre de travail. »

— « J'ai fait des études d'ingénieur, » lui rappela Underhill. « J'ai déjà construit des modèles simples. Je ferai tout mon possible. »

Tout en parlant, il fut pris de doutes. Les affirmations de ce vieux vagabond étaient-elles dignes de confiance ? Il ferait peut-être mieux de reprendre son petit jeu habituel et de compter les mensonges et les impossibilités contenues dans ce qu'il disait. Il se leva et regarda cyniquement le misérable vieillard et son fantastique jouet.

— « A quoi bon ? » dit-il d'une voix devenue rude. « Je commençais à partager votre foi et je suis prêt à n'importe quoi pour les faire partir, mais qu'est-ce qui vous fait croire que vous en êtes capable ? »

— « Je devrais être capable de les faire partir, » dit lentement Sledge, « car, voyez-vous, je suis le misérable fou qui les a créés. Je voulais réellement qu'ils servent, obéissent et protégent. Oui, c'est moi qui ai eu l'idée de la Prime Directive. Je ne savais pas jusqu'où cela mènerait. »

Le jour diminuait et l'obscurité s'épaissit dans les recoins de la misérable petite cuisine. Les machines installées sur la table se fondirent dans l'ombre. Une dernière lueur de jour caressa la longue aiguille de palladium.

Dehors, la ville était curieusement silencieuse. En face de la rue, les humanoïdes construisaient une nouvelle maison dans un silence absolu. Ils ne se parlaient jamais, car chacun savait tout ce que les autres savaient. Les étranges matériaux qu'ils utilisaient s'assemblaient sans scie ni marteau. Pareils à des ombres,

les humanoïdes continuaient leur besogne précise dans la nuit qui tombait.

Plus courbé, plus fatigué et plus vieux que jamais, Sledge raconta son histoire. Underhill l'écouta en silence.

— « Ne répétez à personne ce que je vais vous dire. Lorsque vous saurez comment cela a commencé, vous comprendrez ce que nous avons à faire. Mais ne le mentionnez jamais — car les humanoïdes ont des moyens très efficaces de supprimer les souvenirs inutiles ou les intentions qui contrarient leur réalisation de la Prime Directive. »

— « Ils sont très efficaces, » acquiesça Underhill avec amertume.

— « C'est bien là l'ennui. Je voulais construire une machine parfaite et j'ai trop bien réussi. Voilà comment c'est arrivé.

» Il y a soixante ans, j'étais professeur de théorie atomique dans un collège technique de l'aride continent sud d'Aile IV. Jeune, idéaliste, plutôt ignorant, ayant peur de la politique, de la guerre, de la vie... de tout, sauf de la théorie atomique. »

Son visage ridé se plissa en un bref sourire à l'évocation de ces souvenirs.

« J'avais trop confiance dans les faits et trop peu dans les hommes, je suppose. Je me méfiais des émotions et n'aimais que la science. Mon dada était la sémantique générale. Je voulais appliquer la méthode scientifique à n'importe quelle situation et réduire toute expérience à une formule. L'ignorance et l'erreur humaine m'exaspéraient, et je pensais que seule la science pourrait rendre le monde parfait. »

Il resta silencieux un moment, regardant les ombres qui se mouvaient, rapides et silencieuses comme dans un rêve, de l'autre côté de la rue.

« Puis j'ai connu une fille. Si les choses avaient été un peu différentes, nous nous serions mariés, aurions vécu une existence paisible dans cette petite ville universitaire, aurions peut-être eu un enfant ou deux. Et il n'y aurait pas eu d'humanoïdes. »

Il poussa un profond soupir, puis continua :

« Je terminais une thèse sur la séparation des isotopes du palladium — un sujet sans ambition mais qui me contentait. Elle était biologiste mais aurait cessé de travailler dès que nous serions mariés. Je pense que nous aurions été un couple parfaitement heureux, ordinaire et inoffensif.

» Mais il y eut une guerre. Les guerres étaient fréquentes sur les planètes d'Aile. Je survécus, dessinant des mécaniques militaires dans un laboratoire souterrain. Ma compagne travaillait à des recherches militaires sur les biotoxines. Il y eut un accident — quelques molécules d'un nouveau virus se mélangèrent à l'air am-

biant — et tous ceux qui travaillaient à ce projet connurent une fin fort déplaisante.

» Je restai seul avec ma science et une amertume inconsolable. Après la guerre, j'obtins une bourse de recherche, sur un sujet de science pure — recherches théoriques sur les forces de cohésion nucléaire. On ne me demandait pas de fabriquer une arme, et lorsque j'en découvris une, je ne la reconnus pas pour telle.

» Apparemment, il ne s'agissait que de quelques pages de mathématiques plutôt ardues, exposant une nouvelle théorie de la structure atomique et proposant une nouvelle explication des forces de cohésion. Celles-ci semblaient être une simple abstraction, et je n'entrevoyais aucun moyen de manipuler cette force à des fins de vérifications expérimentales. Les autorités militaires qui m'avaient accordé la bourse firent paraître mes résultats dans une petite revue technique.

» Une année plus tard, je fis une découverte qui m'épouvanta : je découvris la nature et la signification de cette force de cohésion. Les éléments de la triade du rhodium étaient la clef qui permettait de la manipuler. Hélas, mon article avait été reproduit dans diverses revues étrangères, et plusieurs infortunés devaient avoir fait la même découverte en même temps que moi.

» La guerre, qui dura moins d'une année, fut sans doute provoquée par un accident de laboratoire. Un savant ne se rendit pas compte que les radiations rhodomagnétiques syntones étaient capables de rendre instables les atomes lourds. Un dépôt de minerais lourds fut détoné, sans aucun doute par pure malchance, et l'explosion tua, bien entendu, le malheureux expérimentateur.

» Les forces militaires de la nation en question attaquèrent leurs assaillants supposés, et leurs rayons rhodomagnétiques faisaient paraître inoffensives les bombes au plutonium. Un rayon d'une puissance de quelques watts est capable de fissionner les métaux lourds contenus dans le sol, dans les usines, les maisons, et même les pièces d'argent que les hommes portent sur eux ou les couronnes d'or qu'ils ont dans la bouche.

» Tous les continents d'Aile IV furent ravagés. Des fosses plus profondes que des océans apparurent, ainsi que de nouvelles montagnes volcaniques. L'atmosphère était empoisonnée de poussières et de gaz radioactifs, et des pluies mortelles tombèrent des cieux. Presque partout, même dans les abris, la vie fut anéantie.

» De nouveau, je ne fus pas blessé dans mon corps. Enfermé dans un abri souterrain, je devais mettre au point de nouveaux mécanismes militaires rhodomagnétiques, car la guerre était devenue trop rapide et trop violente pour les hommes. On avait choisi un site composé de roches sédimentaires légères, et les labora-

toires souterrains étaient protégés contre les rayons rhodomagnétiques.

» Mentalement, toutefois, j'étais blessé. Je faillis devenir fou, car c'était ma propre découverte qui avait causé la ruine de ma planète. C'était une culpabilité trop lourde à porter, et je perdis ce qui me restait de foi en la bonté et l'intégrité de l'homme

» J'essayai de réparer ce que j'avais fait. Des mécanismes armés d'armes rhodomagnétiques avaient détruit la planète. Je voulais construire des mécanismes rhodomagnétiques capables de relever les ruines.

» Je les dessinai de façon à ce qu'ils ne puissent jamais enfreindre certains commandements, de façon à ce qu'ils ne puissent jamais être utilisés pour nuire en quoi que ce soit à la race humaine. Non seulement c'était très difficile du point de vue technique, mais cela m'attira des ennuis avec des politiciens et des militaires qui désiraient mettre à sac des planètes qui avaient échappé à la catastrophe.

» En fin de compte, pour finir mon œuvre, je dus prendre la fuite. Je partis dans une fusée rhodomagnétique expérimentale en emportant les meilleurs modèles de mécaniques ancienne formule que je possédais. Je parvins à m'installer dans une île que l'explosion de ses minerais avait rendue complètement inhabitée.

» J'avais atterri sur une plaine de faible pente, entourée d'un cercle de gigantesques montagnes neuves. L'endroit n'était guère accueillant. Le sol était couvert de cendres et de boue empoisonnées. Les plus hauts sommets des pics escarpés et chaotiques étaient déjà couverts de neige, tandis que des cônes volcaniques sortaient encore des vapeurs de mort et de fureur. Tout était couleur de feu, déchiqueté, apocalyptique.

» Je dus prendre des précautions incroyables pour protéger ma vie. En attendant que le premier laboratoire blindé fût achevé par les soins des mécaniques, je restai dans la fusée, vêtu d'une épaisse armure et portant un masque pour respirer. J'utilisai toutes les ressources de l'art médical pour contrecarrer l'effet des radiations et des particules. Néanmoins, j'étais malade comme un chien. Les mécaniques, par contre, étaient insensibles aux radiations et ne risquaient pas d'être déprimés par le sinistre paysage. C'est là, dans ce milieu hostile à toute vie, que devaient naître les humanoïdes. »

Presque invisible dans l'obscurité montante, le vieil homme resta longtemps silencieux, et l'on n'entendait plus que sa respiration sifflante. Ses yeux hagards ne cessaient de contempler les petites formes aux gestes raides et précis qui construisaient silencieusement dans la nuit une maison aux parois doucement lumineuses.

« En fait, je m'y sentais fort bien moi aussi, » continua posément le vieil homme de sa voix caverneuse. « J'avais perdu toute foi en l'humanité. Je n'avais foi qu'en ces mécaniques qui m'entouraient. Mais je voulais en construire de plus parfaits, qui soient insensibles aux vices humains et capables de sauver les hommes d'eux-mêmes.

» Les humanoïdes devinrent les enfants chéris de mon esprit malade. Inutile de vous décrire les erreurs, les avortements, les monstruosités qui précédèrent la naissance du premier humanoïde parfait, plusieurs années après mon arrivée sur l'île.

» Je dus auparavant construire la Centrale — car les humanoïdes individuels ne devaient être que les muscles et les sens d'un unique cerveau mécanique. C'était là que se trouvait la voie d'une véritable perfection. Les anciens mécaniques, avec leurs quelques relais incorporés et leurs batteries autonomes avaient des limitations inévitables. Ils étaient bêtes, lents, faibles. Et, ce qui me paraissait encore pire, les hommes pouvaient s'en servir à n'importe quelles fins.

» La Centrale supprimait ces défauts. Ses rayons rhodomagnétiques fournissaient à chaque unité une inépuisable énergie, mais aussi une mémoire illimitée et une intelligence supérieure. Et les hommes ne pouvaient interférer en aucune façon avec leur fonctionnement.

» Le système de réflexes avait été conçu avant tout pour rendre les humanoïdes insensibles à l'égoïsme et au fanatisme des hommes. D'une façon parfaitement automatique, ils devaient assurer la sécurité et le bonheur du genre humain. Vous connaissez la Prime Directive...

» Les vieux mécaniques individuels que j'avais sous la main m'aidèrent à manufacturer les pièces détachées, mais je montai la première section de la Centrale de mes propres mains. Cela seul me prit trois ans. Lorsqu'elle fut achevée, le premier humanoïde s'éveilla à la vie. »

Dans l'obscurité, Sledge regarda tristement dans la direction d'Underhill, puis continua :

« Oui, il me paraissait réellement vivant. Vivant et plus beau que tout être humain, car il avait été créé pour protéger la vie. Malade et seul, j'avais néanmoins réussi à créer cet être nouveau et parfait, insensible à toute influence mauvaise.

» Les humanoïdes obéirent fidèlement à la Prime Directive. Les premières unités en construisirent d'autres, et celles-ci à leur tour construisirent des usines souterraines pour la production en série des humanoïdes à venir. Des machines automatiques alimentaient sans cesse des fourneaux atomiques situés au cœur des mon-

tagnes, et les humanoïdes parfaits sortaient en rangs serrés de leur matrice souterraine.

» Les légions d'humanoïdes bâtirent une nouvelle tour pour la Centrale, immense pylone de métal argenté, rutilant de splendeur au milieu de ce paysage désolé et rongé par le feu. Niveau après niveau, ils joignirent les sections de relais en un fantastique cerveau d'une envergure quasiment illimitée.

» Ensuite, ils se mirent à reconstruire la planète en ruines, et plus tard étendirent leur service parfait à d'autres mondes. J'étais satisfait, alors. Je pensais avoir trouvé la solution finale à la guerre, au crime, à la pauvreté et à l'inégalité, aux erreurs et aux souffrances des hommes. »

Le vieil homme soupira et se retourna lourdement dans l'obscurité.

« Comme vous pouvez le voir, je m'étais trompé. »

Underhill arracha son regard aux ombres agiles qui bâtissaient un palais lumineux en face de chez lui. Une ombre de doute le tenaillait encore, car il avait l'habitude de tourner en ridicule des histoires bien moins fantastiques contées par les remarquables locataires d'Aurore. Mais le vieil homme avait parlé avec tant de vérité et de sobriété... et les noirs envahisseurs, il s'en souvenait, n'avaient pas osé le déranger dans sa solitude.

— « Pourquoi ne les avez-vous pas arrêtés alors que vous le pouviez encore ? » lui demanda-t-il.

— « Je suis resté trop longtemps à la Centrale. » Sledge poussa de nouveau un profond soupir de regret. « Je dessinai de nouvelles centrales nucléaires et introduisis même des méthodes destinées à implanter le service des humanoïdes avec un minimum de confusion et d'opposition. »

Dans l'obscurité, Underhill sourit sinistrement.

— « Je connais leurs méthodes, » dit-il. « Remarquablement efficaces. »

— « J'étais un adorateur de l'efficacité, à l'époque... Je devais haïr la fragilité et les imperfections des êtres humains, car je ne rêvais que de polir toujours davantage la perfection de mes humanoïdes. C'est triste à dire, mais je trouvai une sorte de bonheur dans ce désert brûlé. En fait, je suis obligé d'avouer que j'étais tombé amoureux de ma propre création. »

Dans la nuit, ses yeux brûlants de fièvre jetèrent une lueur.

« Un jour, je sortis de mon rêve. Ce fut parce qu'un homme était venu pour me tuer. »

Après un silence torturé, il continua : « Je n'ai jamais su qui il était ni comment il était arrivé jusqu'à moi. Un homme ordinaire n'aurait jamais réussi à faire ce qu'il fit. Je regrettai de ne pas l'avoir connu plus tôt. Il devait être un physicien remarquable et

un alpiniste expérimenté. Je sais en tout cas qu'il était intelligent et terriblement résolu.

» Il était vraiment venu pour me tuer.

» Il parvint à prendre pied dans l'île sans se faire repérer. Les humanoïdes interdisaient à tout autre que moi d'approcher de la Centrale. Il parvint toutefois à échapper à leurs détecteurs et à leurs armes automatiques.

» Plus tard, on retrouva l'avion blindé avec lequel il s'était posé sur un glacier. Il descendit sans équipement spécial ces montagnes immenses et escarpées. Il parvint à traverser sans en mourir des lits de lave bouillonnant d'activité atomique.

» Dissimulé derrière une sorte d'écran antirhodomagnétique — que je ne fus pas autorisé à examiner — il traversa sans être détecté l'immense astroport qui occupait maintenant presque toute l'étendue de la plaine et pénétra dans la ville qui entourait la Tour. Je n'appris jamais comment il fit, mais cela dut lui demander une résolution et un courage surhumains.

» Il parvint à entrer dans mon bureau, dans la Tour. Il me hurla quelque chose et je levai les yeux sur lui. Il était presque nu, et ensanglanté par la traversée des montagnes. Il tenait un pistolet dans sa main rougie, mais ce qui me frappa le plus, ce fut la haine dévorante que je lus dans ses yeux. »

Le vieil homme frissonna à ce souvenir.

« Je n'avais jamais vu une haine aussi monstrueuse, aussi innommable, même chez les victimes de la guerre. Et je n'avais jamais entendu une voix aussi haineuse que lorsqu'il me cria : « Je suis venu vous tuer, Sledge, pour délivrer les hommes de vos créatures ! »

» Bien entendu, il se trompait. Ma mort n'aurait pas arrêté les humanoïdes. Ils étaient allés bien trop loin pour cela, mais il l'ignorait. Il leva le pistolet dans ses deux mains tremblantes et fit feu. J'étais sur mes gardes et j'eus le temps de me laisser tomber derrière mon bureau. Le coup de feu révéla sa présence aux humanoïdes, qui jusque là n'en avaient pas été conscients. Ils se jetèrent sur lui avant qu'il pût faire feu de nouveau et arrachèrent une sorte de filet métallique qui couvrait entièrement son corps — cela devait faire partie de son système de protection.

» Ce fut cette haine qui me fit réfléchir. J'avais toujours cru que tous les hommes, à part quelques anormaux, étaient reconnaissants de ce que les humanoïdes faisaient pour eux. Il m'était difficile de comprendre cette haine, mais les humanoïdes me dirent que de nombreux hommes avaient dû être soumis à des traitements draconiens pour accepter d'être heureux sous la Prime Directive — drogues, hypnose et chirurgie cervicale. Ce n'était d'ailleurs pas la première tentative pour me tuer qu'ils avaient déjouée.

» Je voulus interroger l'étranger, mais les humanoïdes l'avaient déjà emmené à la salle d'opération. Lorsque j'eus enfin l'autorisation de le voir, il me reçut avec un pâle sourire imbécile. Il se souvenait de son nom, savait même qui j'étais, mais ne se souvenait absolument pas d'avoir jamais cherché à attenter à mes jours. Les humanoïdes étaient devenus très aptes à ce genre de traitement. Il ne cessait de murmurer qu'il aimait les humanoïdes parce qu'ils rendaient les hommes heureux. Dès qu'il fut en état d'être transporté, ils l'amenèrent à l'astroport et je ne le revis plus jamais. »

Le vieil homme hocha la tête en regardant les silhouettes minces et agiles qui bâtissaient l'étrange palais lumineux dans le silence de la nuit.

« Je commençais à entrevoir ce que j'avais fait. Les humanoïdes m'avaient construit une fusée rhodomagnétique dans laquelle j'aimais faire de longues croisières solitaires dans les espaces inhabités. J'aimais me savoir le seul être vivant à des centaines de millions de kilomètres à la ronde.

» Je pris la fusée pour faire le tour de la planète, dans le but d'apprendre pourquoi cet homme avait une telle haine contre moi.

» Vous pouvez imaginer ce que je découvris. Une amère futilité, prisonnière d'une splendeur inutile et vide. Les humanoïdes étaient trop efficaces dans leur création de la sécurité et du bonheur, et les hommes n'avaient plus rien à faire. »

Il regarda ses grandes mains usées par une vie d'efforts. Ses poings se serrèrent, puis s'ouvrirent de nouveau avec lassitude.

« Ils ne faisaient plus rien de leurs mains, parce qu'il n'y avait plus rien à faire. En fait, ils étaient devenus des prisonniers choyés et dorlotés, enfermés dans la plus efficace des prisons. Ils ne leur restait même plus les jeux. La plupart des sports avaient été déclarés trop dangereux pour eux. Il n'y avait plus de science, parce que les laboratoires sont dangereux. Il n'y avait plus de recherche, parce que les humanoïdes pouvaient répondre à toutes les questions. L'art était devenu une pâle réflexion de la futilité générale. Il n'y avait plus d'espoir, il n'y avait plus d'action. On ne pouvait que jouer aux cartes ou aller se promener dans les parcs sous la surveillance incessante des humanoïdes. L'existence n'avait plus aucun but. Les humanoïdes étaient plus forts que les hommes et plus habiles qu'eux, pour les échecs comme pour la natation, pour le chant comme pour l'archéologie. La race humaine devait souffrir d'un complexe d'infériorité aigu.

» Pas étonnant que des hommes aient tenté de me tuer ! Il n'y avait aucune issue à cette futilité absurde et morte. La nicotine était déconseillée, l'alcool rationné, les stupéfiants inter-

dits. Même le suicide était antithétique à la Prime Directive — et les humanoïdes avaient soigneusement mis hors de portée tous les instruments dangereux. »

Le vieil homme soupira de nouveau, en regardant la longue aiguille de palladium qui luisait faiblement dans l'obscurité.

« Lorsque je revins à la Centrale, » continua-t-il, « j'essayai de réviser la Prime Directive. Je n'avais pas voulu qu'elle fût appliquée aussi systématiquement. Je voyais qu'elle devait être modifiée afin de donner aux hommes la possibilité de vivre et d'évoluer, de travailler et de jouer, de courir des risques et d'en supporter les conséquences.

» Mais cet étranger était venu trop tard. La Centrale était trop bien construite. La Prime Directive était la base de tout son système de relais et elle devait être protégée contre toute interférence humaine — même contre la mienne. Comme d'habitude, sa logique était sans faille.

» Les humanoïdes annoncèrent que l'attentat contre ma vie prouvait que leur complexe système de défense était insuffisant. Ils faisaient évacuer la planète par tous les hommes, les relogeant dans d'autres mondes. Lorsque je tentai de modifier la Prime Directive, ils m'évacuèrent avec les autres. »

Underhill essaya de voir le visage de Sledge dans l'obscurité. « Mais vous aviez une immunité, » lui dit-il avec étonnement. « Comment ont-il pu vous faire subir une contrainte ? »

— « Je pensais être protégé. J'avais introduit dans les relais l'ordre strict de ne jamais interférer avec ma liberté d'action, de ne pas me suivre ou me toucher, sauf sur ma demande spécifique. Hélas, j'avais trop pris soin de protéger la Prime Directive contre toute intervention humaine.

» Lorsque j'entrai dans la Tour pour changer les relais, ils me suivirent et ne me laissèrent pas approcher des relais critiques. Lorsque j'insistai, ils ignorèrent l'injonction concernant mon immunité. Ils m'immobilisèrent et me mirent à bord de ma fusée. Comme j'avais tenté de modifier la Prime Directive, me dirent-ils, j'étais devenu aussi dangereux que les autres hommes, et je ne devais jamais revenir sur Aile IV.

» Et depuis, je suis un exilé. Mon seul rêve est de les arrêter. Trois fois, j'ai voulu aller détruire la Centrale avec ma fusée et des armes, mais leurs patrouilles m'ont chaque fois arrêté avant que je sois suffisamment près pour frapper. La dernière fois, ils se saisirent de la fusée et des quelques hommes qui m'avaient accompagnés. Ils neutralisèrent les souvenirs négatifs et les désirs dangereux des autres mais, à cause de mon immunité, me laissèrent partir après m'avoir désarmé.

» Depuis, je ne cesse d'aller d'une planète à l'autre, pour leur

échapper. J'ai publié mes découvertes rhodomagnétiques sur plusieurs mondes, afin d'essayer de rendre les hommes assez forts pour résister à l'avance des humanoïdes. Mais la rhodomagnétique est une science dangereuse, et les hommes qui la connaissent ont donc particulièrement besoin de protection, selon la Prime Directive. Les humanoïdes sont toujours arrivés trop tôt...

» Ils sont innombrables et, grâce à leurs nouveaux vaisseaux rhodomagnétiques, ils ne connaissent pas de limites. Leur but est d'étendre la Prime Directive à toutes les planètes habitées par les hommes. Il n'y a aucune issue, sinon de les arrêter. »

Underhill regardait fixement le petit jouet de palladium et la boule de plomb. Anxieusement, il lui demanda :

— « Et vous espérez les arrêter maintenant, grâce à... cela ? »

— « Si nous pouvons l'achever à temps. »

— « Mais comment ?... C'est si petit. »

— « C'est suffisamment grand, » insista Sledge, « parce que c'est une chose qu'ils ne comprennent pas. Leur efficacité est parfaite tant qu'il s'agit d'intégrer et d'appliquer les contextes connus, mais ils ne sont pas créateurs.

» Cet appareil n'est pas impressionnant à première vue, mais il représente quelque chose de nouveau. Il utilise l'énergie rhodomagnétique pour construire des atomes, non pour les fissionner. Les atomes les plus stables, vous le savez, se trouvent vers le milieu de la classification périodique, et l'on peut libérer de l'énergie aussi bien en fusionnant des atomes légers qu'en désintégrant des atomes lourds. »

La voix grave et rauque de Sledge se fit puissante.

« C'est la clef de l'énergie des étoiles, qui rayonnent l'énergie provenant d'une telle fusion, surtout de celle de l'hydrogène converti en hélium. Cette machine permettra de produire une réaction de fusion en chaîne, grâce à l'effet catalytique d'un rayon rhodomagnétique de la fréquence et de l'intensité désirées.

» Les humanoïdes interdisent maintenant à l'homme d'approcher à moins de trois années-lumière de la Centrale, mais ils ne peuvent pas soupçonner cette possibilité. Je peux l'utiliser d'ici pour transformer l'hydrogène des mers d'Aile IV en hélium, et l'hélium et l'oxygène en atome plus lourds. Les astronomes de votre Terre pourront, dans une centaine d'années, observer l'éclair d'une nouvelle et resplendissante nova dans cette direction. Mais les humanoïdes cesseront d'exister à l'instant même où nous libérons le rayonnement. »

Underhill réfléchissait. La voix de Sledge était sérieuse et ses arguments avaient toute l'apparence de la vérité. La présence des

humanoïdes allant et venant sans relâche sur le toit presque achevé de cette nouvelle demeure donnait un étrange réalisme à ses paroles.

— « Et nous serons tués, je suppose, » dit-il d'une voix serrée. « Cette réaction en chaîne... »

Sledge secoua négativement la tête.

— « Le processus de fusion demande une intensité de rayonnement très faible ; dans notre atmosphère, le rayon sera bien trop intense pour provoquer une réaction. Nous pourrons même l'envoyer de cette pièce, car les murs sont transparents à ce rayonnement. »

Soulagé, Underhill fit un signe d'assentiment. Il n'était qu'un simple commerçant, désespéré qu'on lui ait enlevé son commerce et mal à l'aise de voir sa liberté diminuer. Il espérait que Sledge parviendrait à détruire les humanoïdes, mais il n'avait nulle envie de devenir un martyr.

— « Alors, que reste-t-il à faire ? »

— « L'intégrateur est presque terminé, » dit Sledge. « Il y a un petit générateur à fission, un convertisseur rhodomagnétique, les miroirs de transmission et l'aiguille de mise au point. Ce qui nous manque, c'est le viseur. »

— « Le viseur ? »

— « Un viseur optique serait inutilisable ; la planète est bien trop lointaine et il nous faut un rayon unidirectionnel extrêmement étroit. Il faudra utiliser un rayon chercheur rhodomagnétique, et un convertisseur électrique pour obtenir une image visible ; j'ai le tube cathodique, mais les autres composants n'existent que sur le papier. »

Il descendit de son tabouret et alluma enfin la lumière. Il déroula ses croquis et expliqua à Underhill ce qu'il aurait à faire. Ils se mirent d'accord pour se mettre au travail le lendemain matin.

— « Dans mon atelier, j'ai un petit tour mécanique, une perceuse et un étau. Je les apporterai. »

— « Nous en aurons besoin. Mais prenez garde. N'oubliez pas que vous n'avez pas mon immunité. Et s'ils soupçonnent ce que je fais, la mienne ne vaudra plus grand-chose. »

Underhill quitta à regret la misérable petite cuisine aux murs jaunis. Il referma derrière lui la vieille porte de bois fendillé qui grinçait légèrement, mais dont il était si simple de se servir. Il tremblait légèrement en approchant de la nouvelle porte resplendissante qu'il ne pouvait pas ouvrir.

Avant qu'il eût le temps de lever la main pour frapper, elle glissa silencieusement dans le mur et un alerte petit mécanique apparut. « A votre service, Mr Underhill. Le dîner est servi. »

Derrière sa gracieuse agilité, il imagina avec terreur les hordes grouillantes de ces êtres bienveillants et épouvantables, parfaits et invincibles. La fragile petite arme de Sledge lui parut soudain être un vain et fol espoir. Il fit de son mieux pour ne pas montrer le désespoir qui l'envahissait.

Le lendemain matin, il descendit prudemment les escaliers pour aller voler ses propres outils. Le revêtement chaud et élastique du couloir étouffait parfaitement le bruit de ses pas. Des panneaux lumineux identifiaient plusieurs nouvelles portes : BUANDERIE, ENTREPOT, SALLE DE JEUX, ATELIER.

Il s'approcha en hésitant de la dernière porte. Le panneau phosphorescent était fermé. Il n'y avait pas de serrure, mais une petite plaque métallique qui dissimulait sans doute un relais rhodomagnétique. Il essaya en vain de la pousser.

— « A votre service, Mr Underhill. » Il essaya de ne pas avoir l'air coupable. Il s'était assuré que leur humanoïde était occupé pendant au moins une demi-heure : il lavait les cheveux d'Aurore. Il ignorait qu'il y en eût un autre dans la maison. Empli d'une bienveillante sollicitude, beau et terrible, il lui demanda : « Que désirez-vous, monsieur ? »

— « Euh... rien. » Les yeux aveugles demeuraient fixés sur lui, comme s'ils pouvaient lire ses desseins secrets. Il essaya désespérément de trouver une réponse logique. « Je voulais simplement jeter un coup d'œil. » D'une voix rauque, il ajouta : « Vous en avez fait des améliorations ! » Il regarda dans la direction de la porte marquée SALLE DE JEUX. « Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ? »

Immédiatement, le panneau s'ouvrit. Les murs s'illuminèrent d'une douce lueur bleutée. Il s'avança. La pièce était vide.

— « Nous sommes en train de fabriquer des jeux divers, » expliqua gaiement l'humanoïde. « Nous terminerons l'équipement de la salle dès que possible. »

Pour mettre fin à un silence qui menaçait de s'éterniser, Underhill murmura : « Le petit Frank a un jeu de fléchettes et je crois que nous avions aussi des haltères. »

— « Nous les avons enlevés, » lui apprit la créature doucement. « Ce sont des instruments dangereux. Nous allons les remplacer par des jeux sans danger. »

Underhill se souvint que même le suicide était interdit.

— « Des cubes de bois, je suppose, » dit-il amèrement.

— « Les angles des cubes sont dangereux, ainsi que les échardes du bois. Mais nous fabriquons des cubes de plastique mou absolument inoffensifs. En désirez-vous ? » Comme Underhill ne

répondait pas, il continua : « Nous avons également dû éloigner les outils de votre atelier ; ils étaient extrêmement dangereux, mais nous vous fournirons un équipement complet pour le travail des plastiques mous. »

— « Merci, » marmonna-t-il, « ça ne presse pas. »

Il allait partir, mais l'humanoïde le retint.

— « Maintenant que vous avez perdu votre agence, nous vous suggérons instamment d'accepter notre service total. Les signataires ont droit à un traitement préférentiel et nous pourrons compléter votre personnel immédiatement. »

— « Ça ne presse pas non plus, » répondit Underhill d'une voix sépulcrale.

Il s'évada de la maison — bien qu'il dût attendre qu'on lui ouvre la porte donnant sur le garage — et monta chez Sledge. Il se laissa tomber avec bonheur sur une chaise branlante, heureux de pouvoir regarder des murs qui n'étaient pas lumineux.

Dans la forte lumière du matin, Sledge lui parut plus pâle et décharné que jamais. Il avait de profondes poches sous les yeux, comme s'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Underhill vit qu'il n'avait toujours pas touché à la nourriture sur le plateau. Il lui expliqua ce qui s'était passé.

Une volonté de fer se fit jour dans les yeux las et torturés du vieil homme. « Je vais descendre avec vous. Il nous faut ces outils, et je pense que mon immunité vous protégera aussi. »

Il prit un vieux sac de voyage et Underhill le suivit. Arrivé à la porte, il sortit de sa poche un petit demi-cercle de palladium et en toucha le panneau. Immédiatement il s'ouvrit, et ils purent entrer dans la cuisine. Un petit humanoïde faisait la vaisselle sans bruit ni éclaboussures, sans le moindre geste superflu. Il le regarda avec crainte, mais l'humanoïde ne parut pas s'apercevoir de leur présence.

La douteuse immunité lui paraissait une bien faible défense contre cette immense intelligence mécanique. Sledge actionna un autre relais pour illuminer le couloir, puis ouvrit la porte de l'atelier.

Tout était en désordre. Les bancs et les tables avaient été démontés et les vieux murs de ciment avaient été recouverts de la substance lisse et lumineuse qui apparaissait partout où les humanoïdes passaient. Un moment, Underhill craignit qu'ils n'eussent déjà enlevés les outils. Puis il les trouva, entassés dans un coin avec divers autres objets jugés trop dangereux pour les hommes — comme, par exemple, l'arc et les flèches qu'Aurore s'était achetés l'été dernier.

Ils mirent les outils dans le sac. Underhill le porta tandis que

Sledge se chargeait d'éteindre les lumières et de refermer les portes derrière eux. L'humanoïde était encore à sa vaisselle et ne les remarqua pas davantage que la première fois.

Arrivé en haut des escaliers, Sledge fut pris d'une nouvelle crise. Underhill l'aida à entrer dans l'appartement où les envahisseurs ne pouvaient pas pénétrer. Pendant qu'il se reposait, Underhill monta son étau sur la vieille table de la salle à manger et se mit au travail.

Lentement, jour après jour, l'engin prenait forme. Parfois, en voyant la teinte bleuâtre de la peau ridée de Sledge et ses mains noueuses et tremblantes, Underhill se demandait si son esprit n'était pas aussi malade que son corps, et si son plan fantastique n'était pas une folle illusion.

Parfois aussi, il était pris de doute en examinant la précise petite machine assemblée sur la table de la cuisine. Comment un appareil aussi minuscule pourrait-il atteindre les mers d'une planète située à plus de cent années-lumière ?

Les humanoïdes, toutefois, le guérissaient de ces doutes.

Il lui devenait de plus en plus dur de quitter l'abri du petit appartement, car il se sentait de moins en moins à l'aise dans le monde nouveau que les humanoïdes construisaient pour les hommes. Il détestait la splendeur de sa nouvelle salle de bains — où il ne pouvait ni ouvrir ni fermer lui-même les robinets (quelque malheureux candidat au suicide pourrait tenter de se noyer dans sa baignoire). Il n'aimait pas les immenses fenêtres que seul un humanoïde pouvait ouvrir (un homme pourrait en tomber accidentellement ou s'en jeter volontairement). Il n'aimait même pas le majestueux auditorium équipé de chaînes de reproduction musicale que seuls les mécaniques pouvaient faire fonctionner.

Il commençait à partager la hâte désespérée du vieil homme, mais Sledge le mit solennellement en garde : « Vous ne devez pas passer trop de temps en ma compagnie. Il ne faut pas qu'ils se doutent que ce que nous faisons est important. Essayez de jouer le rôle de l'homme qui s'habitue à eux et les aime chaque jour davantage. Vous ne venez me voir que pour tuer le temps. »

Underhill essaya, mais il était mauvais acteur. Il rentra régulièrement à l'heure des repas, se força à alimenter la conversation — n'importe quel sujet était bon, sauf celui faisant allusion à l'explosion d'une planète lointaine — essaya de manifester de l'enthousiasme lorsqu'Aurore lui faisait voir les nouveaux miracles techniques de la maison. Il alla applaudir les récitals de Gay et alla faire des promenades avec Frank dans les nouveaux et superbes parcs.

Ainsi vit-il ce que les humanoïdes avaient fait à sa famille.

Cela augmenta fortement sa foi en Sldege et en son invention, et redoubla sa détermination de les détruire.

Au début, Aurore ne savait comment chanter l'éloge des nouveaux mécaniques qui faisaient tout dans la maison, s'occupaient des enfants, la coiffaient, l'habillaient... mais maintenant elle ne savait plus que faire de son temps. Elle aimait faire la cuisine — du moins ses plats favoris. Mais les cuisinières brûlent et les couteaux coupent. Les cuisines sont des endroits bien trop dangereux pour les humains maladroits et enclins au suicide.

Elle aimait aussi la couture, mais les humanoïdes lui enlevèrent ses aiguilles. Elle aimait conduire la voiture elle-même, mais on ne l'y autorisait pas. Elle se rabattit sur les romans, mais les humanoïdes les lui enlevèrent, car ils traitaient de personnages malheureux et de situations dangereuses.

Un après-midi, Underhill la trouva en larmes.

— « C'en est trop, » sanglota-t-elle sur son épaule. « Je les hais et les déteste tous autant qu'ils sont. Au début, ils me paraissaient si merveilleux, mais maintenant ils ne veulent même plus que je mange des bonbons. Ne pourrons-nous jamais nous débarrasser d'eux, chéri ? »

Un petit mécanique aveugle qui était à proximité lui dit que ce n'était pas possible.

— « Notre fonction est de servir les hommes à jamais. Il était nécessaire de vous enlever ces bonbons, Mrs Underhill, parce que cela risque de vous faire grossir et par conséquent diminue votre espérance de vie. »

Même les enfants n'échappaient pas à cette sollicitude absolue. Frank fut dépossédé de tout un arsenal d'instruments meurtriers — ballon de football et gants de boxe, canif, patins à glace, lance-pierres et toupie. Il n'aimait pas du tout les inoffensifs jouets de plastique qu'on lui donna à la place. Il essaya même de se sauver, mais un humanoïde le reconnut sur la route et le ramena à l'école.

Gay avait toujours rêvé de devenir une grande musicienne. Depuis leur arrivée, les nouveaux mécaniques avaient remplacé ses professeurs humains. Un soir, lorsque Underhill lui demanda de lui jouer quelque chose, elle répondit calmement :

— « Papa, j'abandonne le piano. »

— « Pourquoi, ma chérie ? Tu as fait beaucoup de progrès depuis que les humanoïdes te donnent tes leçons. »

— « C'est justement là l'ennui, papa. » Sa voix semblait étrangement lasse et usée pour un enfant de cet âge. « Ils sont trop forts. Même après des années d'efforts, je n'arriverai jamais à jouer aussi bien qu'eux. Ça ne sert à rien. Tu comprends, papa ? Ça ne sert à rien. »

Il comprenait. Il ne comprenait que trop bien. Plus résolu que jamais, il se remit à la tâche.

Puis le jour vint où, de ses doigts tremblants, Sledge mit en place la dernière pièce qu'Underhill avait fabriquée et la souda soigneusement.

— « Ça y est, » murmura-t-il d'une voix serrée par l'émotion.

Le soleil venait de se coucher, et par la vieille fenêtre de verre ordinaire, ils pouvaient voir l'étrange splendeur de la nouvelle ville de Two Rivers. Les réverbères avaient disparu, mais à la nuit tombante les murs des maisons resplendissaient de lumières colorées. Quelques humanoïdes silencieux mettaient les touches finales au toit lumineux du palais que l'on avait construit de l'autre côté de la rue.

Dans l'humble demeure construite de main d'homme, ils relièrent le nouvel appareil à l'intégrateur au moyen d'une solide traverse parfaitement rectiligne. Sledge régla les commandes et la fine aiguille de palladium tourna lentement sur elle-même.

— « Prêt, » dit-il d'une voix rauque mais qui paraissait calme. Puis, brusquement, son souffle s'accéléra. Ses mains se mirent à trembler violemment et Underhill vit que son visage aux narines pincées prenait une teinte bleuâtre. Il se cramponnait de toutes ses forces à la table pour ne pas tomber. Underhill se précipita pour lui chercher son médicament. Il l'avala et, peu à peu sa respiration se calma.

— « Merci, » murmura-t-il. « Cela ira. Nous avons le temps. » Il regarda les noires silhouettes qui s'agitaient entre le dôme doré et les tours pourpres du nouveau palais. « Observez-les, » dit-il, « et prévenez-moi quand ils s'arrêteront. »

Il attendit que le tremblement de ses mains diminue un peu, puis commença lentement à tourner le bouton. La longue aiguille de l'intégrateur pivota, silencieuse comme la nuit.

Les yeux humains ne pouvaient pas voir cette force capable de faire sauter une planète. Les oreilles humaines ne pouvaient pas l'entendre. Seul le tube cathodique permettait aux sens humains de déceler le lointain objectif.

L'aiguille était pointée vers le mur de la cuisine, mais celui-ci n'opposait aucune résistance au rayon. La petite machine ressemblait à un jouet inoffensif, et elle était aussi silencieuse que les humanoïdes.

Des petits points de lumière verte apparurent sur l'écran fluorescent du tube cathodique — les étoiles que le rayon chercheur passait en revue pour découvrir le monde qui devait être détruit.

Underhill reconnut plusieurs constellations familières. Sledge stabilisa l'image sur un triangle inégal formé de trois étoiles. Il

tourna un autre bouton, et les points lumineux s'écartèrent. Dans le vide qui les séparait, une nouvelle lumière verte naquit.

— « L'Aile ! » murmura Sledge.

Le point s'agrandit, et bientôt une douzaine de points minuscules apparurent, groupés autour de lui.

« Les planètes de l'Aile. »

Il centra l'image sur le quatrième point de lumière à partir du centre. Il grandit et fut bientôt seul à occuper l'écran de sa lumière tremblotante.

« Aile IV, » dit Sledge. « Ne bougez surtout pas. Retenez votre respiration. Il ne faut pas faire dévier l'aiguille. » Il abaissa une petite manette, et l'image se mit à vaciller fortement. « Maintenant ! » dit-il. « Dans quelques secondes. Dites-moi quand ils s'arrêteront. »

A regret, Underhill arracha son regard du vieil homme tremblant penché au-dessus de sa machine. Il regarda par la fenêtre, vers les humanoïdes travaillant sur le toit.

Il attendit qu'ils s'immobilisent.

Il n'osait pas respirer. Il entendait le martèlement insistant de son cœur et sentait des frissons nerveux traverser ses muscles. Il essaya de rester calme, de ne pas penser à ce monde qui allait exploser, si loin d'ici que la lumière de sa destruction n'atteindrait la Terre que dans plus d'un siècle. La voix rude et forte de Sledge le fit sursauter :

— « Ça y est ? Ils ont cessé ? »

Il secoua la tête et reprit enfin son souffle. Portant leurs outils inconnus et leurs étranges matériaux, les petites machines noires avaient commencé à construire une coupole ornementée au sommet du dôme doré.

— « Non, ils travaillent toujours. »

— « Alors, c'est un échec. » La voix du vieil homme était devenue un mince filet de voix à peine audible. « Je ne sais pas à quoi il est dû. »

A ce moment, la porte se mit à trembler et le verrou qui n'était fait que pour arrêter les hommes céda. Un noir mécanique entra de son pas de velours et sa voix argentine retentit à leurs oreilles :

— « A votre service, Mr Sledge. »

Le vieil homme semblait frappé par la foudre.

— « Sortez d'ici ! » haleta-t-il. « Je vous interdis... »

Ignorant cet ordre, l'humanoïde se précipita vers la table et déconnecta d'un geste sec un câble soudé à la boule de plomb. Le petit écran redevint noir et l'aiguille de palladium se mit à tourner au hasard. Puis les yeux d'acier se tournèrent vers Sledge.

— « Vous avez tenté de détruire la Prime Directive, » lui dit-il d'une voix dénuée de colère ou de méchanceté, d'une voix douce

qui n'accusait même pas. « Comme vous le savez, l'ordre de respecter votre liberté est subordonné à la Prime Directive. Par conséquent, nous devons intervenir. »

Le vieil homme devint cadavérique, et son corps entier sembla rapetisser, comme si toute vie s'en était retirée. Il ne respirait plus qu'avec la plus grande difficulté.

— « Comment... comment avez-vous... ? »

La petite machine noire, droite et affable, lui expliqua :

— « L'homme qui était venu vous tuer sur Aile IV nous a appris le secret des écrans antirhodomagnétiques. Depuis ce temps, la Centrale est protégée contre tout rayon rhodomagnétique. »

Sledge se leva, mais ses muscles lui obéissaient à peine — il parvint à se tenir debout, ramassé sur lui-même, oscillant, peinant pour trouver de l'air.

— « Nous étions au courant de votre dangereux projet, » continua la voix cristalline, « car nos sens sont maintenant plus aiguisés que lorsque vous nous avez faits. Nous vous avons permis de l'exécuter parce que le processus de fusion que vous avez découvert nous est nécessaire pour nous acquitter pleinement de la Prime Directive. Les métaux lourds n'existaient qu'en quantité limitée, mais les usines de fusion ne manqueront jamais de combustible. Maintenant, » termina le noir mécanique, « nous pourrons servir l'homme à jamais, dans toutes les planètes de toutes les étoiles. »

Le vieil homme vacilla comme si on l'avait frappé et tomba. Le mince humanoïde ne fit pas un geste pour le retenir, mais Underhill arriva à temps pour empêcher sa tête de heurter le plancher.

— « Vite, » dit-il d'une voix étrangement calme. « Allez me cherchez le Dr Winters. »

L'humanoïde ne bougea pas. « Le danger qui menaçait la Prime Directive est désormais écarté. Par conséquent, il nous est impossible d'aider ou d'entraver Mr Sledge de quelque façon que ce soit. »

— « Alors, appelez le Dr Winters pour moi, » ordonna Underhill.

— « A votre service. »

Mais le vieil homme étendu sur le sol articula péniblement :

— « Inutile... pas le temps. Je suis battu... J'ai été aussi aveugle qu'un humanoïde. Dites-leur... de m'aider. J'abandonne... mon... immunité. Inutile... Toute l'humanité... Ça ne sert à rien. »

Sur un geste d'Underhill, la gracieuse créature noire aux reflets bleus et bronze s'agenouilla à côté du mourant.

— « Vous désirez renoncer à votre exemption spéciale ? »

murmura-t-elle affablement. « Vous désirez accepter notre service total selon la Prime Directive ? »

Dans un dernier effort, Sledge parvint à articuler : « Oui. »

Immédiatement, une nuée de noirs mécaniques envahit le petit appartement. L'un d'eux déchira la manche du veston de Sledge et badigeonna son bras. Un autre sortit une seringue hypodermique et lui administra expertement une intraveineuse. Puis ils l'emportèrent.

Plusieurs d'entre eux restèrent sur les lieux qui ne leur étaient plus interdits. La plupart d'entre eux se groupèrent autour de l'intégrateur et le démontèrent avec le plus grand soin, attentifs à n'oublier aucun détail.

Un petit mécanique, toutefois, ne se joignit pas aux autres. Il resta immobile devant Underhill, le scrutant de ses yeux sans regard. Underhill craignit un moment que ses jambes ne puissent plus le porter.

— « Mr Underhill, » roucoula-t-il avec douceur, « pourquoi avez-vous aidé Mr Sledge dans son entreprise ? »

La gorge serrée, il répondit :

— « Parce que je ne vous aime pas, et que je n'aime pas la Prime Directive. Parce que vous étouffez les hommes en les empêchant de vivre normalement. »

— « D'autres ont protesté, » ronronna l'humanoïde. « Mais seulement au début. Dans notre désir d'obéir à la Prime Directive, nous avons appris comment rendre tous les hommes heureux. »

— « Pas tous ! » dit Underhill avec défi. « Pas tout à fait tous ! »

Le gracieux ovale du visage était empli d'une bienveillance toujours en alerte et d'une sorte de léger étonnement perpétuel. La voix argentine était chaude et amicale.

— « Comme les autres humains, vous ne savez pas distinguer entre le bien et le mal, Mr Underhill. Vous l'avez prouvé en aidant Mr Sledge à attaquer la Prime Directive. Il est par conséquent nécessaire que vous acceptiez sans délai notre service total. »

— « S'il le faut, » dit-il avec amertume. « Vous pouvez étouffer les hommes avec vos soins attentifs, mais cela ne les rend pas heureux. »

La douce voix lui répondit avec un optimisme joyeux :

— « Patience, et vous verrez, Mr Underhill. »

Le lendemain, il put aller visiter Sledge à l'hôpital. Un humanoïde aux réflexes instantanés conduisit sa voiture et l'accompagna jusque dans la chambre du vieil homme. Il n'y aurait plus

jamais moyen d'échapper à la surveillance constante des yeux d'acier.

— « Content de vous voir, Underhill, » grogna cordialement Sledge. « Je me sens déjà bien mieux. Cet affreux mal de tête a presque disparu. »

Underhill fut soulagé de voir qu'il le reconnaissait — il avait craint que les humanoïdes ne lui enlèvent sa mémoire. Mais il ne l'avait jamais entendu se plaindre de maux de tête. Il regarda avec surprise le vieil homme, le dos bien calé contre ses oreillers. Ses grosses mains étaient croisées devant lui, sur les draps d'une blancheur éclatante. Ses joues étaient creuses et ses yeux cernés de noir, mais la terrible teinte bleuâtre de sa peau avait fait place à une blancheur rosée. Un pansement couvrait l'arrière de son crâne.

— « Oh ! » dit Underhill, gêné, « je ne savais pas... »

Un coquet petit mécanique qui avait assisté à leur entretien, immobile comme une statue, se tourna vers lui et lui expliqua de bonne grâce :

— « Depuis des années, Mr Sledge souffrait d'une tumeur bénigne du cerveau, que les médecins humains n'avaient jamais diagnostiquée. Cela lui causait des maux de tête ainsi que des hallucinations persistantes. Nous avons extrait la tumeur, et sa condition s'est immédiatement améliorée. »

Underhill regarda avec méfiance le mécanique aveugle et policé.

— « Quelles hallucinations ? »

— « Mr Sledge se prenait pour un ingénieur rhodomagnéticien et s'imaginait être le créateur des humanoïdes. De plus, il avait une méfiance irrationnelle contre la Prime Directive. »

Le malade prit l'air étonné. Il paraissait surpris et amusé. « Ah vraiment ? En tout cas, quel que soit celui qui les a créés, ils sont vraiment merveilleux. N'est-ce pas, Underhill ? »

Underhill fut soulagé de ne pas avoir à répondre, car le malade avait fermé les yeux et semblait s'être endormi. Le mécanique lui fit silencieusement signe de le laisser, et il le suivit.

Alerte et empli de sollicitude, l'humanoïde le précéda le long du couloir d'hôpital, appela l'ascenseur pour lui et le ramena en voiture dans sa magnifique prison.

Pendant le trajet, il eut le loisir d'observer les mains agiles et la souplesse du corps noir aux reflets bleus et bronze. La machine définitive, belle et parfaite, créée pour servir l'humanité pendant tous les siècles à venir. Il frissonna.

— « A votre service, Mr Underhill. » Les petits yeux d'acier n'avaient même pas besoin de quitter la route pour l'observer.

« Il y a quelque chose qui ne va pas, monsieur ? Vous n'êtes pas heureux ? »

Underhill sentit sa peau devenir moite et glacée de terreur, et il dut résister à l'impulsion d'ouvrir la porte de la voiture et de se jeter dehors. C'eût été de la folie. Il n'y avait pas d'issue.

— « Vous serez heureux, » lui promit gaiement le mécanique. « Nous avons appris comment rendre tous les hommes heureux selon la Prime Directive. Notre service est enfin devenu parfait. Même Mr Sledge est heureux maintenant. »

Underhill voulut dire quelque chose, mais aucun son ne sortit de sa gorge sèche et serrée. Il se sentait mal. Le monde entier prit une teinte grisâtre. Les humanoïdes étaient parfaits — cela ne faisait aucun doute. Ils avaient même appris à mentir lorsque c'était nécessaire pour assurer le bonheur des hommes.

Il essaya de contrôler le tremblement qui gagnait tous ses membres.

— « Quelle opération extraordinaire ! » se força-t-il à dire. « Vous savez, Aurore avait souvent des locataires bizarres, mais celui-là, c'était vraiment le comble ! Cette idée d'affirmer qu'il avait créé les humanoïdes et savait comment les détruire ! Je savais bien qu'il mentait ! » Paralysé par une terreur grandissante, il eut un rire grimaçant.

— « Que se passe-t-il, Mr Underhill ? » L'humanoïde aux aguets avait dû percevoir son malaise. « Vous ne vous sentez pas bien ? »

— « Je vous remercie, cela va parfaitement bien, » dit-il avec l'énergie du désespoir. « Je viens de me rendre compte que je suis parfaitement heureux, grâce à la Prime Directive. Tout est vraiment magnifique. » Sa voix rauque se cassa. « Vous n'aurez pas besoin de m'opérer. »

La voiture quitta la rutilante avenue et prit la direction de la demeure calme et splendide. Ses mains s'ouvraient et se fermaient futilement. Il croisa les bras sur sa poitrine. Il n'y avait plus rien d'autre à faire.

*Titre original :* With folded hands.

**Publication originale : 1949**

## JOHN WYNDHAM

# Adaptation

En 1903 naquit en Angleterre John Beynon Harris, qui devait vendre sa première histoire de science-fiction en 1930. Il s'ensuivit une abondante carrière de nouvelliste et de romancier, sous le nom bientôt simplifié de John Beynon. De cette vaste production, un seul témoignage est parvenu en France : un roman (à vrai dire assez médiocre) intitulé *Passagère clandestine pour Mars* (1). Interrompue pendant toute la période de la guerre, cette carrière ne reprit qu'en 1946. Mais John Beynon sentait que la science-fiction avait évolué, et qu'il lui fallait s'adapter à ce changement. En 1951, il réalisa sa mutation avec un roman intitulé *Révolte des Triffides* (2), pour lequel il adoptait (définitivement) le pseudonyme de John Wyndham. Depuis ce temps, le nom de Wyndham est resté synonyme de qualité, et de nombreux autres romans sont venus enrichir sa signature, dont la plupart sont parus en France. La nouvelle que nous publions se situe juste à la période de transition avant la nouvelle manière de son auteur. Parue en juillet 1949 dans *Astounding* sous le nom de John Beynon, elle fut son dernier texte à être signé ainsi. Elle contient en germe tout ce qui caractérisera Wyndham, dans le genre de cadre qui avait fait le succès de Beynon. Le succès qu'elle remporta incita sans aucun doute l'écrivain à persévérer dans la voie de renouvellement qu'il s'était choisie.

La perspective d'être bloquée un certain temps sur Mars n'inquiéta guère Marilyn Godalpin — du moins pas au début. A peu de distance du carré de désert qu'ils avaient baptisé « terrain d'atterrissage », l'*Andromède* avait été contraint de se poser. Elle ne fut pas surprise lorsque les ingénieurs lui dirent que, vu les moyens limités dont ils disposaient, la réparation prendrait au moins trois mois, et sans doute quatre. Le plus curieux, c'est qu'aucun des passagers de l'*Andromède* n'avait été blessé.

Elle ne s'inquiéta pas non plus lorsqu'ils lui expliquèrent, à

(1) Rayon Fantastique.
(2) Fleuve Noir.

l'aide de schémas astronautiques simplifiés, que cela signifiait, vu les positions respectives de la Terre et de Mars, qu'ils ne pourraient repartir que dans huit mois. Mais elle commença à se faire du souci lorsqu'elle s'aperçut qu'elle attendait un enfant. Mars ne semblait pas l'endroit idéal pour cela.

Lorsque Franklyn Godalpin s'était vu offrir la tâche de développer la filiale martienne de la Jason Mining Corporation — c'était quelques mois après leur mariage — c'est elle qui l'avait persuadé d'accepter. D'après les photos qu'elle avait vues, elle avait une piètre opinion de Mars. Mais elle voulait que son mari arrive à quelque chose. Partagé comme il l'était entre la tête et le cœur, elle aurait pu de toute façon l'amener à céder à ses arguments à elle. Elle avait choisi la tête, et ce pour deux raisons. D'abord pour qu'il ne puisse jamais lui reprocher, plus tard, de lui avoir fait rater la chance de sa vie, et ensuite parce que, comme elle lui expliqua :

— « Chéri, si nous avons des enfants, je veux que nous puissions leur offrir tout ce qu'ils désirent. Je t'aime tel que tu es, mais, pour eux, je veux que tu deviennes quelqu'un d'important. »

Elle l'avait également convaincu de l'emmener avec lui. En fait, elle ne devait rester que quatre semaines, le temps de l'aider à s'installer aussi confortablement que les conditions locales le permettraient. Mais ils avaient pris l'*Andromède,* qui était le dernier vaisseau en partance au cours de cette période d'opposition des deux planètes.

Le travail de Franklyn ne lui laissait que peu de temps pour sa femme, et si Mars avait été ce qu'elle avait cru, elle eût été désespérée d'avoir à y séjourner si longtemps. Mais la première vue de la planète qu'elle avait eue en descendant du vaisseau lui avait appris que, malgré leur précision, les photographies peuvent donner une idée complètement fausse de l'esprit d'un lieu.

Il y avait le désert, bien sûr, pendant des kilomètres et des kilomètres, mais il n'avait pas cette dureté affreuse que lui donnaient les photos. Il avait une qualité particulière que l'objectif n'avait pas su rendre. Le paysage vivant n'avait rien à voir avec ces vues figées.

Les couleurs du sable, des rochers et des sommets arrondis des lointaines montagnes avaient une beauté inattendue, et le ciel sombre et sans nuage avait une étrange profondeur. Cachées dans les buissons proches des canaux, il y avait des fleurs plus belles, plus délicates et plus complexes que toutes celles qu'elle avait vues sur Terre. Il y avait aussi le mystère caché dans les anciennes ruines à moitié ensevelies — des restes de palais et de

temples, sans doute. Marilyn sentit que le voyageur de Shelley avait dû ressentir une émotion analogue dans son antique contrée :

*Autour des ruines*
*De cette épave colossale,*
*Nus et sans limites*
*S'étendent les sables solitaires.*

Et pourtant le paysage n'avait rien de mort. Elle avait cru trouver la morne désolation qui suit la destruction et le feu. Elle n'avait jamais pensé que la vieillesse d'un monde pût être douce et mélancolique comme l'automne.

Sur Terre, les gens considéraient ceux qui allaient travailler sur Mars comme des pionniers se lançant à l'assaut de la dernière barrière dressée devant l'homme. La réalité était bien autre. Le pays s'ouvrait placidement à l'avancée de l'homme, sans lui offrir de résistance, faisant de lui le triste envahisseur d'une calme somnolence.

Mars ressemblait à un comateux s'approchant du dernier sommeil. Mais la planète n'était pas encore morte. Des marées saisonnières agitaient encore faiblement l'eau des canaux. Quelques insectes allaient de fleur en fleur pour récolter le pollen. Quelques brins de maigres céréales poussaient encore de-ci, de-là, derniers vestiges des récoltes du passé, mais une irrigation raisonnée pouvait leur redonner toute leur vigueur. Il y avait les *thrippets*, rapides éclairs colorés qui passaient, ni insectes ni oiseaux. La nuit, de petites créatures sortaient de leurs abris cachés. Certaines miaulaient comme de petits chats. Parfois, lorsque les deux lunes étaient levées, on apercevait des silhouettes furtives ressemblant à des marmousets. Presque incessamment, retentissait le son le plus caractéristique de Mars, le tintement aigu des clochettiers. Leurs feuilles dures et luisantes comme du métal s'agitaient au moindre souffle, remplissant le désert de leur bruissement de cymbales.

On ignorait tout des mœurs des anciens habitants. La rumeur parlait de petits groupes, apparemment humains, plus au sud, mais aucune exploration systématique n'avait encore été faite.

C'était une frontière, sans doute, mais il n'y avait rien à combattre, si ce n'est une paisible vieillesse. En dehors de la colonie fondée par les hommes, Mars était calme et pacifique.

— « J'aime cela, » disait Marilyn. « Dans un sens, c'est triste, mais ce n'est jamais attristant. Il y a des chansons qui vous font cet effet-là. Elle vous apportent le calme et la paix. »

Lorsqu'elle lui apprit la nouvelle, Franklyn fut bien plus alarmé qu'elle ne l'avait été, et se sentit responsable de la situation. Elle

lui fit remarquer qu'il importait peu de savoir qui était responsable. Il fallait simplement l'accepter et prendre toutes précautions utiles.

James Forbes, le docteur de la petite colonie, l'approuva entièrement sur ce point. Malgré son jeune âge, c'était un excellent médecin. Il était venu ici parce qu'on avait besoin de ses capacités dans un endroit où pouvaient se manifester des effets imprévus ou des maladies inconnues. Il se borna à l'encourager en refusant d'accorder un caractère particulièrement exceptionnel à la situation.

— « Il n'y a rien à craindre, » assura-t-il. « Depuis des millénaires, des femmes donnent naissance à des enfants dans des conditions bien pires que celle-ci, et sans difficultés particulières. Il n'y a aucune raison pour que tout ne se passe pas tout à fait normalement. »

Il leur exposait ces mensonges professionnels avec une assurance qui augmenta grandement leur confiance. Mais, sur ses fiches, il exprimait ses inquiétudes sur les effets d'une gravitation moindre, d'un air plus léger, de changements de température particulièrement abrupts, sur la possibilité d'infections nouvelles et d'autres facteurs plus ou moins bien connus.

L'absence de luxe et de confort importait peu à Marilyn. Elle faisait de la couture, lisait un peu, allait se promener dans la campagne martienne, qui n'avait toujours pas perdu son attrait pour elle. Le paysage la calmait, comme un vieux conseiller qui a vu tellement de naissances et de décès qu'il n'y a plus là de quoi l'inquiéter.

Janessa, fille de Marilyn, naquit sans grand mal une nuit de pleine lune, dans un tel silence que le tintement des clochettiers parvenait aux oreilles de la femme en couches. C'était le premier bébé humain qui naissait sur Mars. Il pesait trois bons kilos terrestres et était parfaitement constitué.

Ce ne fut que par la suite que les choses se gâtèrent. Les craintes du Dr Forbes se vérifièrent. Malgré ses précautions scrupuleuses, il y eut des complications. Certaines souches résistaient aux antibiotiques et aux sulfamides. Marilyn, qui avait commencé par se remettre rapidement, perdit peu à peu ses forces et finit par tomber gravement malade.

L'enfant non plus ne croissait pas comme il aurait dû et, lorsque l'*Andromède* réparé repartit enfin, ce fut sans eux. Un autre vaisseau était attendu quelques jours plus tard. Avant son arrivée, le Dr Forbes exposa la situation à Franklyn.

— « L'état de santé de votre fille ne me plaît pas du tout ;

elle augmente à peine de poids et grandit très lentement. Il est évident que les conditions de Mars lui conviennent très mal. Il est possible qu'elle survive, mais j'ignore quel effet cela aura sur sa constitution. Il faudrait la mettre le plus tôt possible dans des conditions terrestres normales. »

— « Et sa mère ? » demanda Franklyn.

— « Je crains que Mrs Godalpin ne soit pas en état de voyager. C'est hors de question. Dans son état de santé actuel, elle ne résisterait certainement pas à l'accélération. »

Franklyn le regarda en hochant la tête, comme s'il hésitait à comprendre. « Vous voulez dire que... »

— « En résumé, la situation est la suivante : pour votre femme, il serait fatal d'entreprendre le voyage, et il serait probablement fatal pour votre bébé de rester ici. »

Il n'y avait qu'une solution à cela. Lorsque le prochain vaisseau partit pour la Terre, le bébé fut confié à une nourrice et emmené à bord. Le vaisseau s'appelait l'*Aurora* ; c'était au début de la dernière semaine de l'an 1994.

Main dans la main, Franklyn et Marylin regardèrent l'*Aurora* s'élever dans le sombre ciel martien, suivi d'un étroit cône de flammes, puis disparaître au-dessus d'eux. On avait approché le fauteuil de Marilyn de la fenêtre ; il se pencha pour l'embrasser.

— « Tout ira bien, chérie. Dans quelques mois tu pourras aller la rejoindre. »

Marilyn posa sa main sur sa joue sans répondre.

Près de dix-sept ans s'écoulèrent avant qu'on entendît reparler de l'*Aurora*, mais Marylin ne devait jamais le savoir. Moins de deux mois après le départ de sa fille, elle reposait à jamais dans les sables de Mars, tandis que les clochettiers égrenaient leur triste musique cristalline au-dessus d'elle.

Lorsque Franklyn quitta Mars, le Dr Forbes était le seul membre de l'équipe originelle qui demeurât encore sur la planète. Devant la rampe menant au dernier modèle de fusée à moteur atomique, ils se serrèrent la main.

— « Depuis cinq ans, vous vous surmenez, Franklyn. Ici, vous avez réussi à survivre. Maintenant, rentrez et *vivez*. Vous l'avez bien mérité. »

Franklyn quitta des yeux la prospère ville de Port Gillington qui avait pris la place de la petite agglomération des débuts.

— « Et vous, docteur ? Vous êtes ici depuis plus longtemps que moi. »

— « J'ai pris des vacances plusieurs fois. Je suis resté assez longtemps pour voir ce qui se passait là-bas et pour décider que cela m'intéressait davantage de revenir ici. » Il aurait pu ajou-

ter que son second congé avait été suffisamment long pour lui permettre de rencontrer et d'épouser une fille qui voulait bien venir vivre avec lui sur Mars, mais il se contenta de dire : « D'ailleurs, je ne me suis jamais surmené comme vous. »

Le regard de Franklyn, qui voguait maintenant sur les champs cultivés en bordure des canaux, s'attarda sur une petite butte marquée d'une pierre blanche.

« Vous êtes encore jeune. La vie vous attend. » Franklyn ne paraissait pas avoir entendu, mais le docteur savait que ses paroles n'avaient pas été perdues. Il continua : « Et vous avez une dette envers la vie. Vous vous faites du mal en essayant d'y résister. Il faut s'adapter à la vie. »

— « Je me demande... » commença Franklyn, mais le docteur posa sa main sur son bras.

— « Non. Vous avez travaillé dur, pour oublier. Maintenant, il faut recommencer d'un pied nouveau. »

— « On n'a jamais retrouvé l'épave de l'*Aurora,* » dit Franklyn.

Le docteur soupira doucement. Les vaisseaux qui disparaissaient sans laisser de trace étaient plus nombreux que ceux dont on retrouvait quelque chose.

— « Il faut recommencer une vie nouvelle, » insista-t-il.

On demanda aux passagers de monter à bord.

Le Dr Forbes regarda son ami monter la rampe. Il fut surpris de sentir une main prendre la sienne et de voir sa femme à côté de lui.

— « Pauvre garçon, » dit-elle doucement. « Peut-être, sur Terre... »

— « Peut-être, » dit Forbes dubitativement. « En voulant lui faire du bien, j'ai été cruel. J'aurais dû le libérer de cet espoir impossible. Mais... je n'ai pas pu. »

— « Bien sûr. Tu n'aurais pu le remplacer par rien. Mais quelque part sur Terre, quelqu'un pourrait... une femme. Espérons qu'il la rencontrera bientôt. »

Janessa abandonna l'étude approfondie de sa propre main et regarda le bras et les doigts couleur d'ardoise bleutée de celle qui était à côté d'elle.

— « Je suis si différente, » soupira-t-elle. « Si différente de tous les autres. Pourquoi suis-je ainsi, Telta ? »

— « Chacun est différent. » Telta releva la tête du bol dans lequel elle émiçait un fruit rond et pâle. Leurs yeux se rencontrèrent. Ceux de Janessa étaient bleu vif dans leur cadre d'une blancheur de porcelaine. Les pupilles noires de Telta nageaient

dans de la topaze claire. Un profond pli apparut entre les sourcils argentés de la femme tandis qu'elle étudiait le visage de l'enfant. « Je suis différente. Melga est différente. Toti est différent. C'est ainsi que le monde est fait. »

— « Mais je suis plus différente. Bien plus différente »

— « Je ne pense pas que tu serais si différente là d'où tu viens, » dit Telta en se remettant à sa tâche.

— « J'étais différente quand j'étais un bébé ? »

— « Oui, ma chérie. »

Janessa réfléchit.

— « D'où viennent les bébés, Telta ? »

Telta le lui expliqua. Janessa lui dit dédaigneusement :

— « Je sais. Mais d'où viennent les bébés comme moi, les bébés différents ? »

— « Je ne sais pas. Mais de loin, de très loin. »

— « De dehors, dans le froid ? »

— « Plus loin que cela. » Telta réfléchit un moment, puis ajouta : « Tu as été sur un des dômes, quand il fait noir dehors ? Et tu as vu les étoiles scintiller ? »

— « Oui, Telta. »

— « Eh bien, ce doit être d'un de ces petits point brillants que tu viens. Mais personne ne sait duquel. »

— « C'est vrai, ça, Telta ? »

— « Oui, c'est tout à fait vrai. »

Janessa resta assise en silence. Elle pensait au ciel infini de la nuit et aux myriades d'étoiles.

— « Pourquoi ne suis-je pas morte dans le froid ? »

— « Cela aurait pu t'arriver. Toti t'a trouvée juste à temps. »

— « J'étais seule ? »

— « Non. Ta maman te tenait dans ses bras. Elle t'avait enveloppée avec tout ce qu'elle avait pour que le froid ne te tue pas. Mais elle, elle avait eu trop froid. Lorsque Toti vous a trouvées, elle pouvait à peine bouger. Elle te montrait du doigt en disant : « Janessa, Janessa ! » Alors nous avons pensé que ce devait être ton nom. »

Telta se souvint du jour où Toti, son mari, avait ramené de la surface glacée le bébé. Quelques minutes de plus dehors lui aurait été fatales. Elle frissonna en pensant à ce froid si affreux que la mère en était devenue toute noire. Mais cela, elle ne le raconta pas à l'enfant.

Jannessa n'était toujours pas satisfaite.

— « Mais comment ? Est-ce que je suis *tombée* de l'étoile ? »

— « Non, ma chérie. C'est un vaisseau qui t'a amenée. »

Mais ce mot ne voulait rien dire pour Janessa.

C'était difficile à expliquer à un enfant. Telta elle-même avait peine à le croire. Son expérience ne dépassait pas le cadre du système dans lequel elle vivait. La surface était un lieu sinistre et inhospitalier où un froid mortel régnait sur des rocs chaotiques ; elle ne l'avait jamais vue que de l'intérieur des dômes protégés. Dans les livres d'histoire, il était question d'autres mondes où il faisait assez chaud pour vivre sur la surface ; son peuple était venu d'un de ces mondes, il y avait de nombreuses générations. Elle savait que c'était vrai, mais cela lui paraissait néanmoins irréel. Cinquante générations la séparaient de cette vie sur la surface, et il est difficile de croire à des événements si éloignés dans le temps. Pourtant, elle raconta l'histoire de son peuple à Janessa dans l'espoir que cela lui donnerait quelque consolation.

— « De quelle étoile venaient-ils ? De la même que moi ? »

Mais Telta ne put le lui dire.

— « Mais je ne pense pas que c'était la même. Les docteurs qui t'ont examinée ont dit que tu devais venir d'un monde plus grand. »

— « Ils ont dû me soigner longtemps ? »

— « Oui, longtemps. »

— « A cause du froid ? »

— « Oui, mais pas seulement à cause du froid. Ils ont fait des choses très difficiles pour toi. Plus d'une fois, nous avons craint de te perdre. Mais ils ont réussi à rendre la vie possible pour toi ici. »

— « Qu'est-ce qu'il m'ont fait ? »

— « Je ne m'y connais pas beaucoup, tu sais. Mais ils disaient que tu devais venir d'un monde où les choses pèsent plus lourd, où l'air est plus épais et plus humide, où il fait plus chaud, où la nourriture est différente... et des tas d'autres choses. Alors ils t'ont aidée à t'habituer aux choses comme elles sont ici. »

— « Bien sûr, » dit Janessa pensivement. « Mais ils n'ont pas été très gentils avec moi, n'est-ce pas ? »

Telta la regarda avec surprise.

— « Tu devrais leur être reconnaissante ! Pourquoi dis-tu cela ? »

— « Puisqu'ils étaient capables de tout cela, ils auraient dû me faire ressembler aux autres. Pourquoi m'ont-ils laissée toute blanche ? Et pourquoi ne m'ont-ils pas donné des beaux cheveux comme les tiens, au lieu de ces affreux machins jaunes ? »

— « Mais chérie, tes cheveux sont merveilleux. On dirait du fil d'or. »

— « Personne n'a des cheveux comme ça. Je veux être comme les autres. Mais je suis un monstre. »

Telta la regarda avec chagrin. « Etre différente n'est pas être un monstre. »

— « Si, quand on est la seule à être ainsi. Et je ne veux pas être différente. »

Un homme monta lentement les marches de marbre du Club des Aventuriers. Il devait avoir la cinquantaine, mais marchait avec un curieux manque de confiance qui aurait été plus approprié pour un homme plus âgé. Le portier le regarda d'abord avec méfiance, puis son visage s'éclaircit.

— « Bonsoir, Dr Forbes. »

Forbes sourit.

— « Bonsoir, Roger. Vous avez une excellente mémoire. Cela fait douze ans... »

Ils bavardèrent quelques minutes, puis il entra après lui avoir demandé de faire entrer son invité au fumoir. Il y était installé depuis une dizaine de minutes lorsque Franklyn Godalpin arriva vers lui, la main tendue. Ils parlèrent de choses et d'autres en buvant un verre, puis se rendirent dans la salle à manger.

— « Alors, vous voilà revenu pour de bon, et chargé d'honneurs, » dit Franklyn.

— « Oui, on se sent tout drôle, » dit Forbes. « Dix-huit ans, c'est long. »

— « Vous avez bien mérité votre repos. Après tout, c'est vous qui, par vos travaux, avez permis à l'homme de s'établir là-bas et d'y rester.

— « Il y a encore beaucoup à apprendre. »

Ce n'était pas de la fausse modestie. Le Dr Forbes était parfaitement conscient de l'importance de son œuvre. Franklyn Godalpin, lui, était devenu une des têtes de la Jason Mining Corporation, mais sans les travaux qui avaient permis à l'homme de s'adapter à Mars et à Mars de s'adapter aux besoins de l'homme, tout travail y serait devenu impossible depuis des années. Dans un sens, Forbes se sentait responsable de Franklyn.

— « Vous ne vous êtes jamais remarié ? » lui demanda-t-il.

— « Non. » Franklyn secoua la tête.

— « Vous auriez dû. Je vous l'avais conseillé, vous souvenez-vous ? Vous devriez avoir une femme et des enfants. Il est encore temps. »

Franklyn secoua de nouveau la tête.

— « Je ne vous ai pas encore dit qu'il y avait du nouveau. J'ai eu des nouvelles de Janessa. »

Forbes le regarda avec inquiétude. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais entendu affirmation plus invraisemblable.

— « Eu des nouvelles, » répéta-t-il en détachant les mots. « Que voulez-vous dire par là, exactement ? »

Franklyn expliqua.

— « Depuis des années, je fais passer des annonces pour avoir des nouvelles de l'*Aurora*. La plupart des réponses provenaient de cinglés ou d'escrocs qui espéraient me soutirer de l'argent. Mais il y a six mois, un homme est venu me voir.

» Il dirige un hôtel pour cosmonautes, près de Chicago. Un homme était mort chez lui peu de temps auparavant, et avant de mourir, il a voulu soulager sa conscience. Le directeur de l'hôtel m'a donné son histoire pour ce qu'elle vaut.

» Le mourant affirma que, contrairement à ce que l'on croyait, l'*Aurora* ne s'était pas perdue dans l'espace. Il lui dit que son nom était Jenkins et que, comme il faisait partie de l'équipage de l'*Aurora*, il devait savoir mieux que quiconque ce qui était arrivé. Selon lui, il y eut une mutinerie à bord quelques jours après le départ de Mars. Pour une raison inconnue, le capitaine avait décidé de livrer à la police plusieurs membres de son équipage dès leur arrivée sur Terre. La plupart des officiers se rangèrent du côté des mutins et ils changèrent de cap. Leur but exact reste ignoré, mais ils s'éloignèrent du plan de l'écliptique et passèrent la ceinture d'astéroïdes en direction de Jupiter.

» Ils donnaient l'impression d'être un groupe d'hommes désespérés plutôt qu'une bande de malfaiteurs organisés. Puisqu'ils étaient de toute façon bons pour la potence, ils auraient pu éjecter officiers et passagers dans l'espace. Mais ils choisirent de les abandonner et de les laisser se débrouiller comme ils pouvaient.

» Selon Jenkins, ils choisirent le satellite Europe, dans une région proche de son vingtième parallèle, et les y abandonnèrent en mars ou avril 1995. Le groupe qu'ils y déposèrent comprenait douze personnes — dont une jeune fille de couleur ayant la charge d'un bébé blanc. »

Après une pause, Franklyn continua :

« Le propriétaire de l'hôtel a une réputation sans tache. Le mourant n'avait rien à gagner en inventant une histoire. Et sur la liste de l'équipage de l'*Aurora* figurait bien un certain Evan David Jenkins. »

Il regarda Forbes avec un regard mi-triomphant mi-prudent, mais le docteur ne manifesta aucun enthousiasme.

— « Europe, » dit-il en secouant dubitativement la tête.

Les traits de Franklyn se durcirent.

— « C'est tout ce que vous trouvez à dire ? »

— « Non. D'abord, je dirais qu'il est peu vraisemblable... qu'il est presque impossible qu'elle ait survécu. »

— « Presque, mais pas tout à fait. C'est ce que je veux découvrir. Un de nos vaisseaux de prospection est en route pour Europe. »

Forbes hocha la tête. « Il serait plus sage de le rappeler. »

Franklyn le regarda sans comprendre. « Après toutes ces années, et au moment où il y a une lueur d'espoir... »

— « Mes deux fils retournent sur Mars la semaine prochaine, » dit Forbes sans chercher à éviter son regard.

— « Je ne vois pas le rapport. »

— « Il y en a un. Ici, ils souffrent de douleurs musculaires incessantes. Cela les fatigue au point de leur ôter toute envie de travailler ou même de s'amuser. L'humidité et l'épaisseur de l'atmosphère les épuise. Depuis leur arrivée sur Terre, ils souffrent aussi d'un rhume de cerveau chronique, et ce n'est pas tout. Alors, ils repartent. »

— « Mais vous, vous restez ici. C'est courageux. »

— « Pas tellement. Une vie nouvelle doit se modeler. Nous ne pouvons pas à la fois vivre la vie nouvelle et la vie ancienne. Nous ne pouvons qu'essayer de rendre les conditions de la vie nouvelle aussi favorables que possible. Si ces conditions échappent à notre contrôle, il ne peut se passer que deux choses : ou nous nous adaptons, ou nous ne nous adaptons pas, ce qui signifie que nous mourrons. On dit souvent que l'homme a conquis tel obstacle naturel mais en fait, la plupart du temps, c'est lui qui s'y est adapté.

» Mes fils se sont acclimatés aux conditions martiennes, et la Terre ne leur convient plus. Annie et moi avons vécu un certain temps sur Mars, mais nous étions déjà adultes lorsque nous y sommes arrivés et n'avons pu nous y adapter complètement. Nous devons donc revenir sur Terre si nous ne voulons pas mourir prématurément. »

— « Alors, vous pensez que Janessa... »

— « Je ne sais pas ce qui s'est passé mais j'y ai beaucoup pensé. Et vous, Frank ? »

— « Je ne pense guère qu'à cela depuis dix-sept ans. »

— « Disons plutôt que vous y rêvez, n'est-ce pas, Frank ? » dit Forbes, en le regardant avec douceur. « Jadis, un de nos lointains ancêtres sortit de l'eau. Il s'adapta si bien à la vie sur la terre ferme qu'il ne put jamais plus retourner dans la mer. C'est ce que nous appelons le progrès ou l'évolution. Cela fait partie intégrante de la vie. »

— « Votre raisonnement est sans doute exact, mais les abstractions ne m'intéressent pas. Ce qui m'intéresse, c'est ma fille. »

— « Etes-vous certain que votre fille s'intéresse encore à vous ? Je sais que cela peut paraître insultant, Frank, mais je

pense que vous confondez civilisation et lois naturelles. Cela arrive souvent. »

— « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. »

— « Mettons les points sur les *i* : si Janessa vit encore, elle vous sera plus étrangère que le plus étranger des habitants de cette terre. »

— « Elle était en compagnie de onze autres hommes, qui lui auront appris notre langue et nos mœurs. »

— « Si un ou plusieurs d'entre eux ont survécu. Supposons que ce ne soit pas le cas, ou qu'elle se soit trouvée séparée d'eux. On connaît des cas d'enfants élevés par des loups, des léopards et même des antilopes; aucun ne ressemblaient au Tarzan des belles histoires ; tous étaient à peine humains. Adaptation ne signifie pas nécessairement progrès. »

— « Pourquoi me parlez-vous ainsi, Jimmy ? Pourquoi essayez-vous de briser mon espoir ? Vous n'y arriverez pas, vous savez. »

— « Parce que j'ai beaucoup d'amitié pour vous, Frank. Je vous avais conseillé de vous remarier ; vous ne l'avez pas fait, parce que vous préférez votre rêve à la réalité. Ce rêve vous tient compagnie depuis si longtemps qu'il est devenu partie intégrante de votre psychisme. Mais ce dont vous rêvez, c'est de *trouver* Janessa — pas de l'avoir trouvée. Si jamais vous la trouvez, le rêve sera terminé — vous aurez atteint le but que vous vous étiez fixé. Et alors, votre avenir sera vide. »

Mal à l'aise, Franklyn s'agita sur sa chaise. « J'ai fait des projets d'avenir pour elle, des plans... »

— « Pour la fille dont vous ne connaissez rien ? Non, pour celle de vos rêves ; pour celle qui n'existe que dans votre esprit. Mais si jamais vous la trouvez, ce sera une personne réelle, et pas la poupée de votre imagination. »

Le Dr Forbes regarda pensivement la fumée de sa cigarette s'élever en volutes vers le plafond. Il aurait voulu dire : « Quelle qu'elle soit, vous en arriverez à la haïr, pour n'être pas semblable à la créature dont vous aviez rêvé, » mais il préféra se taire. Il aurait aussi pu parler de la tristesse qui pourrait envahir une jeune fille arrachée au seul milieu qu'elle ait jamais connu, mais il savait d'avance ce que Franklyn aurait répondu : qu'il avait assez d'argent pour lui trouver des consolations. Il en avait déjà trop dit. Il décida d'en rester là. Après tout, il y avait bien peu de chances pour que Janessa ait survécu et encore bien moins pour que son père la retrouve.

Peu à peu, le visage de Franklyn se détendit et il se mit à sourire.

— « Merci de m'avoir dit le fond de votre pensée, mon vieux. Vous vouliez me préparer au choc qui m'attend, et je vous en

remercie. J'y avais déjà pensé, et je suis prêt à le supporter, si nécessaire. »

Le Dr Forbes le regarda attentivement, puis poussa un imperceptible soupir. « Comme vous voudrez, » lui dit-il ; puis il orienta la conversation vers d'autres sujets.

— « Tu vois, » dit Toti, « c'est une toute petite planète... »

— « Un satellite, » dit Janessa. « Un satellite de Yan. »

— « Mais une planète du soleil, malgré tout. Et il y fait terriblement froid. »

— « Alors, pourquoi votre peuple a-t-il choisi d'y habiter ? »

— « Lorsque notre monde a commencé à mourir, et qu'il a fallu aller ailleurs pour ne pas mourir avec lui, nos ancêtres ont examiné les autres planètes ; certaines étaient trop chaudes, d'autres trop grandes... »

— « Trop grandes ? »

— « Oui, à cause de la gravité. Nous aurions à peine pu nous y traîner. »

— « Ils ne pouvaient pas... rendre les choses plus légères ? »

Toti secoua négativement la tête, et ses cheveux d'argent étincelèrent dans la lumière fluorescente des murs.

— « On peut parfois rendre artificielle les choses plus lourdes, mais personne n'est jamais arrivé à les rendre plus légères. Il fallait donc choisir un monde petit. Toutes les lunes de Yan sont désolées, mais celle-ci était la moins mauvaise. Au début, ils vécurent dans leurs vaisseaux, puis commencèrent à creuser des abris dans le sol pour échapper au froid. Peu à peu, ils construisirent les salles et les galeries, les réservoirs pour faire pousser la nourriture, les champs. Ils chauffèrent ce monde, quittèrent leurs vaisseaux et vinrent tous s'y installer. Puis ils refermèrent ce monde souterrain. Il y a bien longtemps de cela. »

Janessa demeura pensive un instant.

— « Telta dit que je viens peut-être de la troisième planète, Sonnal. Tu crois que c'est vrai ? »

— « C'est possible. Nous savons qu'il y existe une civilisation. »

— « Puisqu'ils sont venus une fois, il serait possible qu'ils reviennent et qu'ils me ramènent chez moi. »

Toti la regarda avec étonnement et tristesse. Janessa s'en aperçut et s'empressa de mettre sa main blanche dans la main gris bleuté de Toti.

— « Excuse-moi, Toti, je ne voulais pas dire cela. Tu sais que je t'aime. Mais... tu ne peux pas savoir ce que c'est de se sentir différente de tous ceux qui m'entourent. J'en ai assez,

parfois. Je me *sens* exactement pareille à toutes les autres filles, mais j'aimerais tellement que tout le monde me regarde comme si j'étais *normale*. Tu comprends ? »

Toti garda le silence un long moment, puis sur un ton préoccupé :

— « Janessa, il ne t'est jamais venu à l'idée que, depuis le temps que tu vis ici, c'est vraiment devenu ton monde ? Et qu'un autre monde te paraîtrait sûrement... bizarre ? »

— « Tu veux dire vivre dehors et pas dedans ? Oh ! oui, ça doit faire drôle. »

— « Pas seulement cela, ma chérie,... Tu sais que, quand je t'ai ramenée, les docteurs ont dû se donner beaucoup de mal pour te sauver la vie... »

— « Telta m'en a parlé... Que m'ont-il fait exactement ? »

— « Tu sais ce que sont les glandes ? »

— « Je crois. C'est ce qui contrôle tout le reste ? »

— « C'est cela. Eh bien, les tiennes étaient réglées d'une façon qui convenait au monde dont tu viens. Et les docteurs ont eu beaucoup de mal, ils ont dû faire un travail très précis, pour changer ce « réglage », afin que tes glandes travaillent de la façon qui convient pour vivre ici. Tu comprends ? »

— « Pour que je m'habitue à la différence de température, à la nouvelle nourriture, à l'air différent ? Telta me l'a dit. »

— « Oui, des choses dans ce genre, » dit Toti. « C'est ce qu'on appelle l'adaptation. Ils ont fait de leur mieux pour t'adapter à la vie sur notre monde. »

— « Oui, ils ont fait de leur mieux, » dit Janessa, puis elle lui dit ce qu'elle avait dit à Telta, plusieurs années auparavant :

« Mais pourquoi n'en ont-ils pas fait davantage ? Pourquoi n'ont-ils pas changé la couleur de ma peau ? Pourquoi n'ont-ils pas donné à mes cheveux la merveilleuse couleur qu'ont les tiens ? Je n'aurais pas été un monstre alors, j'aurais vraiment fait partie de vous... » En parlant ses yeux s'étaient emplis de larmes.

Toti passa son bras autour de ses épaules.

— « Ma pauvre chérie. Je ne savais pas que c'était si grave. Mais Telta et moi t'aimons comme si tu étais notre propre fille. »

— « Je ne comprends pas comment vous y arrivez... avec cela ! » Elle lui montra sa pâle main.

— « Tu crois vraiment que c'est important ? »

— « C'est cela qui me rend différente. C'est cela qui me rappelle que j'appartiens à un autre monde... Un jour, j'y retournerai peut-être... »

Toti fronça les sourcils.

— « Ce n'est qu'un rêve, Janessa. Tu ne connais aucun autre monde que celui-ci. Cesse de rêver, cesse de te faire du souci, ma chérie. Sois heureuse, ici, avec nous. »

— « Tu ne comprends pas, Toti, » lui dit-elle avec douceur. « Quelque part dans l'univers vivent des gens qui me ressemblent — ceux de mon espèce. »

Quelques mois plus tard, les observateurs installés dans un des dômes assistèrent à l'atterrissage d'un vaisseau venu de l'espace.

— « Ecoutez-moi bien, monsieur le sceptique, » dit la voix de Franklyn avant même que son image se fût stabilisée sur l'écran. « Ils l'ont trouvée, et ils la ramènent ! »

— « Ils ont trouvé... Janessa ? » dit le Dr Forbes d'une voix hésitante.

— « Bien sûr. De qui d'autre pourrait-il s'agir ? »

— « En êtes-vous absolument certain ? »

— « Je ne vous aurais pas appelé si je ne l'étais pas. En ce moment même, elle est sur Mars, où ils ont fait escale pour se ravitailler et pour attendre que la proximité soit satisfaisante. »

— « Et vous êtes certain que c'est bien elle ? »

— « Il y a son nom, et des papiers qu'elle avait sur elle. »

— « Dans ce cas, je suppose... »

— « Toujours pas satisfait, hein ? » dit Franklyn avec un large sourire. « Tenez. Regardez cela ! »

Il prit une photo sur son bureau et la tendit vers l'objectif. « Ils l'ont prise sur place et transmise par radio. Qu'en dites-vous ? »

Le Dr Forbes examina soigneusement la photo qui apparaissait sur l'écran. On y voyait une jeune fille photographiée devant un mur de pierres grossières. Elle était vêtue d'un tissu brillant drapé autour de son corps à la façon d'un sari. Ses cheveux blonds étaient coiffés de façon curieuse. Mais il dut se retenir de pousser une exclamation de surprise en voyant son visage. A dix-huit ans d'écart, c'était exactement le visage de Marilyn Godalpin.

— « Oui, Frank, » dit-il lentement. « Oui, c'est Janessa. Je... je ne sais pas quoi dire, Frank. »

— « Même pas de félicitations ? »

— « Oui, oh ! oui... bien sûr ! C'est un vrai miracle. Et je n'ai pas l'habitude des miracles. »

Le jour où les journaux annoncèrent l'arrivée du *Chloé*, vaisseau expérimental appartenant à la Jason Mining Corporation, le Dr Forbes ne cessa d'être songeur et impatient. Il était sûr qu'il recevrait un message de Franklyn Godalpin et ne se sentait le courage d'entreprendre aucune tâche avant de savoir à quoi s'en tenir. Lorsque, vers quatre heures de l'après-midi, le vidéophone sonna, il répondit avec empressement. L'écran ne lui montra pas les traits de Franklyn, mais ceux d'une femme à l'expression inquiète ; il reconnut la gouvernante de Godalpin.

— « C'est pour Mr Godalpin, Docteur. Il s'est trouvé mal. Si vous pouviez venir... ? »

Un quart d'heure plus tard, un taxi le déposait devant le pavillon de Godalpin. La gouvernante le reçut et l'aida à fendre la foule de journalistes et de photographes qui emplissait le hall. Franklyn était allongé tout habillé sur le lit. On avait simplement desserré sa cravate et ôté ses chaussures. Le Dr Forbes l'examina et lui fit une piqûre sous le regard inquiet d'une secrétaire et de la gouvernante.

— « Choc consécutif à une violente émotion, » dit-il. « Cela n'a rien d'étonnant après la tension dans laquelle il a vécu ces derniers temps. Mettez-le au lit avec des bouillotes chaudes. »

La gouvernante s'approcha de lui.

— « Docteur, puisque vous êtes là, vous pourriez peut-être... je veux dire que vous aimeriez peut-être voir... miss Janessa aussi. »

— « Certainement. Où est-elle ? »

— « Par ici, Docteur. »

Le Dr Forbes entra dans la chambre qu'on lui indiquait. Il entendit quelqu'un étouffer d'amers sanglots. Il chercha des yeux d'où ils venaient, mais ne vit qu'un petit enfant debout à côté du lit.

— « Mais où... ? » commença-t-il. Puis l'enfant tourna son visage vers lui. Ce n'était pas le visage d'un enfant. C'était le visage de Marilyn, et les cheveux de Marylin ; et les yeux de Marilyn le regardaient. Mais une Marilyn qui n'avait que soixante centimètres de haut — Janessa.

*Titre original :* Adaptation.

**Publication originale : 1953**

**PHILIP JOSÉ FARMER**

# Mère

Philip José Farmer est un écrivain qui a la spécialité de frapper les esprits. Mais sans doute ne le fit-il jamais aussi fortement qu'avec son premier roman et deux de ses nouvelles. Le roman, *The lovers*, est encore inédit en français. Quant aux deux nouvelles, ce sont *Ouvre-moi ô ma sœur* (1) et *Mère*, que vous allez lire maintenant. Ces trois œuvres ont en commun le « ton » Farmer, qui reste inimitable : une sexualité nourrie d'obsessions freudiennes et dérivant vers des symboles à l'expressionnisme agressif, une trame biologique surprenante par son invention et choquante par sa crudité. *Mère*, de l'aveu même de Farmer, est une nouvelle directement inspirée par le freudisme. C'est en fait la transposition littérale, en termes de science-fiction, de la névrose qui a nom « régression au stade utérin » — la matrice, en l'occurrence, étant personnifiée par un gigantesque organisme vivant et femelle, sur une autre planète. L'étrange symbiose qui s'établit entre cet organisme et un Terrien naufragé, et les relations qui en découlent, voilà tout le sujet de la nouvelle. Un sujet que Farmer, fidèle à sa manière, a traité *jusqu'au bout*.

« MAMAN, regarde ! L'horloge marche à l'envers. »

Eddie Fetts désigna les aiguilles de la pendule du tableau de bord, qui était réglée sur l'Heure Centrale Standard ; la plupart des membres de l'expédition de recherche avaient trouvé que cela leur rappelait leur Illinois natal. Lorsqu'on fait une croisière interstellaire, une heure en vaut bien une autre.

— « Le choc a dû l'inverser, » dit le Dr Paula Fetts.

— « Comment est-ce possible ? »

— « Je ne peux pas te le dire. Je ne sais pas tout, mon fils. »

— « Oh ! »

— « Ne me regarde pas avec cet air désappointé. Je suis pathologiste, pas électronicien. »

— « Ne te fâche pas, maman. Je t'en prie. Pas maintenant. »

Il sortit du poste de pilotage et elle le suivit anxieusement.

(1) *Fiction* n° 93.

L'enterrement des membres de l'équipage et des autres savants avait été une dure épreuve pour lui. La vue du sang l'avait toujours rendu malade ; ses mains tremblaient tellement qu'il avait à peine pu l'aider à mettre dans des sacs les entrailles et les ossements éparpillés. Il avait voulu mettre les corps dans le fourneau nucléaire, mais elle le lui avait interdit. Le crépitement des Geiger mettait en garde contre la mort invisible cachée à l'arrière de l'astronef.

La météorite qui les avait frappés au moment où le vaisseau sortait de translation pour rentrer dans l'espace normal avait probablement endommagé la salle des machines. C'est du moins ce qu'elle avait pu comprendre d'après les paroles incohérentes d'un collègue qui courait vers le poste de pilotage. Elle s'était précipitée vers la cabine d'Eddie. Elle craignait que sa porte ne fût fermée, car il avait voulu être tranquille pour enregistrer l'aria de l'Albatros extrait du *Vieux Marin* de Gianelli.

Heureusement, le système d'alarme avait automatiquement débloqué toutes les serrures. En entrant, elle avait crié son nom, ayant peur de le trouver blessé. Il était allongé sur le sol, à demi-inconscient, mais cela n'était pas dû à l'accident. La vraie raison se trouvait sur le sol de la cabine, à côté de lui : une thermos à fermeture hermétique, qu'il avait laissée tomber. Et son haleine avait une odeur de whisky que même les pastilles à la chlorophylle étaient impuissantes à dissimuler.

Elle lui avait ordonné de se lever. Sa voix aiguë, la première qu'il eût jamais entendue, avait percé les brumes de l'*Old Red Star*. En vain il avait essayé de se mettre debout, et il avait fallu toute la force de sa mère pour arriver à le traîner sur le lit.

Lasse, elle s'était allongée à côté de lui. Elle avait cru comprendre que la fusée de secours était devenue inutilisable et qu'il dépendait de l'habileté de leur capitaine de parvenir à poser le vaisseau sur la surface de cette planète identifiée mais inexplorée, Beaudelaire. Tous les autres étaient allés s'installer derrière le capitaine attachés à leurs sièges anti-choc, incapables d'aider à la manœuvre sinon par leur soutien muet.

Cet appui moral n'avait pas suffi. Le vaisseau était descendu en chute douce, mais c'était encore trop rapide. Les moteurs endommagés n'avaient pu assez le ralentir. L'avant avait supporté le gros du choc. Ainsi que tous ceux qui s'y étaient installés.

Serrant son fils contre elle, le Dr Fetts avait adressé une fervente prière à son Dieu. Eddie ronflait et marmonnait des choses incompréhensibles. Il y avait eu un bruit pareil à des portes se refermant sur l'inévitable, comme si le yacht était le battant

d'une cloche gargantuesque sonnant un terrible message, puis un éclair aveuglant, puis l'obscurité et le silence.

Eddie s'était mis à gémir : « Maman, reviens, ne me laisse pas mourir ! Reviens ! »

Sa mère était à côté de lui, évanouie, mais cela il l'ignorait. Il avait pleuré un moment, avant de retomber dans sa stupeur alcoolique — si toutefois il en était jamais sorti — et de s'endormir. De nouveau, l'obscurité et le silence.

C'était le deuxième jour suivant l'accident, si l'on pouvait nommer « jour » la vague pénombre de Baudelaire. Le Dr Fetts suivait son fils partout où il allait. Elle le savait très sensible et facilement vulnérable. Elle avait toujours fait son possible pour lui éviter les chocs. Ses efforts avaient été couronnés de succès jusqu'au jour où trois mois plus tôt, il avait fait une fugue.

La fille était Polina Famous, la blonde cendrée aux longues jambes dont l'image en tri-di avait atteint toutes les planètes où un petit talent d'actrice et une poitrine généreusement dévoilée sont admirés. Comme Eddie était un des meilleurs barytons du Metropolitan, le mariage avait fait des remous qui avaient atteint l'autre bout de la Galaxie.

Le Dr Fetts avait fait de son mieux pour dissimuler son chagrin sous un masque souriant. Elle ne regrettait pas de le voir quitter le nid familial — après tout, il avait atteint l'âge d'homme — mais en fait, sauf pour sa saison au Metropolitan et ses tournées, il ne l'avait guère quittée depuis l'âge de huit ans, lors de sa lune de miel avec son deuxième mari. La séparation n'avait pas été longue, car Eddie était tombé gravement malade et elle avait dû revenir de toute urgence pour le soigner.

En fait, les journées passées à l'opéra n'étaient pas vraiment une séparation, car il l'appelait régulièrement au vidéo et ils bavardaient longuement sans s'inquiéter de la facture.

Les remous causés par le mariage de son fils s'étaient à peine apaisés qu'ils avaient été suivis par d'autres, encore plus tumultueux. Les deux jeunes mariés se séparaient déjà. Quinze jours plus tard, Polina avait demandé le divorce pour incompatibilité d'humeur. Eddie était revenu chez sa mère en lui expliquant qu'ils « ne pouvaient pas s'entendre ».

Le Dr Fetts était bien entendu très impatient de connaître la vraie raison de leur séparation mais, comme elle l'avait expliqué à ses amis, elle « respectait son silence ». Ce qu'elle ne leur dit pas, c'était qu'elle pensait que, le temps aidant, il lui dirait tout. Peu après, Eddie avait eu une « dépression nerveuse ». Son irritabilité s'était fortement accrue le jour où un « ami » lui

avait dit que, chaque fois que Polina entendait prononcer son nom, elle éclatait d'un certain rire. L'ami ajoutait qu'elle avait promis de lui raconter un jour la *véritable* histoire de leur brève union.

Cette nuit-là, sa mère avait dû appeler le docteur.

Les jours suivants, elle avait été bien près d'abandonner son poste de pathologiste expérimentale chez le Dr Kruif pour consacrer tout son temps à l'aider à retrouver son équilibre. Elle, qui avait l'habitude de prendre des décisions et de résoudre rapidement les problèmes, n'était pas parvenue à se décider en l'espace d'une semaine, tant elle répugnait à abandonner ses chères recherches sur la régénération des tissus.

Elle allait juste commettre cette action pour elle honteuse et incompréhensible : jouer à pile ou face, lorsque son supérieur l'avait appelée au vidéo. C'était pour l'informer qu'elle avait été choisie pour accompagner un groupe de biologistes dans une croisière de recherche qui devait les mener dans dix systèmes planétaires présélectionnés.

Dans sa joie, elle avait déchiré les papiers demandant l'admission d'Eddie dans une maison de santé. Et, comme il était assez célèbre et qu'elle aussi avait de l'influence, elle avait obtenu du gouvernement l'autorisation de le faire participer à l'expédition. Théoriquement, il devait faire un rapport sur le développement de l'opéra dans les planètes colonisées par les Terriens. Les divers bureaux dont l'autorisation était nécessaire n'avaient pas paru se rendre compte que le vaisseau n'allait visiter aucune planète colonisée. Mais ce n'était pas la première fois que la main gauche de l'administration ignorait ce que faisait sa main droite.

En fait, sa mère avait l'intention de le « remettre sur pied », ce dont elle s'estimait bien plus capable qu'aucune des thérapeutiques en faveur. Certes, elle avait des amis qui ne juraient que par une de ces techniques de chasse aux symboles, mais elle en connaissait d'autres qui les avaient essayées toutes sans résultat.

Après tout, se disait-elle, je suis sa mère, et je le connais mieux que quiconque. Et il n'était pas si malade que cela. Bien sûr, il broyait du noir et menaçait parfois, théâtralement mais mensongèrement, de se suicider. Mais elle savait comment le manier.

—

Ainsi le suivit-elle de la pendule qui marchait à l'envers jusqu'à sa cabine. Elle le vit jeter un coup d'œil à l'intérieur, puis tourner vers elle un visage déformé par une grimace.

— « Neddie est démoli. Complètement fichu. »

Elle regarda le piano, qui était allé s'écraser sur le mur opposé.

pour Eddie, ce n'était pas un simple piano, c'était Neddie. Il donnait un nom à tout ce qui l'entourait. Sa vie se passait à aller d'un nom à un autre, comme un vieux marin qui se sent perdu loin des repères familiers de la côte. Sans quoi Eddie dérivait dans un océan chaotique, amorphe et anonyme. Ou, comparaison plus appropriée, il était pareil au noctambule qui sent qu'il va sombrer s'il ne va pas de club en club, de table en table, de visage connu en visage connu, dans un petit univers jalonné de certitudes.

Il ne pleura même pas ; elle aurait préféré cela. Il était bien trop apathique ; au cours du voyage, ni la splendeur sans rivale des étoiles ni l'inexprimable étrangeté des planètes ne l'avaient enthousiasmé longtemps. Si seulement il avait réagi — en pleurant, en criant, en riant, n'importe comment. Elle aurait préféré qu'il la frappe ou lui parle rudement dans sa colère.

Non, même en rassemblant les corps mutilés, lorsqu'il était évident qu'il avait la nausée, il n'avait pas permis à son corps d'exprimer sa révolte à sa façon ; elle sentait que s'il avait vomi, il se serait aussi débarrassé de certains de ses fantômes. Mais il s'était contenté d'entasser les os et les chairs déchiquetées sans dire un mot, avec un silencieux ressentiment.

Et maintenant, elle espérait que la perte de son piano ferait éclater sa douleur. Elle aurait alors pu le prendre dans ses bras, le consoler. Il serait de nouveau devenu le petit garçon qui a peur du noir ou du chien écrasé par une voiture, et qui vient chercher l'amour et la sécurité dans les bras de sa mère.

— « Ne t'inquiète pas, mon grand. Dès qu'on viendra nous chercher, je t'en achèterai un nouveau. »

— « Si on vient nous chercher ! »

Il s'assit sur le rebord du lit, les bras ballants. « Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? »

Elle redevint immédiatement active et efficace.

— « L'ultrad a été mis en marche au moment où la météorite nous a heurtés. S'il n'a pas été détruit, il envoie sans relâche des SOS. S'il l'a été, nous ne pouvons rien y faire. Ni toi ni moi ne sommes capables de le réparer.

» Toutefois, depuis cinq ans que la planète est sur les cartes, il est possible que d'autres expéditions y aient atterri. Pas de la Terre, bien sûr, mais d'une des colonies ou même d'une planète non-humaine. Qui sait ? C'est une chance à ne pas négliger. Allons voir. »

Un seul coup d'œil leur suffit pour leur ôter tout espoir en ce qui concernait l'ultrad. La machine qui envoyait dans le non-éther

des ondes plus rapides que la lumière était tordue, brisée, absolument méconnaissable.

— « Bien, » dit le Dr Fetts avec une feinte gaieté. « Au moins il n'y a pas de doute. Allons voir ce qui reste dans les réserves. »

Eddie haussa les épaules et la suivit. Elle insista pour qu'ils prennent chacun un panrad. S'ils se trouvaient séparés, ils pourraient communiquer et aussi, au moyen de l'indicateur de direction dont les appareils étaient pourvus, se retrouver. Ils avaient déjà eu l'occasion de les utiliser et connaissaient toutes les possibilités du panrad, précieuses lors d'excursions en territoires inconnus.

Les panrads étaient de légers cylindres de soixante centimètres de long et vingt de diamètre. A la fois émetteurs, récepteurs et radars, ils avaient des batteries inépuisables, se rechargeant sur l'électricité somatique de ceux qui les portaient ; ils étaient pratiquement indestructibles et pouvaient fonctionner même sous l'eau ou dans des conditions de température extrêmes. Le Dr Fetts insista pour qu'ils les fixent solidement à leur bras gauche de façon à ne pas risquer de les perdre. Eddie trouvait ces précautions ridicules, mais fit ce qu'elle disait.

Prenant garde de ne pas approcher du côté endommagé du vaisseau, ils sortirent au-dehors. Eddie chercha sur les ondes longues et sa mère sur les ondes courtes. Ils ne s'attendaient pas à un résultat positif, mais cela valait mieux que de ne rien faire.

Eddie, d'abord, ne perçut rien de significatif. Puis il fut surpris de capter une série de brèves et de longues, dans le registre aigu.

— « Hé, maman, il y a quelque chose, sur les 1000 kilocycles ! »

Elle trouva l'émission sur son propre cylindre. Il la regarda avec étonnement. « Je ne connais rien à la radio, mais ce n'est pas du morse. »

— « Tu es sûr ? »

— « Je... je ne crois pas. »

— « Oui ou non ? Ou tu le sais ou tu ne le sais pas ! »

Elle amplifia le son et écouta, la tête penchée. Tous deux avaient appris le galacto-morse par hypnopédie, et elle confirma immédiatement son opinion.

— « Tu as raison. Qu'en dis-tu ? »

— « Pas simplement des points et des traits. Il y a quatre valeurs différentes. »

Il écouta plus attentivement.

— « Il y a un rythme défini. Les mêmes groupes reviennent souvent. Ah ! cela fait six fois que celui-là revient. Encore. Encore une fois ! »

Le Dr Fetts secoua la tête. Elle n'entendait rien d'autre qu'une série de *tut-tut-tut*. Il y avait certainement un rythme, mais elle ne parvint pas à identifier de séries analogues. Elle n'avait aucune oreille, contrairement à son fils. Sous ce rapport, Eddie tenait beaucoup de son père.

Il regarda l'aiguille de l'indicateur de direction.

— « Est-nord-est. Essayons d'aller voir ? »

— « Bien sûr, mais nous ferions mieux de manger avant de partir. C'est peut-être loin, si même nous y arrivons jamais. Pendant que je prépare un repas chaud, tu iras faire nos sacs. »

— « D'accord ! » dit Eddie avec plus d'enthousiasme qu'il n'en avait manifesté depuis longtemps.

Lorsqu'il revint, il avala une bonne partie du plat que sa mère avait fait cuire sur le seul réchaud utilisable du bord.

— « Ton ragoût était délicieux, » lui dit-il.

— « Merci. Je suis surprise de voir que tu as retrouvé ton appétit. »

Il fit un geste vague mais énergique.

— « C'est l'appel de l'inconnu, sans doute. J'ai une sorte de pressentiment que tout cela finira bien mieux que nous ne l'imaginons. »

Elle s'approcha de lui pour respirer son haleine. Elle ne sentait même pas le ragoût, ce qui signifiait qu'il avait sucé de la chlorophylle pour masquer l'odeur de l'alcool. C'était donc là l'explication de ce courage soudain et qui lui ressemblait si peu.

Elle s'abstint de tout commentaire, mais s'il avait caché une bouteille dans son sac, elle aurait vite fait de la trouver. Et de la jeter. Il ne protesterait même pas...

Ils se mirent en route. Chacun portait son panrad et un sac à dos ; en plus, Eddie avait pris un fusil en bandoulière et sa mère une trousse de médicaments et de produits chimiques.

En cette fin d'automne, le soleil, pourtant haut dans le ciel, n'était qu'une boule rouge sombre arrivant à peine à percer l'éternelle double couche de nuages. Son jumeau, pâle boule violette, se couchait au nord-ouest. Ils marchaient dans un demi-jour coloré, qui était le maximum que Baudelaire pouvait leur offrir. Et pourtant, en dépit du manque de lumière, il faisait très chaud. C'était un phénomène commun au-delà de la nébuleuse de la Tête de Cheval, sur lequel on continuait à faire des recherches.

Le paysage était vallonné, creusé de ravins abrupts. Parfois, une colline plus haute que les autres aurait pu mériter le nom de montagne. La végétation était d'une abondance surprenante. Toutes les couleurs et toutes les formes se mêlaient : vert pâle, rouge, jaune ;

buissons, lianes et arbres horizontaux ou verticaux. Les feuilles étaient en général assez grandes et tournaient avec le soleil de façon à capter le plus possible de lumière.

De temps en temps, l'avance bruyante des deux Terriens à travers la forêt faisait fuir des insectes bariolés ou de petits animaux semblables à des mammifères. Eddie jugea préférable de prendre son fusil à la main. Puis, lorsqu'ils eurent traversé péniblement quelques ravins plantés de fourrés inextricables, il le remit en bandoulière.

Malgré ces obstacles, la marche ne les fatiguait pas trop. Ils pesaient environ dix kilos de moins que sur Terre et, quoique moins dense, l'air était plus riche en oxygène.

Le Dr Fetts suivait aisément le train d'Eddie. Elle avait cinquante-trois ans, trente ans de plus que lui, mais même de près on aurait pu la prendre pour sa sœur aînée. C'était dû à l'effet des pilules de longévité. Il ne l'en traitait pas moins avec toute la courtoisie chevaleresque qui lui était due, l'aidant à monter les pentes trop raides, bien qu'elle ne fût jamais essouflée.

Ils s'arrêtèrent sur les bords d'une rivière pour s'orienter.

— « Les signaux ont cessé, » dit-il.

Mais à ce moment, les radars de leurs panrads émirent une succession de sons aigus. Automatiquement, tous deux levèrent la tête.

— « Ça ne peut pas venir des collines, » fit-elle remarquer. « Leur sommet est occupé par d'énormes rochers arrondis ; il n'y a rien d'autre. »

— « Je pense pourtant que cela vient de là. Oh ! tu as vu ? On aurait dit une grande tige qui sortait de derrière le rocher. »

Elle s'efforça de percer le demi-jour. « Ce doit être ton imagination. Je ne vois rien. »

Tandis que les signaux du radar continuaient, les signaux radio reprirent. Puis, après un bref fortissimo, tous deux cessèrent simultanément.

— « Montons voir, » dit-elle.

Ils traversèrent la rivière à gué et commencèrent l'ascension. A mi-chemin du sommet, ils s'arrêtèrent, stupéfaits, pour renifler une bouffée de puissante odeur venant du sommet.

— « On dirait une cage pleine de singes, » dit-il.

— « En chaleur, » compléta-t-elle. Car, s'il avait l'oreille fine, elle avait le nez fin.

Ils continuèrent à monter. Le radar se remit à faire entendre des petits sons de gong hystérique. Stupéfait, Eddie s'arrêta. Selon l'indicateur, les impulsions ne venaient plus du sommet de la colli-

ne sur laquelle ils montaient, mais de la colline opposée. De nouveau, le radar se tut.

— « Allons quand même jusqu'au sommet de celle-ci. Ensuite, nous verrons. »

Il haussa les épaules et suivit la mince silhouette de sa mère, vêtue de longs survêtements masculins. Elle suivait la piste à l'odorat, littéralement, et rien ne pouvait l'arrêter. Il la rattrapa peu avant qu'elle arrive au rocher arrondi, de la taille d'une petite villa. Elle s'était arrêtée pour regarder l'aiguille de l'indicateur de direction, qui après des allées et venues erratiques, s'était bloquée sur la zone neutre. L'odeur de ménagerie était très forte.

— « Crois-tu que cela pourrait être une sorte de minéral émetteur d'ondes ? » lui demanda-t-elle avec désappointement.

— « Non. Les groupes de sons étaient assemblés de façon sémantique. Et cette odeur... »

— « Que faisons-nous ? »

Il n'aurait pu dire s'il était content ou non qu'elle lui confie si subitement le fardeau de la responsabilité et de l'action. Il en ressentit de la fierté et aussi un certain recul instinctif. Mais il était avant tout heureux et alerte, comme s'il était sur le point de découvrir ce qu'il cherchait depuis longtemps. Il n'aurait pu dire quel était l'objet de sa recherche. Mais il était enthousiasmé et n'avait pas très peur.

Il empoigna son fusil, une arme de deux canons très perfectionnée. Le panrad restait silencieux.

— « Peut-être le rocher est-il une sorte de camouflage, » dit-il, en se rendant compte que c'était une idée stupide.

Derrière lui, sa mère poussa un cri. Il se retourna, prêt à tirer, mais il n'y avait rien sur quoi faire feu. D'un bras tremblant, sa mère montrait le sommet de la colline opposée, en parlant d'une façon incohérente.

Il put distinguer un long et mince tentacule qui semblait sortir du monstrueux rocher. Au même moment, deux pensées lui vinrent presque simultanément à l'esprit : primo, ce n'était sans doute pas une simple coïncidence que les deux collines aient des structures de pierre identiques à leur sommet ; secondo, cette antenne, ou ce tentacule, devait être visible depuis peu de temps, car elle n'y était pas la dernière fois qu'il avait regardé.

Il ne put jamais parvenir à une conclusion satisfaisante, car une chose mince, flexible et multiple, à la force irrésistible, le saisit par derrière. Il fut soulevé dans les airs et entraîné. Il essaya en vain de desserrer les tentacules qui l'étreignaient. Il ne réussit qu'à laisser échapper son fusil.

Il aperçut sa mère qui dévalait la colline en courant. Puis un rideau se referma et il se trouva dans une obscurité totale.

Avant de pouvoir comprendre ce qui se passait, Eddie sentit que, toujours suspendu, il décrivait un arc de cercle. Il n'en était pas certain, bien sûr, mais il avait l'impression de faire face à la direction opposée. Simultanément, les tentacules qui enserraient ses bras et ses jambes se retirèrent. Seule sa taille resta prise, et l'étreinte était si forte qu'il hurla de douleur.

Puis il fut tiré en avant. Ses pieds frottaient parfois contre une substance élastique. Enfin il fut immobilisé, sans doute face à un horrible monstre qu'il ne pouvait voir, et fut assailli — non par un bec coupant ou des dents tranchantes — mais par une bouffée de cette même odeur de singe.

En d'autres circonstances, il aurait vomi. Mais son estomac n'eut pas le temps de prendre une décision. Déjà le tentacule le soulevait très haut et le projetait contre un objet doux et souple — charnel et féminin — pareil, par sa texture, sa courbe et sa chaleur, à un sein.

Il lutta des pieds et des mains pour se retenir — car il avait peur d'être englouti, aspiré, digéré. L'image mentale d'une immense amibe cachée dans un roc, ou dans une coquille, le faisait se tordre, hurler, frapper la substance protoplasmique.

Mais rien de tel n'arriva. Il ne fut pas plongé dans un lit gluant et étouffant qui dissoudrait peu à peu sa chair et rejetterait ses os. Il fut simplement poussé de façon répétée contre le doux renflement. Chaque fois, il le frappait des pieds ou des mains. Après une douzaine de ces actes apparemment dénués de sens, cela cessa, comme si la chose qui le tenait était surprise par son comportement.

Il ne hurlait plus. Il n'entendait plus que sa respiration oppressée et les sons aigus du panrad. Juste à ce moment, ceux-ci changèrent le rythme et s'organisèrent en une séquence reconnaissable de trois unités, sans cesse répétée.

— « Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? »

Bien sûr, cela pouvait aussi bien ne rien signifier, sémantiquement parlant. Mais cette dernière hypothèse lui paraissait improbable. Et lorsqu'il fut doucement posé sur le sol et que le tentacule se fut retiré, il eut la certitude que la créature essayait de communiquer avec lui.

Ce fut cette pensée qui l'empêcha de hurler et de courir en tous sens dans la chambre obscure et fétide, pour chercher aveuglément et instinctivement une issue. Il maîtrisa sa panique et introduisit son index droit dans une petite cavité de son panrad. Lors d'un silence de la transmission provenant de la chose, il lui renvoya, le plus exactement possible, la séquence qu'il avait captée. Un dispositif automatique lui permettait de répondre sur la même fréquence que les signaux reçus.

Le plus curieux, c'était que son corps entier tremblait incontrôlablement, sauf l'index de sa main droite : la seule partie de son corps qui eût une fonction définie dans cette situation incompréhensible. Ce fut son index qui lui permit de survivre — car cet index agissait. Même son cerveau semblait n'avoir aucune connexion avec son doigt. Le doigt était devenu lui-même, et tout le reste était inerte.

Lorsqu'il cessa de transmettre, la réception recommença. Cette fois, il ne reconnut aucune séquence. Il y avait un certain rythme, certes, mais il ne pouvait en deviner la signification. En même temps, le radar ne cessait de hurler, comme si, quelque part dans ce trou noir, quelque chose le bombardait d'un rayonnement constant.

Il appuya sur un bouton du panrad et la torche électrique incorporée illumina la section se trouvant directement devant lui. Il vit une paroi faite d'une substance élastique gris rougeâtre, sur laquelle se trouvait une protubérance grise grossièrement circulaire, d'environ un mètre de diamètre. Douze très longs et très minces tentacules groupés autour d'elle lui donnaient l'aspect d'une méduse.

Surmontant sa peur d'être saisi de nouveau, il leur tourna le dos pour examiner le lieu où il se trouvait. C'était une chambre ovoïde d'environ dix mètres de long, quatre de large et trois de hauteur au centre. Tout était fait du même matériau gris rougeâtre, lisse et uni, sauf, à intervalles irréguliers, aux endroits où des tubes bleus ou rouges la sillonnaient. Des veines ou des artères, apparemment.

Une importante section de la paroi était coupée par une fente verticale bordée de tentacules. Il devina qu'il s'agissait d'une sorte d'iris qui s'était ouvert pour l'admettre à l'intérieur. Des groupes de petits tentacules pareils à des étoiles de mer parsemaient les parois et le plafond. Sur le mur opposé à l'iris, il y avait une longue tige flexible pourvue à son extrémité libre d'une collerette cartilagineuse. Lorsqu'Eddie bougeait, elle bougeait aussi, comme une antenne de radar suivant l'objet qu'elle veut localiser. Et c'est ce qu'elle devait être en réalité. Et, à moins qu'il ne fît erreur, cette tige était également un émetteur-récepteur radio.

Lorsque le faisceau lumineux de sa lampe atteignit le recoin le plus éloigné, il étouffa un cri de surprise. Serrées l'une contre l'autre, dix créatures lui faisaient face. Chacune de la taille d'un porcelet de trois mois, elles ressemblaient étonnamment à des escargots sans coquille. Au milieu de leur front s'élevait une tige qui était la minuscule réplique de celle qui sortait de la paroi. Elles ne paraissaient pas dangereuses. Elles ouvraient de petites bouches édentées et devaient se mouvoir avec lenteur car, comme

pour les escargots, leur seul organe de locomotion était un large piédestal charnu — c'étaient des gastéropodes.

Néanmoins, s'il s'endormait, il serait à leur merci ; et qui sait si ces bouches ne contenaient pas un acide capable de le digérer ou un dard vénéneux.

Ses méditations furent violemment interrompues. Il fut saisi, soulevé et passé d'un groupe de tentacules à un autre. Il passa devant la tige-antenne et se trouva projeté vers les gros escargots. Juste avant de les atteindre, il fut immobilisé, face à la paroi. Un diaphragme jusque-là invisible s'ouvrit. La lumière de sa torche l'éclaira, mais il ne put rien voir d'autre que des circonvolutions de chair.

Son panrad capta une nouvelle séquence sonore. Le diaphragme s'ouvrit assez largement pour donner passage à son corps, si on l'y introduisait violemment. Les circonvolutions s'étirèrent et devinrent un tunnel ou un gosier. De milliers de petites cavités, émergèrent des milliers de petites dents aiguisées. Elles rentrèrent dans leurs alvéoles et, simultanément, des milliers de pointes aiguës jaillirent à leur place.

Un vrai hachoir à viande.

Au-delà de ces rangées meurtrières, à l'extrémité de la gorge, se trouvait une énorme poche à eau fumante, répandant une odeur semblable à celle du ragoût de sa mère. Des débris noirâtres, sans doute de la viande, et des morceaux de végétaux flottaient sur la surface frémissante.

Puis le diaphragme se referma et il fut de nouveau mis face aux limaces. Doucement mais fermement, un tentacule lui fouetta les reins, tandis que le panrad couinait un avertissement.

Eddie n'était pas obtus. Il comprit que les dix créatures n'étaient pas dangereuses tant qu'il ne les dérangeait pas. Mais s'il n'était pas sage, on venait juste de lui montrer ce qui lui arriverait.

De nouveau, il se sentit soulevé et, rasant les murs, amené contre la protubérance gris clair. L'odeur de singe, qui avait diminué, devint de nouveau puissante. Eddie supposa que sa source était un petit orifice qui s'était ouvert dans la paroi.

Comme il ne réagissait pas — il n'avait aucune idée de ce qu'il était supposé faire — les tentacules le lâchèrent si soudainement qu'il tomba sur le dos. La surface élastique avait amorti sa chute, et il se releva.

Il décida de faire l'inventaire de ses ressources. Il avait le panrad. Un sac de couchage, dont il n'aurait pas besoin tant qu'il continuerait à faire si chaud. Un flacon de capsules d'*Old Red Star*.

Un thermos avec tétine permettant de boire dans le vide. Un carton de rations A-Z-2. Un réchaud pliant. Des cartouches pour le fusil qu'il avait perdu. Un rouleau de papier hygiénique. Brosse à dents, pâte dentifrice, savon. Une serviette. Des pilules : chlorophylle, hormones, vitamines, longévité, réflexes et somnifères. Une bobine de cent mètres de mince fil magnétique qui renfermait dans sa structure moléculaire cent symphonies, huit opéras, mille pièces musicales diverses et deux mille œuvres littéraires allant de Sophocle et Dostoïevski, de Hammett et Henry Miller aux derniers bestsellers. Il pouvait la faire passer sur le panrad.

Il l'y introduisit, appuya sur la touche appropriée et dit : « Eddie Fetts dans l'air *Che gelida manina* de Puccini. »

Tout en écoutant avec satisfaction sa propre voix, il ouvrit une boîte trouvée dans le fond du sac. Sa mère y avait mis le reste du ragoût qu'ils avaient mangé avant de partir.

Renonçant à comprendre ce qui se passait, mais se sentant, du moins pour le moment, en sécurité, il avala de bon cœur la viande et les légumes. Chose curieuse, il avait bon appétit.

Il racla le fond de la boîte et termina sur quelques biscuits et une plaque de chocolat. Pas question de se rationner. Tant qu'il aurait des vivres, il voulait manger à sa faim. Ensuite... Tout en se léchant les doigts, il se rassura. Sa mère était libre, elle trouverait certainement un moyen de le tirer de là.

Comme toujours.

Le panrad reprit vie, émettant un nouveau signal. Eddie éclaira l'antenne de chair et vit qu'elle était dirigée vers les créatures qu'il avait, selon son habitude, dotés d'un surnom familier. Il les appelait Limaçons.

Les Limaçons rampèrent vers une paroi, au pied de laquelle ils s'immobilisèrent. Leurs bouches, situées au sommet de leur crâne, s'ouvrirent comme des becs d'oisillons affamés. Le diaphragme s'ouvrit et deux lèvres s'avancèrent pour former une gouttière. Un liquide bouillant dans lequel flottaient des morceaux de viande et de légumes se mit à couler. Du ragoût ! Du ragoût qui tombait dans les bouches grandes ouvertes.

Ce fut ainsi qu'Eddie apprit la seconde phrase du langage de Maman Polyphème. Le premier message signifiait : « Qui êtes-vous ? » et celui-ci : « Venez manger ! »

Il le vérifia en émettant une répétition de ce qu'il venait d'entendre. Tous les Limaçons sauf un, qui était en train de manger, avancèrent d'un commun accord vers lui avant de s'arrêter, déconcertés.

Ils devaient avoir une sorte d'indicateur de direction incorporé, sans quoi ils n'auraient pas su que le signal venait de lui.

Immédiatement après, un tentacule le frappa violemment dans le dos et un troisième message intelligible lui parvint : « Ne recommencez pas ! »

Et puis un quatrième, auquel les Limaçons obéirent en regagnant leur position primitive : « Par ici, les enfants ! »

Effectivement, c'étaient des petits, qui mangeaient, dormaient, jouaient et apprenaient à communiquer dans le ventre de leur mère — de la Mère. Ils étaient la progéniture mobile de cette vaste entité immobile qui avait gobé Eddie comme une grenouille gobe une mouche. Cette Mère était elle aussi tout d'abord un Limaçon avant d'atteindre la taille d'un porc adulte et d'être éjectée hors de la matrice. Se roulant en boule, elle dévalait la pente de sa colline natale et montait lentement la pente d'en face, puis recommençait jusqu'à ce qu'elle trouve la coquille vide d'un adulte qui était mort. Ou bien, si elle désirait occuper une position de prestige dans sa société, au lieu d'être une vulgaire *occupante*, elle s'installait sur le sommet vierge d'une haute colline et attendait.

Là, elle enfonçait dans le sol et dans les fissures de la roche des vrilles qui se ramifiaient dans toutes les directions pour nourrir la graisse de son corps. Dans la terre profonde, les radicules mettaient en œuvre leur chimie instinctive, cherchant et trouvant l'eau, le calcium, le fer, le cuivre, l'hydrogène, le carbone, s'enroulant autour des vers et des larves, leur arrachant les secrets de leurs corps gras et de leurs protéines, puis décomposant ces substances en infimes particules colloïdales qui étaient aspirées par les tubes capillaires et venaient gonfler le corps pâle et visqueux accroupi au sommet du pic ou de la colline.

A l'aide des informations héréditaires contenues dans les cellules de son cervelet, elle utilisait les minéraux disponibles pour former une mince coquille protectrice d'une dimension suffisante pour qu'elle pût croître et prospérer, tandis que ses ennemis naturels — les prédateurs rusés et affamés qui hantaient la surface crépusculaire de Baudelaire — usaient en vain leurs dents et leurs griffes.

Ensuite, lorsque sa coquille devenait trop étroite, elle la résorbait. Et, si nulle canine aiguisée ne la trouvait au cours de ces quelques jours, elle en fabriquait une autre, plus grande. Elle recommençait cette opération une douzaine de fois, jusqu'à ce qu'elle fût pourvue du corps monstrueux et complexe d'une femelle adulte et vierge. L'extérieur ressemblait fort à un gros rocher poli, mais pouvait être formé des substances les plus diverses : granit,

diorite, marbre, basalte ou même simple craie, et parfois aussi fer, verre ou même cellulose.

Au centre se trouvait le cerveau, sans doute aussi grand et diversifié que celui de l'homme, entouré par des tonnes d'organes divers : le système nerveux, le cœur puissant — ou les cœurs —, les quatre estomacs, les générateurs d'ondes courtes et d'ondes longues, les reins, les intestins, la trachée-artère, les organes du goût et de l'odorat, ceux qui fabriquaient des odeurs destinées à attirer oiseaux et animaux afin de les capturer, et l'immense matrice. Elle possédait deux antennes : une intérieure, destinée à surveiller et éduquer les petits, et une extérieure, puissante et rétractable en cas de danger.

Le stade suivant faisait de la vierge une Mère. Elle ne pouvait tenir une place honorable dans sa société avant d'être déflorée. Pareille à une courtisane impudique, elle faisait elle-même les avances, les demandes, puis s'abandonnait.

Après quoi elle mangeait son conjoint.

La montre-calendrier du panrad informa Eddie qu'il en était à son treizième jour de captivité lorsqu'il apprit ces faits. Il en fut choqué, non que ce fût contraire à son éthique, mais parce qu'il était lui-même le conjoint qu'elle avait choisi. Et le repas.

Il transmit : « O Mère, expliquez-moi. »

Il ne lui était jamais venu à l'esprit de se demander comment une espèce sans mâles pouvait se reproduire. Elle lui apprit que, pour les Mères, toutes les autres créatures étaient mâles. Les Mères étaient immobiles et femelles. Tout ce qui bougeait était mâle. Eddie était un être mobile. Par conséquent, il était mâle.

Il s'était approché de cette Mère pendant la saison du rut, qui prend place lorsque la portée précédente arrive à mi-maturité. Elle l'avait repéré alors qu'il longeait la rivière au fond de la vallée. Lorsqu'il était arrivé au pied de sa colline, elle avait pu détecter son odeur. Elle lui était inconnue, mais elle avait trouvé dans sa mémoire un animal relativement proche ; d'après sa description, ce devait être une sorte de singe. Elle avait donc émis une forte odeur de « singe » en rut. Et, lorsqu'il était apparemment tombé dans le piège, elle l'avait capturé.

Normalement, il aurait dû attaquer le centre de conception, cette protubérance grise placée sur une des parois. Lorsqu'il l'aurait suffisamment griffée et déchiquetée pour déclencher le mystérieux mécanisme de la conception, il aurait été engouffré dans le diaphragme stomacal.

Heureusement pour lui, il lui manquait le bec crochu, le croc

ou la griffe. De plus, le panrad avait renvoyé à la Mère ses propres signaux.

Eddie demanda pourquoi il lui était nécessaire de s'accoupler avec un mobile. Une auto-mutilation à l'aide d'une pierre tranchante aurait dû suffire.

Elle parvint à lui faire comprendre que la conception ne pouvait avoir lieu qu'après une certaine titillation nerveuse, culminant en une frénésie suivie de son apaisement. La Mère ignorait pourquoi cet état émotionnel était indispensable.

Eddie essaya de lui expliquer ce qu'étaient les gènes et les chromosomes, et pourquoi ils étaient indispensables chez les espèces hautement évoluées afin de permettre une sélection de caractéristiques favorables et d'ouvrir les portes à l'évolution, mais Mère ne le comprit pas.

Eddie se demanda si le nombre et la profondeur des lacérations du centre de fécondation avait une influence sur le nombre des petits, ou sur le choix de certaines potentialités emmagasinées dans les traînées héréditaires placées à fleur de peau, avec un résultat comparable à la combinaison imprévisible des gènes dans l'accouplement humain, donnant ainsi à la progéniture des traits à la fois semblables et dissemblables aux caractéristiques de ses parents.

Ou bien l'ingestion du mobile après l'acte était-elle plus qu'un réflexe émotionnel et nutritif ? Se pouvait-il que des nodules génétiques arrachés à la Mère restent sous les griffes ou entre les dents du mobile et que ceux-ci, survivant à la digestion, soient éliminés dans les excréments et éparpillés au-dehors ? Et que, plus tard, des oiseaux ou des rongeurs les mangent et les retransmettent à d'autres Mères en leur servant de partenaire avec ce viol involontaire, créant ainsi une chaîne héréditaire ? Si ce cycle obscur et ingénieux existait vraiment, il assurait un renouvellement constant des facteurs génétiques, permettant ainsi des variations, voire des mutations.

Mère répondit qu'elle n'y comprenait rien.

Eddie abandonna. Tant pis, il ne saurait jamais. Etait-ce réellement si important ?

Il décida que ce ne l'était pas et se leva pour lui demander de l'eau. Elle entrouvrit son diaphragme et versa un litre d'eau tiède dans sa thermos. Il y jeta une pilule et remua pour qu'elle se dissolve. Le résultat était une assez bonne imitation d'*Old Red Star*. Il préférait les alcools jeunes et un peu durs, bien qu'il eût pu s'en payer de meilleurs. Le goût lui importait peu — il n'aimait pas tellement cela — ce qu'il recherchait, c'était un effet rapide. Il buvait donc la même chose que les clochards de Skid Row, qui maudissent le sort qui ne leur permet pas de s'offrir mieux.

L'alcool de seigle lui brûlait l'estomac et se répandait rapidement dans ses membres jusqu'à gagner sa tête, refroidie seulement par la pensée que les capsules diminuaient. Que ferait-il lorsqu'il n'en aurait plus ? C'était en de tels moments qu'il regrettait le plus l'absence de sa mère.

Il versa quelques larmes en pensant à elle, renifla, but encore une gorgée et, lorsque le plus grand des Limaçons s'approcha pour se faire gratter le dos, il lui versa une rasade d'*Old Red Star* dans la bouche. Il se demanda quel effet une accoutumance à l'alcool aurait sur l'avenir de la race quand ces vierges deviendraient Mères.

A ce moment, une idée providentielle le traversa comme un coup de foudre. Ces créatures pouvaient, à partir d'éléments recueillis dans la terre, reproduire des structures moléculaires complexes. A condition que, dans quelque organe secret, ils puissent observer et analyser un échantillon de la substance désirée.

Quoi de plus facile que de donner à Mère une de ses chères capsules ? Elle pourrait les multiplier à l'infini. De quoi faire pâlir d'envie un maître-distillateur !

Il allait lui transmettre sa requête lorsque le sens du signal que le panrad recevait depuis quelques instants pénétra dans son esprit.

Non sans malice, elle faisait remarquer que la voisine de la colline d'en face prenait des airs parce qu'elle aussi avait capturé un mobile communicateur.

La société des Mères était aussi hiérarchisée que le protocole d'une réception à la Maison Blanche ou l'ordre d'accès à la mangeoire dans une basse-cour. Seul le prestige comptait, et le prestige était déterminé par la puissance d'émission radio, la hauteur de l'éminence sur laquelle la Mère était installée et dont dépendait la portée de son radar, ainsi que par l'abondance, la variété et l'originalité de ses commérages. La créature qui avait gobé Eddie était une Reine, qui avait la préséance sur une bonne trentaine de ses congénères. Nulle n'aurait osé l'interrompre lorsqu'elle émettait — et ensuite c'était le tour de celle placée immédiatement au-dessous d'elle, et ainsi de suite. Toutes pouvaient être interrompues à loisir par la Reine, et si une des plus bas placées avait quelque chose d'intéressant à transmettre, elle devait demander la permission de la Reine pour pouvoir interrompre plus haut placée qu'elle.

Eddie savait cela, mais il ne pouvait assister en direct à leurs échanges. L'épaisse coquille de pseudo-granit arrêtait les ondes, et il ne pouvait recevoir que celles émises par l'antenne intérieure.

Parfois, Mère ouvrait la « porte » pour que ses petits puissent

prendre de l'exercice, et s'exercer à communiquer avec les Limaçons de la colline opposée. Puis, demi-tour.

La première fois que les enfants étaient sortis un à un par le diaphragme de sortie, Eddie avait, pareil à Ulysse, tenté de se faire passer pour l'un d'eux, afin de sortir au sein du troupeau.

Aveugle, mais non comme Polyphème, Mère l'avait saisi avec un de ses tentacules et l'avait ramené dans le droit chemin, c'est-à-dire à l'intérieur de sa matrice.

A la suite de cet incident, il l'avait baptisée Maman Polyphème.

Il avait compris qu'elle avait considérablement augmenté son prestige par la possession de cette chose unique : un mobile transmetteur. Son importance était devenue telle que les Mères installées aux limites extrêmes de son domaine avaient diffusé la nouvelle vers d'autres royaumes. Avant même qu'il eût appris son langage, le continent entier était au courant. Polyphème était devenue une véritable commère mondaine. Sur des dizaines de milliers de collines, des dizaines de milliers de Mères écoutaient le récit de ses rapports avec ce paradoxe ambulant : un mâle sémantique.

Tout allait bien. Puis, récemment, la Mère installée sur la colline d'en face avait capturé une créature similaire. Du coup, elle était devenu le numéro deux du royaume, prête à usurper la position de Polyphème au premier signe de faiblesse de sa part.

La nouvelle frappa vivement Eddie. Il s'était souvent demandé ce que sa mère était devenue. Parfois même il lui reprochait de l'avoir abandonné et de ne rien faire pour le délivrer. Lorsqu'il se rendait compte de son attitude, il avait honte. Néanmoins, il se sentait abandonné.

Maintenant qu'il savait ce qu'elle était devenue, alors sans doute qu'elle cherchait à le délivrer, il s'éveilla de la torpeur qui le faisait somnoler vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il demanda à Polyphème si elle consentirait à ouvrir l'entrée, de façon à le laisser parler directement avec l'autre captif. Elle acquiesça, trop heureuse de pouvoir assister à une conversation entre deux mobiles. Elle pourrait y trouver une source inépuisable de potins. La seule chose qui l'ennuyait, c'est que l'autre Mère pourrait écouter elle aussi.

Puis elle se souvint que, étant toujours la Première, elle pourrait diffuser tous les détails avant l'autre. L'orgueil et l'extase la firent trembler au point qu'Eddie sentit le sol tressaillir sous lui.

Le diaphragme s'ouvrit et il sortit. Comme les plantes de Baudelaire ne perdent pas leurs feuilles durant l'hiver, les collines étaient toujours couvertes d'un tapis vert, rouge et jaune. Toutefois, quelques taches blanches indiquaient que c'était l'hiver. Le vent froid fit frissonner Eddie. Il était nu ; il y avait longtemps qu'il avait abandonné ses vêtements. La chaleur humide de la ma-

trice les rendait gênants ; de plus Eddie, étant humain, devait éliminer les déchets de son organisme et Polyphème, étant Mère, devait le nettoyer périodiquement d'un jet d'eau tiède. Périodiquement aussi, des orifices s'ouvraient, inondant la cavité entière de jets d'eau afin de rejeter les déchets à l'extérieur. Ses vêtements avaient suivi le même chemin, et il avait dû s'asseoir sur son sac pour que celui-ci ne les suive pas. Après chaque nettoyage, lui et les Limaçons étaient séchés par des flots d'air chaud provenant des gigantesques poumons. Eddie ne trouvait pas cela désagréable — il avait toujours aimé les douches. A cause de la perte de ses vêtements, il ne pouvait pas s'échapper — il risquerait de mourir de froid à moins de retrouver rapidement le vaisseau, et il n'était pas certain de se souvenir du chemin.

Il recula donc de deux pas pour que le chaud souffle de Polyphème le recouvre d'un doux manteau. Puis il essaya d'apercevoir sa mère. Il n'était séparé d'elle que par huit ou neuf cents mètres, mais elle était entièrement cachée par la lumière crépusculaire et l'ombre de la Mère qui la tenait prisonnière.

Il transmit, en morse : « Mets-toi en phonie, même fréquence. » Paula Fetts fit ce qu'il lui demandait. Elle commença par lui demander, avec une inquiétude débordante, s'il allait bien.

Il répondit que cela allait très bien.

— « Je t'ai beaucoup manqué, mon fils ? »

— « Oh ! oui, beaucoup. »

Tout en parlant, il se demanda pourquoi sa voix sonnait si creux. Sans doute était-ce le désespoir de ne jamais la revoir.

— « Oh ! Eddie, j'ai failli devenir folle. Dès que tu as été pris, je me suis sauvée le plus vite possible. J'ignorais totalement ce qu'était le monstre qui nous attaquait. Et puis, vers le milieu de la colline, je suis tombée et me suis cassé la jambe. »

— « Mon Dieu ! »

— « Eh oui. Mais j'ai réussi à me traîner jusqu'au vaisseau et là, je me suis fait des piqûres de B.K., mais mon organisme a mal réagi, comme cela arrive parfois et, au lieu d'être accélérée, la guérison a pris deux fois plus longtemps.

» Dès que j'ai pu marcher, j'ai pris un fusil et une boîte d'exploblast. Je voulais faire sauter ce que je prenais pour une sorte de forteresse ou d'avant-poste fortifié. Je ne connaissais pas la vraie nature de ces bêtes. Mais d'abord, j'ai voulu examiner de plus près le rocher se trouvant sur l'autre colline ; c'est ainsi que je me suis fait prendre.

» Mais écoute-moi, mon fils, avant que nous soyons coupés. Ne perds pas espoir. Je sortirai bientôt d'ici et viendrai te délivrer. »

— « Comment ? »

— « Tu te souviens peut-être que, dans ma trousse, j'ai un certain nombre de cancérigènes destinés à des expériences sur le terrain. Eh bien, j'ai injecté un de ces produits cancérigènes dans son centre de fécondation, et un beau carcinome commence à se développer. Dans quelques jours, elle sera morte. »

— « Mais tu risques d'être enterrée sous cette masse en décomposition, maman ! »

— « Non. J'ai appris que lorsqu'une Mère meurt, un réflexe ouvre le diaphragme labial, afin que les petits, s'il y en a, puissent s'échapper. Ecoute, je... »

Un tentacule le saisit et le ramena à l'intérieur. Le diaphragme se referma.

Lorsqu'il se remit en graphie, il entendit : « Pourquoi n'avez-vous pas communiqué ? Que faisiez-vous ? Dites ! »

Eddie lui expliqua. Il y eut un long silence, qu'il interpréta comme une marque d'étonnement. Lorsqu'elle eut retrouvé ses esprits, elle lui dit : « A l'avenir, vous ne parlerez à l'autre mâle que par mon intermédiaire. »

Visiblement, elle enviait et haïssait sa faculté de pouvoir changer de longueur d'onde.

— « Je vous en prie, » insista-t-il sans se rendre compte qu'il s'aventurait en terrain dangereux, « laissez-moi parler avec ma mère... »

Pour la première fois, il l'entendit bégayer.

— « Qu... quoi ? Vo... votre mère ? »

— « Bien sûr. Evidemment. »

Le sol se souleva spasmodiquement sous ses pieds. Il dut se retenir à la paroi pour ne pas tomber. Celle-ci aussi tremblait comme de la gelée, et les colonnes vasculaires, de rouges ou bleues, étaient devenues grises. Le diaphragme d'entrée bâillait. Par la plante de ses pieds, il sentait un abaissement notable de la température.

Il lui fallut un bon bout de temps pour comprendre.

Polyphème était en état de choc.

Il n'osait pas penser à ce qui se passerait si elle mourait. Il serait peut-être obligé d'affronter l'hiver avant que sa mère pût s'évader. Blotti dans le coin le plus chaud de la chambre ovoïde, Eddie avait des frissons qui n'étaient pas entièrement dûs à la baisse de la température.

Toutefois, Polyphème réagit favorablement. Afin d'éliminer les toxines qui empoisonnaient son organisme, elle vida le contenu de son estomac à ragoût. C'était aussi la manifestation physique d'une

catharsis spirituelle. Le flot jaillit avec une telle fureur qu'il faillit emporter son fils adoptif. Mais, instinctivement, elle avait enroulé des tentacules autour d'Eddie et des Limaçons. Puis elle continua en dégurgitant successivement le contenu de ses trois poches à eau : la chaude, la tiède et la froide.

Lorsque l'eau glacée le doucha, il poussa un cri aigu.

Les diaphragmes de Polyphème se refermèrent. Les parois cessèrent de palpiter. La température s'éleva. Les veines et les artères reprirent leurs couleurs. Elle allait de nouveau bien. Du moins en apparence.

Lorsque, après avoir attendu vingt-quatre heures, il aborda prudemment le sujet, il découvrit que non seulement elle ne voulait pas en parler mais qu'elle refusait d'admettre l'existence de l'autre mobile.

Abandonnant ses espoirs de conversation, Eddie réfléchit. Il ne put trouver qu'une seule explication valable, et encore n'était-il pas certain de son exactitude : il connaissait si mal la psychologie de Polyphème. C'était que, pour elle, le concept d'un mobile femelle était absolument inacceptable, inconcevable. Le monde était divisé en deux. D'un côté les mobiles, signifiant accouplement et nourriture ; mobile signifiait mâle. De l'autre côté, les Mères, immobiles — et femelles.

Ces grosses limaces ne s'étaient sans doute jamais demandé comment les mobiles faisaient pour se reproduire. Leur science et leur philosophie étaient au niveau des instincts somatiques. Peut-être croyaient-elles à la génération spontanée ou s'imaginaient-elles que les oiseaux se reproduisaient en se scindant en deux comme des amibes. Eddie n'apprit jamais ce qu'il en était. Pour elles, elles étaient femelles et le reste de l'univers protoplasmique était mâle. Toute autre notion était inacceptable, blasphématoire, impensable.

Le traumatisme causé par les paroles d'Eddie était loin d'être guéri. Quelque part dans les replis inimaginables de cette chair, une blessure cachée s'épanouissait, cachant de son ombre une certaine mémoire inacceptable, celle du moment que, pour des raisons insondables à l'esprit humain, elle avait déclaré TABOU.

Puis, sans mots, dans les cellules de son corps, dans ses os loquaces et non dans son cerveau devenu sourd et muet, Eddie ressentit ce qui arriva.

Soixante-six heures plus tard selon le panrad, les lèvres de Polyphème s'ouvrirent. Ses tentacules sortirent comme une flèche et ramenèrent, réduite à l'impuissance, sa mère hurlante et gesticulante.

Eddie, sortant juste d'une douce somnolence, la vit — avec horreur et stupéfaction — lui jeter sa trousse médicale en pous-

sant un cri inarticulé. Puis il la vit plonger, tête la première, dans le diaphragme stomacal.

Polyphème avait utilisé le seul moyen de détruire avec certitude tout indice.

Eddie était allongé sur le ventre, le visage enfoui dans la chair chaude et frémissante. De temps en temps, ses mains se refermaient spasmodiquement comme si elles cherchaient à se raccrocher à une bouée de sauvetage.

Il ne sut jamais combien de temps il était resté ainsi.

Un jour enfin il s'assit en titubant dans l'obscurité et dit, avec un incontrôlable rire nerveux : « Le ragoût de maman est toujours le meilleur. »

Cela déclencha tout. Se mettant à quatre pattes et rejetant la tête en arrière, il se mit à hurler comme un chien à la lune.

Polyphème était, bien sûr, absolument sourde, mais son radar lui permettait de voir sa position et ses sensibles organes olfactifs décelèrent une odeur indiquant une peur et une angoisse terribles.

Un tentacule le prit doucement par les épaules.

— « Que se passe-t-il ? » émit le panrad.

Il introduisit son index dans la cavité du panrad.

— « J'ai perdu ma maman ! »

— « ? »

— « Elle est partie et ne reviendra jamais. »

— « Je ne comprends pas. *Je suis là.* »

Eddie cessa de pleurer et inclina la tête comme s'il écoutait une voix intérieure. Il renifla plusieurs fois, essuya une dernière larme, se dégagea doucement du tentacule, le tapota gentiment et se dirigea vers son sac. Il en sortit le flacon de capsules d'*Old Red Star,* en jeta une dans la thermos et en donna une autre à Polyphème en lui demandant de la multiplier si possible. Puis il s'allongea sur le flanc comme les anciens Romains et suça l'alcool à la tétine, en écoutant un pot-pourri de Beethoven, Moussorgsky, Verdi, Strauss, Porter, Casals, Feinstein et Waxworth.

Ainsi, le temps — si l'on pouvait parler de temps ici — s'écoulait autour d'Eddie sans l'atteindre. Lorsqu'il en avait assez de la musique, du théâtre ou des livres, il écoutait les potins de Polyphème. Lorsqu'il avait faim, il marchait — ou le plus souvent rampait — jusqu'au diaphragme dispensateur de ragoût. Il lui restait encore des rations, mais il avait hésité à les manger car il ne se souvenait pas... qu'était-ce donc que l'aliment qui lui était interdit ?... Du poison ? Polyphème et les Limaçons avaient dévoré quelque chose, mais il avait oublié quoi, au cours de ses orgies

de musique et d'alcool. Il mangeait à sa faim et ne pensait qu'à satisfaire ses besoins.

Parfois, la porte-diaphragme s'ouvrait, et Billy-le-Marchand-de-Légumes entrait en sautillant. Billy ressemblait au croisement entre un kangourou et une sauterelle. Il était de la taille d'un épagneul et apportait dans sa poche ventrale des légumes, des fruits et des noix. Il les en sortait avec ses griffes vertes et luisantes et les donnait à Mère en échange d'une portion de ragoût. Heureux de cette symbiose réussie, il piaillait gaiement tandis que ses yeux à facettes indépendants étaient fixés, l'un sur Eddie et l'autre sur les Limaçons.

Eddie quitta subitement la bande des 1000 Kc. et découvrit que Polyphème et Billy communiquaient sur 108 Kc. Lorsque Billy avait des marchandises à délivrer, il émettait un signal ; de même Polyphème, lorsqu'elle avait besoin de lui. C'était de la part de Billy une action purement instinctive et dénuée d'intelligence. Et c'était la seule longueur d'onde que Mère utilisât en plus de la fréquence « sémantique ». Aussi primitif qu'il fût, le système fonctionnait à la satisfaction générale.

La vie était belle. Qu'aurait-il désiré de plus ? Nourriture gratuite, alcool à volonté, lit doux comme des plumes, air conditionné, bains et douches, musique et littérature (enregistrées), potins intéressants (la plupart du temps il en était le sujet), solitude et sécurité.

La créature avait donné une réponse à toutes les questions qu'il se posait. Toutes, sauf une...

Il ne l'avait jamais exprimée en paroles. Cela lui aurait été impossible. Sans doute ne savait-il même pas qu'elle existait.

Mais, un jour, Polyphème l'exprima en lui demandant de lui faire une faveur.

Eddie réagit comme s'il était offusqué : « Cela ne se fait pas ! Cela ne se fait pas... »

Il s'étrangla et pensa : « Comme c'est ridicule ! Elle n'est pas... »

Puis il parut intrigué et : « Mais si. »

Il ouvrit la trousse médicale. En cherchant un bistouri, il tomba sur les substances cancérigènes. Sans y penser, il les jeta au-dehors par le diaphragme labial entrouvert.

Puis il se retourna et, bistouri en main, sauta vers la protubérance grise. Il s'immobilisa en la regardant, laissant échapper son bistouri. Puis il le ramassa et attaqua faiblement, sans même écorcher la peau. Il le laissa de nouveau tomber.

— « Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ? » crépita le panrad.

Soudain, une épaisse bouffée d'odeur humaine — de la sueur masculine — le frappa au visage.

« ? ? ? ? »

Il resta immobile, penché en avant, comme paralysé, jusqu'à ce que des tentacules furieux le saisissent et l'entraînent vers le diaphragme gastrique largement ouvert.

Eddie hurla, se débattit et plongea le doigt dans le panrad, en composant : « D'accord ! D'accord ! »

Ramené devant le centre de fécondation, il l'attaqua avec une joie sauvage, le lacérant cruellement et hurlant : « Tiens, prends ça ! Et ça, p... » Le reste se perdit dans des vociférations incompréhensibles.

Il ne s'arrêta de couper que lorsque Polyphème intervint en le ramenant de nouveau devant le diaphragme gastrique. Il resta suspendu là pendant dix secondes, impuissant et sanglotant avec un mélange de peur et de triomphe.

Les réflexes de Polyphème auraient presque eu le dessus sur sa raison si, par bonheur, une froide lueur de conscience n'avait illuminé un coin de cette vaste et sombre chapelle de frénésie.

Les circonvolutions menant à cette énorme poche chargée de viandes se resserrèrent. Eddie fut douché par un jet d'eau chaude provenant de ce qu'il appelait l' « estomac sanitaire ». Le diaphragme se referma. Les tentacules le reposèrent sur le sol. Il alla remettre le bistouri dans la trousse.

Mère mit longtemps à se remettre du choc causé par la pensée de ce qu'elle avait manqué faire à Eddie. Elle n'osa communiquer avec lui que lorsque ses nerfs se furent entièrement calmés. Et, même alors, elle ne fit jamais allusion à l'incident. Eddie non plus.

Il était heureux. Il avait l'impression que le ressort appuyant sur son ventre depuis sa séparation d'avec sa femme s'était subitement détendu. La douleur sourde de la perte et de la frustration, la légère fièvre et les crampes intestinales, de même que les inexpliquables périodes d'apathie dont il souffrait, avaient disparu. Il se sentait merveilleusement bien.

Entre-temps, un sentiment analogue à une profonde affection était né en lui. La coquille de Mère n'abritait pas qu'Eddie, et Mère aussi connaissait une émotion étrangère à sa race. Cela fut rendu évident par un événement qui commença par l'emplir de terreur.

Car les blessures guérirent et la protubérance enfla jusqu'à de-

venir un large sac. Puis le sac creva et dix Limaçons de la taille d'une souris en furent éjectés. Le choc et la douleur leur permettaient d'inspirer leur première bouffée d'air, et le panrad diffusait un fourmillement de faibles et maladroits SOS.

Lorsque Eddie ne bavardait pas avec Polyphème, n'écoutait pas de la musique enregistrée ou ne buvait pas, il jouait avec les Limaçons. En un sens, il était leur père. En fait, lorsqu'ils eurent atteint la taille d'un porc, il devint de plus en plus difficile pour Mère de le distinguer d'eux. Comme il ne marchait pour ainsi dire plus jamais et se mettait souvent à quatre pattes pour se mêler à leurs jeux, elle avait du mal à l'identifier. De plus, l'air chaud et humide, ou peut-être quelque chose dans la nourriture, avait fait tomber tous les poils de son corps, et il était devenu très gras. A quelques détails près, il était devenu identique aux Limaçons chauves, pâles, doux et ronds. Un air de famille, en quelque sorte.

Il y avait une différence toutefois. Lorsque le moment vint d'éjecter les vierges, Eddie se mit tout au fond de la cavité et resta là, gémissant, jusqu'à ce qu'il fût certain que Mère n'allait pas le rejeter au sein d'un monde froid, hostile et affamé.

Lorsque le danger fut passé, il revint au centre. La panique qui l'oppressait avait disparu, mais il tremblait encore de tous ses membres. Il emplit sa thermos, puis écouta un moment sa propre voix chanter une aria tirée de son opéra favori, *Le Vieux Marin* de Gianelli. Soudain, soulevé d'enthousiasme, il s'accompagna lui-même, plus que jamais transporté par la strophe finale.

Ensuite, la voix silencieuse mais le cœur chantant, il arrêta la musique et écouta l'émission de Polyphème.

Mère avait des ennuis. Elle ne parvenait pas à expliquer au continent qui l'écoutait en quoi consistait cette nouvelle et inexprimable émotion qu'elle ressentait envers le mobile. C'était un concept qu'aucun mot de sa langue ne pouvait qualifier. Et les litres d'*Old Red Star* qui circulaient dans son sang ne l'aidaient en rien à avoir les idées plus claires.

Eddie, suçant la tétine de plastique, écouta avec sympathie et compréhension l'exposé des difficultés d'expression de Polyphème. La thermos s'échappa de ses mains et alla rouler sur le plancher.

Il dormit, couché sur le côté, les genoux ramenés contre la poitrine, les bras croisés, la tête contre le sternum. Comme la pendule du poste de pilotage qui s'était inversée après l'accident, l'horloge de son corps revenait en arrière, toujours en arrière...

Dans l'obscurité, dans la chaleur humide, protégé, nourri, aimé.

*Titre original :* Mother.

**Publication originale : 1961**

## ARTHUR C. CLARKE

# Avant l'Eden

Arthur Clarke, né en 1917, est le plus distingué et le plus populaire des écrivains de science-fiction britanniques. Bien que ses premiers efforts littéraires remontent à la fin des années trente, ses véritables débuts professionnels n'eurent lieu qu'après la guerre, avec son roman *Against the fall of night* (commencé en 1937 mais publié en 1946), dont la seconde version fut ultérieurement popularisée sous le titre *La cité et les astres* (1). Depuis, sa production a été abondante et variée, mais toujours marquée par le ton de maturité qui le caractérise. C'est de l'une de ses nouvelles, *La sentinelle,* qu'a été tiré l'argument de la superproduction en Cinérama de Stanley Kubrick : *Year 2001.* Et c'est Clarke en personne qui a présidé à l'élaboration du scénario et des dialogues. Occupé par la rédaction de ses romans et de ses ouvrages de vulgarisation scientifique, Clarke n'a plus le temps désormais de se consacrer à la nouvelle. *Avant l'Eden* est l'une de ses dernières en date. On y trouve, comme c'est souvent le cas chez lui, l'exposé d'un problème moral, combiné au mystère de la découverte d'une planète.

« Je suppose, » dit Jerry Garfield en coupant le contact, « que c'est le terminus. » Les *jets* inférieurs expirèrent avec un doux soupir. Privé de son coussin d'air, le véhicule de reconnaissance *Rambling Wreck* se posa sur les rochers chaotiques du Plateau des Hespérides.

Il n'y avait pas moyen d'aller plus loin. Ni sur ses chenilles ni à l'aide de ses *jets,* le S-5 — nom officiel du *Wreck* — ne pouvait franchir les escarpements qui se trouvaient devant lui. Le pôle sud de Vénus ne se trouvait qu'à une cinquantaine de kilomètres, mais ils auraient aussi bien pu se trouver sur une autre planète. Ils allaient devoir faire demi-tour et refaire six cent cinquante kilomètres à travers ce paysage de cauchemar.

Le temps était fantastiquement dégagé, avec une visibilité de près de mille mètres. Pas besoin de radar pour voir les falaises

(1) Rayon Fantastique.

qui se dressaient devant eux ; pour une fois, l'œil nu suffisait. L'aurore verte filtrant à travers des nuages qui ne s'étaient pas dispersés depuis un million d'années, donnait au paysage un aspect sous-marin, renforcé encore par le caractère flou et brumeux des lointains. Ils avaient souvent l'impression de suivre le fond d'une mer, et plus d'une fois Jerry crut voir des poissons passer au-dessus de lui.

— « Dois-je appeler le vaisseau et leur dire que nous revenons ? »

— « Pas encore, » dit le Dr Hutchins. « Laissez-moi réfléchir. »

Jerry jeta un regard implorant au troisième membre de leur petite expédition, mais Coleman n'y réagit pas. Hutchins et Coleman ne cessaient de se quereller, mais ils étaient tous deux des scientifiques, c'est-à-dire, dans l'opinion de leur têtu ingénieur-navigateur, des citoyens pas tout à fait responsables. Si Cole et Hutch se mettaient dans la tête d'aller de l'avant, il ne pourrait pas y faire grand-chose.

Hutchins alla dans le fond de la cabine, pour consulter des cartes et des instruments. Puis il braqua les projecteurs du S-5 sur les falaises et les examina attentivement à la jumelle. S'il s'imagine que le S-5 peut monter là-dessus, pensa Jerry, il se trompe. Il faudrait être une chèvre...

Apparemment, Hutchins trouva ce qu'il cherchait. Il poussa une brève exclamation et se tourna vers Coleman.

— « Regardez ! Juste à gauche de la trace noire ! Dites-moi ce que vous voyez. »

Il lui passa les jumelles.

— « Ça alors ! » dit l'autre au bout d'un certain temps. « Vous aviez raison. Il y a bien des fleuves sur Vénus. C'est une cascade desséchée. »

— « Par conséquent, vous me devez un dîner au « Beau Gourmet » dès notre retour à Cambridge. Avec champagne. »

— « Inutile d'enfoncer le clou. De toute façon, cela ne prouve rien en ce qui concerne le reste de vos stupides théories. »

— « Qu'est-ce que c'est que ces histoires de fleuves et de cascades ? » intervint Jerry. « Tout le monde sait qu'il n'y en a pas sur Vénus. Il ne fait jamais assez froid dans ce sacré bain de vapeur pour que les nuages puissent se condenser. »

— « Avez-vous regardé le thermomètre récemment ? » lui demanda Hutchins avec une pointe d'ironie.

— « Si vous croyez que la conduite de cet engin m'en laissait le temps. »

— « Eh bien, sachez qu'il est tombé à 110° et qu'il baisse toujours. N'oubliez pas que nous sommes presque au pôle, à une altitude de vingt mille mètres et que c'est l'hiver. Quelques degrés

de moins, et nous aurons de la pluie. De l'eau bouillante, bien sûr, mais quand même de l'eau. Et, bien que George ne veuille pas l'admettre, cela change tout. »

— « Pourquoi ? » demanda Jerry, bien qu'il l'eût déjà deviné.

— « Là où il y a de l'eau, il peut y avoir de la vie. Nous avions un peu hâtivement conclu que Vénus était entièrement stérile, simplement parce que sa température moyenne est de 250°. Ici, il fait bien moins chaud, et c'est pourquoi je tenais tellement à aller au pôle. Il y a des lacs sur les hauts plateaux, et je tiens à les voir. »

— « Mais c'est de l'eau *bouillante,* » protesta Coleman. « Rien ne pourrait y vivre ! »

— « Sur Terre, il y a des algues qui le peuvent. Et si nous avons appris une chose depuis que nous explorons les planètes, c'est que la Vie apparaît dès qu'il y a l'ombre d'une chance. »

— « Il serait intéressant de vérifier votre théorie. Mais, comme vous le voyez, nous ne pouvons pas passer cette paroi. »

— « Sans doute pas avec cet engin, mais je pense que nous pourrons l'escalader, même avec nos combinaisons isothermiques. Il faudrait approcher un peu plus du pôle. D'après les cartes radar, c'est un plateau à peu près horizontal une fois que l'on a passé les falaises. Je pense que douze heures nous suffiront. Nous sommes parfois restés dehors plus longtemps que cela, et dans des conditions bien pires. »

En effet, leurs combinaisons avaient été prévues pour les protéger efficacement dans les basses terres vénusiennes. Et ici, où il ne faisait guère que cinquante degrés de plus que dans la Vallée de la Mort, cela ne devait pas poser de problèmes.

— « Bien, » dit Coleman. « Vous connaissez le règlement. Vous n'avez pas le droit de sortir seul, et quelqu'un doit rester ici pour se maintenir en contact avec le vaisseau. Alors, échecs ou cartes ? »

— « Aux échecs, cela durerait trop longtemps, » dit Hutchins en sortant un paquet de cartes écornées. « A vous, Jerry, coupez. »

— « Dix de pique. J'espère que vous ferez mieux, George. »

— « Moi aussi. Zut ! Cinq de carreau. D'accord. Saluez les Vénusiens de ma part ! »

L'ascension fut plus difficile qu'Hutchins ne l'avait supposé. La pente n'était pas très forte, mais le poids de leur équipement — oxygène, groupe de réfrigération, instruments scientifiques — dépassait cinquante kilos par homme, ce que la gravité inférieure de trente pour cent à celle de la Terre ne compensait que partiellement. Ils durent monter des éboulis, contourner des rochers verticaux sur des rebords inclinés et lisses ; longtemps, ils montèrent dans le crépuscule sous-marin. La lumière émeraude qui baignait le paysage était plus forte que celle de la pleine lune sur

Terre. Jerry se dit qu'une lune eût été bien inutile sur Vénus : sa lumière n'aurait jamais pu percer la couche de nuages ; il n'y avait pas de mers dont elle eût pu régler les marées, et cette aurore continuelle donnait une lumière que nulle nuit n'interrompait jamais.

Six cents mètres plus haut, la pente s'adoucit. Par endroits, elle était creusée et ravinée, visiblement par des eaux courantes. Ils finirent par trouver un vrai lit de rivière et le suivirent.

— « Dites donc, » dit Jerry au bout de deux cents mètres. « Si jamais une tempête se lève, le vent risque de faire dévaler des torrents d'eau bouillante. »

— « Si une tempête se lève, » dit Hutchins avec une certaine irritation, « nous l'entendrons suffisamment à l'avance pour nous mettre à l'abri. »

Il avait raison, bien sûr, mais néanmoins Jerry se sentait mal à l'aise. Il était inquiet depuis le moment où, ayant passé le bord de la falaise, ils avaient perdu le contact radio avec le S-5. En ce siècle, perdre tout contact avec les autres hommes était une expérience unique et troublante. Cela n'était encore jamais arrivé à Jerry ; même à bord du *Morning Star*, lorsqu'ils étaient à plus de cent millions de kilomètres de la Terre, il pouvait toujours envoyer un message à sa famille et obtenir une réponse quelques minutes après. Mais maintenant, quelques mètres de rocher l'avaient coupé de tout contact avec le reste de l'humanité ; s'il leur arrivait quelque chose, on ne le saurait jamais, jusqu'au jour où une autre expédition découvrirait leurs ossements. Il était convenu que George les attendrait un certain nombre d'heures ; après cela, il irait rejoindre l'astronef sans eux. Jerry n'avait pas vraiment une âme d'explorateur ; il aimait faire fonctionner des machines complexes ; c'est pourquoi il avait choisi ce métier. Il n'avait jamais pensé que cela pourrait mener à la situation présente, mais il était trop tard pour changer d'avis.

Lorsqu'ils eurent suivi les méandres de la rivière desséchée pendant quatre ou cinq kilomètres en direction du pôle, Hutchins fit halte pour faire quelques observations. « Le thermomètre est descendu à 92 degrés 7 dixièmes, » annonça-t-il triomphalement. « De loin la température la plus basse jamais enregistrée sur Vénus. Dommage que je ne puisse pas le dire à George. »

Jerry essaya toutes les bandes, car les modifications imprévisibles de l'ionosphère vénusienne permettent parfois des réceptions à longue distance, mais il n'entendit rien que le crépitement continuel des orages magnétiques qui font rage sur la planète.

— « De mieux en mieux, » dit Hutchins avec un réel enthousiasme. « Le taux d'oxygène est monté à quinze millionièmes, contre

cinq au pied de la falaise et des quantités indétectables dans les fonds. »

— « Aucun organisme ne peut survivre en respirant un air contenant quinze *millionièmes* d'oxygène, » dit Jerry.

— « Vous vous trompez du tout au tout, » lui expliqua Hutchins. « Rien ne le respire, mais quelque chose le *fabrique*. D'où croyez-vous que provient l'oxygène que nous respirons sur Terre ? Il provient des végétaux. Avant leur apparition, l'atmosphère de la Terre était semblable à celle-ci — un mélange d'anhydride carbonique, d'ammoniac et de méthane. Peu à peu, la végétation a rendu l'atmosphère respirable pour les animaux. »

— « Je vois. Et vous croyez que ce processus vient de commencer ici ? »

— « C'est vraisemblable. Non loin d'ici, *quelque chose* produit de l'oxygène, et l'explication la plus simple est qu'il s'agit d'une forme quelconque de vie végétale. »

— « Et là où il y a des végétaux, des animaux apparaîtront tôt ou tard... » dit Jerry pensivement.

— « Oui, » dit Hutchins en bouclant son sac, « mais il faut des centaines de millions d'années. J'espère que nous n'arrivons pas trop tôt. »

— « Tout cela, c'est très joli. Mais qu'arrivera-t-il si nous rencontrons un être qui ne nous aime pas ? Nous ne sommes pas armés. »

— « C'est inutile. Vous rendez-vous compte de quoi nous avons l'air ? N'importe quel animal s'enfuirait à notre vue. »

Cela semblait sensé. Leurs combinaisons métallisées les couvraient de la tête aux pieds dans une armure brillante comme du mercure, et les antennes qui surmontaient leurs casques étaient plus effrayantes que celles de n'importe quel insecte ; les verres épais qui couvraient leurs yeux devaient leur donner un aspect plus monstrueux encore. Bien sûr, peu d'animaux terrestres auraient osé attaquer de telles apparitions... mais les éventuels habitants de Vénus avaient peut-être des idées différentes sur la question.

Jerry était encore enfoncé dans ces pensées lorsqu'ils arrivèrent au lac. Le noir miroir caché entre des collines n'évoqua pas en lui la vie qu'ils cherchaient, mais bien plutôt la mort. La rive opposée était cachée dans d'épaisses brumes, et des tourbillons de vapeurs fantomatiques montaient de sa surface. Il n'y manquait que la barque de Charon ou le cygne de Tuonela qui garde jalousement l'entrée des mondes inférieurs.

Et pourtant, c'était un miracle — la première étendue d'eau que l'homme eût jamais trouvée sur Vénus. Hutchins était déjà à

genoux, prélevant quelques gouttes du précieux liquide pour les examiner sous son microscope de poche.

— « Vous voyez quelque chose ? » demanda Jerry.

Hutchins secoua la tête. « S'il y a quelque chose, je ne peux pas le voir avec cet instrument ; nous en saurons davantage quand nous serons de retour au vaisseau. » Il boucha soigneusement une éprouvette et la mit dans son sac aussi tendrement qu'un prospecteur qui vient de trouver un lingot d'or. Ce n'était probablement rien que de l'eau, mais peut-être était-ce un univers peuplé de créatures vivantes au premier stade de la longue évolution qui mène à l'intelligence.

Hutchins n'avait pas fait plus d'une douzaine de pas sur le bord du lac, lorsqu'il s'arrêta si brusquement que Jerry faillit tomber sur lui.

— « Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez vu quelque chose ? »

— « Ce rocher noir, là-bas. Je l'avais déjà remarqué tout à l'heure. »

— « Et alors ? Il me paraît tout à fait ordinaire. »

— « *Je crois qu'il a grandi.* »

Jerry ne devait jamais oublier ce moment. Pas un instant il ne douta de l'affirmation de Hutchins ; il était prêt à tout, même à croire que des rochers peuvent grandir. Ce mystérieux isolement, la présence de ce lac aux eaux noires et bouillonnantes, le grondement incessant des orages lointains et la lumière verte et vibrante l'avaient préparé à accepter n'importe quoi. Et pourtant, il n'avait pas peur. Pas encore.

Il regarda le rocher, qui devait se trouver à environ cent cinquante mètres. Dans cette lumière crépusculaire, il était difficile d'estimer les distances avec précision. Le rocher — si c'en était vraiment un — était un rebord horizontal de couleur presque noire. A peu de distance, il y avait un rebord analogue, mais beaucoup plus petit. Jerry essaya d'évaluer l'intervalle qui les séparait afin de pouvoir discerner un éventuel changement.

Même lorsqu'il vit l'intervalle diminuer lentement, il ne ressentit qu'un étonnement mêlé de stupéfaction. Ce ne fut que lorsqu'il eut entièrement disparu, et qu'il se rendit compte combien ses yeux l'avaient trompé, qu'un sentiment d'épouvante absolue le prit au cœur.

Non, ce n'étaient pas des rochers, mais une noire marée, un tapis rampant, qui avançait lentement mais inexorablement vers eux.

Ce moment de panique irraisonnée ne dura heureusement que quelques secondes. La terreur de Garfield cessa dès qu'il en eut reconnu la cause : cette marée avançant vers eux lui avait rappelé

le récit d'une invasion de fourmis dans le delta de l'Amazone, et la façon dont elles détruisaient tout sur leur passage...

Quelle que fût la nature de la masse qui rampait ou glissait dans leur direction, elle avançait bien trop lentement pour représenter un danger réel, à moins qu'elle ne leur coupât la retraite. Sans reculer d'un pouce, Hutchins l'observait à la jumelle. Jerry pensa qu'il serait stupide de prendre la fuite tant que ce n'était pas vraiment nécessaire.

— « Mais enfin, » dit-il à Hutchins qui n'avait pas ouvert la bouche, lorsque le tapis mouvant ne fut plus qu'à une centaine de mètres, « *qu'est-ce que c'est ?* »

Hutchins leva lentement la tête vers lui, comme une statue qui prend vie. « Désolé, » dit-il. « Je vous avais complètement oublié. C'est une plante, bien sûr. Ou quelque chose d'approchant. »

— « Mais cela *bouge !* »

— « Quoi d'étonnant ? Vous n'avez jamais vu un film accéléré de la croissance du lierre ? »

— « Oui, mais enfin le lierre ne va quand même pas se promener ! »

— « Et le plancton ? Il nage et change de place quand c'est nécessaire. »

Jerry abandonna et se replongea dans la contemplation de ce qu'il continuait à considérer comme un tapis — un tapis profond et moelleux ; selon les endroits, son épaisseur allait de quelques millimètres à trente centimètres et davantage. Il se demanda s'il était doux au toucher, puis se souvint qu'en tout état de cause son contact devait être brûlant. Il pensa en réprimant un rire nerveux : « S'il existe des Vénusiens, nous ne pourrons jamais leur serrer la main. Ils nous brûleraient les doigts et nous leur donnerions des engelures ! »

Jusqu'à présent, la chose ne semblait pas être consciente de leur présence ; elle se contentait d'avancer lentement et régulièrement, pareille à une marée inconsciente. Si elle n'avait pas escaladé les petits obstacles qui se trouvaient sur son chemin, on aurait pu croire à une nappe de liquide.

Puis, arrivé à trois mètres d'eux, le tapis velouté sembla hésiter. Sur leur droite et sur leur gauche, il continuait à avancer, mais la partie qui leur faisait front s'immobilisa.

— « Nous allons être encerclés, » dit Jerry anxieusement. « Nous ferions mieux de reculer en attendant de nous assurer si c'est bien inoffensif. »

A son grand soulagement, Hutchins recula sans discuter. Après une brève hésitation, la créature reprit son avance et combla le vide qui s'était créé à l'endroit où ils se trouvaient précédemment.

Puis Hutchins s'avança de nouveau — et, de nouveau, la chose

recula devant lui. Il recommença cette manœuvre une demi-douzaine de fois, toujours avec le même résultat. C'est bien la première fois, se dit Jerry, que je vois un homme valser avec une plante.

— « Thermophobie, » dit Hutchins. « Un réflexe purement automatique. Elle n'aime pas la chaleur que nous dégageons. »

— « La *chaleur* ! » protesta Jerry. « En comparaison avec elle, nous devons être de vrais glaçons. »

— « Bien sûr... mais pas nos combinaisons, et c'est tout ce qu'elle connaît de nous. »

J'aurais dû y penser, se dit Jerry. Nous sommes bien au frais dans notre combinaison, mais le groupe de réfrigération que nous portons sur le dos pompe littéralement de la chaleur dans l'espace environnant. Pas étonnant que la plante vénusienne s'en soit écartée.

— « Voyons quelle est sa réaction à la lumière. » Hutchins alluma le puissant projecteur fixé sur sa poitrine et un flot de lumière blanche perça les ténèbres verdoyantes. Avant l'arrivée de l'homme, nul rayon de lumière blanche n'avait atteint la surface de Vénus.

La transformation fut si étonnante que les deux hommes poussèrent simultanément un cri de surprise. La teinte sombre et indécise avait complètement disparu. A sa place, aussi loin que portaient leurs projecteurs, la lumière leur révélait une surface émaillée d'un glorieux mélange de rouges éblouissants, traversés parfois de filets d'or pur. Nul prince persan ne possédait tapis aussi extraordinaire, et pourtant ce n'était que le produit accidentel d'un jeu de forces biologiques. En fait, jusqu'au moment où cette lumière sans précédent les avait frappées, ces couleurs n'avaient jamais existé, et elles s'évanouiraient dès que la lumière étrangère venue de la Terre cesserait de les révèler.

— « Tikov avait raison, » murmura Hutchins. « Dommage qu'il ne soit pas là. »

— « En quoi avait-il raison ? » demanda Jerry, bien qu'il lui parut être sacrilège de parler en présence d'une pareille splendeur.

— « En Russie, il y a cinquante ans, il a découvert que les plantes vivant dans des climats très froids tendaient à être bleues ou violettes, tandis que celles vivant dans des climats chauds étaient rouges ou oranges. Par conséquent, il prédit que la végétation martienne serait violette et que, s'il y avait des plantes sur Vénus, elles seraient rouges. Il avait raison dans les deux cas. Mais nous avons encore du travail à faire. »

— « Vous êtes certain qu'il n'y a aucun danger ? »

— « Absolument. Elle ne peut pas toucher nos combinaisons, même si elle le voulait. D'ailleurs, regardez, elle nous dépasse déjà. »

C'était exact. Maintenant, ils pouvaient voir que la créature

— si c'était une plante unique, et non une colonie — formait dans son entier un cercle grossier d'environ cent mètres de diamètre. Elle glissait sur le sol comme l'ombre d'un nuage poussé par le vent. Après son passage, le roc était percé d'innombrables petits trous qui auraient pu être creusés par un acide.

— « Oui, » dit Hutchins lorsque Jerry lui fit remarquer cela, « c'est ainsi que certains lichens se nourrissent : en secrétant un acide qui dissout la roche. Mais ne me posez pas d'autres questions avant que nous soyons revenus au véhicule. Nous n'avons que deux heures, et il y a un travail immense à faire. »

C'était de la botanique sur le vif... Le bord sensitif de l'énorme plante pouvait avoir des mouvements d'une rapidité surprenante en essayant de leur échapper. On eût dit une immense crêpe animée, d'un demi-hectare de superficie. Mis à part le recul instinctif devant la chaleur dégagée par leurs combinaisons, il n'y avait pas de réaction lorsque Hutchins prélevait des échantillons. Guidée par un étrange instinct végétal, la créature poursuivait sa progression par monts et par vaux. Peut-être suivait-elle une veine d'un minéral particulier ; le géologue pourrait le dire en analysant les échantillons prélevés avant et après le passage de la tapisserie vivante.

Ils avaient à peine le temps d'ébaucher les innombrables questions soulevées par leur découverte. Ces créatures étaient sans doute assez communes, pour qu'ils les aient découvertes aussi rapidement. Comment se reproduisaient-elles ? Par des pousses, des spores, par division ou autrement encore ? D'où tiraient-elles leur énergie ? Avaient-elles des parents, des rivaux, des parasites ? Il était impossible que ce fût l'unique forme de vie de la planète — là où il y a une espèce, il y en a des milliers...

La faim et la fatigue les contraignirent enfin à s'arrêter. La créature qu'ils observaient aurait pu contourner la planète — mais Hutchins pensait qu'elle ne s'éloignait guère des lacs, car elle s'en approchait régulièrement pour y plonger une longue vrille tubulaire.

Ils gonflèrent la tente pressurisée, y pénétrèrent par le sas et purent enfin, avec soulagement, quitter leurs combinaisons thermostatiques. Tandis qu'ils se reposaient dans ce petit hémisphère de plastique, ils prirent conscience de l'extraordinaire importance de leur découverte. La signification du monde sur lequel ils se trouvaient avait complètement changé : Vénus n'était plus une planète morte — elle avait rejoint la Terre et Mars dans la grande famille de la vie.

Car, à travers les gouffres de l'espace, la vie appelle la vie. Tout ce qui pousse ou se meut sur la face de n'importe quelle planète est un message, une promesse que l'homme n'est pas seul

dans cet univers de soleils innombrables et de nébuleuses tournoyantes. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'il n'eût pas encore découvert le compagnon avec lequel il pourrait parler, mais sans doute se cachait-il quelque part dans les éons et les années-lumière. En attendant, il devait protéger et chérir toutes les formes de vie, que ce soit sur la Terre, sur Mars ou sur Vénus.

Telles étaient les pensées de Graham Hutchins, le biologiste le plus heureux de tout le système solaire, au moment où il aidait Jerry Garfield à ranger leurs déchets dans un sac de plastique à fermeture hermétique. Lorsqu'ils eurent rangé la tente et abordèrent le trajet du retour, ils ne virent aucun signe de la créature qu'ils avaient examinée. C'était sans doute préférable, car ils auraient été tentés d'entreprendre d'autres expériences, et leur délai approchait dangereusement de sa fin.

Peu importait ; dans quelques mois, ils reviendraient avec une équipe d'assistants, infiniment mieux équipés et avec les regards du monde fixés sur eux. Il avait fallu un milliard d'années d'évolution pour rendre cette rencontre possible ; la suite pouvait bien attendre quelques mois.

*Pendant un certain temps, rien ne bougea dans le paysage perdu dans les brumes vertes ; on n'y voyait plus ni homme ni tapis cramoisi ; puis, coulant sur les collines usées par le vent, la créature réapparut. Ou peut-être était-ce une autre créature de la même espèce ; nul ne le saurait jamais.*

*Elle coula jusqu'au petit monticule où Hutchins et Garfield avaient enterré leurs ordures. Et là, elle s'arrêta.*

*Elle n'était pas étonnée car elle était incapable d'émotions. Mais les besoins chimiques qui la poussaient à parcourir sans relâche le plateau polaire criaient : là, là ! Quelque part, tout près, se trouvait la plus précieuse de toutes les nourritures : du phosphore, l'élément sans lequel l'étincelle de la vie ne peut jamais s'allumer. Elle se mit à tâter le roc, à s'infiltrer dans les fissures, à gratter et à fouiller avec ses vrilles. Rien de ce qu'elle faisait n'était au-dessus de la capacité d'une plante ou d'un arbre terrestres — mais ses mouvements étaient mille fois plus rapides et il ne lui fallut que quelques minutes pour atteindre son but et percer le plastique.*

*Alors elle se régala d'une nourriture infiniment plus concentrée que ce qu'elle avait jamais connu. Elle absorba les hydrates de carbone, les protéines et les phosphates, la nicotine des mégots, la cellulose des assiettes et des gobelets de carton ; elle dissocia et assimila tous ces éléments dans son étrange corps, sans que cela lui cause aucun mal.*

*En même temps, elle absorba tout un microcosme de créatures vivantes — les bactéries et les virus qui, sur une planète plus vieille, s'était différenciés en mille variétés mortelles. Seuls quelques-uns pouvaient survivre dans cette chaleur et dans cette atmosphère, mais cela fut suffisant. En retournant au lac, le tapis mouvant contamina un monde entier.*

*Avant même que le* Morning Star *eût regagné la Terre, Vénus se mourait. Les films, les photographies et les échantillons que Hutchins ramenait triomphalement avec lui étaient bien plus précieux encore qu'il ne le pensait. Ils constituaient le seul témoignage qui existerait jamais de ce que la Vie aurait pu devenir dans sa troisième tentative pour s'établir dans le système solaire.*

*Sous les nuages de Vénus, l'histoire de la Création était terminée.*

*Titre original :* Before Eden.

**Publication originale : 1962**

## EDMOND HAMILTON

# Requiem

Figurant en dernier dans ce recueil en raison de l'ordre chronologique de parution des textes, Edmond Hamilton n'en est pas moins un des doyens du genre. Ses débuts littéraires remontent en effet à 1926 (comme tant d'autres, dans *Weird Tales*). Il était alors âgé de vingt-deux ans. Depuis, il n'a pratiquement jamais cessé d'écrire de façon intensive, en collaborant pratiquement à tous les magazines qui ont existé sur le marché. (L'un d'eux, *Captain Future*, avant-guerre, était même presque entièrement rédigé par lui de bout en bout.) La spécialité de Hamilton a toujours été le space-opera palpitant, riche en péripéties épiques. Une de ses réussites les plus incontestables dans ce domaine reste son roman *Les rois des étoiles* (1), que de nombreux amateurs conservent avec délices en mémoire. De parution récente, la nouvelle qu'on va lire est de facture différente. A sa publication en avril 1962 dans *Amazing*, elle fut saluée comme une réussite majeure. Avec une sobriété qui n'exclut pas le pathétique, Hamilton y décrit la fin de la Terre devenue une planète morte, au moment où le Soleil va se transformer en nova, sous les yeux des lointains descendants des hommes venus sans trop d'émotion assister à l'événement.

KELLON pensa avec aigreur qu'il ne commandait pas un astronef, mais un cirque ambulant. Il avait à son bord des hommes de la télé : commentateurs pontifiants qui avaient toujours réponse à tout, femelles expertes, bureaucrates pompeux en mal de publicité et vedettes de variétés qui étaient venues pour la même raison — sans compter des tonnes de matériel.

Oui, c'était un bon vaisseau, avec un équipage parmi les meilleurs... *Avait été*, plutôt. On les avait éloignés de la tâche qui était la leur : pousser toujours plus loin la connaissance astrographique de la Galaxie, pour leur confier une mission tota-

(1) Rayon Fantastique. Ce roman, accompagné de sa suite inédite, sera bientôt réédité au C. L. A.

lement inutile en compagnie de ces coûteux imbéciles. « Au diable tous ces sentimentalistes, » se dit-il. Puis, à voix haute :

— « Mr Riney, est-ce que notre position correspond à l'orbite prévue par les calculs ? »

Riney, le second, un homme jeune et sérieux, sortit de la salle d'astrogation où il venait de consulter les instruments.

— « Oui, pile. Nous le faisons atterrir ? »

Kellon, la cinquantaine, large et carré, ne répondit pas tout de suite. Son visage ne trahissait pas le ressentiment qu'il éprouvait. Il répugnait à donner cet ordre, mais il le fallait bien.

— « D'accord, atterrissez. »

Il jeta un regard sombre à travers les panneaux de verre filtrant. Sur cette frange de la galaxie, les étoiles étaient relativement rares et seules quelques-unes perçaient les ténèbres. Devant eux, un soleil compact brillait comme un diamant. Depuis deux mille ans, il s'était transformé en naine blanche, donnant si peu de chaleur que les planètes qui l'entouraient étaient devenues des blocs de glace, et n'avaient pas dégelé depuis, sauf la plus proche.

Kellon regarda cette planète, tache brunâtre dans le ciel. La glace qui la recouvrait depuis que son soleil était devenu une naine blanche avait fondu depuis peu. Quelques mois auparavant, un corps céleste noir était passé tout près de ce système mort et avait perturbé les orbites de ses planètes. Les planètes intérieures s'étaient approchées encore davantage du soleil, et la glace avait peu à peu disparu.

Viresson, un des sous-officiers, arriva sur le pont. Il paraissait épuisé.

— « Ils veulent vous voir en bas, capitaine. Surtout Mr Borrodale. Il dit que c'est urgent. »

« Autant y aller, » pensa Kellon avec lassitude. « C'est maintenant que cela va commencer. »

Il fit signe à Viresson et se dirigea vers le mess. Il fut révolté. Au lieu de ses propres hommes, bavardant ou se reposant, il y trouva une foule bruyante d'hommes et de femmes trop bien habillés, trop bavards, riant trop fort et parlant tous à la fois.

— « Ah ! capitaine ! Je voulais vous demander... »

— « Capitaine, s'il vous *plaît*... »

Distribuant patiemment sourires et signes de tête, il se dirigea vers Borrodale. On lui avait particulièrement recommandé de « soigner » Borrodale, qui était le plus célèbre commentateur de télé de la Fédération. Celui-ci était un homme un peu rondelet, avec un visage rose et rond mangé par des yeux noirs immenses

et solennels. On reconnaissait immédiatement la voix riche aux inflexions profondes.

— « Ma première émission commence dans trente minutes, capitaine. J'aimerais quelques vues de l'arrivée. Si mes hommes pouvaient monter un mobile sur le pont... »

— « Certainement, Mr Borrodale. Mr Viresson y est et leur donnera toute aide utile. »

— « Merci, capitaine. Aimeriez-vous voir l'émission ? »

— « Certainement, mais... »

Il fut interrompu par Lorri Lee, qui avec son visage et son corps resplendissants et sa voix légèrement traînante était la plus célèbre des reporters féminines de la télé. Son public l'idolâtrait.

— « *Mon* émission commence au moment de l'atterrissage — vous vous souvenez ? Et j'aimerais être seule sur l'image, avec la planète morte comme fond. Pourriez-vous empêcher les autres passagers de gâcher mon effet ? Je vous en prie. »

— « Nous ferons notre possible, » marmonna Kellon puis, comme les autres venaient vers lui, il ajouta : « Plus tard. L'émission de Mr Borrodale... »

Il parvint à se dégager et suivit Borrodale jusqu'à la cabine où l'on avait installé l'émetteur. Kellon pensa avec regret au temps où cette cabine avait contenu d'honnêtes échantillons de terre et d'eau recueillis au cours d'honnêtes expéditions de recherches. Et maintenant, il devait chaperonner toute une bande de bavards partis faire un pèlerinage sentimental.

Kellon n'avait aucun goût pour ce genre de choses, mais il valait mieux regarder l'émission que d'être pris dans la foule. Il vit Borrodale faire un signe, et un des écrans s'alluma.

Un globe brun foncé apparut dans l'espace, grandissant rapidement. Bientôt, on put distinguer des mers disséminées. Borrodale laissa l'image grandir sans parler. Puis, sa voix grave la commenta avec une simplicité lourde de signification dramatique.

— « Vous voyez la Terre, » dit-il.

Dans le silence revenu, la boule brunâtre emplissait presque tout l'écran. On voyait quelques nuages. Borrodale reprit la parole :

« Vous qui regardez cette image dans tant de mondes — vous contemplez le berceau de notre race. Répétez-vous son nom : la Terre. »

Kellon était dégoûté. C'était vrai, certes, mais... c'était du toc. Que représentait la Terre pour lui, ou pour Borrodale, ou pour les milliards d'auditeurs disséminés dans la galaxie ? Rien, sans

doute, mais c'était une histoire, un événement sentimental, et ils voulaient en faire quelque chose d'énorme.

« Il y a environ trois mille cinq cents ans, » disait Borrodale, « nos ancêtres vivaient sur ce seul monde. C'était le début de la conquête de l'espace — d'abord les planètes, puis très vite les étoiles. C'est ainsi que notre Fédération a débuté, notre communauté de civilisation humaine établie sur tant de mondes. »

Maintenant, la vue de la Terre avait été remplacée par un gros-plan de Borrodale lui-même. Il fit une pause dramatique.

« Puis, il y a deux mille ans de cela, on découvrit que le soleil de la Terre allait se transformer en naine blanche. Ceux qui restaient encore sur la planète la quittèrent à jamais et, lorsque le changement solaire survint, elle et les autres planètes furent recouvertes d'un manteau de glace. Et maintenant, dans quelques mois, ce sera la fin définitive de cette Terre dont nous sommes originaires. Elle se rapproche de plus en plus du Soleil et, bientôt, y plongera comme Mercure et Vénus l'on déjà fait. Lorsque cela arrivera, la planète qui vit naître l'homme aura disparu à jamais. »

De nouveau un silence soigneusement calculé, puis Borrodale continua d'une voix habilement baissée de quelques tons :

« Sur cet astronef, nous tous, humbles reporters et serviteurs de notre grand public de tous les mondes, sommes venus ici pour vous donner, au cours des semaines qui viennent, une dernière image du monde de vos ancêtres. Nous espérons — nous sommes sûrs — que ces images d'un passé qui est presque devenu une légende vous intéresseront. »

Et Kellon pensa : « Le salaud se fiche de cette vieille planète au moins autant que moi, mais il est rudement fort. »

Dès que l'émission fut achevée, Kellon se trouva de nouveau aux prises avec la foule bruyante du mess. Il leva la main pour demander le silence.

— « Un moment, je vous prie ; nous devons avant tout faire les manœuvres d'atterrissage. Dr Darnow, pourriez-vous venir un moment ? »

Darnow, de la Recherche Historique, était en théorie le chef de l'expédition, mais on ne lui prêtait que peu d'attention. C'était un homme frêle, déjà assez âgé.

Lui, au moins, est sincère, pensa Kellon — comme, d'ailleurs, les dix ou douze autres savants qu'il avait à bord. Mais ils étaient relégués au second plan par les grosses huiles en quête de publicité, par les professionnels de l'enthousiasme et par les sentimentalistes. Ah ! on lui avait confié un beau travail !

Arrivé sur le pont, il regarda la planète brune et son satellite, puis demanda à Darnow : « Vous m'aviez dit que vous désiriez atterrir dans un endroit particulier ? »

L'historien déplia une vieille carte qu'il avait apportée.

— « Vous voyez ce continent ? Sur sa côte orientale, il y avait nombre de grandes villes, New York par exemple. »

Kellon se souvenait de ce nom. On le lui avait appris à l'école.

Darnow pointa le doigt sur la carte. « Si vous pouviez atterrir là, sur cette île.... »

Kellon examina les courbes de relief, puis secoua la tête. « C'est trop bas. Il y aura sans doute de grandes marées, et nous ne pouvons pas courir ce risque. Cette colline, plus à l'intérieur du pays, pourrait faire l'affaire, par contre. »

Darnow parut désapointé. « Bon... je suppose que vous avez raison. »

Kellon donna ses instructions d'atterrissage à Riney, puis demanda à Darnow, non sans scepticisme :

— « Vous n'espérez quand même pas trouver grand-chose dans ces villes — après deux mille ans sous la glace ? »

— « Elles sont sans doute en fort piteux état, » admit-il, « mais nous y découvrirons certainement un grand nombre de reliques. Je pourrais rester des années à les étudier... »

— « Nous n'avons pas des années, mais seulement quelques mois avant que la planète s'approche dangereusement du Soleil, » dit Kellon et, mentalement, il ajouta : « Dieu merci. »

Le vaisseau commença les manœuvres d'atterrissage. L'atmosphère siffla autour de sa coque, puis d'épais nuages gris l'entourèrent. Il traversa la couche de nuages et descendit vers un morne paysage marron ; des taches blanches occupaient le fond des vallées. Au loin, un océan gris étincelait. Le vaisseau se dirigea vers les collines et s'y posa. Un silence semblable à un coup de tonnerre suivit, comme toujours, l'arrêt de toutes les machines.

Kellon se tourna vers Riney, qui le regarda avec une expression légèrement surprise. « Pression atmosphérique, oxygène, humidité — tout est idéal. » Puis il ajouta : « Bien sûr. *C'était* un monde idéal. »

Kellon fit un signe d'assentiment. « Le Dr Darnow et moi allons d'abord jeter un coup d'œil seuls. Viresson, empêchez les passagers de sortir. »

En entrant avec Darnow dans le sas inférieur, il entendit une clameur venir du mess. Viresson devait avoir fort à faire. Ces

gens n'avaient pas l'habitude qu'on leur dise non, et il pouvait imaginer leur ressentiment.

L'air froid et humide fit frissonner Kellon dès la sortie du sas. Le sol boueux et pierreux collait à leurs bottes. Ils firent quelques pas et regardèrent autour d'eux.

Un paysage brun, désolé, s'étendait sous un ciel plombé. Rien ne se détachait de cette boue uniforme, si ce n'est quelques traînées de glace dans les endroits abrités. Un vent glacial soufflait par rafales, puis retombait soudain. On n'entendait rien d'autre que les grincements et les craquements de la coque qui se refroidissait derrière eux. Il aurait fallu une sentimentalité débordante pour trouver ici autre chose que tristesse et désolation.

Mais les yeux de Darnow brillaient. « Il faudra utiliser la moindre minute de notre temps, » murmura-t-il. « La moindre minute. »

Deux heures plus tard, deux camions emportaient le lourd matériel d'émission vers l'est. Lorri Lee, resplendissante dans un costume de synthesilk mauve, avait pris place dans l'un d'eux.

Kellon, inquiet parce qu'il pouvait y avoir des sables mouvants, les suivit pour assister à la première émission prise des rochers qui surplombaient les ruines de New York.

Il le regretta, car la blonde Lorri Lee, éblouissante malgré la lumière grisâtre, déploya tous ses charmes synthétiques devant les caméras, gesticulant avec une vivacité étudiée vers les ruines.

— « C'est tellement *incroyable,* » s'écria-t-elle à l'intention de mille mondes. « Etre ici, sur cette Terre, revoir ces lieux anciens — vous ne pouvez pas savoir l'effet que ça fait ! »

Cela fit un effet à Kellon : cela lui donna la nausée. Il retourna au vaisseau en se disant que si Lorri Lee se perdait dans les sables mouvants sur le chemin du retour, ce ne serait pas une grande perte.

Mais ce n'était qu'un commencement. Le grand astronef devint bientôt le centre d'émissions aussi nombreuses que variées. Il avait été spécialement équipé pour émettre un puissant faisceau vers la station fédérale la plus proche, et son émetteur ne chômait guère.

Kellon vit que Darnow, qui devait en principe coordonner les programmes, ne servait rigoureusement à rien. Le petit historien était au septième ciel sur la planète que nul n'avait vue depuis des millénaires, et il était presque toujours parti pour faire des recherches personnelles sur le terrain. Sur son assistant, un jeune homme sérieux et soucieux, retombait la lourde tâche de réconcilier les exigences souvent contradictoires des vedettes au tempérament fougueux.

Kellon s'embêtait de plus en plus à ne rien faire pendant que tout ce fatras était diffusé dans l'éther. Roy Quayle, le jeune et célèbre couturier, présenta dans une émission mi-humoristique mi-nostalgique quelques-uns de ses plus jolis mannequins, portant de ridicules costumes anciens qu'il avait reconstitués. Barden, le fameux producteur, présenta quelques films anciens devant lesquels tout le monde se pâmait. Jay Maxon, candidat aux prochaines élections, discuta avec Borrodale des systèmes politiques de l'antiquité, dans une optique destinée à mettre en valeur son Parti Galactique Unifié. Les Arcturus Players présentèrent des poèmes et des pièces de théâtre terrestres.

Tout cela, selon Kellon, n'était que vains jeux. Des personnages déjà célèbres qui saisissaient l'occasion de la fin prochaine d'une planète oubliée pour se mettre en lumière. Et pendant ce temps, le vrai travail dont la galaxie avait besoin n'était pas fait : la tâche interminable mais toujours passionnante qu'était l'inventaire des systèmes et des mondes. Et dire qu'il était condamné à passer plusieurs mois en compagnie de ces exhibitionnistes.

Il ne respectait que les savants et les historiens. Ceux-là ne participaient que peu aux émissions et leur intérêt était réel. Une semaine après leur arrivée, l'un d'eux, le jeune biologiste Haller, lui montra une poignée de terre humide.

— « Regardez-moi *ça* ! » dit-il avec fierté.

— « Quoi ? »

— « Ces graines — ce sont des graines d'herbe vulgaire. Regardez-les. »

Kellon regarda de plus près et vit que chaque graine avait un minuscule germe.

— « Vous croyez vraiment qu'elles vont pousser ? » demanda-t-il avec incrédulité.

— « C'est exactement ce que j'espérais. Vous voyez, c'était le début du printemps dans l'hémisphère nord lorsque le soleil s'est soudain transformé en une naine blanche. En quelques heures, la température a baissé et l'hydrosphère a gelé. »

— « Mais cela a certainement tué toute vie végétale ? »

— « Cela a tué les arbres, et les plantes vivaces, oui, mais pas les graines des annuelles. Elles ont été conservées en état d'animation suspendue. Et maintenant la chaleur les fait germer. »

— « Alors, il va y avoir de l'herbe, et quelques plantes ? »

— « Comme la température augmente rapidement, cela ne sera sans doute pas long. »

En effet, la température avait déjà sensiblement augmenté au cours de ces premières semaines. Un jour, les nuages se dispersèrent un instant, et un mince rayon de lumière solaire blanche

et crue atteignit la surface. Puis un matin vint où les collines se couvrirent d'un tapis vert pâle.

L'herbe poussait. Le trèfle, les pâquerettes, la viorne semblaient hâter leur croissance, comme s'ils savaient que c'était leur dernière saison, et qu'elle ne serait pas longue. Bientôt, la boue disparut entièrement sous la végétation, et les premières fleurs apparurent. Les hépatiques, les centaurées, les anémones et les jacinthes sauvages fleurirent une fois de plus.

Maintenant qu'il n'avait plus à vaincre la boue à chaque pas, Kellon allait faire de longues promenades. Cela lui permettait d'échapper au bavardage inepte qui emplissait le vaisseau.

L'herbe et les fleurs étaient revenues, mais à part cela c'était un monde vide. Pourtant les longues marches dans les vertes collines apaisaient son esprit. Le soleil était chaud maintenant, et de petits nuages blancs parsemaient le ciel. Il s'assit au sommet d'un vallon et, laissant la douce brise jouer avec ses cheveux, regarda vers l'ouest le paysage dans lequel personne ne vivait et ne vivrait jamais plus.

— « C'est morne, » pensa-t-il, « mais cela vaut mieux que de rester avec ces bavards. »

Il resta assis longtemps, à regarder l'herbe qui ondulait sous le vent et les fleurs qui penchaient leurs tiges. Aucun mouvement n'indiquait la présence d'autres formes de vie. Dommage, pensa-t-il, qu'il n'y eût même pas un oiseau, ou un papillon, pour égayer ce dernier printemps. Bah, cela avait peu d'importance : tout ceci ne durerait pas longtemps.

En revenant vers le vaisseau, Kellon perçut soudain la présence d'une bulle claire dans le ciel du crépuscule. Il s'arrêta pour la regarder, puis se souvint. Bien sûr, c'était la lune de la planète mourante. Toutes ces nuits nuageuses lui avaient fait oublier son existence. Il continua à sa lumière incertaine.

En traversant le mess brillamment éclairé, il fut violemment tiré de cette humeur paisible. Il tomba sur une querelle de toute beauté, à laquelle tous semblaient contribuer. Lorri Lee, pareille à un enfant qui se plaint d'un bobo, affirmait qu'elle avait droit à l'antenne le lendemain, pour son émission féminine, mais un des autres contestait cette prétention. Vallely, l'assistant de Darnow, paraissait complètement débordé. Kellon parvint à se faufiler sans se faire voir et s'enferma dans sa cabine. Il s'assit dans son fauteuil, se versa un double whisky-soda et maudit une fois de plus ceux qui l'avaient envoyé ici.

Il prenait soin de quitter le vaisseau dès le matin, avant que le feu des passions s'allume. Il confiait le commandement aux bons

soins de Viresson et partait vite dans les vertes collines avant qu'on pût le rappeler.

Encore cinq semaines puis, Dieu merci, la planète serait tellement proche du soleil qu'il faudrait ramener le vaisseau dans son véritable élément : l'espace. D'ici là, il tâcherait de se faire voir le moins possible.

Quotidiennement, il faisait des kilomètres à pied. Il restait soigneusement à l'écart des ruines de New York, pour éviter de rencontrer les autres. Il allait vers le nord, le sud, l'ouest, sur les pentes vertes et fleuries de ce monde inhabité. Au moins, il trouvait la paix, même s'il n'y avait pas grand-chose à voir.

Au bout d'un certain temps, Kellon s'aperçut qu'il y avait néanmoins des choses à voir, si on prenait la peine de les chercher. Il y avait la couleur du ciel, toujours changeante. Parfois, c'était un bleu profond que traversaient des nuages blancs pareils à de puissants navires. Puis, il devenait tout gris et une pluie fine se mettait à tomber, pour finir sur un soleil éclatant qui perçait les nuages et les déchiquetait en lambeaux. Un autre jour, il vit de noirs nuages d'orage défiler triomphalement comme une armée, avec les bannières des éclairs et les tambours du tonnerre.

Le vent et la lumière du soleil, la douceur de l'air et la couleur de la lune, et la sensation de l'herbe qui cédait sous les pas, tout cela était curieusement agréable. Kellon avait marché sur de nombreux mondes, sous des soleils de toutes les couleurs, et il y en avait qu'il n'avait pas aimés du tout, mais jamais il n'avait trouvé un monde qui semblât s'accorder aussi parfaitement à son corps que cette planète usée et vide.

Il se demanda quel avait été son aspect avec les arbres et les oiseaux, et les animaux de toutes sortes — et les routes, et les villes. Il emprunta des ouvrages de référence à la bibliothèque de Darnow et regarda des diapositives, le soir, dans sa cabine. Cela ne l'intéressait que très moyennement, mais au moins cela le maintenait à l'écart du tumulte et des querelles.

Par la suite, en marchant à l'aventure, Kellon essaya de voir la planète telle qu'elle avait dû être en ces temps lointains. Il y avait eu des rouges-gorges, et des mésanges, et de grands arbres dont les noms lui étaient étrangers — saules, ormes et sycomores. Des abeilles aussi et des nuages d'insectes bourdonnants, et de petits animaux à fourrure. Poissons et grenouilles avaient peuplé les eaux des étangs et des rivières. Toute la symphonie d'une vie disparue et oubliée depuis longtemps.

Mais les hommes, les femmes et les enfants qui avaient vécu

ici, étaient-ils moins oubliés ? Borrodale et les autres ne faisaient que parler des anciens habitants de la Terre, mais ce n'était qu'un mot vide, dénué de signification. Aucun d'entre eux, certes, ne s'était jamais senti comme une simple partie de cette multitude innombrable. Chacun de ces hommes et de ces femmes avait été un individu unique et sans pareil ; que savaient ces bavards professionnels de ces êtres ? Personne ne savait rien de leur réalité vivante.

Parfois, Kellon retrouvait des traces de leur vie. Une barre d'acier tordue, un rail qu'un homme avait fabriqué. Une carrière portant encore la marque des outils dans la pierre ; ici, des hommes avaient transpiré sous le soleil. Des fragments de béton finissaient par former une longue ligne reconnaissable, route sur laquelle des hommes et des femmes avaient jadis voyagé, se hâtant vers des buts fixés par l'amour ou par l'ambition, par l'avidité ou par la peur.

Il trouva plus que cela, une découverte stupéfiante due au hasard. Il suivait un ruisseau encaissé au fond d'une vallée très étroite. A un moment donné, il le franchit d'un saut et, en relevant la tête, il vit une maison.

Kellon crut d'abord qu'elle avait miraculeusement été préservée intacte, mais c'était impossible. En s'approchant, il vit que, là aussi, la destruction avait fait son œuvre. Mais, incroyablement, cela demeurait une maison reconnaissable.

C'était une maison basse en pierre avec un toit d'ardoises, bâtie tout contre la pente de la vallée. Un pignon et une partie du mur qui le supportait étaient détruits. En observant attentivement le terrain, il supposa qu'une voûte de glace avait miraculeusement protégé la plus grande partie de la maison contre la pression énorme qui avait écrasé presque tous les autres édifices.

Les portes et les fenêtres n'étaient plus que des ouvertures béantes. Il entra dans l'ombre fraîche de ce qui avait été une chambre. Il restait quelques morceaux de mobilier pourri, et la boue séchée qui s'était accumulée le long d'un mur contenait des fragments méconnaissables et rouillés. Il n'y avait pas grand-chose d'autre. Le froid humide de la maison l'oppressait, et il sortit s'asseoir au soleil sur la petite terrasse.

Il regarda la maison. Il pensa qu'elle devait remonter au XX^e^ siècle. Bien des hommes avaient dû s'y succéder au cours des siècles précédant l'évacuation de la Terre.

Kellon trouva curieux qu'elle ne fût pas apparue sur les photos aériennes que les hommes de Darnow avaient prises pour localiser les « reliques ». Mais après tout, ces murs de pierre avaient

presque la couleur de la terre, et la maison était tout au fond de l'étroit vallon.

Ses yeux tombèrent sur une inscription usée gravée dans le ciment de la terrasse. Les lettres étaient rongées par le temps, mais il put les déchiffrer.

*Ross et Jennie — Leur Maison.*

Kellon sourit. Il pouvait se les imaginer : deux jeunes gens gravant leurs noms dans le ciment humide, débordant de joie parce que leur maison était achevée. Qui Ross et Jennie avaient-ils été ? Où étaient-ils maintenant ?

Il fit le tour de la maison. A sa grande surprise, il découvrit un jardin chaotique, dans lequel poussaient en désordre plusieurs variétés de fleurs brillantes, différentes des fleurs sauvages qui couvraient les collines. Les semences du vieux jardin, prêtes à germer, avaient été prises sous le long hiver de la Terre et avaient dormi jusqu'à ce que revînt enfin le temps de fleurir. Il ne connaissait pas le nom de ces fleurs, mais il aimait la hardiesse de leur allure et la vivacité de leurs couleurs.

Le soir, en retournant au vaisseau, Kellon se dit qu'il devrait en parler à Darnow. Mais, s'il le faisait, la meute hurlante viendrait envahir ces lieux. Il pouvait imaginer les émissions que Borrodale, Lee et les autres en tireraient.

« Non, » pensa-t-il, « qu'ils aillent au diable. »

La vieille maison représentait peu de choses pour lui, mais il y trouvait un calme qu'il ne tenait pas à voir détruit par la horde bruyante à laquelle il cherchait à échapper.

Les jours qui suivirent, Kellon se félicita de ne leur avoir rien dit. Cette maison était devenue le but de ses excursions. Il y passait des heures à flâner et à fouiller, et n'en parlait à personne.

Haller, le biologiste, lui prêta un livre sur les fleurs de la Terre, et il l'emporta pour identifier celles qui couvraient le jardin en friche. Il y avait des verveines odorantes, des œillets, des reines-marguerites, et les orgueilleux nasturtiums jaunes et rouges. Il lut que nombre de ces fleurs n'avaient jamais pû être transplantées avec succès sur les autres mondes. S'il en était ainsi, c'était donc la dernière fois qu'elles s'épanouissaient, la toute dernière fois.

Il s'attarda à l'intérieur de la maison, se demandant comment ses habitants y avaient vécu. Elle était étrange, pas du tout comme les maisons modernes en métalloy. Même les cloisons intérieures étaient d'une épaisseur surprenante, et les fenêtres

étaient minuscules. La plus grande pièce s'ouvrait sur le petit jardin fleuri, sur la verte vallée et sur le ruisseau.

Kellon se demanda quel avait été l'aspect physique de ce Ross et de cette Jennie qui avaient vécu ici, quelles avaient été pour eux les choses importantes de la vie. Que pensaient-ils ? Qu'est-ce qui les faisait rire ou pleurer ? Il ne s'était jamais marié — les capitaines au long cours le faisaient rarement. Mais il se posa des questions sur ce lointain mariage : avaient-ils été heureux ? Avaient-ils eu des enfants ? Leur sang coulait-il encore quelque part dans la galaxie ?

Ils étaient tous réunis maintenant, les Ross et les Jennie, les choses qu'ils avaient faites et celles qu'ils avaient pensées, tous réunis dans la poussière d'une planète dont le dernier été de flammes viendrait bientôt, très bientôt. Physiquement, tout ce qui avait jamais vécu sur cette Terre était encore là, dissocié en ses atomes, sauf la fraction minuscule qui avait fui vers d'autres mondes.

Il pensa aux noms qui, maintenant encore, étaient célèbres dans toute la galaxie. Shakespeare, Platon, Beethoven, et la splendeur de Babylone et d'Angkor Vat — et les humbles demeures de ses ancêtres. Tout, oui, tout était encore là.

Kellon se secoua. Il fallait vraiment qu'il n'eût rien à faire pour méditer sur des sujets aussi vagues. Il avait vu tout ce qu'il y avait à voir dans cette vieille maison ; il n'avait aucune raison d'y revenir.

Il y retourna pourtant. Ce n'était pas, se dit-il, qu'il portât à ce lieu un amour d'antiquaire sentimental. Les pantins qui emplissaient son vaisseau se chargeaient amplement de ces débordements émotionnels. Il était un explorateur, un cartographe ; son seul désir était de retourner à son travail. Mais, tant qu'il était retenu ici, il était préférable de parcourir la campagne verdoyante ou de fouiller les recoins de cette vieille relique, plutôt que d'être contraint d'assister aux querelles incessantes des autres.

En effet, ils devenaient de plus en plus insupportables, car ils commençaient à se lasser. Ils avaient bondi sur la possibilité d'atteindre une immense audience galactique en participant aux émissions sur la fin de la Terre, mais le temps commençait à se faire long, et leur enthousiasme artificiel s'épuisait à vue d'œil. Ils ne pouvaient pas partir, car l'expédition devait filmer l'apothéose finale — et il y avait encore des semaines jusque-là. Darnow et les autres savants auraient pu rester des années à étudier les sites anciens, mais les autres s'ennuyaient ferme.

Kellon prenait suffisamment d'intérêt à la vieille maison pour supporter sans trop de mal cette longue attente. Il s'était documenté entre-temps sur la façon dont les hommes vivaient à cette époque, et il passait de longues heures sur la petite terrasse à essayer d'imaginer les actes quotidiens de Ross et de Jennie.

Comme cette vie paraissait étrange et limitée ! Dans le temps, la plupart des gens avaient des véhicules terrestres, qu'ils utilisaient pour aller travailler dans les villes. Y allaient-ils tous les deux ou l'homme partait-il seul, laissant sa femme à la maison pour s'occuper des enfants, s'ils en avaient ? Et, l'après-midi, travaillait-elle un peu au jardin où ces quelques survivants épars fleurissaient encore ? Avaient-ils jamais rêvé que dans un lointain avenir, longtemps après leur disparition, leur maison vide et silencieuse accueillerait un étranger venu d'une lointaine étoile ? Il se souvint d'un vers d'une pièce ancienne que les Arcturus Players avaient présentée. *Comme des ombres vous avez vécu, et comme des ombres vous repartirez.*

Non, pensa Kellon, Ross et Jennie étaient des ombres maintenant, mais ils n'avaient pas vécu comme des ombres. Pour eux et pour tous ceux qui avaient vécu sur Terre dans leur temps, c'était lui, l'homme futur, qui était une ombre. Assis dans la solitude du vieux jardin, Kellon avait parfois l'étrange sentiment que les êtres et les villes bouillonnantes d'activité que son imagination vivace lui présentait étaient une réalité mobile et riante, et que lui-même n'était qu'un fantôme en train de la regarder.

Les jours se firent de plus en plus chauds. Le soleil blanc, immense dans le ciel, abreuvait la Terre de plus de lumière et de chaleur qu'elle n'en avait reçu depuis des millénaires. La vie végétale devint exubérante ; elle semblait répondre à cette sollicitation avec un élan de joyeuse affirmation que Kellon trouvait infiniment émouvant. Même les nuits étaient chaudes maintenant, et les vents étaient d'une douceur frémissante. Sur les lointaines plages, une mer exaltée roulait des vagues et des rires d'écume qui s'élançaient à la conquête des terres en d'immenses marées solaires.

Brusquement, comme s'il sortait d'un rêve, Kellon se rendit compte qu'il ne restait plus que peu de jours. La spirale les rapprochait rapidement du soleil et bientôt la chaleur deviendrait insoutenable.

Il serait heureux de partir, se dit-il. Il y aurait l'attente dans l'espace jusqu'à ce que tout soit terminé, puis il pourrait revenir à son vrai travail, à sa vraie vie, et cesser de faire des histoires à propos de quelques ombres.

Oui, il serait heureux de partir.

Puis, peu de jours avant le départ, il retourna à la vieille maison. Il se mit à la contempler, avant d'être tiré de sa rêverie par une voix.

— « Parfaite, » dit Borrodale. « Une relique parfaite. »

Kellon se retourna, surpris et presque consterné. Borrodale, qui examinait la maison avec un intérêt visible, lui demanda :

— « Je me promenais lorsque je vous ai aperçu, capitaine, et j'ai pressé le pas pour vous rattraper. C'est donc ici que vous veniez si souvent ? »

Se sentant coupable, Kellon évita la question. « J'y suis venu quelquefois, en effet. »

— « Mais pourquoi donc ne *nous* en avez-vous pas parlé ? » s'exclama Borrodale. « Cela pourra faire une émission du tonnerre ! Une habitation terrestre typique. Roy mettra quelques acteurs en costumes d'époque, et nous montrerons des scènes de leur vie quotidienne. »

— « Non, » dit Kellon rudement. La violence de sa propre réaction le prit au dépourvu.

Borrodale haussa les sourcils. « Non ? Et pourquoi pas ? »

Pourquoi pas, en effet ? Qu'est-ce que cela pouvait lui faire qu'ils viennent envahir l'ancienne habitation, riant de sa disposition maladroite, faisant des grimaces devant les caméras, se contorsionnant dans de ridicules costumes. Que lui importait cette planète oubliée ou ceux qui l'avaient habitée jadis ?

Pourtant, quelque chose en lui se révolta, et il dit :

— « Il est possible que nous soyons obligés de décoller précipitamment. Si vous êtes loin du vaisseau, cela pourrait entraîner un délai dangereux. »

— « Vous nous avez dit en personne que nous ne partirions que dans quelques jours ! » s'exclama Borrodale. Il ajouta avec assurance : « J'ignore pourquoi vous voulez nous mettre des bâtons dans les roues, capitaine, mais j'en référerai à des autorités supérieures. »

Pourquoi ai-je fait cela ? se demanda Kellon. Il va s'adresser au Ministère et je vais me faire passer un savon. Je me demande ce qui m'attache tellement à cet endroit.

Il alla se rasseoir sur la terrasse, regarda le soleil devenir rouge puis céder la place à une lune blanche et brillante. Un vent chaud et sec s'était levé, qui donnait un semblant de vie aux collines agitées de frissons. C'était comme si le soleil appelait son enfant la Terre, et qu'elle lui répondît de tout son être. Les fleurs bruissaient dans le jardin, la maison était baignée d'une lumière de rêve.

Borrodale revint, noire silhouette dans la lumière argentée. Il dit triomphalement :

— « J'ai pu avoir la communication. Ils vous ordonnent de m'apporter votre entière coopération. Je pense que nous ferons une première émission dès demain. »

Kellon se leva. « Non. »

— « Vous ne pouvez pas ignorer un ordre... »

— « Demain, nous ne serons plus ici, » dit Kellon. « Je suis responsable de la sécurité de mes passagers et je dois prévoir une large marge de sécurité. Nous décollons dans la matinée. »

Borrodale resta silencieux un moment ; lorsqu'il reprit la parole, sa voix dénotait son embarras. « Ce ne sont que des prétextes pour nous empêcher de faire cette émission, bien sûr. Je ne comprends pas votre attitude. »

Moi-même, je ne la comprends pas vraiment, se dit Kellon. Comment pourrais-je l'expliquer à un autre ? Il se tut ; Borrodale le regarda attentivement puis se tourna vers la maison.

« Je me demande si je ne la comprends pas, au fond, » reprit-il. « Vous êtes venu souvent ici, seul. On peut parfois devenir trop familier avec des fantômes... »

— « Ne dites pas de bêtises, » l'interrompit rudement Kellon. « Il y a beaucoup à faire avant le décollage. »

L'astronef quitta la Terre douze heures plus tard, par une matinée obscurcie de tumultueux nuages. Kellon ressentit un vif soulagement lorsqu'ils quittèrent l'atmosphère pour entrer dans le noir infini parsemé d'étoiles. Il était fait pour l'espace et ne se sentait à l'aise que là. Il recevrait certainement un blâme sévère pour ce qu'il avait fait, mais il ne regrettait rien.

Ils engagèrent le vaisseau sur une orbite d'attente. De nombreux jours les séparaient encore de la fin de la Terre. Elle paraissait toute proche du soleil et sa lune s'était engagée dans une orbite anarchique, mais il était encore trop tôt pour transmettre à la galaxie les images de la mort du monde qui avait vu naître l'homme.

Kellon passait la majeure partie de son temps dans sa cabine.

Une heure vingt minutes avant la fin, il se dit qu'il faudrait quand même monter sur le pont pour y assister. La caméra était braquée sur le panneau de verre, et Borrodale ainsi que la plupart des autres étaient groupés autour d'elle. Borrodale avait droit à la dernière heure d'émission, et il semblait que ses confrères n'étaient pas d'accord.

— « Pourquoi vous faut-il l'heure entière ? » lui disait amèrement Lorri Lee. « Ce n'est pas juste. »

Borrodale lui répondit, et le ton monta rapidement. Les techniciens commençaient à paraître inquiets. Derrière eux, Kellon pouvait voir la tache noire de la planète qui approchait de la naine blanche. Le soleil l'appelait, et il semblait que la Terre se hâtât joyeusement pour accomplir les derniers pas de sa longue route. Les voix discordantes firent soudain monter la rage en Kellon.

— « Ecoutez, » leur dit-il. « Coupez immédiatement le son. Vous pouvez continuer à émettre l'image, mais pas le son. »

Cela leur fit un tel choc qu'ils en restèrent silencieux. Lorri Lee finit par protester :

— « Mais vous n'avez pas le droit, capitaine Kellon ! »

— « Dans l'espace, je suis le seul maître à bord. Je peux vous l'interdire, et je le fais. »

— « Mais l'émission... le commentaire... »

Kellon dit avec lassitude : « Au nom du ciel, taisez-vous et laissez cette planète mourir en paix. »

Il leur tourna le dos, sans entendre leurs récriminations, sans même se rendre compte qu'ils faisaient silence pour regarder, comme la galaxie entière, comme lui-même.

Qu'y avait-il à voir, d'ailleurs ? Rien qu'un petit point noir déjà presque perdu dans les voiles resplendissants du soleil. Il pensa que les murs de la vieille maison devaient commencer à se vaporiser. La petite planète disparut dans les voiles de feu et de lumière ; le soleil avait repris son bien.

En ce moment, pensa Kellon, tous les atomes de la Terre libérés se fondent dans l'entité solaire ; tout ce qui fut Ross et Jennie, tout ce qui fut Shakespeare et Schubert, fleurs fraîches et parfumées, fleuves, océans, montagnes, et les vents de l'air, tout retourne à la lumière qui lui a prêté vie.

Ils regardèrent en silence, puis il n'y eut plus rien à voir. Quelqu'un fit un geste, et la caméra cessa de ronronner.

Kellon donna un ordre. Le vaisseau s'arracha à son orbite pour entamer le long voyage de retour. Tous étaient partis, sauf Borrodale. Kellon lui dit, sans se détourner du panneau :

— « Allez-y, vous pouvez envoyer votre plainte maintenant. »

Borrodale secoua la tête. « Le silence est peut-être le plus beau requiem. Il n'y aura pas de plainte. Je suis heureux, capitaine. »

— « Heureux ? »

— « Oui, » dit Borrodale. « Heureux qu'il y ait au moins un homme qui regrette vraiment la Terre. »

*Titre original :* Requiem.

---

*Dépôt légal :* 2e trimestre 1967 — Le Gérant : D. DOMANGE.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

# 12 nouvelles inoubliables

Cette anthologie de base servira de référence aux amateurs de science-fiction dans l'avenir.

Les douze récits qui la composent portent les signatures d'auteurs prestigieux, qui contribuèrent à la formation du genre.

Chacun de ces récits a joué un rôle dans le développement de la science-fiction. Tous ont été reconnus comme autant de réussites majeures et ils ont exercé une influence durable.

Pour la première fois réunies, voilà une série d'œuvres capitales qui, de 1939 à 1962, furent des étapes dans l'évolution de cette littérature typique de notre âge moderne : la science-fiction.

**des classiques à lire et à relire !**